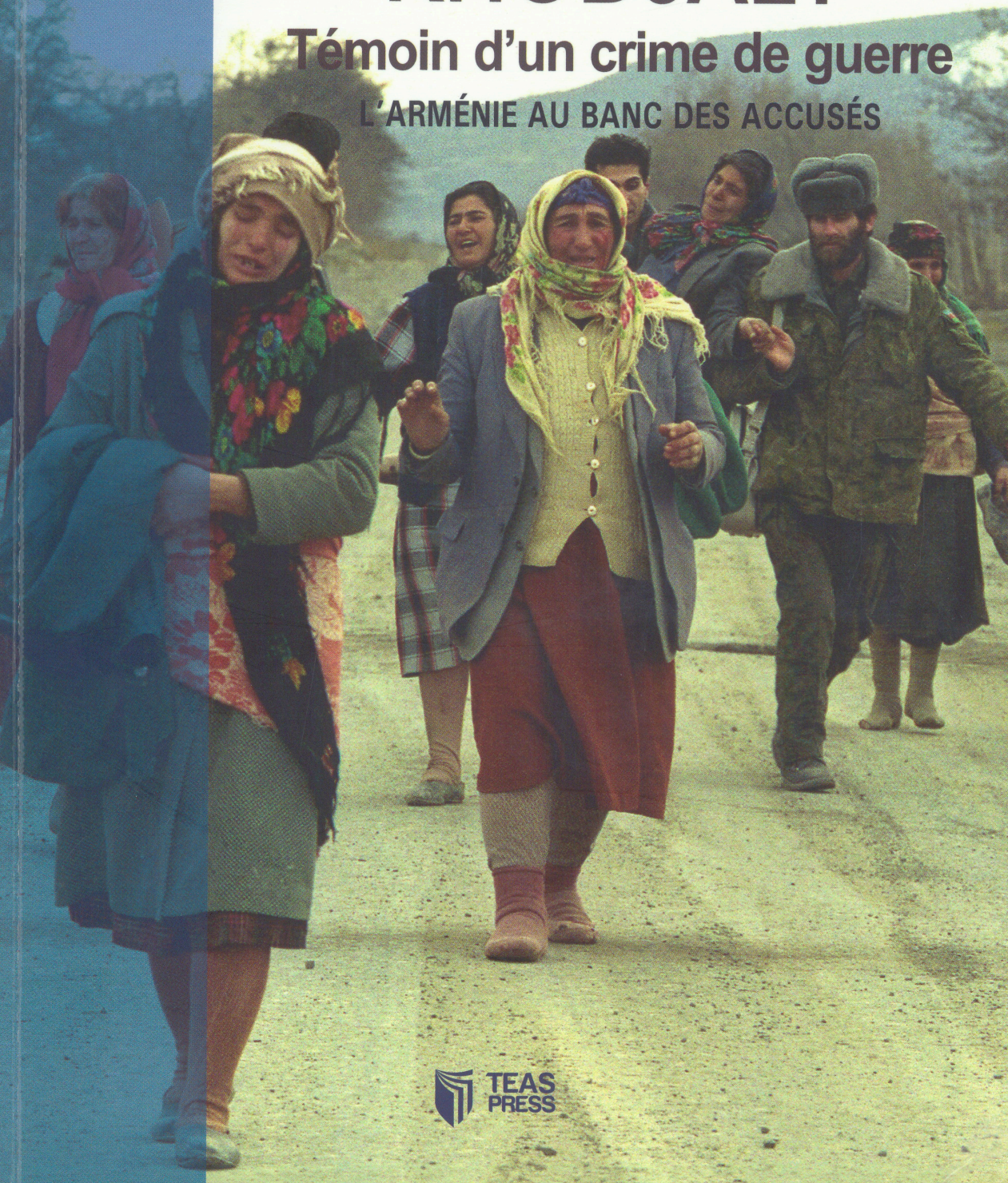
Edité par Ian Peart Fiona Maclachlan

KHODJALY

Témoin d'un crime de guerre

L'ARMÉNIE AU BANC DES ACCUSÉS



TEAS PRESS

711 X
e)64
noin d'un
.00
711 x

KHODJALY
TÉMOIN D'UN CRIME DE GUERRE
L'ARMÉNIE AU BANC DES ACCUSÉS

L'édition française a été délivrée
dans le cadre de la campagne internationale
« Justice pour Khodjaly »

A6
F. Köçərli adına
Respublika Uşaq
KİTABXANASI
711 x

TEAS PRESS

3(3Aze)64
K 42

Auteur de l'avant-propos
Leyla Aliyeva
Vice-présidente de la Fondation Heydar Aliyev
Initiatrice de la campagne internationale « Justice pour Khodjaly »

Comité de rédaction
Tale Heydarov (rédacteur en chef)
Ian Peart
Fiona Maclachlan
Taleh Baghiyev

Khodjaly : Témoin d'un Crime de Guerre
L'Arménie au Banc des Accusés

Titre original
Khojaly Winess of a War Crime
Armenia in the Dock
(Ithaca Press, 2014)

Ce livre est preparé par Éditions TEAS Press.
Les droits de traduction et de publication appartiennent à Éditions TEAS Press.
www.teaspress.az

Éditeur français
Caroline Rees
Ariane Mansouri

Traduction
Gérard Asseraf
Thierry de Hamelant
Hervé Mathieu
Kerem Topuz

Image de couverture
Frédérique Lengaigne, Compass Films

© 2016 Éditions TEAS Press

ISBN 978-9952-510-08-9

Tous droits réservés.
toute reproduction, même partielle, du contenu,
de la couverture ou des icônes, par quelque procédé que ce
soit (electronique, photocopie, bande magnétique ou autre) est
interdite sans autorisation par écrit des Editions TEAS Press

« JUSTICE POUR KHODJALY »

L'Azerbaïdjan se situe géographiquement à la jonction des plus grandes civilisations d'Orient et d'Occident. Cependant, elle a réussi à créer sa propre culture, à la fois riche et unique.

L'État azerbaïdjanais s'efforce depuis longtemps de maintenir de bonnes relations, pacifiques et amicales avec ses proches voisins ainsi que les pays et peuples plus éloignés, tout en occupant dans le monde la place qui lui revient et en constituant un modèle de tolérance et de multiculturalisme. Toutefois, profitant de l'effondrement de l'URSS à la fin des années 1980, l'Arménie a formulé des revendications territoriales à l'égard de l'Azerbaïdjan, essayant de s'emparer de la partie montagneuse du Karabakh, terre qui appartient de longue date à l'Azerbaïdjan. C'est ainsi que l'existence paisible du peuple azéri a pris fin et que le pays s'est retrouvé entraîné dans une guerre non déclarée.

Une des tragédies les plus effroyables de l'histoire contemporaine de l'Azerbaïdjan eut lieu la nuit du 25 au 26 février 1992. En cette nuit atroce, des formations militaires arméniennes aidées d'une unité d'anciens soldats soviétiques déployée à Khankendi ont mené une opération de nettoyage ethnique de la population civile de la ville de Khodjaly. Cet événement a été qualifié de « massacre de la population civile » par plusieurs agences mondiales. Le peuple azéri, profondément affligé, a enterré ses morts avec les honneurs et a fait d'immenses efforts pour retrouver en lui la force de vivre après ce cauchemar.

Le massacre de Khodjaly est inconcevable à une époque où l'humanité aspire à la paix et à la stabilité. Afin de reconstituer objectivement cette tragédie, d'empêcher que quoi que ce soit de similaire ne se reproduise dans le monde et afin de rétablir les droits bafoués des habitants de Khodjaly, il est essentiel de tirer une leçon de cette page sombre de l'histoire. C'est précisément dans cette intention qu'a été lancée, le 8 mai 2008, l'idée de la campagne internationale « Justice pour Khodjaly ».

Pour ce faire, il a fallu informer, dans de très brefs délais et via diverses actions, l'opinion publique internationale des circonstances entourant cette tragédie. Les objectifs de cette campagne ont été appréciés à leur juste valeur par les personnes adéquates. Dans le cadre de la campagne « Justice pour Khodjaly », des événements

ont été organisés dans plus de cent pays d'Europe, d'Amérique, d'Asie et d'Afrique ; plusieurs États et organisations internationales ont manifesté leur soutien à cette campagne. Au fil des années, cette campagne s'élargit et attire de plus en plus de sympathisants issus de divers pays et régions du monde. J'aimerais encore une fois partager mon point de vue.

Je suis convaincue que, bientôt, la majorité des pays reconnaîtront cette tragédie et que le conflit du Haut-Karabakh entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan trouvera une résolution juste. L'intégrité territoriale de la République d'Azerbaïdjan sera rétablie, et tous les réfugiés et les personnes contraintes d'émigrer retourneront chez-eux, sur leur terre natale.

Le livre *Khojaly Witness of a War Crime. Armenia in the Dock* (« Khodjaly : Témoin d'un crime de guerre L'Arménie au banc des accusés. ») est le premier compte-rendu détaillé de la tragédie de Khodjaly, publié en Occident en anglais. Les témoignages de survivants, des articles de la presse internationale, des photographies uniques qui permettent de se faire une idée de l'ampleur du massacre perpétré par les Arméniens, et les points de vue de chercheurs étrangers et d'organisations internationales y sont rassemblés.

La publication de cet ouvrage est devenue une partie intégrante du soutien international au déploiement de la campagne « Justice pour Khodjaly », ce qui nous a fait prendre conscience de l'intérêt de le traduire dans d'autres langues, y compris en français. Nous espérons qu'en découvrant ce recueil, chaque lecteur soutiendra la campagne « Justice pour Khodjaly ».

Le livre *Khojaly Witness of a War Crime. Armenia in the Dock* (« Khodjaly : Témoin d'un crime de guerre L'Arménie au banc des accusés. »), publié à Londres aux éditions Ithaca Press, est un ouvrage unique. Il se fonde sur des sources et des documents irréfutables et a été réalisé grâce à la participation directe de spécialistes étrangers bien informés et compétents.

Leyla Aliyeva
Vice-présidente de la Fondation Heydar Aliyev
Initiatrice de la campagne internationale
« Justice pour Khodjaly »

TABLE DES MATIÈRES

Préface 7

Remerciements 13

Cartes géographiques 15

Récits des survivants 21

Déclaration des organisations internationales de défense des droits de l'Homme 75

Médias internationaux 97

Études internationales 175

Appendice 209

PRÉFACE

« Avant Khodjaly, les Azerbaïdjanais croyaient qu'ils pouvaient plaisanter avec nous, que les Arméniens ne pouvaient pas s'attaquer à une population civile. Nous avons pu briser ce [stéréotype]. Et c'est bien ce qui s'est passé. »

- Serge Sarkissian, décembre 2000.
(Cité dans Thomas de Waal, *Black Garden : Armenia and Azerbaijan through Peace and War* : New York, NYU Press, 2003, page 172.)

Serge Sarkissian parle en tant que chef ; en 1992, il dirigeait le Comité des forces d'autodéfense de la République du Haut-Karabakh [Nagorno-Karabakh - *éd.*]. Sa franchise brutale dépeint clairement les causes et les motivations derrière le massacre de six cent treize habitants de Khodjaly pendant la nuit fatale du 25 au 26 février 1992. Il est actuellement président de l'Arménie et, donc, l'homme avec lequel l'Azerbaïdjan est obligé de négocier pour trouver une issue à la guerre du Haut-Karabakh. Malgré sa choquante déclaration ci-dessus, on ne lui a jamais demandé de comptes sur son action pendant cette guerre.

Les exploits de Serge Sarkissian et de ses collègues continuent, cependant, à briser la vie de centaines de milliers de personnes chassées de chez elles par la guerre. Elles représentent un habitant d'Azerbaïdjan sur dix, ce qui est la plus forte proportion de réfugiés et d'exilés internes au monde. Ceux qui ont survécu au massacre de Khodjaly sont l'objet central de cet ouvrage - ceux pour qui chaque jour est non seulement un jour de deuil pour ceux qui ont disparu, pour leurs proches perdus et de nostalgie pour la patrie, mais aussi un jour d'incompréhension à l'idée que le monde les laisse patienter jusqu'à ce que leurs bourreaux arrivent à un accord.

Nombreux sont ceux qui n'ont pas survécu à cette attente. Le plus triste pour Nazile Salimova, qui a été interviewée pour ce livre (page 49), c'est que cet accord arrivera trop tard. La mort est arrivée trop tôt pour elle, comme elle est arrivée trop tôt pour le bébé de Zenure Salimova qui a traversé la neige et les horreurs du massacre de Khodjaly dans le ventre de sa mère, mais qui n'a survécu à cette tragédie que trois jours. Le mari de Shahibe Mustafayeva a réussi à terminer sa traversée de la rivière et

de la forêt pieds nus, mais n'a survécu que dix mois de plus avant de succomber aux conséquences de cette épreuve. Selon Humay Abbasova, les nombreuses morts qui ont suivi peuvent être attribuées aux problèmes nerveux associés (page 37).

Page 157, on lira le témoignage de Victoria Ivleva, où elle décrit la façon dont elle a aidé une femme qui faisait partie d'une colonne de Turcs Meskhètes que leurs ravisseurs arméniens ont fait sortir de Khodjaly. Victoria portait le bébé de deux jours de cette femme, épisode qui a connu un triste épilogue. Dix-neuf ans plus tard, Victoria partit à la recherche de cette femme. Elle l'a bien retrouvée, mais elle n'a pu la rencontrer, car celle-ci était très malade et mourut quelques mois plus tard, une autre vie amputée par le massacre.

En effet, il y eut plusieurs victimes avant l'attaque décisive. Lala Askerova (page 43) a raconté que son mari n'a pas survécu au stress nerveux qui a résulté des opérations de siège et des attaques continuelles à partir de 1988.

Les temps de guerre sont des temps de confusion, parfois volontairement semée, parfois provoquée par la force des circonstances. De nombreuses versions contradictoires ont été proposées pour expliquer ce qui est arrivé à Khodjaly pendant la nuit du 25 au 26 février 1992 et pour quelles raisons. C'est pourquoi cet ouvrage commence par des cartes géographiques à destination d'un public qui ne connaît rien ni de cette région, ni de la guerre du Karabakh et de ses épouvantables conséquences. La carte du Caucase du Sud aidera les lecteurs à situer la région, à en repérer les voisins et ainsi à comprendre son importance stratégique, prise comme elle est en sandwich politique entre la Russie, l'Iran et la Turquie. Les régions de la Géorgie et de l'Azerbaïdjan occupées par des troupes étrangères sont également indiquées. D'un point de vue économique, la région est d'un grand intérêt pour l'Occident grâce à ses réserves de pétrole et de gaz que l'on extrait du secteur azerbaïdjanais de la mer Caspienne. La deuxième carte apporte davantage de détails, en montrant les territoires azerbaïdjanais occupés du Haut-Karabakh, d'Agdam, de Fuzuli, de Jabrail, de Zangilan, de Gubadly, de Latchin et de Kalbadjar. La dernière carte montre comment les troupes arméniennes ont guidé la population de Khodjaly sous le feu des fusils qui les attendaient.

Les témoignages de personnes présentes à Khodjaly qui survécurent à cette nuit-là, fournissent certes des renseignements sur les événements, mais ce qui est le plus important c'est que les entretiens mettent en lumière les hommes derrière les statistiques. Les récits de terreur et de lutte pour la survie cette nuit-là sont poignants, mais révèlent aussi l'aspect humain d'un conflit qui est trop souvent l'objet de statistiques et de froids commentaires politiques.

La réaction internationale au massacre de Khodjaly est tout d'abord représentée dans le livre par des évaluations réfléchies et objectives émanant des organisations de défense des droits de l'Homme, entre autres. Naturellement plus sobres et d'un ton plus neutre, elles constituent néanmoins un complément objectif à l'émotion suscitée par les récits des témoins oculaires.

Les journalistes internationaux qui sont arrivés le lendemain du massacre de Khodjaly ont eu des difficultés à surmonter les préjugés et, également, à faire lire leurs rapports présentés ici et à convaincre de leur véracité.

Suit alors une sélection d'extraits de livres écrits par des écrivains internationaux détaillant leurs opinions sur la tragédie.

Les résolutions des organisations internationales sur le conflit arméno-azerbaïdjanais du Haut-Karabakh sont rassemblées dans l'appendice qui suit, notamment concernant le massacre de Khodjaly, ainsi que les actions de plusieurs défenseurs des droits de l'Homme sur cette question.

Les photographies, qui sont présentées ici ont été prises par des journalistes étrangers le lendemain de ces événements atroces, nous rappelant leur dimension humaine.

***

La région du Haut-Karabakh, un des plus anciens sites de la civilisation, est considérée par les Azerbaïdjanais comme le berceau de leur culture. Beaucoup de leurs plus grands écrivains, poètes et musiciens y sont nés et les magnifiques tapis karabakh appartiennent à un des quatre groupes principaux de tapis azerbaïdjanais. L'élevage de chevaux y était aussi très florissant, le cheval d'or karabakh occupant une position presque légendaire. Il est regrettable que, depuis la guerre, on ne tisse plus de tapis dans le Karabakh, on ne chante plus le *mugham* et qu'on ait arrêté d'élèver les chevaux karabakh.

Khodjaly a été sans aucun doute l'épisode le plus sanglant de l'explosion de violence séparatiste de la région. Comme d'habitude dans ce type de conflits, les causes proviennent des multiples manipulations historiques des frontières et populations orchestrées par les forces impérialistes. Un des épisodes les plus prophétiques, à l'origine de cette triste suite d'évenements, a été le Traité de Turkmanchai signé en 1828, qui a réglé le conflit entre la Perse et la Russie en entérinant l'acquisition par cette dernière des territoires septentrionaux auparavant sous domination perse. La nouvelle frontière partageait les terres habitées par les Azerbaïdjanais, celles du nord étant absorbées dans l'empire russe. Les vainqueurs exigèrent également que leurs compatriotes arméniens chrétiens, qui vivaient au sud de la nouvelle frontière, soient déplacés au nord. En conséquence, des milliers d'Arméniens partirent vers les khanats azerbaïdjanais du Karabakh, Nakhtchivan et Erevan, (ce qui est devenu dernièrement, en 1918, l'État d'Arménie). Cet exode fut commémoré par un monument, « Nous sommes nos montagnes », en 1967 et le cent cinquantième anniversaire de leur arrivée fut célébré par un autre monument, érigé en 1978. Malgré les nombreux témoignages qui décrivent la coexistence pacifique des deux peuples, y compris dans le Haut-Karabakh où les Arméniens sont petit à petit devenus la majorité, il y avaient des gens qui, cherchant à créer la « Grande Arménie », rêvaient de grandeur politique, ce qui réussit finalement à ranimer les hostilités.

A l'époque soviétique, le Haut-Karabakh était doté d'un statut d'autonomie au sein de l'Azerbaïdjan et les Arméniens y ont vécu en paix jusqu'à la désintégration progressive de l'URSS à la fin des années 1980. En 1988, l'ethnie arménienne a appelé à l'union avec l'Arménie et le Soviet suprême de l'Arménie a voté l'incorporation du Haut-Karabakh dans l'Arménie, mais cette décision a été invalidée par le Soviet Suprême de l'Union soviétique. La violence a continué, les Azerbaïdjanais ont été chassés de chez eux et, en septembre 1991, l'ethnie arménienne a déclaré son indépendance vis-à-vis de l'Azerbaïdjan, devenant la République du Haut-Karabakh, qui ne fut reconnue par aucun pays et reste ainsi comme faisant partie de l'Azerbaïdjan aux termes de la loi internationale. Le nettoyage ethnique des Azerbaïdjanais a continué.

Après plusieurs mois de guérilla et de tirs d'artillerie nocturnes, les horreurs ont atteint leur comble au milieu de la nuit glaciale du 25 au 26 février 1992. Les habitants ont fui l'assaut final lancé sur leur ville avec le peu de vêtements qu'ils portaient, chaussures et vêtements encombrants étant abandonnés pour ne pas gêner la fuite à travers la neige, la rivière Qarqar glacée et les forêts… se jetant enfin devant les fusils tenus par des hommes qui savaient parfaitement où se dirigeaient les réfugiés.

L'horreur de cet événement fut telle qu'il fallut plusieurs jours pour que le reste de l'Azerbaïdjan se rende compte de ce qui s'était passé, et l'influence de la diaspora arménienne fut telle qu'au moins un correspondant occidental eut du mal à convaincre son journal qu'il ne confondait pas le bourreau et la victime.

Un cessez-le-feu fut signé en mai 1994, au moment où l'Arménie occupait le Haut-Karabakh et sept autres provinces de l'Azerbaïdjan, soit environ quinze pour cent du territoire total. Human Rights Watch a estimé que l'on comptait un total de vingt-cinq mille victimes au moment du cessez-le-feu. De plus, l'Azerbaïdjan fut obligé d'accueillir environ un million de personnes déplacées et réfugiées (PDR).

Plus de deux décennies plus tard, l'état de guerre existe toujours et l'Arménie occupe toujours un territoire internationalement reconnu comme étant azerbaïdjanais, malgré quatre résolutions du Conseil de sécurité de l'ONU qui a demandé explicitement le départ des forces d'occupation. L'Assemblée générale de l'ONU, le Parlement européen et l'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe ont tous envoyé la même demande. Ils ont tous été ignorés.

***

Khodjaly exerce toujours une forte pression sur la politique et la psychologie de la région. Robert Kotcharian, puis Serge Sarkissian ont accédé à la présidence en Arménie, tous deux originaires de Khankendi, ville voisine de Khodjaly (Stepanakert, pour les Arméniens) et tous deux ont joué un rôle clé dans l'expulsion de tous les Azerbaïdjanais du Haut-Karabakh et des sept autres provinces.

Aujourd'hui, l'Azerbaïdjan s'est décidé à fermer les camps de réfugiés et a commencé à offrir de meilleures conditions de vie aux déplacés, mais l'occupation encore présente et l'horreur passée, surtout celle de Khodjaly, pèsent lourdement sur la conscience nationale.

La politique, l'économie, l'industrie et les infrastructures, de même que la culture et la mentalité de tout le Caucase du Sud ont été dévoyées par la guerre. Les peuples de la région ne bénéficieront pas de la richesse et du potentiel de celle-ci avant qu'une solution ne soit trouvée.

Nous espérons que ce livre dépassera les statistiques et les stéréotypes afin de transmettre ce que ces destructions barbares ont signifié pour les individus qui partagent avec nous leurs espoirs, leurs peurs et leur humanité, mais qui attendent qu'on les traite avec la même humanité. N'oublions pas qu'il s'agit d'une tragédie qui n'est pas terminée. Après avoir survécu aux massacres les plus brutaux et atroces de la guerre du Karabakh, ces hommes et femmes sont toujours privés des droits de l'Homme les plus élémentaires, c'est à dire, vivre en paix dans des maisons qu'ils ont construites eux-mêmes. Arrêtons les destructions, laissons le peuple de Khodjaly réaliser son simple rêve : rentrer chez lui.

REMERCIEMENTS

Beaucoup de gens ont participé à ce projet dont le but était de n'oublier ni les victimes, ni ceux qui n'ont pas pu rentrer chez eux. Le Cercle Européen d'Azerbaïdjan (TEAS) est particulièrement reconnaissant envers les personnes suivantes : Elman Mammadov, Mme le Professeur Hevva Mammadova et le Réseau US Azéris (USAN) pour la documentation qu'ils ont mise à notre disposition et pour nous avoir aidés à réunir les souvenirs des survivants. Frédérique Lengaigne, Klaus Reisinger, Victoria Ivleva, Thomas Goltz et Reza Deghati, étant témoins oculaires, ont également partagé avec nous leurs réactions personnelles aux tragédies humaines qu'ils ont retranscrites. Fiona Maclachlan a spontanément prêté une oreille attentive et photographié tous ceux qui ont enduré cette nuit atroce afin de rendre publics les entretiens qui suivent. Celia Davies a joué un rôle essentiel dans la collecte d'informations dans divers pays et Janice Farrell a scrupuleusement traduit tous les récits disponibles.

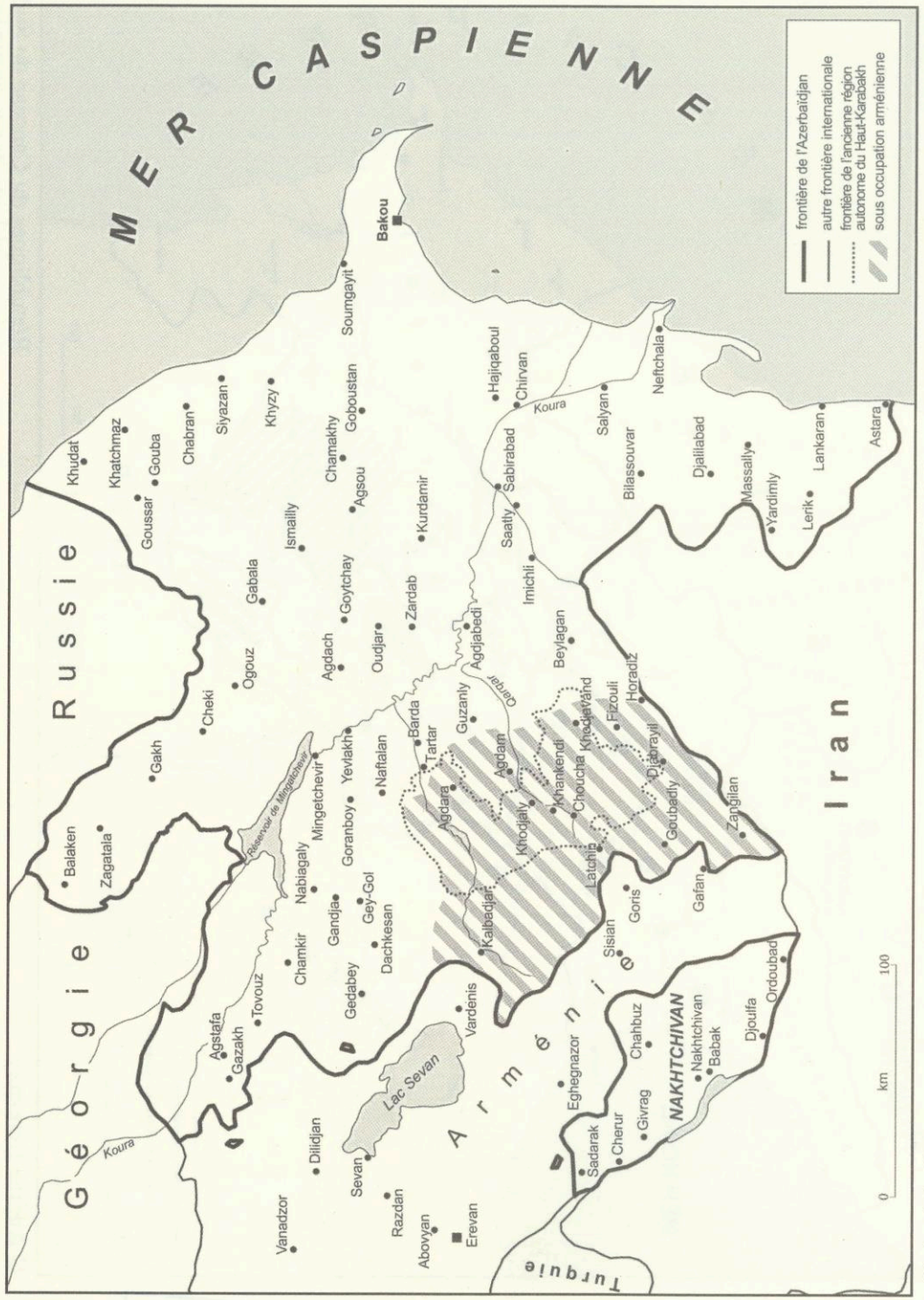
Nous exprimons notre profonde gratitude aux survivants de Khodjaly qui ont dû revivre les jours les plus douloureux de leur vie dans l'espoir que leurs prières de retourner à une vie normale soient enfin entendues. Nous exprimons nos sincères condoléances à la famille de Nazile Salimova, ainsi que nos regrets que ses rêves de retrouver sa maison au balcon de quinze mètres de longueur et de nous y recevoir ne se réaliseront jamais… Qu'elle repose enfin en paix.

CARTES GÉOGRAPHIQUES

F. Köçərli adına
Respublika Uşaq
KİTABXANASI

© András Bereznay

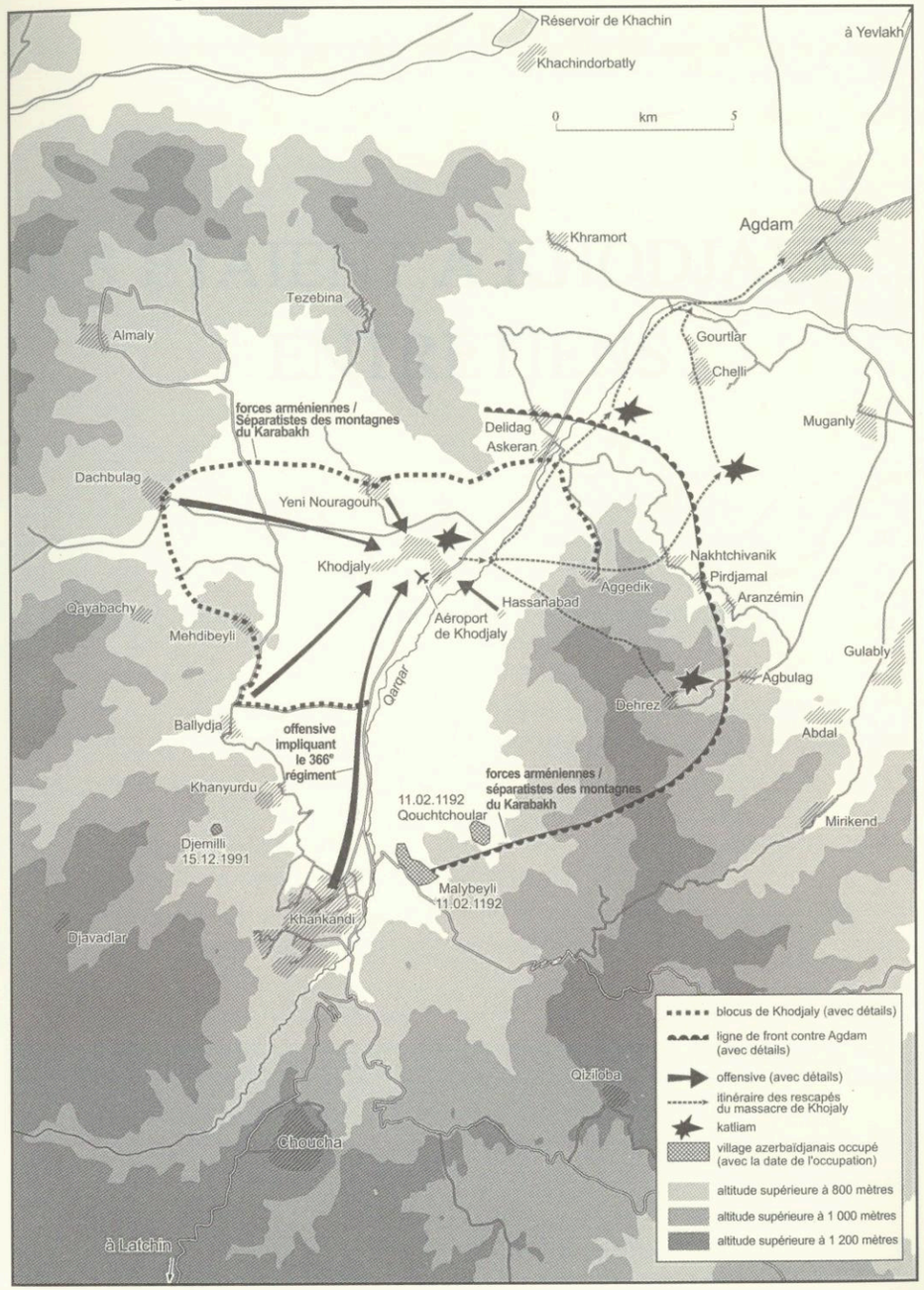
Républiques du Caucase du Sud
et leurs zones occupées



© András Bereznay

République d'Azerbaïdjan et ses zones occupées

Massacre de Khodjaly (25-26 février 1992),
plan de l'offensive arménienne et de l'exil des civils



© András Bereznay

ILS ÉTAIENT À KHODJALY…
ENTRETIENS

KHODJALY PLUS DE VINGT ANS APRÈS

Le temps, ce samedi 22 janvier 2011, était aussi gris et morne que le vieux sanatorium soviétique où nous sommes venus rendre visite à quelques survivants de Khodjaly. L'endroit, au bord de la mer Caspienne, à côté d'une plage battue par les vents et aux abords d'un village resté à l'écart des investissements massifs des autres régions d'Azerbaïdjan, avait l'air sombre. J'étais déjà venu sur cette plage pendant l'hiver, un bel endroit pour prendre l'air et marcher d'un pas alerte afin de se rafraîchir les idées après les excès de l'hiver, mais pas un endroit pour se reconstruire. Surtout lorsque vous avez passé toute votre vie dans de belles et fertiles montagnes, couvertes d'épaisses forêts, de rivières et, bien sûr, de demeures confortables.

J'ai vécu en Azerbaïdjan entre 2004 et 2008 et, depuis, on m'y a invité plusieurs fois. C'est un pays qui jouit d'une situation et d'une géographie uniques tout en témoignant du développement rapide de l'industrie pétrolière et gazière. Il offre une telle variété de zones climatiques que l'on peut y pratiquer presque n'importe quelle culture avec succès et en abondance. Ce pays est si riche en ressources naturelles qu'avec l'indépendance et les investissements nécessaires, la croissance de son PIB est, depuis dix ans, parmi les plus élevées du monde. Et pourtant, si vous allez au-delà des frontières de ce pays en pleine mutation et arrivez, par exemple, dans le calme relatif du Royaume-Uni, pratiquement personne n'a entendu parler de l'Azerbaïdjan.

Par ailleurs, je sais très bien que l'Arménie occupe une grande partie d'un territoire qui, selon le consensus international, appartient plutôt à l'Azerbaïdjan.

Tout comme les évènements du 20 janvier 1990, lorsque Bakou, la capitale de l'Azerbaïdjan, a été « envahie » par l'armée soviétique – ce qui a eu pour conséquence de nombreuses exécutions dans la population –, le conflit avec l'Arménie est l'épisode le plus récent dans la longue histoire d'un pays convoité par des voisins cupides.

On a demandé maintes fois aux survivants de ce qu'on appelle le massacre, ou plus exactement le génocide, de Khodjaly de raconter leurs horribles souvenirs.

À l'époque du massacre, j'habitais en Écosse et je ne me souviens plus si j'en ai entendu parler ou non. Il est parfois difficile d'être certain de se souvenir de l'évènement lui-même, ou seulement de son récit.

En fait, comme j'ai découvert plus tard, la tragédie de Khodjaly a été au centre de l'attention d'une grande partie du monde.

Non sans une certaine appréhension au sujet de ce que j'entendrais, début 2011 j'ai accepté de rencontrer les survivants de ces terribles événements et d'écouter moi-même leurs récits, d'en tirer mes propres conclusions et d'écrire ce livre.

Une fois á l'intérieur de notre première maison, après avoir enlevé nos chaussures selon la coutume du pays, l'hospitalité azerbaïdjanaise a gagné le dessus et on nous a généreusement régalés de thé accompagné de sucreries. La table familiale fut éloignée du mur et nous nous assîmes autour ; en fait, cela se déroulait ainsi dans toutes les maisons où nous avons été reçus. Puis un membre de la famille racontait son expérience du massacre. On nous montrait les photos de parents et proches disparus et on nous présentait de jeunes petits-enfants dont la ressemblance familiale était vraiment frappante.

Ayant écouté les récits, je commençais à me composer une image de cette nuit fatale où tant de personnes furent tuées. Je commençai à me demander ce que j'aurais fait dans de telles circonstances. Il me vint à l'esprit tout d'un coup que je ne serais tout simplement pas restée là-bas, que je me serais enfuie bien avant le commencement de la tragédie. Je n'aurais pas été aussi courageuse, aussi déterminée à rester dans la maison familiale.

Je ne pouvais m'empêcher d'admirer ces gens pour leur courage, pour la compassion qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, face à une telle adversité. Le fait que leurs nouveaux ennemis avaient été leurs amis – des amis personnels (je le leur ai bien demandé pour m'en assurer) – me tourmentait.

Pour plusieurs raisons, généralement on veut tous vivre aux côtés des gens qui nous ressemblent ou ceux qui ont le même niveau de vie et d'éducation que le nôtre. En fait, on ne vit pas aux côtés de gens qui ne nous ressemblent pas. Par conséquent il n'est pas étonnant que le Karabakh comprenne des villages ethniquement azerbaïdjanais et des villages ethniquement arméniens, mais les deux ethnies entretenaient des relations d'amitié et s'entremêlaient, allant parfois même jusqu'au mariage.

Historiquement, cette terre appartenait à l'Azerbaïdjan et tout le monde le savait. Le choc pour les Azerbaïdjanais qui vivaient côte à côte avec les Arméniens était donc immense. Pourtant j'ai eu l'impression que les survivants que nous avons rencontrés n'ont jamais pensé que ces événements pouvaient avoir lieu, couronnant cette terrible nuit noire d'hiver par la destruction et l'expulsion de leurs maisons par les Arméniens (aidés, dit-on, par un régiment russe).

Ils nous racontèrent chacun leur histoire les larmes aux yeux, tandis que nous les transcrivions discrètement avec le petit dictaphone sur la table. Combien de fois ces histoires ont-elles été racontées ? Combien de fois ces gens ont-ils vécu et revécu la tragédie ?

Notre traducteur s'interrompit, les larmes aux yeux, en expliquant que, pour l'instant, elle ne pouvait plus continuer. Nous écoutions alors une fille, Yasemen Hassanova, qui, à l'âge de douze ans au moment de la tragédie, était beaucoup plus jeune que les autres.

La fois suivante où je suis retournée au sanatorium pour parler aux survivants (j'y ai fait trois visites, car les souvenirs prennent bien du temps à écouter), j'y étais un peu mieux préparée. En fait, l'histoire de Yasemen (page 55) me remonta le moral, car j'avais bien compris que je venais d'entendre l'histoire la plus fraîche. Il ne s'agissait plus d'une série d'événements vieux d'environ vingt ans.

Encore et toujours, ceux avec qui je parle réitèrent leur désir de retourner dans leur patrie.

« Mon fils me dit : 'Dès que nous pouvons y retourner, j'y pars en courant, même pieds nus.' »

Je suis donc choquée et déçue que tant de ces histoires se terminent par le désespoir provoqué par la tragédie et par l'absence totale d'issue.

La pauvreté a maintenu ces familles au chômage.

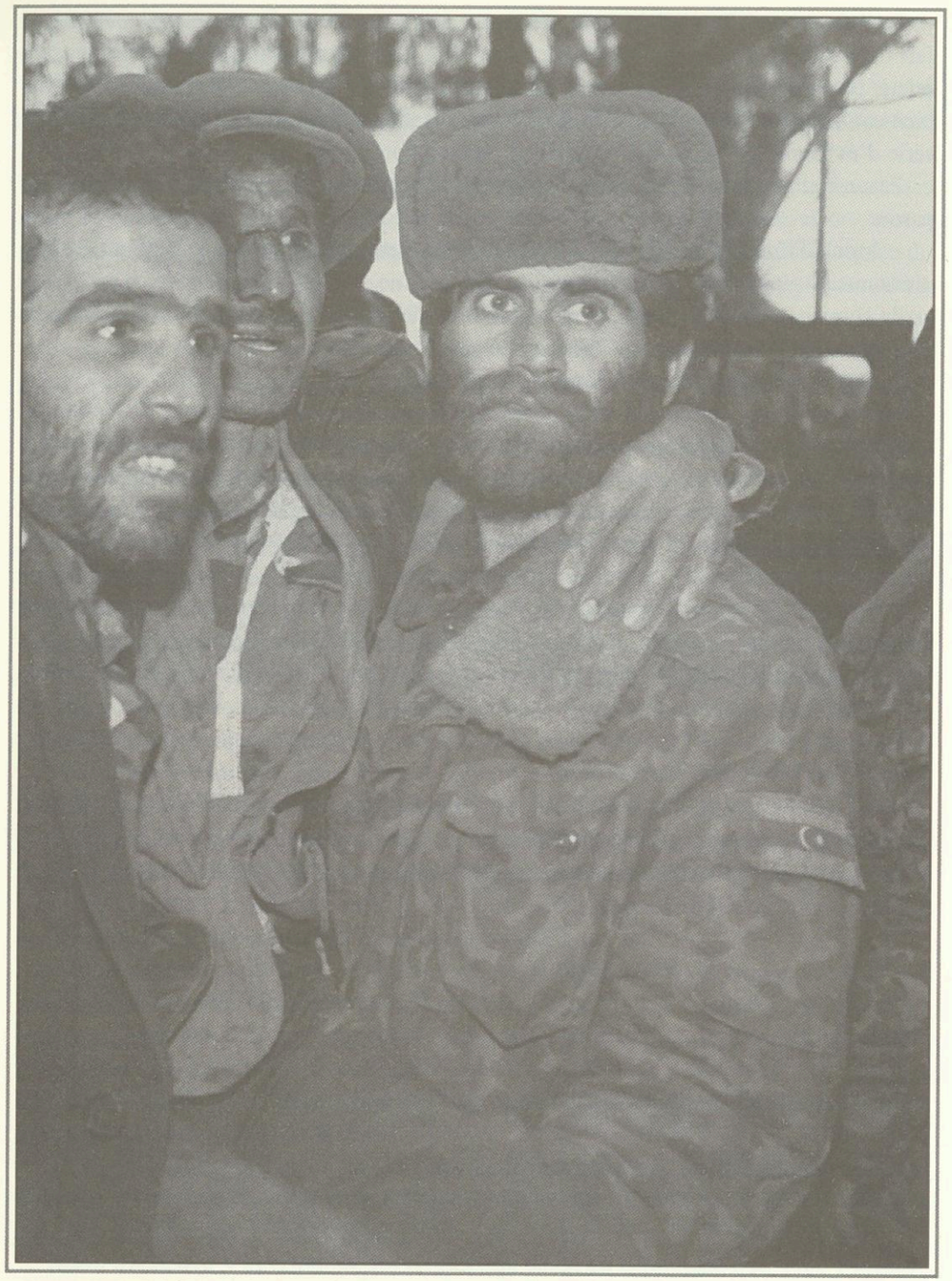
La fierté de ces survivants les a cependant forcés à suivre la tradition, où les jeunes s'occupent des vieux. Donc, dans une situation où une famille, (parents et enfants), doit s'occuper des enfants du frère de la mère parce que leurs parents sont morts ou portés disparus, il y a deux adultes et neuf enfants dans un minuscule appartement de fortune. Mais ici, contre toute attente, la mère avait marié son fils à la fille de son frère, sinon il ne pouvait y avoir de mariage.

Ils avaient été élevés ensemble dans ces sordides conditions et tout le monde vivait toujours là, même une fois devenus adultes. Mais il y avait maintenant deux jeunes garçons, deux petits-fils.

« Merci d'être venus », disaient-ils. « Quelle soit la manière dont on en parle, cela n'en finira jamais parce que trop de choses se sont passées cette nuit-là. Merci, merci d'avoir fait tout ce chemin pour nous voir. »

Vous comprenez que vous ne pouvez pas donner une réponse intelligible. Prononcer des mots de compassion, s'embrasser bien fort, voilà tout ce qu'on peut faire. Le crier haut et fort au monde entier ? Quelqu'un entendra-t-il pourtant ? Quelqu'un s'en soucie-t-il ?

Fiona Maclachlan, intervieweuse, 2011.



Chamil Alekberli (photo : Frédérique Lengaigne)
De l'aide pour un groupe de survivants ayant atteint Agdam

ALLEZ, CONSTRUISEZ, MAIS SACHEZ QUE VOUS DEVREZ PARTIR

Le 19 octobre 2011, le président de l'Association pour la reconnaissance du massacre de Khodjaly, Chamil Sabiroghlu, connu aussi sous le nom de Chamil Alekberli, est venu me rencontrer à Bakou.

« J'ai été le premier à apporter l'information et j'ai pris de nombreuses photos. J'ai été le premier journaliste à publier les faits dans le journal, *le Seher* [Le Matin]… mon épouse vient de Khodjaly et je m'y suis rendu volontairement à cette triste époque.

Bien que je n'avais alors que vingt-trois ans, notre journal avait une réputation de sérieux. En 1990, il etait tire à un million d'exemplaires. Il a publié l'information lorsque Bakou a été envahi par la Russie le 20 janvier. Alors mes articles ont été pris au sérieux. »

En 1990, expliqua Chamil, Khodjaly a reçu le statut de ville. Cela signifiait qu'on y construisait beaucoup, des maisons en bois de type finlandais pour les Azerbaïdjanais qui fuyaient l'Arménie et la ville voisine de Khankendi.

« Je travaillais alors sur ce chantier, car, en même temps que le journalisme, je suivais une formation en bâtiment financée par le gouvernement azerbaïdjanais. J'ai été alors témoin de l'escalade de l'agression arménienne.

À cette époque, les villages autour de Khodjaly – Nuraguh et d'autres surtout – étaient occupés par les Arméniens. À Nuraguh (qui signifie « nouveau village » en arménien), il y avait un cimetière musulman pour les gens de Khodjaly, mais les Arméniens l'avaient détruit en 1970 ; Nuraguh n'était qu'à deux ou trois kilomètres de Khodjaly.

Même avant la tragédie, les Arméniens se moquaient de nous quand nous étions sur nos chantiers de nouvelles maisons, disant : « Allez, continuez votre travail, mais sachez que vous devrez partir. » Ils nous tiraient même dessus lorsqu'on travaillait.

Parfois, nous devions prendre le bus pour Agdam en passant par Askeran. Les Azerbaïdjanais vivaient à Agdam et les Arméniens à Askeran. Sur le chemin du retour, les Arméniens nous jetaient des pierres, cassaient les vitres du bus, et parfois même blessaient les passagers. Ils nous insultaient et nous menaçaient, disant que c'était leurs ter-

res et que Khodjaly leur appartenait. Je me souviens que tout cela se passait vers novembre 1991. Cela m'est arrivé quand j'étais dans l'autobus.

Petit à petit, les Arméniens rendaient impossible tout déplacement. Ils bloquaient la voie par la tour d'Askeran, car il y avait une arche sous laquelle passait la circulation qui allait d'Askeran à Choucha. La tour était là depuis deux cent cinquante ans. Petit à petit, Khodjaly est devenu une ville de plus en plus isolée.

Mechali, Jamilli, Karkijahan et Kosalar étaient tous des villages qui entouraient Khodjaly et qui ont été pris par les Arméniens. Le 15 décembre 1991, ils occupèrent Jamilli et tuèrent quatre Azerbaïdjanais. Le 23 décembre 1991, ils brûlèrent Meshali et le 28 décembre Kosalar. De nombreuses personnes sont mortes, notamment – chose horrible – un écolier de quatorze ans, brûlé vif dans l'incendie de l'école.

Je compris que j'assistais à la conquête progressive de Khodjaly et inconsciemment je commençai à avoir le sentiment que Khodjaly allait être occupé.

Quand l'Azerbaïdjan est devenu indépendant en octobre 1991, une centaine d'hommes de Khodjaly ont formé un groupe d'autodéfense. Vers fin 1991 et début 1992, j'ai publié des articles dans des journaux avertissant de l'occupation imminente de Khodjaly.

Agil Quliyev, de Bakou, dirigeait le groupe d'autodéfense. Fin 1991, il signa un accord garantissant que deux tanks et un camion rempli d'armes soient envoyés en aide par l'intermédiaire du 366e régiment russe. Mais, bien qu'ils soient destinés aux Azerbaïdjanais, ils ont été remis aux Arméniens à Khankendi ».

Chamil expliqua qu'à l'époque le président de l'Azerbaïdjan avait été forcé de suivre les instructions que lui donnaient les Russes.

« Agil Quliyev fut également impliqué dans l'organisation d'un envoi d'huile et de farine, mais celui-ci fut aussi envoyé à Khankendi.

Le 28 janvier 1992, les Russes et les Arméniens ont abattu un hélicoptère qui allait d'Agdam à Choucha, bloquant ainsi les voies de communication aériennes. Avec ces routes aériennes et terrestres bloquées, Khodjaly était effectivement isolé. Aucune livraison ne pouvant être effectuée, l'eau, l'électricité et la nourriture ne tardèrent pas à manquer.

Les chantiers s'étant tous arrêtés, je me portai volontaire pour enseigner à Jamilli, emmenant les gens à Agdam puis Barda après que Jamilli fut occupé.

La situation devint de plus en plus critique.

Le 29 janvier 1992, je réussis à me rendre à Bakou, avec des photos, et je publiai un article expliquant que le gouvernement ne défendait pas nos terres et que nos villages se trouvaient occupés l'un après l'autre par les Arméniens.

Le 11 février 1992, dix-sept hommes de Khodjaly m'accompagnèrent à Bakou pour essayer de voir le président. Nous voulions lui demander de nous défendre. On n'a pas réussi à le rencontrer, mais on a bien rencontré quelques parlementaires ainsi que l'ambassadeur de Turquie. L'ambassadeur a promis de transmettre notre message au président.

Il y eut une réunion du Conseil de Sécurité d'Azerbaïdjan à trois heures du matin le 12 février 1992. Au début, on m'a dit que je pouvais y assister. Il est possible que cette réunion ait été organisée secrètement afin de ne pas alerter les Arméniens. Le gouvernement décréta que Khodjaly avait besoin d'assistance.

Le lendemain, le 13 février 1992, nous avons rencontré des officiels et obtenu des provisions pour Khodjaly qu'ensuite nous avons emmenées à Agdam où nous avons négocié le passage par Askeran avec les Russes. Nous voulions faire entrer les provisions et faire sortir quelques personnes âgées.

Mais ils nous ont interdit le passage. J'étais si stressé que mes cheveux sont devenus gris, bien que je n'aie que vingt-trois ans.

Nous avons donné les provisions et les vêtements à des soldats azerbaïdjanais à Agdam en espérant qu'ils puissent en faire passer une partie à Khodjaly. Fuzuli Rustamov a réussi à transporter une partie des provisions à cheval, ce qui était très dangereux car la forêt était pleine d'Arméniens. Il est maintenant héros national.

Plus tard… nous avons soudoyé les Russes et loué un hélicoptère pour faire passer les provisions à Khodjaly. On a commencé par jeter les provisions parce qu'on ne pouvait pas atterrir, puis nous avons réussi à atterrir brièvement et on a pu sauver soixante-dix personnes invalides que nous avons emmenées ensuite à Agdam.

Tant d'autres choses terribles sont arrivées, je pourrais vous en dire beaucoup !

Un petit village du nom de Garadaghli était occupé par les Arméniens. Ce n'était pas un grand village, mais soixante-dix Azerbaïdjanais y ont été tués et enterrés dans des silos.

Il y avait deux frères, l'un qui s'appelait Alov (le nom signifie « flamme ») et l'autre Atesh (le nom signifie « le feu d'un fusil »). On a brûlé l'un et fusillé l'autre selon leurs noms !

Un Arménien du nom de Melkonian a tué une femme enceinte puis en a sorti le bébé.

J'étais à Agdam, quand j'ai senti que Khodjaly serait le prochain sur la liste.

Le 24 et 25 février 1992, le gouvernement d'Azerbaïdjan entrepris d'évacuer les habitants de Khodjaly. Le plan a été ajourné. Qui sait pourquoi ?

J'étais à Shelli le matin du 26 février 1992. J'ai rencontré plusieurs hommes blessés qui venaient de la forêt et j'ai appris ce qui s'était passé. Même de là où j'étais, on pouvait voir et entendre les coups de feu. Nous sommes allés dans la forêt chercher d'autres blessés. De jeunes volontaires azerbaïdjanais nous aidaient. Nous n'avions pas d'armes. Les Arméniens continuaient à tirer et on entendait des cris qui venaient de la forêt.

Nous sommes arrivés à la station-service. Il y avait des blessés partout, les gens ont

essayé de s'échapper, mais beaucoup avaient tout de même été atteints par des balles. Il fallait qu'on abandonne les morts pour emmener les blessés à Agdam. Les gens du village nous ont laissé utiliser leurs véhicules pour les transporter.

À part la population locale, il y avait à Khodjaly des Turcs Meskhètes venus de Khankendi. Ceux-ci vivaient dans des maisons de type finlandais et on les a fusillés les premiers, car leurs maisons étaient en bois et moins solides.

Je suis resté dans l'école toute la journée et ne pouvais croire ce qui se passait. Ce n'est que le soir que j'ai pu contacter Bakou. Je me suis rendu à la poste à Agdam pour utiliser leur téléphone. Quand j'ai dit à Bakou que plus de cent personnes avaient été tuées, ils ne m'ont pas cru.

Plus tard, j'ai appris que AzerTAc (l'agence de presse du gouvernement) annonçait que seulement deux personnes avaient été tuées, mais j'ai pu confirmer qu'il y en avait cent. Tous les journaux suivaient ce qu'annonçait AzerTAc, mais mon journal a gardé mon titre.

Le 27 février 1992, après Thomas Goltz, d'autres journalistes sont venus à Agdam. Un hélicoptère militaire a été spécialement affrété pour eux et ils ont pu voir de leurs propres yeux le massacre perpétré par les Arméniens.

Mais Bakou ne croyait toujours pas ce qui s'était passé.

J'ai développé le film que j'avais dans mon appareil photo. Ce n'était pas un appareil professionnel, mais j'ai tout de même envoyé les photos. Le 4 mars, mon journal a publié l'article, « L'Azerbaïdjan est rouge de sang », accompagné de mes photos.

Les autorités locales d'Agdam paraissaient avoir peur de nous aider et nous sentions qu'elles étaient embarrassées d'avoir été incapables d'arrêter la tragédie ».

Chamil continua d'expliquer la situation et de faire part de ses observations.

« Les gens de Khodjaly ont dans tout l'Azerbaïdjan une réputation de travailleurs et d'experts en agriculture.

Ce qui est particulièrement navrant c'est qu'ils n'ont montré aucune pitié pour les enfants. Un père a été attaché à une corde et brûlé sous les yeux de sa petite fille de huit ans. Il s'appelait Tevekkul Amirov.

Faig Almammadov, un étudiant de Bakou, est allé à Khankendi et y a été tué en prison.

Six cent treize personnes ont été tuées à Khodjaly et, parmi elles, quatre-vingt-trois enfants. Cent cinquante-cinq personnes sont toujours portées disparues.

La population de Khodjaly était d'environ sept mille, mais au moment de la tragédie il ne restait qu'environ trois mille habitants, car beaucoup avaient déjà quitté la ville. Cela signifie que presque un tiers de la population a souffert physiquement. Rappelez-vous que bien davantage ont été blessés ou ont souffert d'une façon ou d'une autre.

Mille deux cent soixante-quinze personnes ont été faites prisonnières le jour de l'occupation, certaines ont été libérées. Selon des renseignements officieux, des prisonniers ont été emmenés en Arménie, puis, de là, en Libye ou en Syrie où leurs organes vitaux ont été vendus. Certains ont été transportés par la Géorgie.

Huit familles ont été complètement éliminées.

Le chiffre de six cent treize morts est probablement sous-estimé quand on pense que l'on n'a aucun renseignement sur cent cinquante-cinq autres personnes… sans parler des morts prématurées sous l'effet du traumatisme.

L'Arménie a défié toutes les résolutions des Nations Unies sur la libération des terres occupées. Les résolutions des Nations Unies sur le Karabakh n'ont pas été appliquées. Le monde entier le sait, mais l'occupation continue.

L'Arménie rêve d'un territoire dont les limites s'étendraient d'une mer à l'autre, de la mer Noire à la mer Caspienne. Et il semble que la Russie, la France et les Etats-Unis [membres du groupe de Minsk de l'OSCE – *éd.*] l'aident à accomplir ce rêve…

Ce que nous voulons, c'est le soutien de la communauté internationale. Le danger de guerre existe toujours. Nous voulons que le génocide de Khodjaly soit reconnu au niveau mondial. Nous voulons que l'Arménie soit punie comme agresseur.

Nous voulons que les présidents de l'Arménie, présents et passés, soient jugés. Serge Sarkissian [président arménien au moment de cet entretien, *éd.*] a déclaré en France, il y a deux ans, qu'il avait participé à la tragédie de Khodjaly. Seyran Ohanian [ministre de la Défense de l'Arménie au moment de cet entretien, *éd.*] était le commandant en chef du deuxième bataillon du 366e régiment qui était au centre du génocide.

Nous voulons que ces gens soient jugés par la Cour européenne, car ils ont été directement impliqués et doivent être reconnus comme coupables et punis. »

Les derniers mots de Chamil sont émouvants :

« J'aimerais voir un monde sans frontières, où les gens se comprennent. Si les gens sont indifférents les uns aux autres, cela signifie la fin de l'humanité. Nous devons mettre un terme à cette indifférence et arrêter de nous battre. »

Interviewé par Fiona Maclachlan

Jeyran Azizova (photo : Fiona Maclachlan)
Elle habite parmi les survivants de Khodjaly dans le municipalité de Pirchagi.

UTILISÉE COMME OTAGE

« J'aimerais pouvoir vous accueillir à Khodjaly et vous montrer notre hospitalité.

J'avais trente-cinq ans quand j'ai quitté Khodjaly. Mes trois enfants sont tous mariés et j'ai trois petits-enfants. Au moment de la tragédie, mes enfants avaient entre douze et dix-huit ans.

Je me souviens, je pensais qu'il ne pourrait jamais en être ainsi…

À neuf heures du soir, les tanks ont encerclé Khodjaly. Comme dans les guerres qu'on voit à la télévision, ils ont commencé à tirer et les gens ont quitté leurs maisons. Le 366e régiment de l'armée russe attaqua la partie sud de Khodjaly. Je travaillais alors dans les services municipaux à deux cents mètres des premières positions militaires. Mon mari [Vasif Mammadov], âgé alors de quarante-deux ans, est rentré à la maison et nous a dit qu'ils [les Arméniens] tiraient partout et puis il est allé prévenir les voisins.

La sortie de Khodjaly était barrée par la rivière Qarqar. Nous nous sommes dirigés vers la rivière pour nous rendre à Agdam. Les routes étant toutes bloquées, le seul moyen de sortir ou d'arriver à Khodjaly était par les airs.

Nous nous dépêchions d'arriver à Agdam. La rivière était large et glacée, l'eau arrivait à nos poitrines. Il nous fallait briser la glace, car la rivière était gelée et on ne pouvait pas nager, il y avait des rochers et le torrent de montagne était rapide. Beaucoup de gens traversaient la rivière à la nage. Le chef de l'exécutif encourageait les gens à fuir ; il disait qu'il n'y avait pas le choix…

Tout le monde voulait s'enfuir. Nous n'avions pas de vêtements chauds et je ne trouve pas les mots pour décrire ce que nous ressentions. On était cinq dans ma famille, y compris mon mari blessé.

Une fois arrivés de l'autre côté de la rivière, nous nous sommes rendu compte que de nombreuses personnes étaient gelées – malades, personnes âgées, enfants… Les hommes valides essayaient de défendre leurs positions, mais c'était difficile, puisqu'ils ne pouvaient quand même pas se battre contre les tanks.

Il y avait des hommes devant nous qui nous protégeaient, mais ils ont été abattus. Dans la forêt de Nakhtchivanik, où habitaient les Arméniens, beaucoup de gens qui avaient survécu jusque-là ont été tués. On n'a pas eu le choix, nous devions contourner Nakhtchivanik. Les tanks du 366e étaient là et nous tiraient dessus, nous qui étions civils.

À l'aube, mon mari est parti devant et a été blessé. J'ai aussi été blessée. Mon fils de douze ans, Jeyhun, a reçu une balle à l'épaule. J'ai mis de la neige sur sa blessure. Je n'aurais jamais pu l'abandonner.

Nous étions maintenant un groupe de quatre. J'étais avec mon enfant et il y avait un homme, Gafar Zeymala [cinquante-deux ans], et sa fille, Sevinj Aslamova [dix-huit ans]. Nous avons été pris tous les quatre comme otages par les Arméniens. Je les ai suppliés de ne pas toucher à mon enfant. J'avais pris avec moi un sac à main avec de l'argent, des bijoux, ma montre en or que je leur ai offerte. Ma tête saignait. Ils ne cessaient de vouloir prendre mon enfant.

Ils nous ont emmenés dans une famille arménienne qui avait un fils à Bakou. J'ai demandé des médicaments et j'ai nettoyé la blessure de mon fils. C'était tôt le matin. »

(… L'histoire s'est interrompue pour qu'on prenne le thé avec de nouvelles excuses de ne pas pouvoir nous recevoir à Khodjaly…)

« Personne ne savait qu'on était là. Les adolescents de la famille arménienne étaient obligés d'aller se battre. Les Arméniens voulaient nous échanger. Ils avaient un fils en prison à Bakou [condamné à l'époque soviétique, avant la guerre du Karabakh].

La famille arménienne n'était pas très amicale, mais ils nous ont cachés quand même en espérant pouvoir nous échanger contre leur fils. Comme nous souffrions physiquement déjà, ils ne nous ont pas torturés davantage.

Mon fils nous proposa de nous enfuir, mais je ne connaissais pas le chemin d'Agdam, seulement jusqu'à Khankendi et nous n'avions pas suffisamment récupéré tous les quatre. L'homme était trop âgé, la fille avait attrapé des engelures aux jambes, et mon fils et moi étions blessés. Essayer de s'échapper était trop dangereux car les Arméniens nous tireraient sans doute dessus. Dans la famille, il y avait un fils de douze ans et ils allaient ensemble chercher de l'eau. Mon fils me signala alors qu'il serait impossible de s'échapper.

Les deux côtés, arménien et azerbaïdjanais, avaient des groupes qui pouvaient aider à réaliser les échanges. J'espérais qu'ils échangeraient l'homme ou sa fille contre leur fils. Mais les Arméniens m'ont dit que c'était moi qui devais y aller et que je devais leur laisser mon fils.

J'ai demandé suffisamment de renseignements sur leur fils pour pouvoir le retrouver, et après huit jours dans cette famille, ils m'ont envoyé sortir leur fils de la prison de Bakou.

Les Arméniens avaient informé les Azerbaïdjanais à Agdam qu'ils voulaient me remettre à eux et c'est bien ce qui s'est passé au poste d'échange entre Askeran et Agdam. Ma famille m'attendait à Agdam pour m'emmener à Bakou. Ils croyaient que j'étais morte. Quand je suis arrivée à Bakou, le reste de ma famille ne pouvait pas croire que j'avais laissé mon fils dans une famille arménienne.

Une fois à Bakou, j'ai dû aller de bureau en bureau. Cela dura deux mois – plusieurs visites aux ministères etc. Ma famille m'a énormément aidée. J'ai pu voir le jeune homme

arménien en prison. Je n'ai eu des nouvelles de mon fils qu'une seule fois. Un coup de téléphone fut arrangé par le bureau du procureur de Bakou et je pus parler au fils de la famille. Je leur ai assuré que je progressais et que j'allais obtenir une autorisation. »

Une autre femme qui était avec nous au moment de l'entretien commença à parler de son mari et à pleurer, car ils l'avaient tué alors qu'il était otage. Elle parla des problèmes pour retrouver et enterrer les corps des morts.

« Le prisonnier arménien fut emmené à Barda et j'y suis allée également. Il y avait onze Arméniens, qui devaient être échangés contre des Azerbaïdjanais. Les prisonniers sont partis en train, et moi en voiture par Agdam. Je suis allée à Askeran avec des soldats de l'autodéfense d'Agdam. Les hommes de ma famille voulaient y aller à ma place, mais j'ai voulu y aller moi-même. J'ai vu le prisonnier à Askeran et je l'ai assuré que nous ne lui voulions pas de mal. Je l'ai emmené avec des soldats azerbaïdjanais pour l'échanger.

Allahverdi Baghirov, dont le quartier général était à Agdam, était responsable des échanges. Plus tard, il a été tué par une mine. Vitalik, qui venait de Khodjaly, organisait les échanges du côté arménien. J'ai dit que je voulais seulement échanger le prisonnier arménien contre les trois personnes qui étaient encore dans la famille arménienne. Et j'ai réussi. Le prisonnier arménien s'appelait Karlen Aynumyan.

Mon beau-père et vingt autres parents proches sont morts la nuit de la tragédie.

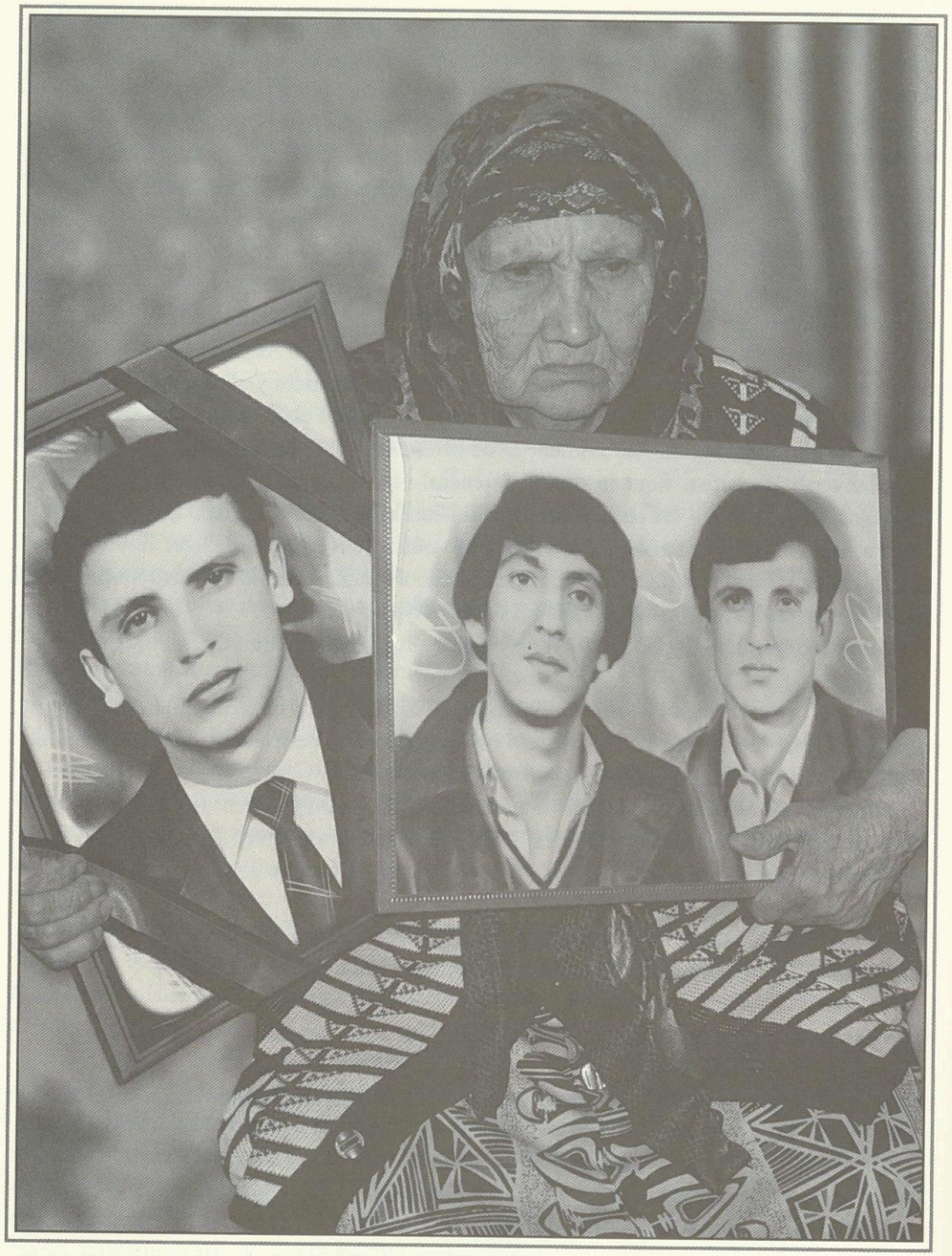
Quand j'ai finalement revu mon fils au poste d'Askeran, j'étais comme paralysée et muette. C'était le 28 avril et l'échange s'est déroulé entre neuf heures et dix heures du matin, et entre une heure et deux heures de l'après-midi.

Mon fils ne veut jamais se joindre à la conversation quand je raconte cette histoire, car ses souvenirs sont encore très pénibles. Nous regardons des guerres à la télévision, mais ce n'était pas comme une guerre, il n'y avait ni règles ni aucune pitié pour personne. »

Le fils aîné nous raconte comment sa mère est passée à la télévision pour essayer de faire libérer un condamné de l'époque soviétique en échange de son fils.

« Privés de la vie habituelle et loin du Karabakh nous sommes comme morts. »

Interviewée par Fiona Maclachlan



Humay Abbasova avec des photos des membres de sa famille qu'elle a perdus (photo : Fiona Maclachlan)
Elle habite dans le municipalité de Pirchagi

ON A DONNÉ AUX ARMÉNIENS DES SACS DE LA FÊTE DE NOVROUZ

L'histoire de Humay reflète les sentiments de ceux qui ont survécu, mais qui ont été humiliés lors de l'épreuve qu'ils ont traversée en captivité. Elle était pleine d'amertume et ressentait encore très vivement l'indignité et l'inhumanité du traitement reçu par sa famille. Il reste encore un immense étonnement à l'idée qu'une vie, qui dans ses souvenirs était idyllique, ait été brisée si brutalement. Maintenant âgée de quatre-vingts ans, elle a perdu son mari et deux de ses quatre fils. Ils ont été faits prisonniers et gardés en otages après s'être échappés à travers la forêt.

« Nous sommes partis pour Agdam à sept heures du soir à travers la forêt… pieds nus… mangeant de la neige. Mon mari avait des doigts gelés et moi les pieds. Beaucoup de gens sont morts dans la forêt. Nous y sommes restés assez longtemps et nous avons beaucoup marché avant d'être pris. La forêt nous entourait et cela a aidé beaucoup de gens à survivre.

Un de mes fils a été tué et l'autre a été pris en otage. On l'a vu une fois à la télévision, mais ensuite on n'a plus reçu de ses nouvelles.

Ils nous ont pris et gardés en otage à Askeran… à Askeran nous étions nombreux… Ils ont séparé les hommes des femmes… ils nous ont battus… ils ont même jeté de l'urine sur les hommes… ils les torturaient, leur crachaient dessus, les tuaient, comme s'ils étaient des animaux… Ils nous ont gardées dans une pièce pas plus grande que celle-ci, remplie de femmes… Ils menaçaient de nous brûler vives… Ils nous échangeaient contre cadavres ou prisonniers – un commandant pour cinquante otages… Mon mari a été battu et il est mort sur le chemin du retour… personne n'a été tué comme l'ont été les habitants de Khodjaly. Je suis toujours en vie, mais j'ai perdu deux fils.

Khodjaly venait de recevoir le gaz, l'eau et le téléphone. C'était une très belle ville, avec des sources naturelles. La rivière Qarqar coulait juste à côté… Khankendi était à droite, Khodjaly à gauche. Il y avait de nouveaux bâtiments et de longues rues.

La ville était essentiellement agricole et il y avait une production laitière abondante. La population comptait sept mille personnes ; elle disposait d'une maison de la culture et d'une mairie. Elle a reçu le statut de ville en 1990. On a allumé des feux de joie dans le stade pour célébrer la fête de Novrouz. On cassait des œufs, des funambules arrivaient,

les enfants tendaient leurs chapeaux pour recueillir des friandises aux portes des maisons et les voisins se rendaient visite… Nos relations avec les Arméniens étaient amicales. On leur a donné des sacs de Novrouz (avec des sucreries etc.). Qui aurait imaginé qu'ils seraient capables d'une chose pareille ?

Quand on s'est enfuis d'Agdam, on a ouvert la porte du poulailler pour y jeter du grain pour que les poules ne meurent pas… Nous espérions que la situation serait temporaire. Beaucoup de ceux qui se sont échappés sont morts des suites du traumatisme.

Nous avons maintenant de gros problèmes… Mon fils me dit qu'on n'a rien, ce n'était jamais comme ça à Khodjaly. »

Interviewée par Ian Peart

Fazile Hassanova (photo : Fiona Maclachlan)
« On marchait à quatre pattes car c'était trop dangereux de se mettre debout. »

QUAND JE ME SUIS REDRESSÉE, J'AI VU TOUT AUTOUR DES GENS QUI MOURAIENT

Fazile a encore des souvenirs très clairs de cette nuit. Elle n'était pas seule à se souvenir de la voiture à Nakhtchivanik qui semble avoir fait feu sur les têtes des gens qui pénétraient dans la forêt. Beaucoup de survivants à la première volée de tirs étaient prêts à revenir pour essayer d'aider les autres.

« Cette nuit-là, nous sommes allés chez Alesker Novrouzov, (le mari de Shahibe Mustafayeva, voir page 52) pour savoir ce qui se passait. Quelques hommes sont arrivés pour dire que des tanks avaient atteint les vignobles. On a décidé de rester chez Alesker, et il nous a donné quelques munitions pour nous défendre. C'est alors que les tirs violents commencèrent. On espérait qu'ils s'arrêteraient, mais en vain.

À environ deux heures du matin, plusieurs jeunes hommes vinrent nous dire que les Arméniens entraient dans la ville et qu'il fallait s'enfuir. On est allés vers les maisons de type finlandais. Il y avait beaucoup de monde. Des gens, qui n'avaient rien avec eux, étaient prêts à s'enfuir. Alesker n'est pas rentré et on nous a dit d'aller dans la forêt.

Nous sommes allés vers la forêt. Mes deux fils et mon neveu m'ont aidée. À l'aube, on a vu une voiture arménienne qui venait de Nakhtchivanik et plusieurs de nos jeunes ont couru pour essayer de l'arrêter pour que les Arméniens ne nous découvrent pas. Dix minutes plus tard, les tirs ont commencé. On marchait à quatre pattes car c'était trop dangereux de rester debout. Notre voisin a été tué devant nous, sous les yeux de mes fils. Des boules de bardane s'étaient collées à mes vêtements déchirés. Quand je me suis relevée, j'ai vu tout autour des gens qui mouraient. Ceux qui survivaient continuaient leur chemin.

Finalement, ceux qui avaient réussi à s'enfuir sont arrivés au village de Shelli ; certains sont retournés dans la forêt pour en aider d'autres, mais beaucoup ont été pris en otage. À Shelli, il y avait beaucoup de blessés. Des gens mouraient de leurs souffrances physiques et morales. Ils pleuraient les disparus ; des gens mouraient tout autour.

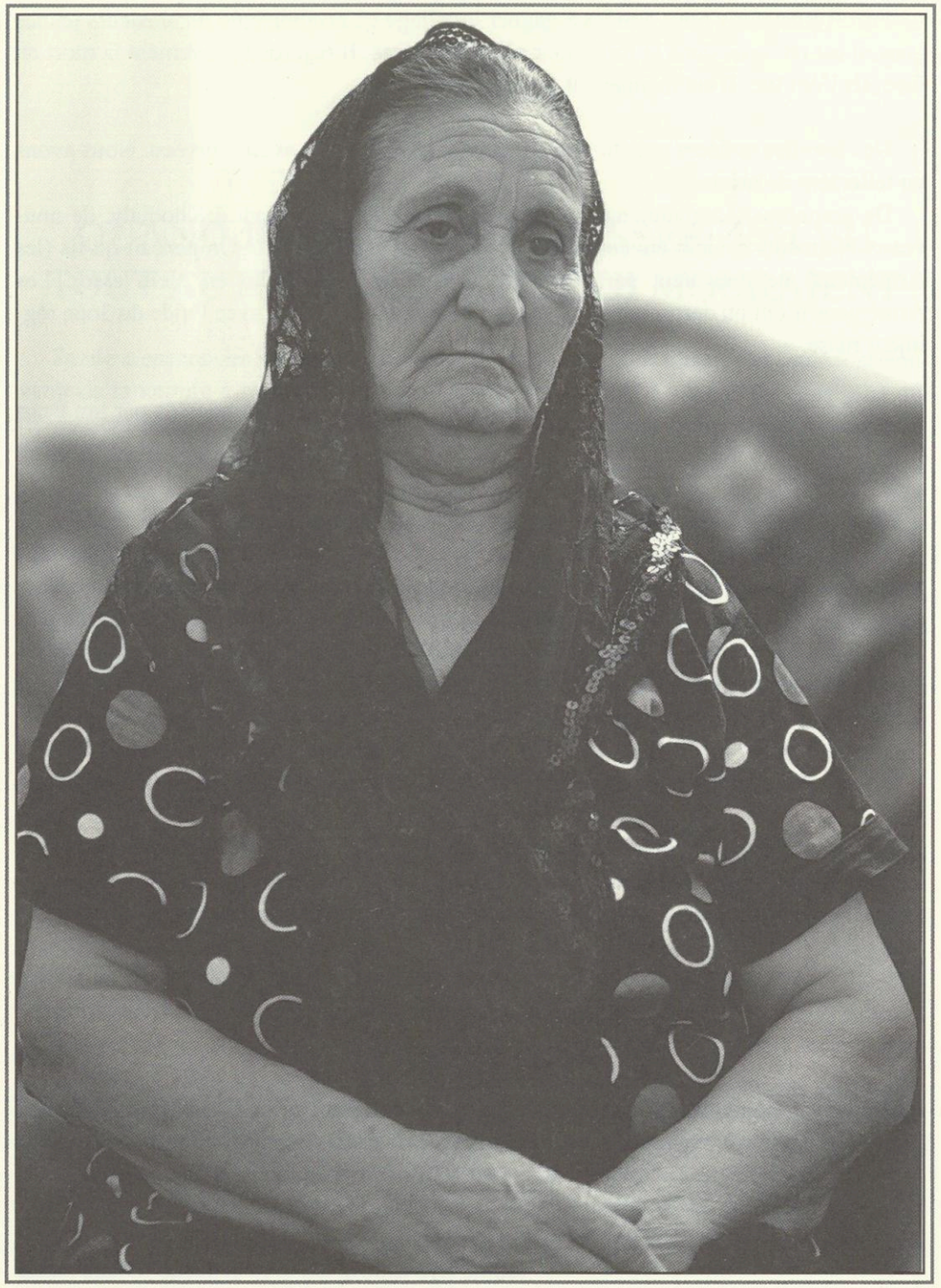
J'étais partie en pantoufles, mais quand on est passé de l'asphalte de la route à la forêt je les ai jetées, ce qui a facilité la marche. Quand on est arrivés à Shelli tous mes vêtements étaient déchirés et je me sentais très faible.

Fuzuli Rustamov nous a aidés à gagner le village et, accompagné de plusieurs jeunes gens, il est retourné dans la forêt pour aider les autres. Il regardait bravement la mort en face. Ils l'ont tué. Il est maintenant un héros national.

Des familles entières ont été tuées, mais par miracle nous avons survécu. Nous avons vu tellement de morts.

De nombreux Azerbaïdjanais avaient déménagé de Khankendi à Khodjaly, de nouveaux bâtiments avaient été construits et c'était devenu une ville. On pensait qu'ils (les Arméniens) ne pouvaient par reprendre la gestion d'une ville en plein essor. Les Arméniens n'ont pu détruire la population civile de Khodjaly qu'avec l'aide du 366e régiment russe. »

Interviewée par Ian Peart



Lala Askerova (photo : Eldar Farzaliyev)
« Nous nous sommes enfuis sans rien emporter sauf une couverture. »

QUAND LA TERRE SERA LIBÉRÉE, IL S'Y RENDRA EN COURANT PIEDS NUS

Lala, la grand-mère d'Ilaha Abbasova, a été interviewée avec sa petite-fille et Humay Abbasova (page 37). Quand Khodjaly a été attaqué elle était à Agdam avec ses quatre petits-enfants dont elle a la responsabilité depuis qu'ils sont devenus orphelins. Les histoires de ces trois femmes ont beaucoup en commun, passant des tendres souvenirs de leur existence avant février 1992 à l'horreur d'un massacre à grande échelle. Il leur est évidemment encore difficile de comprendre pourquoi leur vies heureuses, réglées depuis des décennies, ont été brisées ainsi.

« Mon beau-frère a été tué à Khodjaly et nous avons élevé ses quatre enfants. Nous avions une maison de deux étages à Agdam avec quatre pièces. Nous habitions dans un des quartiers les plus agréables du Karabakh. Les enfants dormaient dans différentes chambres à coucher. La maison était près d'une base militaire et d'un moulin. On a tiré sur la maison presque tous les jours… Je me souviens de l'explosion d'un lance-roquettes multiple « Grad » qui a tué une jeune fille récemment fiancée. Mon mari était maçon. Il est mort avant la tragédie – beaucoup sont morts des suites de l'angoisse et du choc après 1988 [quand les attaques ont commencé].

Nous nous sommes enfuis sans rien emporter sauf une couverture. Je paniquais et je n'ai même pas entendu mon fils aîné qui m'appelait… On pensait seulement à rester en vie. On se trouvait entre les vivants et les morts… il n'y a pas eu d'avertissement préalable, l'attaque a été si soudaine.

Mon fils cadet nous dit que quand notre terre sera libérée, il s'y rendra en courant, pieds nus. Tout le monde travaillait dans les usines. »

Ilaha, la petite-fille, a ajouté quelques remarques qui confirmaient que l'état de siège à Khodjaly avait bel et bien été déclaré avant l'assaut final.

« Mon père a été tué au service de la brigade d'autodéfense, deux jours avant l'assaut final. J'avais sept ans.

Le jour de l'assaut final, mon frère, mes deux sœurs et moi nous étions à Agdam avec ma grand-mère. Il n'y avait aucun docteur à Khodjaly et toutes les routes avaient été bloquées par les Arméniens. On nous a donc emmenés à Agdam en hélicoptère. »

Interviewée par Ian Peart

Nazaket Huseynova (photo : Fiona Maclachlan)
« Bien sûr que je veux rentrer chez nous, on aime notre patrie. »

AUCUN ENDROIT N'EST AUSSI BEAU QUE KHODJALY

Nazaket éprouve la douleur permanente de ne savoir toujours pas ce qui est arrivé à son mari, encore un aspect de la confusion et des perturbations ressenties par les survivants d'une violence anarchique. Cependant, comme beaucoup d'autres, elle ne peut pas parler sans se souvenir de la beauté de Khodjaly, pour qui ils éprouvent tous de la nostalgie, et sans exprimer sa honte de ne pas pouvoir nous offrir l'hospitalité traditionnelle. Ces sentiments amplifient l'horreur de ce qu'elle a enduré, et redonnent en même temps l'espoir dans la ténacité de l'esprit humain. Lorsque son beau-père fit référence aux attaques antérieures, un historien qui était avec nous a précisé que celles-ci avaient eu lieu en 1905 et en 1918. Il est intéressant que ces trois attaques coïncidèrent d'abord avec l'affaiblissement du pouvoir du tsar, puis avec son renversement, et enfin avec la chute de l'URSS. Cette observation indiquerait que chaque attaque eut lieu dans une période historique décisive.

Elle habite avec son fils Rustam, dans le village de Pirchagi. Il a perdu un œil en s'enfuyant de Khodjaly quand il avait onze ans. Sa fille est mariée avec un ancien gendarme de Khodjaly. Le mari de Nazaket est mort à Khodjaly.

« La situation était épouvantable même avant la tragédie [elle fait référence ici à la nuit où ils ont été chassés de Khodjaly - *éd.*]. Les tirs du côté arménien étaient incessants et chaque soir on devait descendre dans la cave pour dormir à cause du bombardement continuel. On avait tous des caves, mais on essayait de se rassembler tous dans la cave d'une seule famille. Le jour, les hommes allaient jusqu'à la limite du village pour essayer d'obtenir des informations. On s'attendait en permanence à une attaque.

Les Arméniens attaquèrent le 18 septembre 1988… Les combats étaient des corps-à-corps. Ils brûlèrent les palissades et le fourrage du bétail.

Pourquoi tout cela a-t-il commencé ? Ils voulaient nous chasser… Ils voulaient nos terres. Nous étions un peuple hospitalier et n'aurions jamais imaginé une telle hostilité. »

Quand il évoquait sa vie, le beau-père de Nazaket parlait souvent des agressions antérieures.

« Nous avons traversé la rivière Qarqar. En 1918, une femme a laissé tomber son bébé pendant la traversée. » Chaque fois, les habitants sont retournés à leur village.

« Pourquoi y retourniez-vous ? » avait-elle demandé. « Les tombes de nos ancêtres sont là », fut la réponse.

Son mari, Bakir Huseynov, était ingénieur dans les transports. Tofiq Huseynov, commandant du bataillon d'autodéfense, était son frère. Bakir lui-même avait rejoint le bataillon qui avait été formé fin 1991. Mais quand les attaques s'intensifièrent, ils comprirent qu'il fallait un système de défense mieux organisé.

« Nous espérions que les soldats soviétiques nous protégeraient, mais ils étaient indifférents. Il y avait des Russes à Khodjaly, mais ils n'ont jamais répliqué aux coups de feu arméniens et ils ne nous autorisaient pas à le faire non plus. »

On raconta d'horribles histoires :

« À Askeran, les Arméniens ont arrêté une voiture et ont brûlé vifs les passagers. Les corps ont été enterrés la nuit à la lumière des phares.

On n'a jamais pensé nous en aller, c'était le seul village azerbaïdjanais dans la région et Tofiq [Huseynov] dit : 'Khodjaly est le seul endroit où je mourrai'.

Cette nuit-là (du 25 au 26 février 1992), les Arméniens commencèrent l'occupation, tirant sur les gens à bout portant et brûlant vifs les habitants. Nous avons traversé la rivière Qarqar et avons couru à travers la forêt. Là, on a été séparés de mon mari et de ses parents. On ne les a jamais revus.

En 1992, des rumeurs nous sont parvenues venant d'un prisonnier relâché, selon lesquels on détenait Bakir en Arménie. En 1995, un prisonnier de Fuzuli a rapporté au ministère de la Sécurité qu'il avait été détenu à Choucha et qu'il y avait vu Bakir. Une commission gouvernementale travaille sur le sort des prisonniers et des disparus.

Les enfants demandent 'où est grand-père ?' ou bien 'grand-père a-t-il été tué ?'. On a une vidéo d'un mariage où se trouve Bakir, mais cela rouvre à nouveau les blessures…

Ma belle-fille fait constamment des cauchemars où elle voit des Arméniens qui attachent son fils à un arbre pour le torturer…

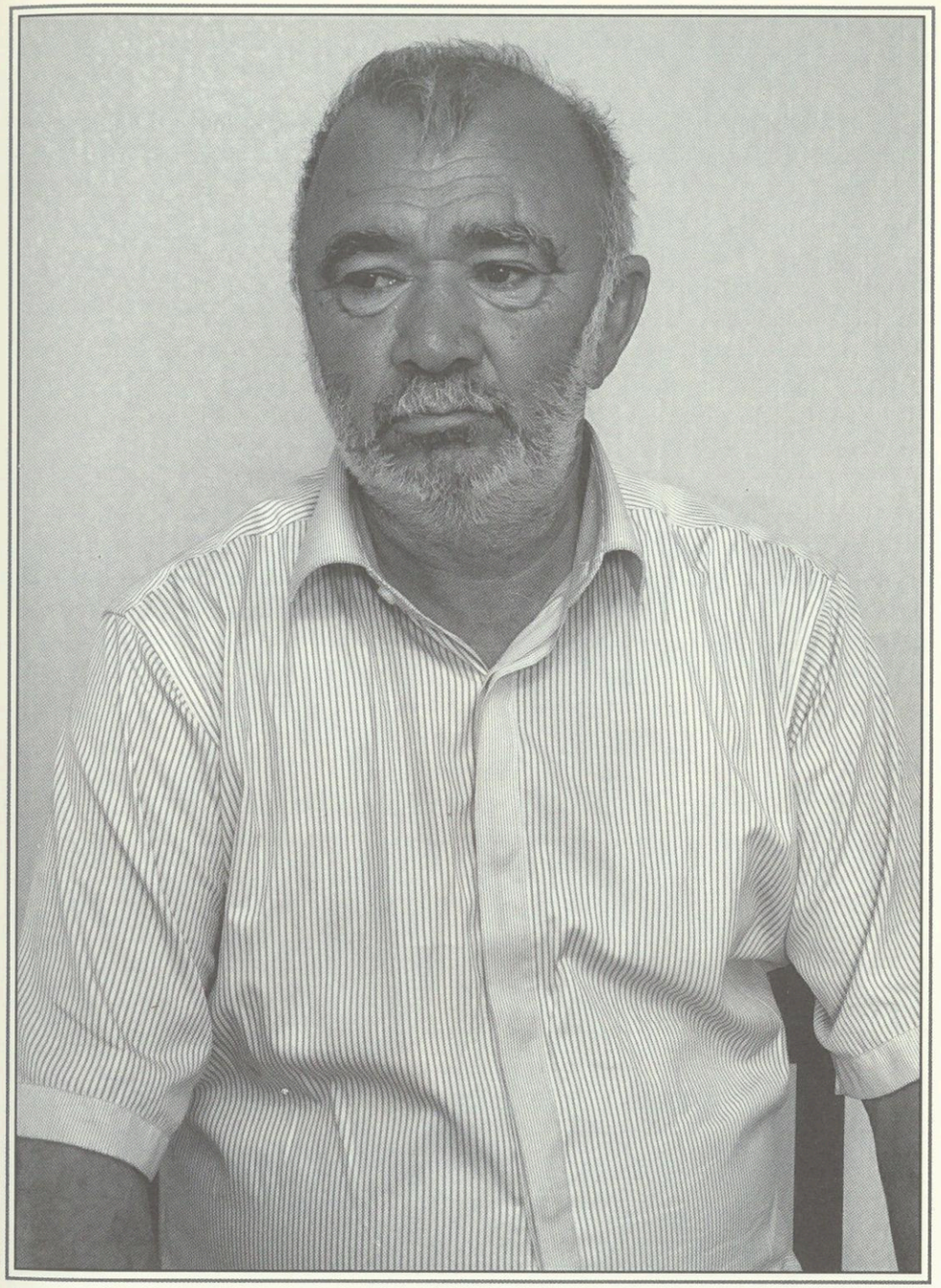
Je suis désolée de l'état de cette maison. On avait une très belle maison à Khodjaly et j'aurais aimé y recevoir nos invités [c'est-à-dire les intervieweurs].

Nous ne pouvions rien prendre avec nous… on a juste couru comme on était. Nous n'avons même pas pu boire une tasse de thé.

On n'a même pas de tombes sur lesquelles nous recueillir. Mon mari a disparu.

Bien sûr que je veux retourner ; nous aimons notre patrie. Aucun endroit n'est aussi beau que Khodjaly. »

Interviewée par Ian Peart



Fuzouli Naghiyev (photo : Eldar Farzaliyev)
Dans le municipalité de Pirchagi, où on se souvient…

Nazile Salimova (photo : Fiona Maclachlan)
Avec une photo de sa mère. Depuis notre entretien Nazile est morte.

LES VÊTEMENTS GELÉS DEVENAIENT TROP LOURDS

Les histoires de Nazile et Fuzuli se confondent dans un flot de souvenirs. Cette histoire est présentée ici dans l'ordre où nous l'avons entendue. La colère était encore évidente à travers les mots de Fuzuli quand il exprimait sa frustration à l'idée que rien n'avait changé après les événements tragiques de Khodjaly, et que nombre de gens responsables occupaient maintenant des postes importants. Mais il y a eu aussi de beaux souvenirs :

« On avait un balcon de quinze mètres de long où il y avait une table et d'où les invités pouvaient admirer la vue. Des militaires et des journalistes nous rendaient visite… on était connus pour notre hospitalité et on nous respectait parce qu'on venait d'une famille de notables [*beys*]…

On pouvait récolter trois fois par an… on avait de l'eau de source, des pommes, des noix, des pêches, des légumes, des pommes de terre et on n'avait jamais besoin d'en acheter. En vingt ans, à Bakou, je n'ai jamais vu ce que je voyais à Khodjaly. De l'eau pure, le bruit de la rivière, on respirait la fraîcheur comme la fraîcheur de la menthe… J'espère qu'il soit libéré pour que vous puissiez y aller. J'espère toujours pouvoir retourner dans la ville où je suis née… Je rêve de Khodjaly ; j'ai vu dans mes rêves mon jardin en fleur, ma dot, j'ai vu ma maison en flammes… »

Evidemment leurs pensées sont revenues à cette nuit-là :

« Cette nuit-là, les projecteurs ont été allumés et ça faisait comme en plein jour… Les Arméniens affirmaient qu'un couloir de sécurité avait été créé et que les gens devaient s'enfuir comme ils pouvaient.

Quand les gros véhicules de l'armée ont percé le pipeline et que les tirs ont commencé tout s'est embrasé. Les maisons à la lisière de la ville étaient en feu… Nous ne pouvions rien prendre avec nous, on n'a même pas pu se changer et certains marchaient pieds nus. Khodjaly était entouré de campements arméniens et la seule route vers Agdam était à travers la rivière et la forêt ; on ne pouvait donc pas emmener les blessés. Les missiles illuminaient la forêt et la neige. Les vêtements gelaient sur nous et devenaient trop lourds…

Il n'y a eu aucune pitié pour Khodjaly, les terres tout autour étaient jonchées de cadavres … Grâce à Dieu, par miracle, je suis parvenu à Agdam.

L'attaque était si intense qu'on ne pouvait pas emmener les personnes âgées ou blessées. Comment traverser autant d'obstacles en les portant ? On aurait tous été tués… notre seul but était de nous échapper…

Ma belle-mère, toute la famille de ma mère et son frère, ont tous été faits prisonniers. Ma mère a été échangée trois jours plus tard… On l'a détenue dans d'horribles conditions, on l'a battue et on ne lui a rien donné à boire ni à manger… Elle était détenue à Askeran et a toujours été malade après…

Des négociations ont eu lieu et des corps ont été échangés. J'ai aidé à la toilette de ces corps… Ils avaient été torturés, brûlés, entourés de fils électriques… trois d'entre eux étaient décapités. On pouvait à peine les reconnaître, mais on a réussi d'une façon ou d'une autre à réunir les têtes avec les corps. C'étaient des membres de notre autodéfense. C'était vraiment barbare. On ne pouvait les enterrer avant que leurs parents ne viennent à Agdam ; on a mis les corps et les têtes ensemble et on les a enveloppés. C'était très pénible pour nous de voir ça et, par conséquent leurs familles ont souffert de manière irréparable, psychologiquement et moralement. Il y avait même une petite fille de trois ans qu'ils avaient tuée et dont ils avaient découpé le corps.

Mon père (le père de Fuzuli) avait été fait prisonnier par les Allemands pendant la Deuxième Guerre mondiale, et n'a jamais été aussi mal traité.

J'ai quatre enfants et, à l'époque, j'avais mis en place les dots pour assurer leurs mariages… tout a été laissé là-bas… »

Interviewés par Ian Peart

Shahibe Mustafayeva (photo : Fiona Maclachlan)
« Je n'ai pas bu d'eau pendant une année entière, parce qu'ils ne lui en ont pas donné en captivité. »

ILS LUI AVAIENT ARRACHÉ LES DENTS

Shahibe a fourni une description très évocatrice de cette nuit-là dans la forêt et on se demande comment quelqu'un peut continuer à vivre après une telle épreuve. Elle n'a pas été la seule à essayer d'attendre son mari [voir l'entretien avec Yasemen Hassanova, page 52], mais elle était partie parce qu'elle était avec d'autres. Imaginez la peur derrière une phrase telle que « nous devions partir pour sauver notre honneur », imaginez le froid, les vêtements alourdis par l'eau de la rivière, imaginez devoir se cacher sous le cadavre ensanglanté d'un parent ou d'un voisin, sans parler des tortures infligées à son mari. Les conflits font souvent l'objet de comptes rendus politiques ou statistiques, mais chaque victime est un individu comme nous et cette histoire, sur le prix payé par Khodjaly, amènerait certainement n'importe qui à chercher une alternative à la guerre. Quel degré d'inhumanité doit-on atteindre pour infliger de telles souffrances ?

« Nous étions chez nous quand l'attaque arménienne a commencé à onze heures du soir. Je me suis dit que c'était normal. Il en a été ainsi depuis quatre ans et, en général ça durait deux heures puis tout redevenait normal. Mais cette fois-ci, c'était différent avec un bombardement massif qui venait de tous les côtés. Nous sommes donc tous descendus dans les caves.

Mon mari était parti une heure auparavant dans un village que les Arméniens attaquaient. Nous lui avons demandé où il allait, et il a répondu : 'Ça fait quatre ans que je vois ça. On défend la patrie.'

Les tirs continuèrent jusqu'à trois heures du matin, mais mon mari n'est pas revenu. Nous étions trois femmes et quand on nous a dit de partir, j'ai répondu que je préfèrerais rester attendre mon mari. Mais on a répété qu'il fallait partir si nous ne voulions pas tomber dans les mains d'Arméniens sans scrupules qui voulaient sans doute attenter à l'honneur des femmes. J'ai cru qu'à cause de moi les autres ne voudraient pas partir et comme je ne devais pas les laisser se sacrifier, je me suis décidée à partir.

Nous sommes allées dans un bâtiment à moitié achevé où il y avait beaucoup de monde. Nous y sommes restés une heure et puis on nous a dit de partir. On a dû laisser derrière nous plusieurs vieillards. Des jeunes gens du groupe nous ont dit de traverser la forêt.

Il faisait froid et la neige tombait. On a dû traverser la rivière et tout le monde était donc complètement trempé. Après avoir traversé la rivière, nous avons marché dans la

forêt pendant une heure, les vêtements complètement gelés et durcis. Je pouvais à peine marcher et j'ai donc dû abandonner mes vêtements de dessus. Tous ceux qui pouvaient marcher étaient dans la forêt.

Nous sommes arrivés à Nakhtchivanik, un village arménien. Il y avait une belle route et nous avons vu une voiture avec un gyrophare. Cinq minutes plus tard, on nous tirait dessus et ce fut la panique. La neige dégoulinait de sang. Il était à peu près entre cinq et sept heures du matin. Nous nous sommes cachés sous les cadavres… On ne pouvait rien voir, il n'y avait que des balles qui sifflaient à nos oreilles… Quand on est arrivés à Agdam, ma sœur a lavé nos vêtements qui étaient trempés de sang.

Nous avons quitté notre patrie… sans qu'on nous permette d'aider les vieillards ou de prendre ce qu'il fallait pour les enfants…

Mon père, Bahram Mustafayev, était avec moi. Il avait soixante-deux ans et souffrait de problèmes de reins. Il a dû marcher pieds nus. Il a survécu, mais n'a jamais guéri. Il est mort dix mois plus tard.

On est arrivés au village de Shelli à neuf heures du matin. Certains sont allés dans la forêt pour aider des gens malgré les tirs. J'ai attendu mon mari trois jours mais il n'est pas venu. Je suis restée à Agdam jusqu'au 30 mars, malgré leurs tirs qui continuaient à transpercer la porte de ma sœur.

Mon mari s'appelait Alesker Novrouzov. Il venait du village de Kurd Haji à Latchin et était professeur de gymnastique. Il était bon tireur et savait se déplacer à travers la montagne. Il préférait Khodjaly et y a déménagé quand on s'est marié. Cette nuit-là, il est sorti pour arrêter les Arméniens. Parmi ceux qui ont survécu, certains ont parlé de son courage. Il a formé une unité d'autodéfense en leur demandant d'économiser les munitions. Ils avaient des armes pour amateurs et devaient se battre contre des forces professionnelles. Ils se sont battus jusqu'à la dernière balle. Leur action a retardé l'avance des Arméniens et a permis aux gens de se réfugier dans la forêt. Mais il a été blessé à la cuisse et ne pouvait plus marcher. Il a été capturé le 26 février et emmené à Khankendi.

Il y avait à Khodjaly quelques Turcs Meskhètes venus d'Ouzbékistan. L'un d'entre eux était professeur de gymnastique. Le 8 mars il nous a dit de ne pas nous inquiéter - Alesker avait été blessé dans la jambe, mais il vivait encore. Ils partagèrent la même cellule pendant huit jours. Mais être un otage blessé est pire que la mort. Et puis quelqu'un d'autre est revenu et nous a dit qu'Alesker était mort car il avait perdu tout son sang.

On a reçu son corps, le 30 mars, emballé dans de la glace dans un sac en plastique. Je ne peux pas décrire toutes les tortures qu'il avait subies. On lui avait arraché les dents, il avait les deux bras cassés et son visage était couvert de cicatrices. Ses parents ont voulu l'enterrer à Latchin. Latchin a été occupé deux mois plus tard et maintenant son corps se trouve dans un territoire occupé. Il a été déclaré héros national le 25 février 1997.

Je n'ai pas bu d'eau pendant un an parce qu'ils ne lui en ont pas donné en captivité. »

Interviewée par Ian Peart

Yasemen Hassanova (photo : Fiona Maclachlan)
« Je leur dis à quel point c'était beau. »

ON AVAIT L'IMPRESSION QUE C'ÉTAIT LA PHOTO QUI PLEURAIT

L'entretien avec Yasemen me laissa une forte impression. Son père, Tofiq Huseynov, qui a donné sa vie en essayant de défendre la ville, a été déclaré héros national. Sa mère a été fusillée quand elle a refusé de quitter la maison sans son mari. Yasemen elle-même a survécu à la terrible marche durant cette nuit glaciale sous les tirs de l'artillerie et maintenant elle enseigne à l'école du camp de réfugiés de Khodjaly dans un sanatorium délabré. Quand on lui a demandé ce qu'elle disait aux enfants au sujet de Khodjaly, elle a répondu : « Je leur dis à quel point c'était beau. » Elle parla avec enthousiasme de la vue magnifique qu'elle avait par la fenêtre de l'étage supérieur de sa maison, les lumières de Choucha la nuit. Elle raconta aussi comment son père avait souvent emmené la famille à Choucha dans un Moskvitch jaune pour se promener, au milieu d'un autre monde. Entendre ces paroles positives d'une femme forcée de remercier Dieu que sa mère ait été fusillée était vraiment touchant. Il existe un article plus long basé sur cet entretien sur http://www.visions.az/winter2011_045,245/

« C'était une belle maison de deux étages avec des balcons sur lesquels grimpait une vigne… L'adresse ? Nous n'avions pas d'adresse car chacun savait que notre maison était près de la rivière. Il y avait un grand jardin avec des pommiers, des poiriers et des pruniers, des pommes de terre… mon père aimait les pommes de terre cuites à l'eau et la soupe de riz… Un des pommiers était très petit et, chaque année, produisait seulement trois pommes et nous étions trois enfants ! Les pommes sentaient le melon d'Espagne et un jour après en avoir mordu une, je l'ai laissée sur l'arbre et mon père m'a demandé : 'Pourquoi l'as-tu gâchée?'

Un enfant possède une bonne mémoire [Yasemen avait douze ans à l'époque]. Ils tiraient sans arrêt et nous ne comprenions pas pourquoi, c'était comme des feux d'artifice.

Ma mère nous a emmenés dans la cave. Nous ne portions jamais de vêtements de nuit, seulement des vêtements de jour. On tirait toujours la nuit et mon père était donc toujours à son poste [il commandait l'unité d'autodéfense]. J'étais fière de lui parce qu'il nous défendait. Les tirs s'arrêtaient vers cinq ou six heures du matin.

La nourriture manquait, surtout la farine et le pain, et comme on coupait le gaz et l'électricité, on faisait la cuisine sur des feux de bois. Nos hommes n'avaient pas d'armes,

de tanks… Khodjaly était encerclé comme un verre à thé sur une soucoupe et le seul moyen d'en sortir était par hélicoptère, mais ceci dit les tirs continuèrent… Un jour, tandis que mon oncle nous emmenait chez notre grand-père les tirs ont commencé et mon oncle nous a protégé de son corps, la porte d'entrée de grand-père était criblée de balles… ils nous tiraient dessus chaque jour, mais mon père continuait à réparer la maison pour préparer la cérémonie de circoncision de mon frère.

On ne pouvait pas sortir la nuit et le matin on trouvait des quantités de balles. On n'allait pas à l'école. Dans ma sixième année, j'ai étudié seulement pendant un mois.

La dernière attaque était vraiment barbare. Non seulement j'ai perdu mes parents, mais aussi mes grands-parents, mon oncle, ma tante et ses deux enfants. Il fallait abandonner les plus âgés au dernier étage d'un bâtiment qui en comptait cinq.

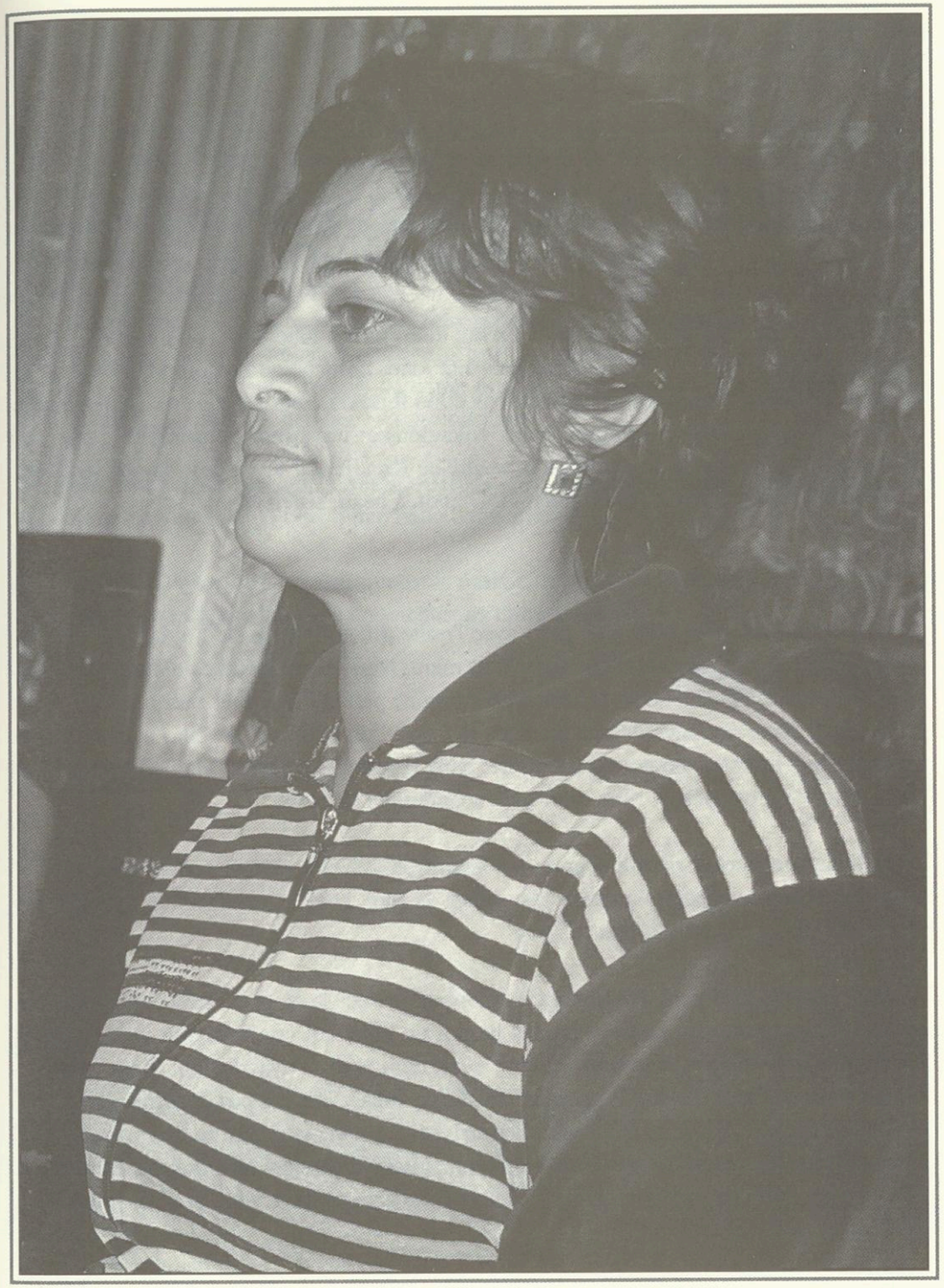
Ma mère n'a pas voulu quitter la maison sans papa, alors nous, les enfants, nous nous sommes enfuis seuls avec nos cousins.

Son corps (le corps de son père) est resté longtemps abandonné dans la neige. On l'a ramené en traîneau. Ils nous ont dit que c'était le corps de grand-père. Le jour où on l'enterra, mon frère Murad reçut une photo de mon père. Ses larmes coulèrent sur la photo et on avait l'impression que c'était la photo qui pleurait.

Seize ans après la mort de ma mère, une photo de son corps apparut sur Internet. On l'a trouvée au fond du puits dans la cour de notre maison. Nous ne savions pas qu'elle était morte, nous pensions qu'elle avait été prise en otage.

Je n'ai jamais imaginé qu'une fille pouvait remercier Dieu pour la mort de sa mère. Je remercie Dieu qu'elle soit morte là, au lieu d'être torturée par les Arméniens. »

Interviewée par Ian Peart



Zenure Salimova (photo : Fiona Maclachlan)
« Une blessure s'est ouverte dans nos cœurs. »

C'ÉTAIT COMME SI LA NEIGE ÉTAIT RECOUVERTE DE ROUGE

Comme chez la plupart de ceux qui ont été interviewés, Khodjaly domine encore dans les pensées de Zenure. « Nous devons tout dire à nos enfants, on ne doit pas l'oublier. À Khodjaly, on était amis avec des Arméniens et du fond du cœur nous ne pensions jamais qu'ils nous préparaient des pièges. Nous voyagions et travaillions ensemble… mais en même temps… je décris aux enfants la beauté de Khodjaly. J'ai vu des images satellites de Khodjaly, notre maison est toujours là. C'était si beau, si fertile. »

Et cette nuit-là…

« Je dormais et mon mari était parti avec l'unité d'autodéfense. Je l'ai entendu appeler son frère pour lui dire de déménager leur mère. Nous l'emmenâmes dehors avec une seule couverture et le ciel était si lumineux qu'on ne pouvait imaginer que nous étions en pleine nuit. Nous sommes descendus dans la cave d'un bâtiment de cinq étages. Après environ vingt minutes, on nous a dit d'aller dans la forêt. Il neigeait. Ma belle-mère était trop malade et trop lourde. Mon mari a dû abandonner sa mère.

Il fallait traverser la rivière et comme c'était trop difficile avec des chaussures, on est partis pieds nus en espérant pouvoir rester dans la forêt pour la nuit avant de revenir. On ne pensait pas qu'on partait pour de bon.

Alif Hajiyev nous guidait à travers les montagnes dans la neige. Il était à la tête de six ou sept d'entre nous et une des femmes portait un bébé qui criait sur son dos. Je lui ai donné une petite tape et la mère a dit qu'il avait faim et qu'il avait besoin d'être changé. J'avais peur que cela n'attire les Arméniens. Les arbres n'avaient pas de feuilles et on ne pouvait se protéger des tirs. Nous sommes arrivés à la route et avons vu une voiture. Alif nous a dit de nous coucher par terre. Ceux qui suivaient derrière ne l'ont pas entendu et ont été tués. Comme j'étais enceinte j'étais avec le groupe de devant, et c'est grâce à ça que j'ai pu survivre…

Nous avons traversé la route et, en nous retournant, nous avons vu un horrible spectacle. Vous ne pouvez pas imaginer ce que c'était. C'était comme si la neige était recou-

verte de rouge. Personne ne pouvait nous aider et j'étais tellement bouleversée. Nous avons marché toute la nuit.

Je ne peux pas croire qu'on s'en est sorti avec tous ces cadavres qu'il fallait enjamber. J'étais vraiment soulagée quand nous sommes arrivés au village de Shelli ; nous étions parmi les premiers à y arriver ; il y avait des ambulances prêtes à emmener les blessés dans divers hôpitaux. Peu ont survécu; ils nous fauchaient comme si nous étions du blé dans les champs.

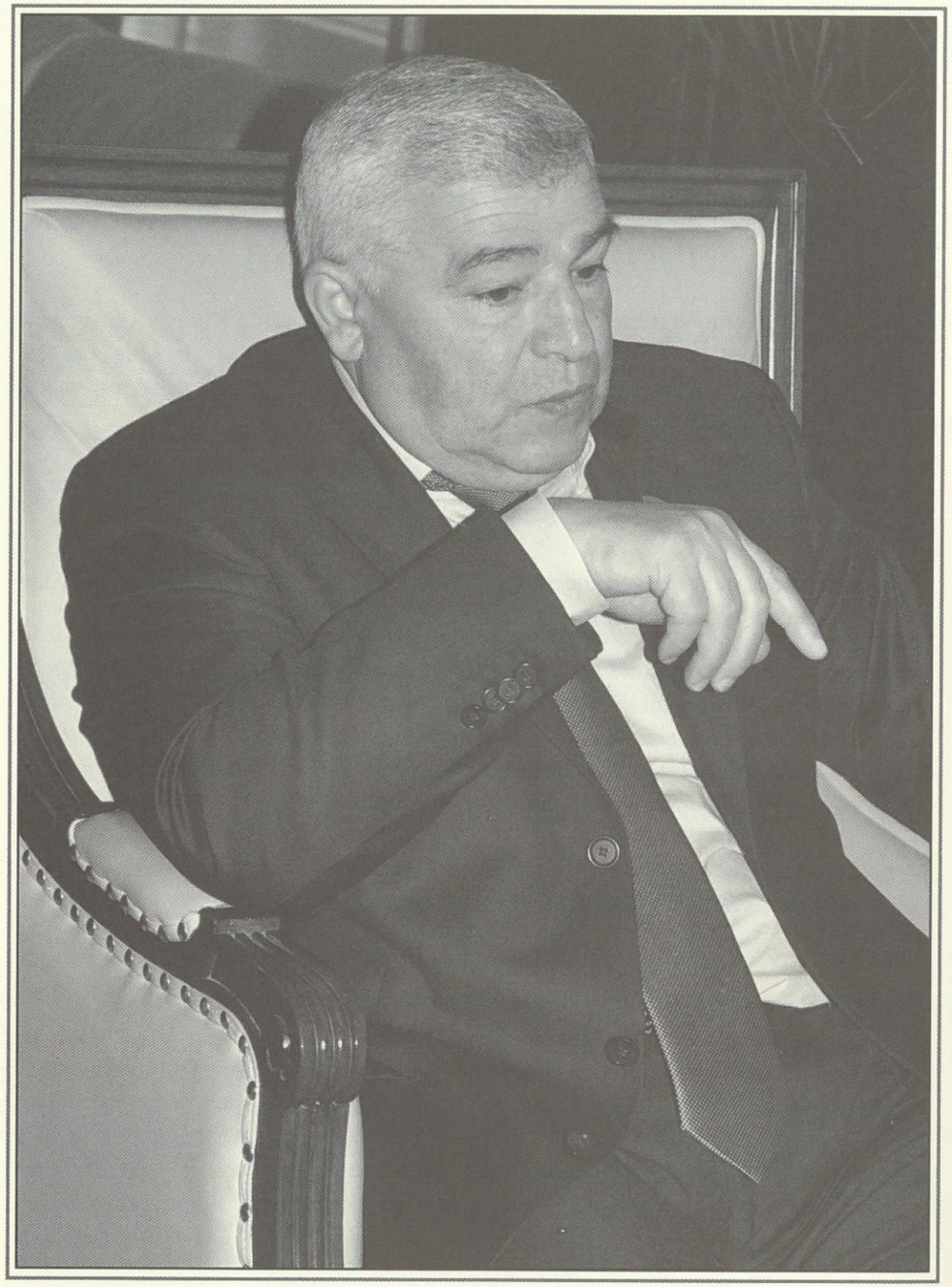
Ma belle-mère et mon oncle ont été faits prisonniers. On a gardé Huseyn Azizov pendant cinq jours avant de nous remettre son corps; ses dents avaient été arrachées et sa tête fendue en deux, on l'avait rempli de coton pour son enterrement. Les cadavres ont été abandonnés dans la forêt pendant vingt-cinq jours.

Après nous avoir conduits à Shelli, Alif Hajiyev* est retourné aider d'autres habitants. Il n'est pas revenu, car il a reçu une balle dans la tête.

Mon premier enfant n'a vécu que trois mois… le stress… Une blessure s'est ouverte dans nos cœurs et nous nous en souviendrons toute notre vie. »

Interviewée par Ian Peart

* *Note* : Alif Hajiyev était responsable sécurité à l'aéroport près de Khodjaly. Il a été déclaré héros national pour avoir protégé ceux qui fuyaient la ville. Il est enterré à Bakou dans le Shehidler Khiyabani (L'Allée des Martyrs).



Elman Mammadov (photo : Fiona Maclachlan)
J'ai vécu 42 ans de ma vie à Khodjaly.

ILS INSULTAIENT MÊME LES MORTS

Elman Mammadov était professeur de mathématiques. Il est maintenant membre du *Milli Majlis*, le Parlement d'Azerbaïdjan. Il est toujours à la tête de la municipalité de Khodjaly. Il a toujours parlé avec lucidité et passion, mais il a été sincèrement stupéfié par le manque d'intérêt du monde entier pour l'élimination totale et tragique des civils de Khodjaly et le fait que la ville a failli être rayée de la carte.

« Toute ma famille est de Khodjaly. J'y suis né et j'y ai vécu jusqu'à l'occupation. J'ai dirigé la ville à partir de 1987 et j'ai été responsable de sa défense à partir de 1988.

Au début Khodjaly était un village, mais après il s'est agrandi. En 1988 il y avait plus de sept mille habitants et en 1990 cinquante-quatre familles de Turcs Meskhètes sont venues d'Ouzbékistan et se sont installées à Khodjaly, leurs ancêtres ayant été envoyés en exil par Staline. Onze d'entre eux ont été tués en 1992.

J'y connaissais chaque pierre, chaque arbre, chaque brin d'herbe. Khodjaly représente quarante-deux années de ma vie. Elle avait une gare ferroviaire et le seul aéroport du Haut-Karabakh.

En février 1992, notre seul moyen de communication avec Bakou était par téléphone ou talkie-walkie et nous étions entourés de villages arméniens.

Le 25 février 1992 était un jour anormalement calme et on n'entendait aucun tir. Nous sentions que quelque chose se préparait. On n'avait pas assez à manger et nous n'avions presque pas d'armes. J'ai demandé à la boulangerie, au lieu de cuire du pain, de donner de la farine aux familles qui en avaient besoin. Nous n'avions pas de service de santé alors qu'il y avait des habitants blessés, âgés et malades. On ne savait pas quoi en faire.

Ce jour-là, je suis allé vérifier les postes de défense puis je suis rentré chez moi. À sept heures trente, j'ai reçu un coup de fil et un appel par talkie-walkie me disant que des troupes se dirigeaient vers Khodjaly en provenance de Khankendi. Depuis trois ans, ils encerclaient progressivement Khodjaly, et on a appris plus tard que le lieutenant-colonel Zatigero, du 366e régiment russe basé dans la région, avait été promu général le soir même, ce qui l'encouragea à lancer l'attaque.

Des tirs nourris venus de différentes directions commencèrent à onze heures du soir. Ils avaient un équipement militaire de haut niveau et nous, nous n'avions que de simples

fusils. Ils se trouvaient hors de portée de nos armes. La confusion régnait. On a dû abandonner cent personnes, ainsi que les morts – nous ne pouvions les emmener.

C'était l'hiver. C'est une région montagneuse, à seize kilomètres d'Agdam, la ville azerbaïdjanaise la plus proche. Nous ne pouvions y aller par la route, car, à cinq kilomètres de là, nous devions passer par Askeran [village arménien, *éd.*], alors nous devions donc traverser la forêt. Pour l'atteindre, il fallait d'abord que nous traversions la rivière Qarqar qui était gelée, femmes, enfants et personnes âgées compris. Nous marchions pieds nus, nos chaussures étant complètement trempées ou bien perdues, nous avancions à travers la neige épaisse, les ronces et les rochers. Nous sommes sortis de la forêt à l'aube et il n'y avait alors plus d'endroit où nous cacher. Quand nous sommes arrivés à la route qui va d'Askeran à Nakhtchivanik, nous avons vu un UAZ [une sorte de Jeep soviétique - *éd.*]. Les Arméniens qui la conduisaient nous virent.

Les Arméniens nous guettaient de l'autre côté d'Askeran aussi. Il fallait continuer encore deux kilomètres. Nous marchâmes toute la nuit, épuisés, l'endroit nous étant peu familier. Les Arméniens étaient à leurs postes de tirs à nous attendre. Nous nous sommes divisés en groupes de dix ou quinze afin d'essayer de trouver le chemin. C'est sur cette route qu'a eu lieu le principal massacre.

J'étais avec dix autres personnes en train d'essayer de trouver un chemin, mais je me suis rendu compte qu'on était encerclés. Je dis de ne pas tirer et de trouver un endroit où on pouvait se cacher. Nous avons échoué là, pendant une journée, avec cinq blessés. Le deuxième jour, nous sommes enfin parvenus à Agdam.

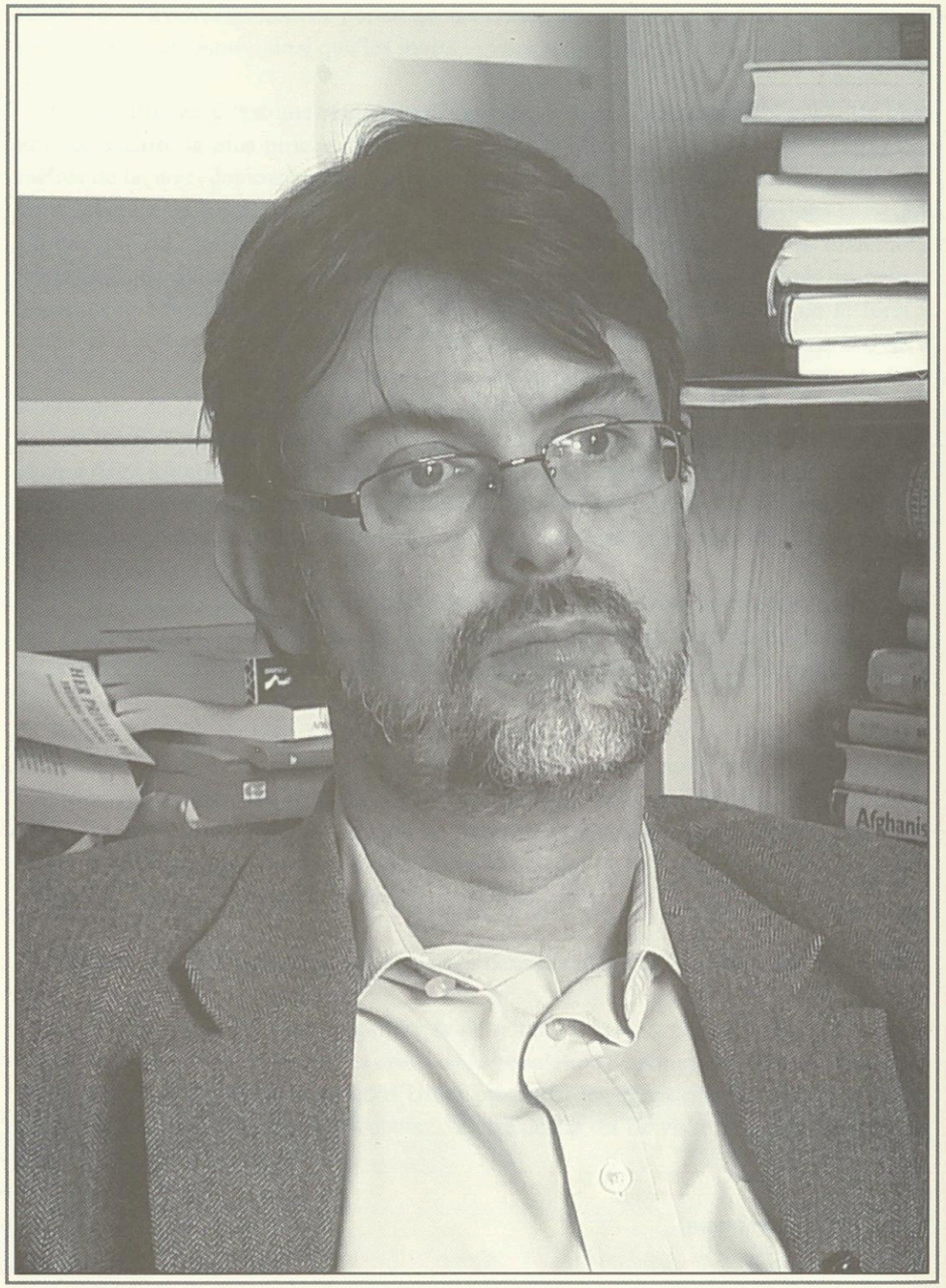
Dans l'histoire, ce sont les soldats qui font la guerre. Il n'y avait pas de soldats à Khodjaly. J'étais responsable de l'autodéfense et personne n'avait reçu d'entraînement militaire. Les Arméniens se battaient contre des femmes et des enfants, ils insultaient même les morts. Soixante enfants, cent six femmes et de nombreuses personnes âgées ont été tués. Mes deux grand-mères ont été tuées. Ma mère de soixante ans a été tuée et son corps a été retrouvé dans la forêt trois semaines plus tard.

Je désire plus que tout au monde retourner dans ma patrie et y reconstruire ma maison.

Le monde essaie de nous apprendre la démocratie – alors, pourquoi aucune mesure n'est-elle prise afin de restaurer les droits de la population de Khodjaly ? Où est la logique ? L'Union européenne et les Nations Unies protègent les agresseurs. Je n'accuse pas la nation arménienne, j'accuse leurs chefs… Notre destin est de vivre avec les Arméniens, Dieu nous a créés voisins. »

Interviewé par Ian Peart

LES REPORTERS INTERNATIONAUX SUR PLACE



Anatol Lieven
(Photo : instantané de l'interview filmée par Thomas Goltz)

TUÉS PAR DES TIRS À BOUT PORTANT

Anatol Lieven, professeur au *Department of War Studies* [département d'études de guerre] du King's College à Londres, a été journaliste dans le Caucase pour le *London Times* dans la première moitié des années quatre-vingt-dix. En octobre 2011, Thomas Goltz, qui s'était également rendu à Agdam le lendemain du massacre de Khodjaly l'a interviewé. Lors de son entretien au sujet de la guerre du Haut-Karabakh, Lieven a commencé par relater le problème qu'ont rencontré les journalistes pour rendre compte de la réalité des faits.

« Notre sympathie était pour les Arméniens… Au sujet du Karabakh, on a toujours décrit le conflit comme un mouvement patriotique arménien et très souvent insinué que c'était une guerre de libération.

Et bien sûr, plusieurs éléments totalement étrangers et sans rapport se sont ajoutés, en partie à cause des préjugés occidentaux en général et en partie à cause des lobbies arméniens. Quand j'étais à Bakou au début de l'année 1992, je me souviens toujours de la visite du secrétaire d'État américain James Baker, suivi de la longue cohorte habituelle des correspondants du secrétariat d'État basés à Washington. J'ai assisté à la conférence de presse de John Baker et de son homologue azéri. Les journalistes de Washington ont posé des questions sur la 'montée du fondamentalisme islamique en Azerbaïdjan' et tous ceux parmi nous qui étaient présents s'exclamaient : 'Quoi !…' Eh bien, la réponse est bien entendu qu'ils ne faisaient qu'extrapoler d'après ce qu'on leur avait dit à Washington et d'après leurs propres préjugés. »

Lieven continua ensuite à rendre compte de ce qu'il avait témoigné lui-même.

« En tant que journaliste pour le *Times*, j'ai couvert les répercussions du massacre de Khodjaly. Nous étions tous là ensemble, basés à Agdam du côté azéri des lignes de front, et on nous a emmenés en hélicoptère pour voir les cadavres dans les collines, et il n'a pas toujours été clair pour moi que les Arméniens s'étaient engagés dans un processus de nettoyage ethnique non seulement au Haut-Karabakh, mais aussi bien sûr, en Arménie même, ainsi qu'il faut effectivement dire que les Azéris ont poursuivi une politique identique à l'égard des Arméniens, d'abord à Soumgayit puis à Bakou. Et que toute avancée arménienne à l'intérieur du Haut-Karabakh, ou ailleurs, serait suivie de l'expulsion forcée de la population azérie. C'est manifestement ce qui s'est passé à Khodjaly. Exactement pourquoi tous ces gens ont été tués au cours de ce processus n'a pas encore été clairement établi - du moins à mon avis. Au moins, dans quelle mesure ce fut un massacre systématique et dans quelle mesure la violence fut utilisée avec, disons, trop de zèle dans le contexte d'une sorte de lutte continuelle… Ce qui fut parfaitement clair est qu'un grand nombre de femmes et d'enfants avaient été tués au cours de ces événements et qu'un nombre considérable de cadavres que j'ai vus avaient été tués à bout portant. »

Frédérique Lengaigne (photo : Eldar Farzaliyev)
À Bakou, en février 2012, pour une exposition de ses photographies prises à Khodjaly.

LES GENS VENAIENT VOIR : ILS NE POUVAIENT EN CROIRE LEURS YEUX

Frédérique Lengaigne est maintenant réalisatrice de documentaires, mais en 1992, au moment et à la suite de la chute de l'Union soviétique, elle était photographe en chef de l'agence Reuters à Moscou. Lors de la survenue du conflit au Haut-Karabakh, elle se rendit en Azerbaïdjan, et se trouvait à Agdam fin février. Elle put témoigner de l'arrivée en masse de victimes et réfugiés de Khodjaly.

Le Cercle Européen d'Azerbaïdjan (TEAS) organisa une exposition à Bakou de soixante-cinq photographies prises par Frédérique pour célébrer le vingtième anniversaire du massacre en février 2012 et invita la photographe en Azerbaïdjan pour partager ses impressions et souvenirs. Elle fit les commentaires suivants lors d'un entretien.

Pouvez-vous nous donner votre impression sur ce que vous avez vu à Agdam ?

— Eh bien, nous sommes tous arrivés plusieurs jours après le massacre… sans savoir ce qu'on allait trouver… si je me souviens bien, je croyais qu'il s'agissait seulement d'une extension des combats dans la région… Il y avait (à Agdam) une atmosphère, panique n'est pas exactement le bon mot. Il y avait une forme d'hystérie. Les gens parlaient trop fort, marchaient trop vite, il y avait beaucoup d'agitation. Nous sommes allés directement à… je crois que c'était le bâtiment du gouvernement… Il fallait qu'on se fasse inscrire…

Certaines de vos photos ont été prises dans une mosquée, où on a amené les cadavres des tués, que pouvez-vous nous en dire?

— D'abord, je ne savais pas si je pourrais y faire des photos… je n'avais pas trop confiance… mais les gens voulaient que j'en prenne et j'ai été étonnée de pouvoir photographier des hommes dans une mosquée… en tant que femme. Mais les gens avaient bien sûr beaucoup de choses sur le cœur. Je peux voir dans mes photos que les gens pleuraient beaucoup, les femmes surtout, mais quoi que je fasse, j'ai le silence en mémoire… Je ne peux pas me souvenir du bruit. Je croyais qu'en fait il n'y en avait pas, même si les femmes ont dû pleurer et crier. Je crois qu'il y avait de longues périodes de silence… Et au bout du compte, les gens venaient voir, ils ne pouvaient en croire leurs yeux… Ils

avaient dû entendre les nouvelles dans la rue… Ils regardaient, regardaient tout simplement. Beaucoup de gens n'y avaient pas de parents, mais ils étaient très silencieux - silencieux.

D'autres photos ont été prises dans un wagon, où ils avaient installé une sorte d'hôpital de campagne. Comment les docteurs pouvaient-ils faire face?

— Je ne sais pas quand cet hôpital a été installé, mais il semblait avoir été là depuis longtemps. J'y ai pris des photos, mais pour moi c'était très… vous savez photographier des cadavres c'est une chose, mais photographier des blessés qui crient de douleur, c'est presque intolérable. Vous avez l'impression de faire quelque chose d'immoral. Avec les gens, les docteurs, les infirmières et la lumière, cela ressemblait à un décor de film. Je ne tente pas de choquer, mais c'était comme ça à cause de la lumière. Ils étaient tous très bien organisés, il n'y avait ni désordre, ni panique. Les gens de l'hôpital étaient très organisés.

C'était un aspect particulièrement choquant de cette guerre ; plus de six cents personnes tuées en une seule nuit et vos photos montrent l'horreur et la terreur de cette nuit. Est-ce que vous croyez que cela a créé une forte impression sur le monde en général ?

— Il y eut alors de nombreux événements dans l'ancienne Union soviétique, il y avait eu la Géorgie, et plus tard il y aurait l'Afghanistan. En gros, en 1989, 1990 et 1991, le monde suivit de près toutes les guerres et les guerres civiles qui éclatèrent dans les républiques ou à l'intérieur même de l'Union soviétique, mais dans ce cas, à Agdam, je crois que les autres pays n'en avaient pas la moindre idée. Qu'est-ce qui se passait ? Et où ? La nature du conflit du Haut-Karabakh n'était pas du tout claire. Je crois que les médias ne savaient pas trop comment raconter ces événements.

Hier soir, vous avez rencontré un homme (Chamil Alekberli, voir page 27) qui se trouve sur certaines de vos photos. Cela vous a-t-il rappelé des souvenirs ?

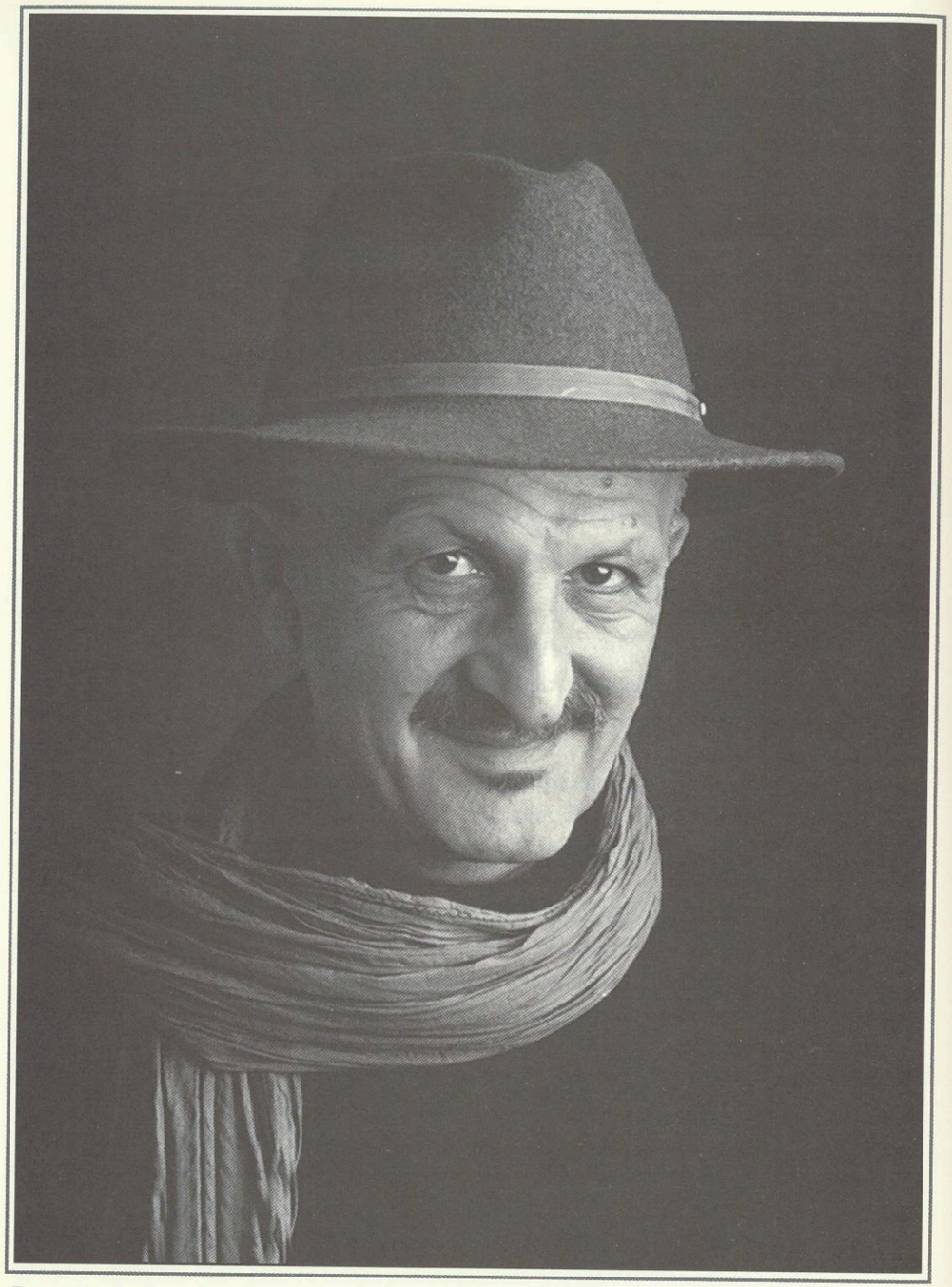
— Je me souviens très bien de cet homme. Je m'en suis toujours souvenu. Je me souviens de lui sur la scène du massacre. On avait attendu assez longtemps sur cette route et il était là. J'étais très heureuse de le revoir, de voir un personnage de ces photos qui était encore en vie.

Hier soir, vous parliez de la culpabilité qu'on ressent à ce moment-là. Mais maintenant vous avez d'autres sentiments.

— Tous les photographes ont ce sentiment-là quand ils prennent ce genre de photos. Si vous n'avez pas de problèmes avec cela, vous devriez vous poser des questions en tant que photographe. Mais plus le temps passe, plus les photos deviennent une partie de l'histoire, et leur rôle, leur valeur deviennent évidents et on ne se sent plus coupable.

Bien sûr, il est étonnant pour le peuple d'Azerbaïdjan que les résolutions des Nations Unies ne soient pas respectées alors qu'on prend des mesures en réponse aux résolutions comme celles sur la Libye.

— Oui, bien sûr, mais mes sentiments ne peuvent se comparer à ceux des Azerbaïdjanais, mais je souhaite que l'Azerbaïdjan et l'Arménie parviennent à des accords de paix et j'y pense sans arrêt. Je sais qu'il est important que les gens reçoivent la justice qui leur est due, mais tout ce qui est important c'est de vivre en voisins et de trouver les conditions de la paix. Il est regrettable parfois que les Nations Unies… n'aident pas vraiment, mais il n'y a pas d'autres moyens. L'Azerbaïdjan et l'Arménie doivent parvenir à une sorte de paix – et vite, ça fait tout de même vingt ans…



Reza Deghati (photo : avec l'aimable autorisation de Reza Deghati)
Photojournaliste international

TABLEAU D'UNE EXPOSITION - KHODJALY À TRAVERS L'APPAREIL PHOTO DE REZA

« En février 1992, je me suis rendu sur la ligne de front de la guerre du Karabakh en Azerbaïdjan que j'ai suivie du nord au sud, accompagnant un groupe de médecins humanitaires français d'organisations diverses avant d'atteindre Choucha, la dernière ville azerbaïdjanaise de la région.

Nous commençâmes à rencontrer des gens dès notre arrivée à Agdam, femmes et gens âgés surtout, qui s'étaient échappés de la ville de Khodjaly, la nuit du 26 février, et qui racontaient des histoires atroces de massacres à grande échelle de civils azerbaïdjanais par les forces arméniennes. En conséquence, nous commençâmes à recueillir des informations et comprîmes l'importance de la tragédie, désormais connue sous le nom de massacre de Khodjaly.

Ayant été témoin de nombreux conflits, guerres et révolutions au cours de ma carrière au service des médias internationaux comme *Time, Newsweek, Paris Match* et bien d'autres, j'ai vu la brutalité de la guerre et j'ai décrit cette brutalité, car je crois qu'il est de mon devoir et de ma responsabilité de journaliste d'expliquer au monde ce que j'ai vu.

Dans le cas de Khodjaly, j'ai été le témoin d'un massacre.

***

Ils se promenaient autour de la place d'Agdam, près de la morgue, en attendant les corps des tués après que permission eut été donnée à la Croix-Rouge internationale par les troupes arméniennes de rassembler les cadavres en provenance du *no man's land* entre Khodjaly et Agdam.

La plupart de ceux qui attendaient étaient des femmes, soit des survivantes du massacre, soit leurs parentes qui en faisaient le tour, essayant d'identifier les corps de leurs parents ou voisins.

Ils avaient tous été là depuis des jours. Chaque fois que la Croix-Rouge apportait un nouveau groupe de cadavres, on savait que certaines de ces femmes trouveraient ce qu'elles cherchaient et alors la place tout entière devenait une scène de chagrin intolérable, avec ces femmes qui sanglotaient, qui embrassaient les corps gelés de ceux qu'elles aimaient, encore tachés de sang gelé.

J'ai remarqué une femme en particulier. Elle était là depuis trois jours à la recherche

de son fils et de son mari - en vain. Mais chaque fois qu'une autre femme trouvait le corps qu'elle attendait et s'effondrait en larmes, elle était la première à aller à ses côtés pour essayer de la consoler.

Puis, au troisième jour à Agdam, je l'ai vue courir vers moi, droit vers mon appareil photo.

'*Gel, gel,* cria-t-elle, *Oghlumu gordum, erimi tapdim ve gozleri yox !*'

['J'ai vu mon fils, j'ai retrouvé mon mari et ils n'ont plus d'yeux !']

Sa voix était semblable à celle de centaines de victimes des brutalités de la guerre que j'ai vues partout dans le monde, mais celle-ci restera toujours dans ma mémoire.

Pas d'yeux.

Pouvez-vous imaginer ?

***

J'ai publié dans des revues et des livres la photo de la *Femme qui pleure* (avec d'autres photos de ce moment-là) et je l'ai présentée dans des expositions, car c'est la responsabilité d'un témoin, d'un journaliste, de faire circuler ses images.

Une exposition a été organisée à la station de métro Luxembourg, à Paris, en 2010, une rétrospective d'environ trente ans de travail sur la guerre et la paix. Les photos venaient du monde entier, de l'Afghanistan au Rwanda. Pour illustrer la guerre du Karabakh, j'ai décidé d'inclure la photo de la *Femme qui pleure*, la femme que j'avais rencontrée sur la place d'Agdam, qui venait de découvrir les cadavres sans yeux de son fils et de son mari, morts au cours du massacre de Khodjaly. J'ai également ajouté une légende expliquant les circonstances.

Deux ou trois jours après l'ouverture de l'exposition, l'ambassadeur de l'Arménie en France m'appela, me dit qu'il voulait me parler et m'invita à déjeuner avec lui.

En soi ce n'était pas inhabituel. En tant que correspondant et journaliste bien connu, je suis habitué à rencontrer des gens très différents, y compris des diplomates qui s'intéressent à mon travail. Plus précisément, il m'a assuré que son invitation n'avait rien à voir avec l'exposition au métro du Luxembourg et j'ai donc accepté.

Mais, pendant le repas, petit à petit, l'ambassadeur orienta la conversation vers Khodjaly et ma photo de la *Femme qui pleure*. D'abord, il me dit que les Arméniens n'étaient pas responsables du massacre de Khodjaly, mais plutôt les Azerbaïdjanais ou bien les Afghans, et que tous ceux que j'avais vus et à qui j'avais parlé étaient des acteurs qui avaient été envoyés à Khodjaly pour fabriquer toute cette histoire. Quand je protestai, l'ambassadeur changea de ton.

— Vous êtes le seul ici en France à parler de l'Azerbaïdjan, dit-il d'un ton menaçant à peine voilé, et nous, nous sommes cinq cent mille. [Arméniens, *éd.*]

— Monsieur l'ambassadeur, je crois que vous avez lu ma biographie et que vous connaissez mon travail, répondis-je. J'étais en prison en Iran à l'époque du shah pendant trois ans à cause de mes idées et parce que j'ai exprimé la vérité, j'ai été torturé pendant cinq mois pour avoir dit la vérité… Vous savez, Monsieur l'ambassadeur, cinq cent mille, non, cinq cents millions d'individus ne peuvent m'empêcher de dire la vérité! »

Et vous savez ce qu'ils ont fait ?

D'abord, ils ont menacé d'intenter un procès aux responsables du Métro de Paris et contre moi pour diffamation, si la photo de la *Femme qui pleure* n'était pas retirée.

Les responsables du métro ont refusé et personne ne porta plainte.

Puis, des groupes « d'inconnus » commencèrent à venir à la station du Luxembourg et à recouvrir la légende sous le portrait de la femme de graffitis, tout en inventant des slogans insultants contre moi. Les graffitis ont été nettoyés après chaque attaque, vingt-sept fois selon les responsables du métro.

Puis, un jour, je reçus un coup de téléphone du directeur du Métro de Paris.

– Nous sommes désolés, dit-il, mais des vandales ont déchiré la légende.

Je ne pouvais en croire mes oreilles – agir ainsi en plein centre Paris, la capitale de la liberté et des droits de l'Homme ?

Alors je me suis décidé à aller voir moi-même et ce que j'ai vu a ouvert dans mon âme une grande blessure qui ne s'est jamais refermée. C'est alors que j'ai compris que si ces gens ne peuvent tolérer un petit texte dans une exposition au centre de Paris et pensent qu'ils doivent le déchirer, de quoi seront-ils capables envers le peuple d'Azerbaïdjan, envers les journalistes, les poètes et les écrivains qui osent écrire une seule phrase contre eux ? Et envers la population du Karabakh ?

Vous comprenez ?

Note : Reza Deghati est un photo-journaliste connu dans le monde entier, qui travaille pour des magazines et des revues célèbres, comme *National Geographic*. Il forme aussi les futurs photographes dans des endroits reculés comme l'Afghanistan. En plus des prix et des honneurs qu'il a reçus, la médaille française de Chevalier de l'ordre national du Mérite lui a été remise.

DÉCLARATIONS DES ORGANISATIONS INTERNATIONALES DES DROITS DE L'HOMME

RAPPORT DU CENTRE DE DÉFENSE DES DROITS DE L'HOMME « MÉMORIAL »

Rapport sur les violations massives des droits de l'homme liées à la prise de la ville de Khodjaly par des troupes armées, la nuit du 25 au 26 février 1992.*

Ce rapport concerne les événements de la fin février et de mars 1992 au Haut-Karabakh, qui sont liés à l'assaut et à la prise de la ville de Khodjaly par des troupes armées arméniennes. Ces événements ont exercé une influence militaire, politique et morale énorme sur la situation en Azerbaïdjan et au Haut-Karabakh.

Ce rapport se base sur des documents recueillis dans les années 1991-1992 par les observateurs de la société « Mémorial » qui ont visité la zone de conflit, ainsi que des communications des médias, des documents mis à la disposition du « Mémorial » par les représentants officiels des parties belligérantes et des dépositions de témoins indépendants.

Du 7 mars au 5 avril 1992, des observateurs de la société « Mémorial » ont recueilli des informations au Haut-Karabakh des deux côtés de la ligne de front. Ils ont pris des notes au cours d'enquêtes auprès des victimes de la ville de Khodjaly [les noms géographiques sont conformes aux cartes de l'année 1988 – *éd.*], ils ont parlé à des responsables officiels à Bakou, à Stepanakert, à Agdam, ils ont reçu des informations du Ministère public et du ministère de l'Intérieur de la République d'Azerbaïdjan, ils ont interrogé des médecins dans les hôpitaux à Bakou et à Stepanakert, ainsi qu'au train sanitaire militaire à Agdam (on possède des extraits certifiés conformes des dossiers cliniques de certains blessés). Ils ont aussi interrogé des otages et des prisonniers (des côtés arménien et azerbaïdjanais), des soldats, y compris ceux qui avaient pris part à l'assaut de Khodjaly et ils ont visité eux-mêmes les alentours de Khodjaly, Agdam, Askeran.

LES ÉVÉNEMENTS QUI ONT PRÉCÉDÉ L'ASSAUT DE KHODJALY

Le Haut-Karabakh entra en conflit ouvert pendant l'été 1991. Après l'échec du *putsch* d'août 1991 à cause de la paralysie du pouvoir soviétique suivie de sa chute, les troupes arméniennes étendirent leurs opérations offensives afin de libérer ceux qui avaient été déportés en mai-juin 1991 des villages arméniens du Haut-Karabakh. Un certain nombre villages de la Région autonome du Haut-Karabakh [NKAO] et de l'an-

* Report of the Memorial Human Rights Group on Massive Violations of Human Rights Committed in the Seizure of Khojaly during the Night of February 25-26, 1992. In Russian, available through Helsinki Watch, and reprinted in *Nezavissimaia Gazeta*, June 18, 1992, page 5.

cienne Région de Chahoumian d'Azerbaïdjan furent libérés pendant l'automne. Dans certains cas, après les avoir quittés, les Azerbaïdjanais les brûlèrent.

Par ailleurs, à la suite de l'attaque des troupes arméniennes, la population azerbaïdjanaise des villages de Bashqichlaq, Chefeq, Zeyva et Todan dans l'ancienne région de Chahoumian et Tug et Salakatin dans la région de Hadrut, Imaret-Qervend dans la région de Mardarkert, Jamilli et Mechali dans la région d'Askeran et Khodjavend et Divanalilar dans la région de Martouni avait été forcée de les quitter. Plusieurs villages, Imaret-Qervend par exemple, furent brûlés par les agresseurs. Plusieurs milliers d'Azerbaïdjanais quittèrent leurs habitations (sans compter les Azerbaïdjanais qui avaient été déportés et installés plus tôt dans des villages arméniens). Dans certains cas isolés il y eut de la violence contre des civils (dans le village de Mechali, par exemple).

Dès la fin de l'automne 1991, lorsque l'Azerbaïdjan lança sa contre-attaque, l'Arménie commença à mener des opérations ciblées contre des villages azéris. Les habitants de Malybeyli et de Qouchtchoular furent chassés de leurs villages, et plusieurs dizaines de civils périrent sous les tirs. Les deux camps se sont mutuellement accusés en affirmant que les villages de l'adversaire avaient été transformés en zones renforcées dissimulant des positions d'artillerie.

Le 2 septembre 1991, une « session commune des Conseils de l'oblast du Haut-Karabakh et de la région de Chahoumian avec la participation des députés du peuple des Conseils à tous les niveaux » fut organisée à Stepanakert. Lors de cette session fut proclamée la création de la « République du Haut-Karabakh en suivant les frontières de l'actuel OANK [oblast autonome du Haut-Karabakh] et de la région de Chahoumian voisine» [RHK].

En décembre furent organisés un référendum sur l'indépendance de la RHK et des élections au Conseil suprême de la RHK. Ces élections annoncèrent au Haut-Karabakh une nouvelle génération de politiques, plus étroitement liée aux cercles militaires, non corrompue et moins encline au compromis. Pour ces politiques, il était inadmissible que les négociations sur l'avenir du Haut-Karabakh se fassent sans la participation de représentants de la RHK en qualité d'interlocuteur à part entière.

L'influence du parti Dachnaktsoutioun [Fédération révolutionnaire arménienne] prit de l'ampleur.

En automne 1991, en Azerbaïdjan, l'Armée nationale de l'Azerbaïdjan fut formée et commença à opérer dans le Haut-Karabakh. Des unités des forces spéciales OMON du ministère de l'intérieur de la République d'Azerbaïdjan continuaient à y participer. Outre ces formations officielles, divers détachements y étaient également actifs, obéissant en théorie au Front populaire d'Azerbaïdjan mais en réalité ne rendant de comptes à personne.

En novembre, l'Armée nationale de Libération de l'Artsakh [acronyme russe : NOAA] fut créée et unissait, selon ses chefs, tous les détachements militaires arméniens du Haut-Karabakh sous un commandement unique, dépendant des autorités de la République proclamée du Haut-Karabakh.

À partir de novembre 1991, l'Azerbaïdjan entreprit des tentatives d'offensive de grande ampleur. En décembre, les unités des troupes internes de l'ancien ministère de l'Intérieur de l'URSS quittèrent le Karabakh (parmi les unités de combat des anciennes troupes alliées présentes sur le territoire du Haut-Karabakh, seuls le 366e régiment de l'infanterie mécanisée, déployée à Stepanakert et un bataillon de défense chimique restèrent sur place). Simultanément, les formations militaires azéries lancèrent une attaque massive, en grande partie repoussée. Des combats acharnés se déroulèrent à Kerkidjahan, village voisin de Stepanakert et principalement peuplé d'Azerbaïdjanais. La majorité des civils s'étaient déjà enfuis à l'automne. À la suite de ces combats, en janvier, les Arméniens chassèrent les détachements azéris après avoir détruit une série de postes de tirs utilisés pour mitrailler Stepanakert. Par ailleurs, une grande partie des habitations de Kerkidjahan furent incendiées.

Malgré leur supériorité en armement et en nombre, les effectifs militaires de l'Azerbaïdjan essuyèrent des pertes importantes. Manifestement, les attaques n'avaient pas été préparées et répondaient non tant à une nécessité militaire que politique.

D'après les témoignages d'observateurs indépendants ayant vu à Stepanakert les soldats de l'Armée nationale de l'Azerbaïdjan faits prisonniers, ces derniers étaient horriblement maltraités : ils souffraient de faim, de froid et étaient battus par la milice ; un officier blessé n'avait pas reçu les soins médicaux nécessaires (seul un médecin russe de l'organisation Médecins sans Frontières l'avait opéré). Les prisonniers étaient remis en tant qu'otages aux familles dont des membres avaient été capturés par l'Azerbaïdjan. Au moins un de ces otages – Atakichiyev, membre de la milice populaire – fut tué. Son corps, remis à sa famille lors d'un échange, avait été mutilé.

À partir de fin septembre, les quartiers résidentiels tant de Stepanakert que de Choucha furent systématiquement exposés aux tirs d'artillerie et de fusées anti-grêle « Alazan » modifiées. Les victimes civiles et les dégâts furent bien supérieurs dans la ville de Stepanakert par rapport à Choucha, du fait de l'emplacement de la première, située dans une vallée, et de l'intensité plus forte des tirs en provenance de Choucha. L'intensité des tirs provenant de l'Azerbaïdjan s'explique en grande partie par le fait que ses munitions provenaient des stocks de l'armée de la CEI contrôlés par des formations azéries (ainsi, deux cent mille tonnes de munitions furent saisies à Agdam ; selon le colonel V. Simonov, cité dans le journal *Moskovskie Novosti* no. 17 du 26 avril 1992, près de deux cents wagons de roquettes s'y trouvaient).

Les deux camps ont justifié leurs tirs sur des quartiers résidentiels en expliquant qu'en raison de la configuration du terrain, ils ne pouvaient pas neutraliser directement les postes de tirs de l'adversaire et qu'en mitraillant la ville, ils obligeaient celui-ci à cesser le feu. La population civile des deux villes a souffert non seulement des tirs mais également de l'absence d'eau, de nourriture, de médicaments, de chauffage et d'éclairage.

Le 13 janvier 1992, lors des bombardements de la ville de Chahoumian, l'Azerbaïdjan eut recours pour la première fois au système de lance-roquettes multiples

« Grad » (les appareils et projectiles appartenaient auparavant à l'armée soviétique). À la différence des fusées « Alazan », qui ont une faible zone d'impact et avec lesquelles il est pratiquement impossible d'ajuster le tir, le système « Grad » est prévu pour frapper des surfaces étendues et ses roquettes ont une grande puissance destructrice. En février, le lance-roquettes « Grad » commença à être utilisé sur les quartiers résidentiels de Stepanakert, provoquant des dégâts immenses dans la ville et obligeant la population à se réfugier dans les caves. [Selon les données du ministère de l'Intérieur de la RHK, entre le 1er janvier et le 17 mars 1992, dans le Haut-Karabakh, il y eut du côté arménien deux cent vingt-sept personnes tuées, trois cent quatre-vingt-onze blessés, quatre cent soixante-dix-sept habitations et installations publiques détruites, et quatre cent quatre-vingt-sept autres endommagées. Le ministère de l'Intérieur de l'Azerbaïdjan n'a procédé à aucun recensement comparable].

Les deux camps refusaient en général d'évacuer la population des zones de combat car ils estimaient que « l'évacuation de la population était un prélude à la cession du territoire ».

Fin janvier, au cours d'une nouvelle attaque, les Azerbaïdjanais s'emparèrent de deux villages arméniens : Faroukh et Khramort. A. Tchetchina, observatrice indépendante, se trouvait dans cette région au moment des combats. Les défenseurs en compagnie d'une grande partie des habitants des villages, furent contraints de s'enfuir dans les montagnes. Tchetchina assista au pillage de Khramort et vit des biens divers être emportés dans des voitures. Pendant la nuit, des détachements arméniens reprirent le contrôle des villages. Khramort fut saccagé et incendié par des membres des formations azéries lors de leur retraite ; six cadavres de personnes âgées (hommes et femmes) furent découverts, des habitants de Khramort n'ayant pas réussi ou n'ayant pas voulu quitter leur village. Tchetchina a vu de ses propres yeux les corps mutilés.

Khodjaly

Si l'offensive menée en janvier par les forces armées de l'Azerbaïdjan contre la ville d'Askeran (deux mille habitants en majorité arméniens) avait réussi, elle aurait conduit à la levée du siège de Khodjaly.

Khodjaly était la deuxième localité à population azérie du Haut-Karabakh après Choucha. La route qui relie Stepanakert à Askeran, et qui rejoint ensuite la ville azérie d'Agdam, traverse Khodjaly. À côté de cette dernière se trouve le seul aéroport du Haut-Karabakh pouvant accueillir des avions. À partir de 1988, Khodjaly fut à plusieurs reprises l'épicentre du conflit. L'Arménie s'est plus d'une fois opposée à ce que les autorités azerbaïdjanaises y érigent un grand nombre de constructions et y installent des réfugiés azéris d'Arménie ainsi que des Turcs Meskhètes, y voyant une tentative de modifier la démographie de la région. La population de la localité passa de deux mille cent trente-cinq à six mille trois cents habitants entre 1988 et 1991, notamment grâce aux réfugiés azéris originaires de Stepanakert et de plusieurs autres localités du Haut-Karabakh. Khodjaly reçut alors le statut de ville. Une unité des forces spéciales (OMON) du ministère de l'Intérieur de la République d'Azerbaïdjan y était déployée et, depuis 1990, contrôlait l'aéroport. On dispose de nombreux témoignages de violences et de brimades infligées par des membres de l'OMON aux passagers et aux pilotes de nationalité arménienne lorsque l'aéroport fonctionnait encore.

Dès l'automne 1991, la ville de Khodjaly était pratiquement encerclée par les formations militaires arméniennes et, après le départ du Haut-Karabakh des troupes internes, le blocus complet de la ville commença. En janvier 1992, Khodjaly fut privé d'électricité. Une partie des habitants quitta la ville assiégée. Toutefois, l'évacuation totale des civils ne fut pas organisée, malgré l'insistance du chef du pouvoir exécutif de Khodjaly, E. Mammadov.

Le 25 février 1992, les formations militaires arméniennes lancèrent l'assaut contre Khodjaly.

L'ASSAUT DE KHODJALY

Au moment de l'assaut, il y avait à Khodjaly de deux mille à quatre mille habitants, y compris quelques centaines de défenseurs de la ville. La ville était défendue par les résistants, par les combattants du détachement spécial du ministère de l'Intérieur de la République d'Azerbaïdjan et par les soldats de l'armée nationale d'Azerbaïdjan. Selon les informations fournies par les deux parties, il y avait dans la ville trois unités de véhicules blindés et un lance-roquettes « Alazan ». D'après les participants de l'assaut et les représentants officiels de la République du Haut-Karabakh, il y avait à Khodjaly deux lance-roquettes multiples de type « Grad ».

Les assaillants : Les troupes de l'armée nationale d'Artsakh se composent des détachements (des compagnies) subordonnés aux commandants locaux placés à leur tour sous l'autorité du commandant général et du chef de l'état-major, nommés par décision du Bureau du Conseil suprême de la République du Haut-Karabakh. Les représentants officiels ont dit plusieurs fois aux membres du « Mémorial » que toutes les troupes arméniennes au Haut-Karabakh sont sous un commandement unique. Par contre, ces détachements n'ont ni de règlement ni de serment militaires communs. Les ordres sont portés à la connaissance des soldats par leurs commandants. Pourtant les observateurs du « Mémorial » ont l'impression que les commandants eux-mêmes ne disposent pas d'ordres sous forme écrite, et quant aux soldats, en général personne n'y a accès. L'unique document qui régit la conduite des combattants de ces troupes armées par rapport aux civils de la partie opposée est l'ordre no 1, applicable à l'armée nationale d'Artsakh qui interdit catégoriquement toute sorte de violence par rapport aux civils de la partie opposée ainsi que les outrages aux cadavres des adversaires, mais

les observateurs du « Mémorial » au Haut-Karabakh n'ont pas eu l'occasion de voir le texte imprimé de cet ordre. En ce qui concerne les soldats, ils ne connaissent le contenu de l'ordre no 1 qu'oralement par leurs commandants.

Les commandants de l'armée nationale d'Artsakh ont proposé comme but de répertorier toutes les armes qui appartenaient aux soldats et à leurs commandants, et selon les déclarations des officiels, ils ont su atteindre cet objectif dans les grandes lignes.

Des troupes de l'armée nationale d'Artsakh ont pris part à l'assaut, soutenues par des véhicules blindés, des véhicules de combat de l'infanterie et des tanks.

Les observateurs du « Mémorial » n'ont pas réussi à se procurer des informations sur les personnes précises qui donnèrent l'ordre d'attaquer Khodjaly et qui dirigèrent cette opération ; par contre les dirigeants de la République du Haut-Karabakh prétendaient contrôler totalement la situation au Haut-Karabakh, ce qui fait penser qu'ils étaient responsables de la préparation et de l'exécution de l'assaut de Khodjaly, ainsi que de toutes les autres actions liées à la résolution des problèmes qui préoccupaient les habitants de cette ville.

La participation des militaires du 366e régiment de l'armée soviétique : D'après la plupart des réfugiés venus de Khodjaly, des militaires du 366e régiment ont participé à l'assaut de la ville, et plusieurs sont entrés dans la ville.

D'après les renseignements fournis par la partie arménienne, des véhicules blindés du 366e régiment et les équipages de ces derniers ont été engagés au cours de l'assaut de Khodjaly, bombardant la ville sans y entrer. Selon la partie arménienne, la participation des militaires aux combats n'a pas été autorisée par un ordre écrit des commandants du régiment.

L'assaut : Le bombardement de Khodjaly commença vers vingt-trois heures le 25 février. Parmi les premiers bâtiments détruits, se trouvait une caserne située dans un quartier résidentiel et les avant-postes de la défense. Les détachements de l'infanterie entrèrent dans la ville entre une heure et quatre heures du matin, le 26 février.

D'après les combattants des troupes armées arméniennes, la résistance organisée au niveau de la garnison de Khodjaly fut bientôt brisée. La destruction à Khodjaly confirme qu'il y eut un bombardement, mais ne reflète pas les dommages causés par combats acharnés dans les rues.

Le dernier foyer de résistance fut étouffé vers sept heures du matin.

Certains quittèrent Khodjaly peu après le commencement de l'assaut, cherchant à fuir vers Agdam. Il y avait dans quelques groupes de réfugiés des personnes armées de la garnison de la ville.

Les habitants prirent deux directions :

1) à partir des faubourgs à l'est de la ville vers le nord-est, le long de la rivière, avec Askeran sur leur gauche (selon les officiels arméniens, c'est cette route-là qui servait de « corridor libre ») ;

2) à partir des faubourgs au nord de la ville vers le nord-est, avec Askeran sur leur droite (évidemment, seule une minorité de réfugiés prirent cette direction).

La plupart des civils ont donc quitté Khodjaly, tandis que près de deux cents à trois cents personnes sont restés à Khodjaly cachés dans leurs maisons et sous-sols.

Un nombre inconnu de victimes périrent à Khodjaly sous les bombardements au cours de l'assaut. La partie arménienne a pratiquement refusé de fournir des informations sur le nombre de personnes tuées (selon I. Bourgansky, cameraman de l'association « Gulf Stream » qui se trouvait aux alentours de Khodjaly le 26 février, la majorité de civils ont été tués par des tirs de mortiers effectués par les unités de la garnison qui se défendaient, mais il y a des doutes concernant la crédibilité de cette information, car la plupart des détails de l'assaut décrits par Bourgansky ne correspondent pas aux informations reçus d'autres sources).

Entre dix et douze assaillants ont été tués selon la partie arménienne.

« LE CORRIDOR LIBRE » POUR QUE LA POPULATION PUISSE QUITTER LA VILLE

Selon les représentants officiels de la République du Haut-Karabakh, ils laissèrent « un corridor libre » pour que les civils puissent quitter Khodjaly. Ce corridor commençait près des faubourgs à l'est de la ville, suivait le fleuve menant au nord-est vers Agdam, avec Askeran à gauche. La largeur de ce corridor était de cent ou deux cents mètres, et même parfois trois cents mètres. Les troupes armées arméniennes promirent de ne tirer ni sur les civils, ni sur les unités militaires qui sortaient par ce « corridor » sans armes.

Selon les représentants officiels de la République du Haut-Karabakh et les assaillants, au commencement de l'assaut les habitants de Khodjaly furent informés de la présence de ce « corridor » par des haut-parleurs installés sur des véhicules blindés. Mais ceux qui transmirent cette information supposent que la plupart des habitants de Khodjaly n'entendirent pas le message concernant « le corridor libre » à cause du bombardement et du volume sonore faible des hauts parleurs.

En outre, les officiels de la République du Haut-Karabakh ont déclaré que, quelques jours avant l'assaut, des tracts proposant aux habitants de Khodjaly de profiter du « corridor libre » ont été jetés sur Khodjaly par hélicoptère. Par contre, les observateurs du « Mémorial » n'ont reçu aucun exemplaire de ces tracts et n'en ont trouvé aucune trace non plus. Interrogés, les réfugiés de Khodjaly confirment aussi ne les avoir jamais vus.

Les observateurs du « Mémorial » ont interrogé à Agdam et à Bakou soixante personnes qui avaient quitté Khodjaly pendant l'assaut de la ville. Il n'y eut parmi eux qu'un seul qui a pu confirmer qu'il savait que ce « corridor libre » existait (un « militaire » de la garnison de Khodjaly le lui avait dit). Aucun des habitants de Khodjaly auxquels les observateurs du « Mémorial » ont parlé dans le local d'isolement provi-

soire des détenus à Stepanakert, en présence du député R. Aïrikian, ne connaissait l'existence de ce « corridor libre » (cet entretien a été filmé par un cameraman de la télévision arménienne).

Quelques jours avant l'assaut, les représentants de la partie arménienne ont notifié les autorités de Khodjaly plusieurs fois par l'intermédiaire de la radio que l'assaut aurait lieu, en les appelant à évacuer immédiatement tous les habitants de la ville. Le fait que cette information a été bien reçue par la partie azerbaïdjanaise et transmise à Bakou est confirmé par les journaux de Bakou [*Bakinsky Rabotchy*].

La présence du « corridor » a été aussi confirmée aussi par les déclarations du chef du pouvoir exécutif de Khodjaly, Elman Mammadov, citées par le journal *Rousskaïa Mysl* du 3 avril 1992 : « Nous savions que ce corridor était destiné à l'évacuation des civils… »

LE DESTIN DES HABITANTS DE KHODJALY

Le destin des habitants qui ont fui la ville : Peu après le commencement de l'assaut, les habitants pris de panique se sont précipités hors de la ville. Ils n'ont même pas pu prendre avec eux le minimum nécessaire. Un grand nombre ne portaient que des vêtements légers (ce qui a eu pour résultat des engelures plus ou moins graves), et beaucoup de réfugiés interrogés à Bakou et Agdam n'avaient même pas emporté de documents d'identité.

Un flot de gens se précipita hors de la ville le long de la rivière (la première route, voir le chapitre « L'assaut »). Dans quelques groupes de réfugiés, il y avait des personnes armées de la garnison de la ville. Ces réfugiés qui suivaient le « corridor libre » sur le territoire avoisinant le district d'Agdam d'Azerbaïdjan furent pris pour cible : il y eut beaucoup de victimes. Les survivants se dispersèrent. Les gens qui couraient se heurtaient aux avant-postes arméniens et on tira aussi sur eux. Pourtant plusieurs réfugiés réussirent à atteindre Agdam ; il y en avait d'autres, surtout des femmes et des enfants (dont le nombre exact est impossible à établir) qui ont succombé au froid en errant dans les montagnes. Selon les témoignages de ceux qui réussirent à atteindre Agdam, plusieurs furent fait prisonniers près des villages de Pirdjamal et Nakhtchivanik. D'après les témoignages des habitants de Khodjaly récemment échangés, quelques prisonniers furent abattus.

Le lieu du massacre des réfugiés et les corps ont été filmés en vidéo pendant que les troupes azerbaïdjanaises évacuaient les cadavres par hélicoptère à Agdam. Ces films montrent que les cadavres ont été dispersés sur une surface assez large. Parmi les corps filmés à l'endroit du massacre, la plupart appartenait à des femmes et des personnes âgées ; il y avait aussi des enfants parmi eux, et des personnes en uniforme. Le film montre quelques dizaines de cadavres au total.

Il est à supposer que, compte tenu de l'absence de chemins et de l'état physique de

la majorité des gens, les réfugiés de Khodjaly auraient mis sept à huit heures pour atteindre le lieu du massacre (le passage par la route qui est quasiment parallèle à la zone du « corridor libre » prend deux heures à peu près). Donc, le bombardement des réfugiés aurait eu lieu à l'aube.

Près de deux cents cadavres ont été évacués à Agdam pendant quatre jours. Quelques dizaines portaient des traces de mutilation. Selon les médecins du train sanitaire à Agdam il y eut au moins quatre corps scalpés et un cadavre décapité. À Agdam, on effectua un examen médico-légal de cent quatre-vingt-un corps (dont cent trente de sexe masculin, cinquante-et-un de sexe féminin, y compris treize enfants) ; selon les pathologistes, cent cinquante-et-un avaient été tués par balles, vingt par missiles et dix par objets contondants. On a aussi effectué un examen médico-légal à Bakou de quelques corps apportés de Khodjaly. Les représentants officiels de la République du Haut-Karabakh ont dit aux observateurs du « Mémorial » qu'ils avaient « autorisé l'évacuation d'entre cent vingt et cent trente corps à Agdam ». Quatre-vingt-seize corps ont été enterrés à Agdam et les autres emportés avec précipitation par des proches.

Les représentants officiels de la République du Haut-Karabakh et les participants des détachements armés arméniens expliquent la mort des civils dans la zone du « corridor libre » par le fait qu'il y avait parmi les réfugiés des personnes armées qui tiraient sur les postes arméniens, ce qui provoqua des tirs en réplique ainsi qu'une tentative de pénétration armée par les forces azerbaïdjanaises. Selon les participants des détachements armés arméniens, les troupes azerbaïdjanaises du côté d'Agdam firent une tentative de pénétration armée en direction du « corridor libre ». Lorsque les postes arméniens repoussèrent l'attaque, les premiers groupes de réfugiés venus de Khodjaly approchèrent leur arrière-garde. Les hommes armés qui faisaient partie des groupes de réfugiés commencèrent à tirer sur les postes arméniens. Un poste a été détruit au cours du combat (deux tués et dix blessés), mais les combattants d'un autre poste, dont les Azerbaïdjanais ignoraient l'existence, se mirent à tirer à bout portant sur les réfugiés venant de Khodjaly.

Selon les témoignages des réfugiés de Khodjaly (y compris leurs récits publiés par la presse), les hommes armés qui marchaient dans la foule de réfugiés échangeaient des coups de feu avec les postes arméniens, mais c'étaient toujours les Arméniens qui tiraient en premier.

On tira aussi sur les groupes de réfugiés qui suivaient la deuxième route [voir le chapitre « L'assaut de Khodjaly »] avec Askeran à leur droite.

Le registre du train sanitaire à Agdam, par lequel presque tous les blessés et les défenseurs de Khodjaly étaient passés, possède cinq cent quatre-vingt-dix-huit inscriptions qui ont pour sujet blessures et engelures (les engelures sont majoritaires). Le cas d'un homme scalpé de son vivant a été aussi enregistré.

Si l'on veut estimer le nombre total des habitants de Khodjaly tués, il faut tenir compte du fait que les gens moururent non seulement pendant le bombardement (plusieurs cadavres de personnes tuées ainsi furent évacués à Agdam), mais aussi qu'il

y eut des victimes du froid dans les montagnes. Les observateurs du « Mémorial » ont parlé à une femme qui a perdu ses trois enfants ainsi. Il est impossible de savoir le nombre exact d'habitants de Khodjaly qui ont succombé au froid. Selon le journal *Karabakh* du 26 mars 1992, le comité d'aide aux réfugiés de Khodjaly a payé des allocations à quatre cent soixante-seize familles de victimes.

Le destin des habitants restés dans la ville : Après que la ville fut prise par les troupes armées arméniennes, il y resta près de trois cents civils, dont quatre-vingt-six Turcs Meskhètes.

Selon les habitants, les assaillants, les représentants officiels de la République du Haut-Karabakh et ceux des médias qui se trouvaient alors aux alentours de Khodjaly, tous les gens qui y restaient furent arrêtés et conduits pendant trois jours à Stepanakert (centre de détention provisoire et dépôt de véhicules), au centre de détention provisoire à Krassnoe Selo et à la salle d'isolement à Askeran. Les dirigeants de la République du Haut-Karabakh accordèrent l'autorisation d'héberger quelques-uns chez les Arméniens dont les proches se trouvaient en prison sur le territoire d'Azerbaïdjan.

Les représentants officiels de la République du Haut-Karabakh déclarent que tous les femmes et enfants furent remis en une semaine aux Azerbaïdjanais sans contrepartie.

Selon les informations fournies par les deux parties, vers le 28 mars 1992, les Azerbaïdjanais récupérèrent près de sept cents prisonniers, habitants de Khodjaly, retenus dans la ville même et sur la route d'Agdam dont la plupart étaient des femmes et des enfants.

Par contre, d'autres témoins de Khodjaly prétendent que femmes et enfants, ainsi que des hommes, furent retenus en tant que « monnaie d'échange ». Ces témoignages ont été confirmés par des observations personnelles des représentants du « Mémorial » : le 13 mars, il y avait encore des otages, habitants de Khodjaly, y compris des jeunes femmes et des filles. Il existe aussi des témoignages fiables indiquant que plusieurs femmes furent retenues de force à Askeran après cette date.

LES CONDITIONS DE DÉTENTION DES HABITANTS ET DES DÉFENSEURS DE KHODJALY

Les observateurs du « Mémorial » ont examiné le centre de détention provisoire à Stepanakert qui sert de prison aux habitants de Khodjaly et aux autres prisonniers, soldats des troupes azerbaïdjanaises (tous dénommés « otages » dans la zone du conflit), et ils ont constaté que les conditions de leur détention sont extrêmement insatisfaisantes. L'état des Azerbaïdjanais retenus au centre de détention provisoire montre qu'ils reçoivent une maigre nourriture : ils ont tous des symptômes de malnutrition. Les informations orales indiquent qu'on battait régulièrement les prisonniers. Il faut ajouter que les observateurs ont eu l'occasion de voir seulement certains prisonniers.

Le commandant Khatchatourian, chef du centre de détention provisoire, leur interdit de parler aux prisonniers en tête-à-tête, même brièvement. C'est seulement grâce au hasard qu'une telle conversation fut possible.

Selon les déclarations des habitants, qui ont été mis en prison et échangés plus tard, ainsi que des défenseurs de Khodjaly, les hommes reçurent des coups. Par contre, la plupart des déclarations ont indiqué que, contrairement aux hommes, les femmes et les enfants ne furent pas battus. Cependant, les médecins de Bakou et d'Agdam ont indiqué qu'il y eut des viols, y compris sur des mineurs.

LE DESTIN DES BIENS QUI APPARTENAIENT AUX HABITANTS DE KHODJALY

Les habitants de Khodjaly qui se sont enfuis n'eurent même pas le temps de prendre avec eux le minimum nécessaire et ceux qui furent conduits hors de Khodjaly par les troupes armées arméniennes ne purent rien emporter.

Les observateurs du « Mémorial » furent témoins d'un pillage débridé, qui eut lieu dans la ville conquise. Les habitants de Stepanakert et des villages voisins emportèrent les biens abandonnés. Les noms de leurs nouveaux propriétaires furent inscrits sur les portails de beaucoup de maisons. En vertu de la décision du Conseil suprême de la République du Haut-Karabakh, on met les maisons abandonnées à Khodjaly à la disposition des Arméniens dans le besoin, auxquels on délivre des numéros.

LA RÉACTION DES AUTORITÉS DE LA RÉPUBLIQUE DU HAUT-KARABAKH AUX CAS DE VIOLENCE CONTRE LES CIVILS

Le Conseil suprême de la République du Haut-Karabakh fit une déclaration dans laquelle il exprima ses regrets concernant les cas de violence au cours de la prise de Khodjaly. Pourtant on ne fit aucune tentative pour procéder à une enquête sur les crimes liés à cette occupation.

Pendant les conversations avec les observateurs du « Mémorial », les officiels n'ont pas nié que des atrocités auraient pu avoir lieu au cours de la prise de Khodjaly, car il y avait dans les détachements armés arméniens des personnes dont les parents avaient été tués par les Azerbaïdjanais, ainsi que d'anciens criminels.

L'INTERPRÉTATION DES INFORMATIONS REÇUES

Une violence excessive contre les civils de Khodjaly eut lieu lors de l'opération militaire qui résulta dans la prise de la ville.

La mise en place d'un « corridor libre » pour que la population puisse quitter Khodjaly peut être considéré soit comme une action préméditée des autorités du Haut-Karabakh cherchant à « nettoyer» la ville de ses habitants, soit comme la reconnaissance par les autorités du Haut-Karabakh du fait qu'elles ne sont pas capables d'assurer le respect des droits de l'homme, quelle que soit sa nationalité, sur le territoire qu'elles contrôlent.

L'information sur l'existence du « corridor libre » n'a pas été portée à la connaissance de la majorité des habitants de Khodjaly.

Les civils qui sont restés à Khodjaly après la prise de la ville par les troupes arméniennes ont été déportés. Ces actions furent bien organisées et un grand nombre de personnes déportées ont été détenues à Stepanakert, ce qui montre explicitement qu'il s'agit d'un ordre donné par les autorités de la République du Haut-Karabakh.

Le massacre des civils qui se trouvaient dans la zone du « corridor libre » et sur le territoire avoisinant ne peut, en aucun cas, être justifié.

L'arrêt et la détention en tant qu'otages civils de Khodjaly, y compris des femmes, contredit manifestement la déclaration des autorités du Haut-Karabakh qui prétendent être prêtes à remettre sans contrepartie à la partie azerbaïdjanaise tous les civils de Khodjaly. Les conditions de la détention des « otages » furent loin d'être satisfaisantes et il y eut des cas de violences contre les habitants de Khodjaly prisonniers.

Les habitants de Khodjaly furent privés de leurs biens d'une manière illégitime et ce sont les habitants de Stepanakert et des villages voisins qui s'en sont emparés. Les autorités de la République du Haut-Karabakh légalisèrent cette appropriation des biens par la délivrance de bons d'attribution de maisons appartenant aux habitants de Khodjaly qui avaient quitté la ville ou qui en avaient été déportés.

L'assaut de Khodjaly fut effectué avec la participation des militaires du 366e régiment de fusiliers motorisés qui rapportaient à l'armée de la Communauté des États indépendants. Selon le centre de défense des droits de l'Homme « Mémorial », l'engagement des militaires de la CEI aux opérations et aux démarches militaires dans la zone du conflit et le transfert des biens de guerre au profit des troupes des parties belligérantes rendent nécessaire une enquête spéciale.

Le centre de défense des droits de l'Homme « Mémorial » constate que les actions des troupes armées arméniennes du Haut-Karabakh au cours de l'assaut de Khodjaly à l'égard des civils sont en contradiction évidente avec les dispositions de la Convention de Genève, ainsi que les articles suivants de la Déclaration universelle des droits de l'Homme (adoptée par l'Assemblée générale des Nations unies, le 10 décembre 1948) :

Article 2, qui stipule que « toute personne doit posséder tous les droits et toutes les libertés proclamés par la présente Déclaration sans distinction aucune… de langue, de religion… d'origine… nationale… ni d'autres caractéristiques ».

Article 3, qui reconnaît le droit de tout homme à la vie, à la liberté et à la sécurité de sa personne.

Article 5, qui interdit le traitement cruel et inhumain, dégradant la dignité de l'homme.

Article 9, qui interdit les arrestations, les détentions et les déportations arbitraires.

Article 17, qui proclame le droit de toute personne à la propriété et qui interdit de priver une personne de ses biens.

Les démarches des troupes armées sont absolument contraires aux dispositions de la Déclaration sur la protection des femmes et des enfants en période d'urgence et de conflit armé (proclamée par l'Assemblée générale de l'Organisation des Nations Unies, le 14 décembre 1974) qui stipule que :

« Les femmes et les enfants appartenant à la population civile et placés dans les conditions de période d'urgence et de conflit armé dans la lutte pour la paix, l'autodétermination, la libération nationale et l'indépendance, ou vivant dans des territoires occupés, ne seront pas privés d'abri, de nourriture, d'assistance médicale et des droits inaliénables, conformément aux dispositions de la Déclaration universelle des droits de l'homme, du Pacte international relatif aux droits civils et politiques, du Pacte international relatif aux droits économiques, sociaux et culturels, de la Déclaration des droits de l'enfant et des autres pactes internationaux.. »

BAIN DE SANG DANS LE CAUCASE

Escalade du conflit armé dans le Haut-Karabakh.

Source : Bain de sang dans le Caucase, Human Rights Watch, à Helsinki (Anciennement Helsinki Watch), rapport de septembre 1992 (pp. 19-24).

KHODJALY

Les forces arméniennes prirent Khodjaly, une ville azerbaïdjanaise située à environ seize kilomètres de Stepanakert, pendant la nuit du 25 au 26 février. Alors que, accompagnés par la milice azerbaïdjanaise et des forces d'autodéfense, nombre de ses résidents fuyaient Khodjaly et, cherchant à traverser la frontière pour atteindre Agdam, ils furent la cible de tirs à l'approche des postes militaires arméniens. En ce moment le gouvernement azerbaïdjanais mène deux enquêtes sur ces événements, l'une dirigée par une commission parlementaire spéciale et l'autre par le procureur général. De plus, le centre des droits de l'Homme « Mémorial », importante ONG russe, mena une enquête indépendante en mars 1992.[1]

Selon les services du procureur général de l'Azerbaïdjan, avant l'escalade du conflit, Khodjaly comptait environ six mille habitants ; sa véritable population au mois de février est inconnue puisque nombre de ses habitants se sont déjà enfuis.[2]

En 1988, Khodjaly, n'ayant que deux mille habitants, était encore un village. Le nombre de ses habitants augmenta à cause de l'afflux de réfugiés azerbaïdjanais venant de l'Arménie. Le gouvernement d'Azerbaïdjan accueillit également à Khodjaly plusieurs centaines de Turcs Meskhètes fuyant la persécution en Asie centrale. Enfin, plusieurs Azerbaïdjanais venus d'autres parties du Haut-Karabakh – Stepanakert surtout – y trouvèrent refuge, et continuèrent à venir après que les Arméniens eurent occupé leurs villages pendant l'hiver 1991-1992. Le gouvernement azerbaïdjanais lui conféra le statut de ville en décembre 1991 et après Choucha, Khodjaly était la deuxième ville du Haut-Karabakh.[3]

[1] Voir le rapport de l'association de défense des droits de l'Homme « Mémorial » sur les violations massives des droits de l'homme lors de la prise de Khodjaly pendant la nuit du 25 au 26 février 1992. Écrit en russe et disponible par l'intermédiaire de Helsinki Watch, réimprimé dans *Nezavissimaïa Gazeta*, 18 juin 1992, page 5 [voir page 71 de cet ouvrage].

[2] En Avril, l'équipe d'investigation du procureur général d'Azerbaïdjan essayait toujours d'établir le nombre exact d'habitants de Khodjaly en vérifiant les enregistrements de passeports.

[3] Pour une description de la vie à Khodjaly avant l'attaque du 25 février, voir Thomas Goltz, « A Town Betrayed: The Killing Ground in Karabakh », *The Washington Post*, 8 mars 1992, page C1.

Le seul aéroport du Haut-Karabakh est situé à Khodjaly. Une unité de milice azerbaïdjanaise OMON était déployée à Khodjaly depuis au moins 1990 dans le but de défendre la ville et l'aéroport. Le nombre exact de miliciens déployés n'est pas connu. Aiden Rasulov, qui dirige l'enquête du procureur général, évalue leur nombre à vingt-deux, même si des habitants déplacés parlent d'une milice de quarante personnes qui a fui en même temps que la population. De plus, il y eut à Khodjaly un groupe d'autodéfense d'environ deux cents personnes.

Les combattants arméniens affirment catégoriquement qu'ils avaient envoyé des ultimatums aux forces azerbaïdjanaises à Khodjaly, les avertissant que si leur bombardement de Stepanakert ne cessait pas, les forces arméniennes attaqueraient.[4]

Selon A. H., une Azerbaïdjanaise interviewée par Helsinki Watch, à Bakou :

« Après que les Arméniens eurent pris Malybeyli, ils ont envoyé un ultimatum à Khodjaly… selon lequel il valait mieux que les habitants de Khodjaly quittent la ville avec un drapeau blanc à la main. Alif Hajiyev [le chef de la milice de Khodjaly] nous communiqua la nouvelle le 15 février, mais aucun d'entre nous n'avait peur. Nous n'imaginions pas qu'ils pourraient occuper Khodjaly. »

Selon quasiment tous les vingt-deux témoins azerbaïdjanais des événements de Khodjaly interviewés par Helsinki Watch, la ville a été bombardée presque quotidiennement pendant l'hiver 1991-1992, et les habitants avaient pris l'habitude de passer la nuit dans leurs sous-sols.

L'attaque sur Khodjaly commença à environ onze heures du soir, le 25 février,[5] avec des tirs d'artillerie lourde. Le maçon Hassan Allahyarov a déclaré à Helsinki Watch que :

« On entendait souvent des tirs, mais d'habitude c'était des tirs de mitrailleuses. Je dormais sur le balcon et mon fils est venu me dire qu'il s'agissait d'un bruit différent. Je me suis levé et j'ai vu des BMP (des véhicules blindés de transport de troupes) et des tanks qui tiraient dans toutes les directions… Quand je suis sorti, j'ai vu que des bombes tombaient partout. »

Plusieurs réfugiés ont raconté qu'ils ont vu des maisons brûler pendant l'attaque et pendant qu'ils s'enfuyaient de la ville. Zuleykha Dunyamaliyeva [dont la sœur est morte de froid pendant leur fuite de Khodjaly] a déclaré qu'à environ minuit ou une heure du matin elle a vu le quartier où vivaient les Turcs Meskhètes prendre feu : « Les Meskhetians vivaient dans notre quartier dans de petites maisons de type finlandais. Quand leurs maisons se sont embrasées, on s'est tout de suite mis à courir. »

La plupart des habitants de Khodjaly sont restés en ville jusqu'à environ trois heures du matin, certains dans les sous-sols des maisons privées. De plus, selon les rapports, environ trois cents habitants se sont réfugiés dans le sous-sol d'une école. Certains ont dit avoir décidé de partir à trois heures du matin, car les forces d'autodéfense parcouraient les rues en demandant aux gens de partir le plus vite possible.

[4] Interview de Helsinki Watch avec A. G., membre du PLAA, 28 avril 1992.

[5] Selon S. A., membre de l'unité OMON, le bombardement de l'aéroport a commencé à cinq heures de l'après-midi.

Les habitants couraient dans la confusion et la panique en petits groupes, la plupart d'entre eux n'ayant pris ni possessions, ni vêtements chauds. En conséquence, des centaines de gens souffrirent de sérieuses engelures et certains en moururent.

La majorité des habitants de Khodjaly suivirent une route à travers une rivière peu profonde, puis à travers les montagnes et, peu de temps avant l'aube, ils arrivèrent en pleine campagne près du village de Nakhtchivanik qui était contrôlé par les Arméniens. C'est là que le bombardement le plus lourd eut lieu. D'autres prirent une route différente qui les mena directement à Shelli, un village azerbaïdjanais près d'Agdam. Un certain nombre de survivants errèrent dans la forêt pendant plusieurs jours avant de trouver le chemin qui menait aux environs d'Agdam.

LE COMPORTEMENT DE LA MILICE

Un des groupes de réfugiés voyageait avec l'unité de milice azerbaïdjanaise OMON, dirigé par Alif Hajiyev, qui se retirait de l'aéroport. Selon les personnes interviewées par Helsinki Watch, Hajiyev demanda au groupe caché dans le sous-sol de l'école de quitter la ville. À Nakhtchivanik, les Arméniens et les troupes du 366e régiment du CIS ouvrirent le feu sur la milice OMON en retraite ainsi que sur les habitants qui fuyaient. Tous les Azerbaïdjanais qui ont été interviewés et qui faisaient partie de ce groupe, rapportèrent que les miliciens en uniforme, dont certains avaient encore leurs armes, s'étaient dispersés parmi les civils. Par exemple, Hijran Alekberova, un ancien boulanger de vingt-trois ans, décrit les civils qui avançaient, « entourés d'un cordon de défenseurs. Ils essayaient de nous défendre. Ils avaient des fusils et répondaient aux tirs ».

Selon une femme de vingt-et-un ans dont les orteils ont dû être amputés à cause de ses graves engelures, « les chefs de notre groupe étaient des hommes. Les Arméniens ont ouvert le feu au moment où on approchait du village [Nakhtchivanik]. Ils nous ont encerclés et ont tiré. Les soldats arméniens et les nôtres ont échangé des coups de feu ». S. A., combattant d'OMON, raconta à Helsinki Watch : « On tirait et on courait en groupes, mais ce n'était pas une retraite organisée. On était tous en désordre. » Une autre jeune fille azerbaïdjanaise, qui avait souffert d'engelures aux jambes, a également décrit ces tirs croisés : « Quand les Arméniens nous ont vus, ils ont commencé à tirer. En même temps, les Azerbaïdjanais ont riposté par des tirs. C'étaient des membres de l'OMON. Certains étaient avec nous lors de notre fuite. »

DES CIVILS PRIS POUR CIBLE

Témoins et victimes du bombardement à Nakhtchivanik racontèrent à Helsinki Watch qu'un nombre variable d'individus était tombé sous les balles et ils décrirent comment ils avaient été blessés.

Nigar Azizova, trente-trois ans, qui travaillait alors dans un magasin de primeurs,

raconta à Helsinki Watch que, lorsque la foule commença à trébucher sur les cadavres, ils revinrent sur leurs pas et s'enfuirent dans toutes les directions.

« La foule s'étendait sur environ soixante mètres. J'étais au milieu et les gens qui étaient devant moi furent presque tous tués. À Nakhtchivanik, on a vu tomber des gens qui étaient devant. Ils ont crié et puis ils sont tombés. J'ai reconnu leurs visages. Je pouvais voir leurs visages quand je trébuchais sur eux. On cachait les yeux des enfants pour qu'ils ne les voient pas. »

Madame Azizova a établi une liste de huit personnes dont elle a dû enjamber les corps, et elle a déclaré qu'ils n'avaient pas d'armes : Elchen Abuchov, Zelif Alekhpeliev, Tevagul Alekhpelieva, Sakhavet Alekhpeliev (âgé de neuf ans, selon le rapport), Elmar Abdulov, Etibar Abouchov et Habib Abouchov.

Une jeune fille azerbaïdjanaise qui a fini par être prise en otage a déclaré à Helsinki Watch :

« C'était un champ cultivé. Quand on est arrivé on a vu qu'ils commençaient à tirer. J'ai probablement vu soixante personnes mourir dans ce champ. Ceux qui s'enfuyaient en même temps que moi ont été abattus. »

Hassan Alahierov a rapporté:

« D'abord on a couru dans la direction de Nakhtchivanik, mais quand ils ont commencé à tirer, on a couru de l'autre côté. Un véhicule blindé était sur la route, je ne l'avais pas vu, je n'ai vu que les obus. » La fille de dix-huit ans d'Alahierov a été séparée de son père, puis elle a vu le tank. « Quand ils ont tiré du tank, on s'est dispersé en courant dans toutes les directions. J'ai vu des cadavres partout et les gens autour sont tombés aussi. »

Hijran Alekberova a témoigné :

« Il était déjà neuf heures du matin quand nous sommes finalement arrivés à Nakhtchivanik. Il y avait un champ et beaucoup de morts, peut-être cent personnes. Je n'ai pas essayé de compter. J'ai été blessé dans ce champ. Alif Hajiyev a été blessé et j'ai voulu l'aider. Une balle m'a atteint au ventre. Je pouvais voir d'où ils tiraient. J'ai vu d'autres cadavres dans ce champ, ils venaient tout juste d'être tués – ils n'avaient pas encore changé de couleur. »

Balaoglan Allahyarov, âgé de cinquante-et-un ans, a relaté:

« Nous sommes arrivés à Nakhtchivanik à huit heures du matin et, quand ils ont commencé à tirer, nous étions au milieu du champ. Ils ne tiraient que dans une direction, celle de la forêt. Puis on s'est enfui du champ pour aller vers un ravin où ma femme et ma belle-fille ont été atteintes. Ils ont tiré à vingt mètres à peu près. Ma belle-fille a été touchée trois fois, à la tête, au ventre et à une jambe. Ma femme a été atteinte dans le dos. [Les Arméniens] leur ont pris leurs bagues. »

À environ huit heures du matin, Nazile Khemetova a reçu une balle dans la jambe gauche :

« On était tous à quatre pattes. Si quelqu'un se redressait, une balle l'atteignait. Je me suis relevée pour reposer mes jambes et j'ai été blessée. J'ai vu de nombreuses personnes mourir et on était obligés de les laisser, car on avançait en rampant. Après avoir été blessée, je n'ai pas vu beaucoup de gens me dépasser ; ils se cachaient dans la forêt. Je suis restée dans la neige jusqu'à sept heures du soir. Des membres du Front populaire sont arrivés et m'ont aidée à m'échapper. »

À partir du 27 février, des hélicoptères azerbaïdjanais ont amené du personnel afin d'essayer de rassembler les corps et porter assistance aux blessés. Une partie de l'équipe de sauvetage portait des tenues de camouflage. Ils racontèrent au journaliste français qui était avec eux que certains des cadavres avaient été scalpés ou avaient subi d'autres mutilations. Un membre du groupe a fait une vidéo de la mission.

BILAN DES VICTIMES:

Nous ne disposons pas encore de chiffres définitifs concernant le nombre exact de civils qui ont été tués pendant leur fuite de Khodjaly. Selon Aydin Rassoulov, plus de trois cents cadavres montrant les marques d'une mort violente ont été examinés par des médecins légistes. Lors de la visite à Bakou par Helsinki Watch, le résultat de ces examens n'était pas disponible, et les enquêteurs recherchaient encore les cadavres de victimes de Khodjaly qui avaient été enlevés par leurs familles à la suite de la tragédie. Des chiffres antérieurs fournis par l'Azerbaïdjan et publiés par le groupe du centre de défense des droits de l'Homme « Memorial » fixent le nombre de morts causées par des tirs de balles, des shrapnels et d'autres blessures à cent quatre-vingt-un : cent trente hommes et cinquante-et-une femmes, y compris treize enfants. Par ailleurs, le nombre de victimes du froid n'a pas été établi. Namig Aliyev, qui dirige le département des affaires juridiques, d'ordre et de défense du Parlement azerbaïdjanais et qui fait partie du groupe parlementaire enquêtant sur les événements de Khodjaly a révélé à Helsinki Watch, au mois d'avril, que deux cent treize victimes du massacre avaient été enterrées à Agdam. Nombre de morts reçus à l'hôpital provisoire à Agdam ont été identifiés comme combattants. De nombreux corps d'hommes dépourvus de papiers d'identité, n'ont été identifiés ni comme civils, ni comme combattants.

Aliyev a rapporté aussi que trente-trois des corps soumis à l'examen médico-légal avaient été scalpés, amputés, ou avaient été mutilés d'une façon ou autre. Cent quatre-vingts résidents de Khodjaly ont été portés disparus.

… Dans tout conflit armé il est catégoriquement interdit d'attaquer des civils. Quelles que soient les circonstances, les parties belligérantes doivent distinguer entre les civils et les combattants et ne viser que ces derniers. De surcroît, les deux parties ne doivent pas utiliser de civils comme boucliers humains, ni pour dissimuler leurs opérations militaires,

y compris leur retraite. Ainsi, une armée qui permet à ses combattants de se mêler à une colonne de civils en fuite met ces civils en danger et forfait à ses engagements de protéger ses propres civils.

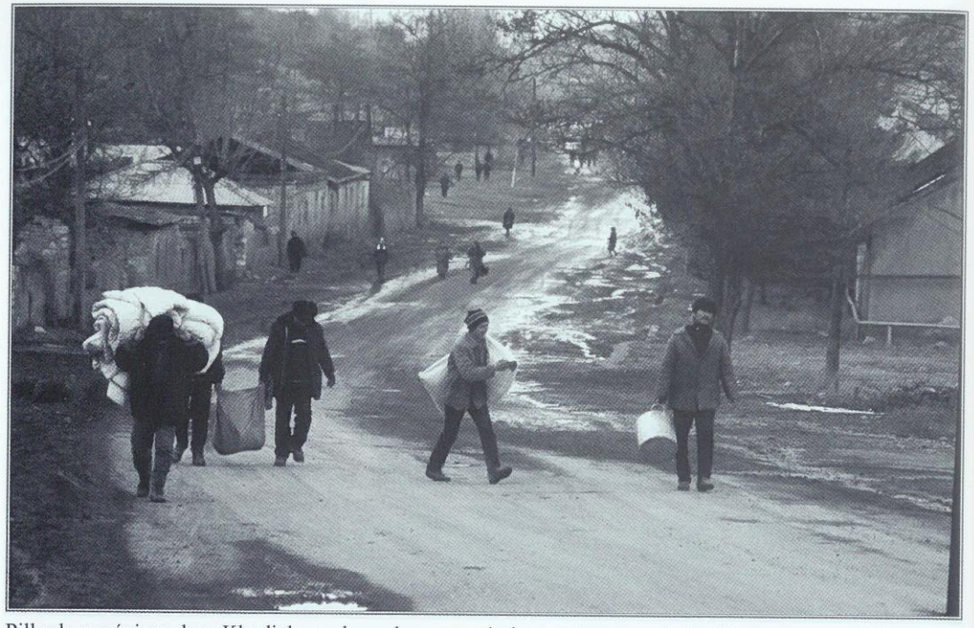
Bien que des combattants en retraite et des civils assimilés à des combattants pendant leur fuite puissent être soumis à des attaques individualisées, l'attaquant est malgré tout tenu de prendre des mesures de précaution afin d'éviter, ou au moins de minimiser, le nombre de victimes civiles. L'attaquant doit plus précisément suspendre une attaque s'il devient évident que l'attaque va mener directement à un nombre disproportionné de victimes civils par rapport à l'avantage militaire espéré de l'opération.

Les circonstances de l'attaque à Nakhtchivanik contre les gens qui fuyaient de Khodjaly indiquent que les forces arméniennes et les troupes du 366e régiment du CIS (qui apparemment n'agissaient pas sur ordre de leurs supérieurs)[6] n'ont pas eu le moindre égard pour cette loi habituelle qui fixe des contraintes à toute attaque. Il est clair que les autorités et les militaires du Haut-Karabakh s'attendaient à ce que les habitants de Khodjaly s'enfuient puisqu'ils prétendent les avoir informés qu'ils laisseraient un couloir ouvert pour leur permettre un passage libre. Cependant tous les témoins interrogés par Helsinki Watch disent ne pas avoir été informés de l'existence de ce couloir avant l'attaque. De plus, même si témoins et victimes ont porté des témoignages divers sur l'heure exacte du commencement du bombardement à Nakhtchivanik, ils ont tous précisé que la lumière suffisait à une bonne visibilité et que, par conséquent, les attaquants pouvaient distinguer entre des civils non armés et des individus armés. En outre, malgré les témoignages contradictoires sur la direction d'où venaient les tirs, les preuves indiquent que les attaquants ont tiré sans distinction sur tous ceux qui s'enfuyaient. Dans ces circonstances, l'anéantissement des combattants en fuite ne peut pas justifier le nombre plus important et tout à fait prévisible de victimes civiles.

[6] Le nombre de soldats du 366e régiment qui ont participé au massacre des civils est toujours inconnu. L'équipe d'investigation du procureur général d'Azerbaïdjan a envoyé une délégation à Tbilissi, où le 366e régiment a été transféré après s'être retiré de Stepanakert, afin de contrôler combien d'hommes du régiment avaient été tués, blessés ou avaient disparu pendant leur service au Haut-Karabakh. Selon Aydin Rassoulov, les officiels de l'armée ont refusé de recevoir l'équipe d'investigation, prétendant qu'ils n'étaient responsables que devant Moscou. En avril, les enquêteurs ne s'étaient pas encore adressés aux autorités militaires moscovites.

Femmes et enfants capturés après avoir été chassés de Khodjaly.
Photo: Victoria Ivleva

Contraints de quitter leurs maisons de Khodjaly.
Photo: Victoria Ivleva

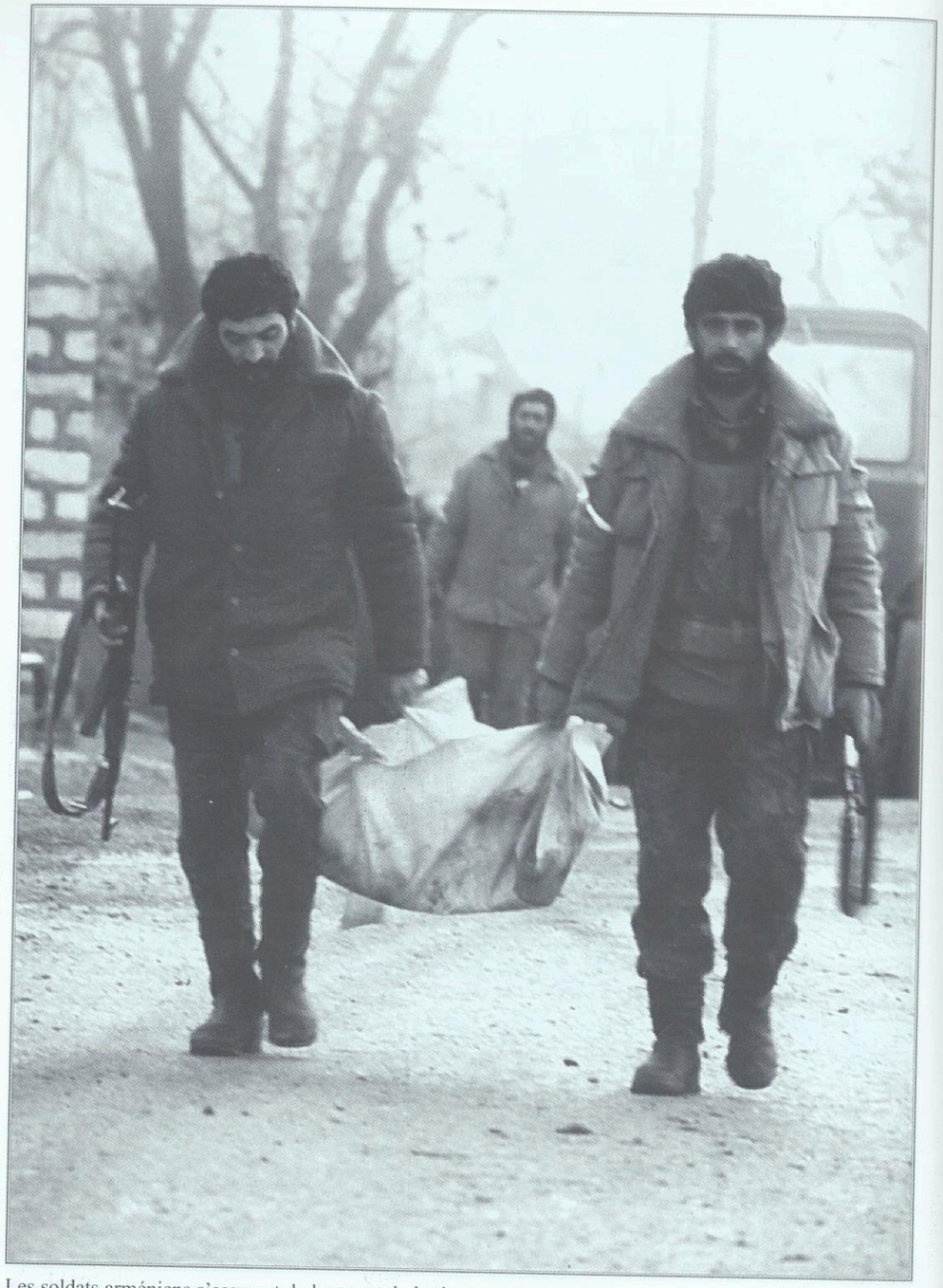


Pillards arméniens dans Khodjaly quelques heures après le « nettoyage » de la ville de tous ses habitants azerbaïdjanais. Photo: Victoria Ivleva

Dernier regard avant de partir.
Photo: Victoria Ivleva

Prenez ce que vous pouvez et sortez.
Photo: Victoria Ivleva

Mehriban Bakirova dans la neige avec son bébé né la veille, et ses deux autres enfants, sous la surveillance d'un soldat arménien. Photo: Victoria Ivleva



Les soldats arméniens s'assurent de leur part du butin.
Photo: Victoria Ivleva

Une émotion à peine soutenable.
Photo: Frédérique Lengaigne

Tous les lieux disponibles, y compris les bureaux, sont transformés en hôpitaux. Sur la banderole : « Enfant de la mère patrie, es-tu prêt à combattre pour un Azerbaïdjan libre, indépendant et uni ? »
Photo: Frédérique Lengaigne

Un être cher retrouvé… mais perdu.
Photo: Frédérique Lengaigne

Impuissance.
Photo: Frédérique Lengaigne

Partout, l'horreur.
Photo: Frédérique Lengaigne

Quelques rescapés du massacre.
Photo: Frédérique Lengaigne

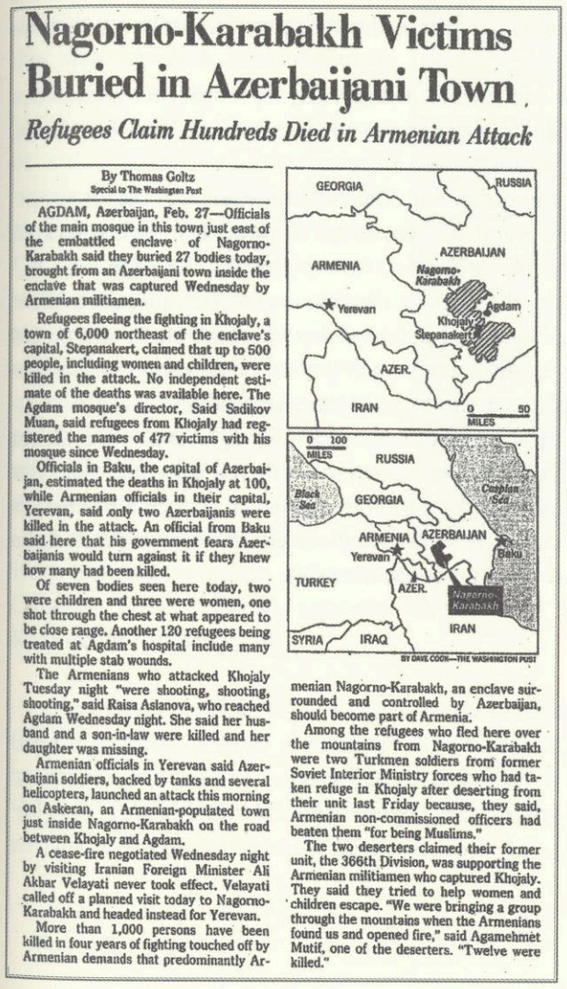
LES MÉDIAS INTERNATIONAUX

The Washington Post, le 25 février 1992

LES VICTIMES DU HAUT-KARABAKH ENTERRÉS DANS UNE VILLE AZÉRIE

Les réfugiés affirment que l'attaque arménienne a fait des centaines de victimes

Par Thomas Goltz, envoyé exclusif, Washington Post



Nagorno-Karabakh Victims Buried in Azerbaijani Town

Refugees Claim Hundreds Died in Armenian Attack

By Thomas Goltz
Special to The Washington Post

AGDAM, Azerbaijan, Feb. 27—Officials of the main mosque in this town just east of the embattled enclave of Nagorno-Karabakh said they buried 27 bodies today, brought from an Azerbaijani town inside the enclave that was captured Wednesday by Armenian militiamen.

Refugees fleeing the fighting in Khojaly, a town of 6,000 northeast of the enclave's capital, Stepanakert, claimed that up to 500 people, including women and children, were killed in the attack. No independent estimate of the deaths was available here. The Agdam mosque's director, Said Sadikov Muan, said refugees from Khojaly had registered the names of 477 victims with his mosque since Wednesday.

Officials in Baku, the capital of Azerbaijan, estimated the deaths in Khojaly at 100, while Armenian officials in their capital, Yerevan, said only two Azerbaijanis were killed in the attack. An official from Baku said here that his government fears Azerbaijanis would turn against it if they knew how many had been killed.

Of seven bodies seen here today, two were children and three were women, one shot through the chest at what appeared to be close range. Another 120 refugees being treated at Agdam's hospital include many with multiple stab wounds.

The Armenians who attacked Khojaly Tuesday night "were shooting, shooting, shooting," said Raisa Aslanova, who reached Agdam Wednesday night. She said her husband and a son-in-law were killed and her daughter was missing.

Armenian officials in Yerevan said Azerbaijani soldiers, backed by tanks and several helicopters, launched an attack this morning on Askeran, an Armenian-populated town just inside Nagorno-Karabakh on the road between Khojaly and Agdam.

A cease-fire negotiated Wednesday night by visiting Iranian Foreign Minister Ali Akbar Velayati never took effect. Velayati called off a planned visit today to Nagorno-Karabakh and headed instead for Yerevan.

More than 1,000 persons have been killed in four years of fighting touched off by Armenian demands that predominantly Armenian Nagorno-Karabakh, an enclave surrounded and controlled by Azerbaijan, should become part of Armenia.

Among the refugees who fled here over the mountains from Nagorno-Karabakh were two Turkmen soldiers from former Soviet Interior Ministry forces who had taken refuge in Khojaly after deserting from their unit last Friday because, they said, Armenian non-commissioned officers had beaten them "for being Muslims."

The two deserters claimed their former unit, the 366th Division, was supporting the Armenian militiamen who captured Khojaly. They said they tried to help women and children escape. "We were bringing a group through the mountains when the Armenians found us and opened fire," said Agamehmet Mutif, one of the deserters. "Twelve were killed."

Agdam, Azerbaïdjan, 27 février – Les responsables de la mosquée principale d'une ville située juste à l'est de l'enclave assiégée du Haut-Karabakh affirment avoir enterré hier dix-sept corps provenant d'une ville azerbaïdjanaise située dans l'enclave, qui a été capturée par des milices arméniennes mercredi.

Les réfugiés qui fuyaient les hostilités à Khodjaly, une ville de six mille habitants au nord-est de la capitale de l'enclave, Stepanakert, affirment que jusqu'à cinq cents victimes, y compris femmes et enfants, sont morts dans l'attaque. Aucune estimation indépendante du bilan total n'a été obtenue ici. Selon Saïd Sadikov Muan, le recteur de la mosquée d'Agdam, les réfugiés de Khodjaly avaient inscrit à la mosquée les noms des quatre cent soixante-dix-sept victimes depuis mercredi.

Les officiels de Bakou, capitale de l'Azerbaïdjan, ont estimé le nombre de morts à Khodjaly à cent, alors que les officiels arméniens du côté d'Erevan, la capitale arméni-

enne, ont déclaré que deux Azerbaïdjanais seulement avaient été tués dans l'attaque. Un responsable de Bakou nous a confié ici que son gouvernement craint que le peuple azerbaïdjanais ne se retourne contre lui s'il apprend le nombre de morts.

Des sept corps que nous avons vus ici aujourd'hui, deux étaient des enfants et trois des femmes, dont l'une avait été tuée d'une balle dans la poitrine, apparemment à bout portant. Parmi les cent vingt autres réfugiés actuellement soignés à l'hôpital d'Agdam beaucoup ont des blessures multiples par arme blanche.

Selon Raisa Aslanova, qui parvint à Agdam mercredi soir, les Arméniens qui ont attaqué Khodjaly mardi soir « tiraient, tiraient, tiraient ». Elle confirme que son mari et un de ses gendres ont été tués et que sa fille a été portée disparue.

Des officiels arméniens à Erevan affirment que, ce matin, des soldats azerbaïdjanais, soutenus par des tanks et plusieurs hélicoptères, ont lancé une attaque sur Askeran, ville à population arménienne juste de l'autre côté de la frontière du Haut-Karabakh, sur la route entre Khodjaly et Agdam.

Un cessez-le-feu, négocié mercredi soir par Ali Akbar Velayati, le ministre iranien des Affaires étrangères, n'a jamais été établi. Velayati a annulé sa visite au Haut-Karabakh, prévue pour aujourd'hui et remplacée par un voyage à Erevan.

Il y a eu plus de mille morts au cours de quatre ans d'hostilités déclenchées par les revendications arméniennes pour que le Haut-Karabakh, enclave à majorité arménienne sous le contrôle de l'Azerbaïdjan et administrée par ce dernier, fasse partie de l'Arménie.

Deux soldats turkmènes des forces du ministère de l'Intérieur ex-soviétique, qui avaient trouvé refuge à Khodjaly après avoir déserté leur unité vendredi dernier, étaient parmi les réfugiés qui ont fui le Haut-Karabakh jusqu'ici en passant par les montagnes ; leurs sous-officiers, expliquaient-ils, les avaient battus « parce qu'ils étaient musulmans ».

Les deux déserteurs affirment que leur ancienne unité, le 366e régiment, soutenait les miliciens arméniens qui avaient pris Khodjaly. Ils racontent qu'ils ont essayé d'aider des femmes et des enfants à s'enfuir. « Nous étions en train d'amener un groupe à travers les montagnes, lorsque les Arméniens nous ont repérés et ont ouvert le feu, » raconte Agha Mohammad Mutif, un des déserteurs. « Il y a eu douze morts ».

Trud , le 28 février, 1992, No 39

KHODJALY EN FLAMMES

О ПОСЛЕДНИХ СОБЫТИЯХ СООБЩАЮТ КОРРЕСПОНДЕНТЫ «ТРУДА» И ИНФОРМАЦИОННЫХ АГЕНТСТВ

Ходжалы—в огне

Понедельник, 28 февраля 1992 года

ТРУД

500 человек под землей

Горняки не выходят из шахты, объявив бессрочную забастовку

Строки с телетайпа

В ФОКУСЕ ДНЯ

Долги наши тяжкие

ВЗГЛЯД НА СИТУАЦИЮ

Хлеб наш насущный...

Калорийность питания упала за опасную черту: 2100 килокалорий в сутки при норме 2600—3500

Malgré les efforts désespérés des défenseurs de Khodjaly, le matin du 27 février les troupes armées arméniennes ont occupé la totalité de la ville, y ont mis le feu et ont massacré les habitants.

Il y a eu beaucoup de morts et de blessés parmi les combattants des détachements d'autodéfense, ainsi que parmi les civils. Cent sept habitants, pour la plupart femmes et enfants, qui ont réussi à se sauver de la ville assiégée, ont été transportés à l'hôpital d'Agdam. On ignore le sort de plus de deux cents personnes, femmes, personnes âgées et enfants, qui se sont cachés dans la forêt de Gulably encerclée par les soldats, et on n'a pas d'information fiable sur la population de la ville qui compte sept mille habitants.

Après la prise de Khodjaly, le Haut-Karabakh n'a plus qu'une seule communauté azerbaïdjanaise sur son territoire – Choucha qui se défend, assiégée, et subit des tirs aussi destructeurs que ceux de Khankendi [Stepanakert].

Cependant, tard hier soir, la télévision de la République a rapporté un cessez-le-feu au Haut-Karabakh, effectif à partir de neuf heures du matin, le 27 février, jusqu'à neuf heures, le 1er mars. L'accord des deux parties a été obtenu avec l'aide d'Ali Akbar Velayati, ministre des Affaires étrangères de la république islamique d'Iran, afin de donner aux médiateurs la possibilité d'intervenir dans la zone du conflit.

T. Kassoumova,
Bakou.

Le Monde, Samedi, 29 février, 1992

IL NE NOUS RESTE QU'À MOURIR

Agdam (Azerbaïjan)
de l'envoyé spécial de Reuter

Les réfugiés de Khodjaly

« Il ne nous reste qu'à mourir »

AGDAM (Azerbaïdjan)
de l'envoyé spécial de Reuter

Les blessés ont été traînés à dos d'homme sur une dizaine de kilomètres à travers les montagnes enneigées. Les cadavres raidis de ceux qui n'ont pas survécu reposent aujourd'hui dans la mosquée d'Agdam. Parmi les huit corps enroulés dans des couvertures, il y a ceux d'une jeune femme et de deux petites filles. *« Nous les avons ramassés dans la montagne. Il y a en des tas d'autres là-haut »*, déclare Ali Rakhimov, qui ajoute : *« Toute ma famille a disparu. »*

Des milliers de réfugiés azéris chassés de leurs villages du Haut-Karabakh campent depuis des semaines ou des mois à Agdam, porte de l'enclave sur le chemin de Bakou. Depuis la chute de Khodjaly (*le Monde* du 28 février), un millier d'autres sont arrivés. A la mosquée, un responsable religieux parle de 477 disparus, et 27 morts ont déjà été enterrés.

« Ils sont venus à minuit et ont commencé à tirer dans toutes les directions », raconte Rena Aslanova, perdue dans la foule qui attend des nouvelles devant l'hôpital d'Agdam, où sont entassés plus d'une centaine de blessés, atteints par balle ou à l'arme blanche. Dans la salle commune, au parquet taché de sang, les blessés reposent sur le sol, dans un concert de gémissements. Pour les vieux et les enfants, on a trouvé des lits. *« Je n'ai jamais rien vu de pareil de ma vie »*, commente le docteur Muharrem Shirinov, qui soigne une jeune femme grièvement blessée à la poitrine. Tout près, une femme âgée, atteinte en plein ventre. Dans le lit d'en face, un vieillard agonise.

Dans les rues d'Agdam, les réfugiés traînent par centaines et se lamentent : *« Nous n'avons rien pour nous défendre. Il ne nous reste qu'à mourir. »* Tamerlan Karaev, vice-président du parlement azerbaïdjanais et un des dirigeants du Front populaire, est sur place : *« On attend des hélicoptères depuis des jours mais rien n'arrive de Bakou. La nuit va être longue. Je crains une attaque, les Arméniens sont très près. »* A quelques kilomètres, le ciel s'illumine et l'on entend des tirs.

ELIF KABAN

Les blessés ont été traînés à dos d'homme sur une dizaine de kilomètres à travers les montagnes enneigées. Les cadavres raidis de ceux qui n'ont pas survécu reposent aujourd'hui dans la mosquée d'Agdam. Parmi les huit corps enroulés dans des couvertures, il y a ceux d'une jeune femme et de deux petites filles. "Nous les avons ramassés dans la montagne. Il y a en des tas d'autres là-haut", déclare Ali Rahimov, qui ajoute : "Toute ma famille a disparu."

Des milliers de réfugiés azéris chassés de leurs villages du Haut-Karabakh campent depuis des semaines ou des mois à Agdam, porte de l'enclave sur le chemin de Bakou. Depuis la chute de Khodjaly [le Monde du 28 février], un millier d'autres sont arrivés. A la mosquée, un responsable religieux parle de 477 disparus, et 27 morts ont déjà été enterrés.

« Ils sont venus à minuit et ont commencé à tirer dans toutes les directions », raconte Rena Aslanova, perdue dans la foule qui attend des nouvelles devant l'hôpital d'Agdam, où sont entassés plus d'une centaine de blessés, atteints par balle ou à l'arme blanche. Dans la salle commune, au parquet taché de sang, les blessés reposent sur le sol, dans un concert de gémissements. Pour les vieux et les enfants, on a trouvé des lits. « Je n'ai jamais rien vu de pareil de ma vie », commente le docteur Muharrem Chirinov, qui soigne une jeune femme grièvement blessée à la poitrine. Tout près, une femme âgée, atteinte en plein ventre. Dans le lit d'en face, un vieillard agonise.

Dans les rues d'Agdam, les réfugiés traînent par centaines et se lamentent: « Nous n'avons rien pour nous défendre. Il ne nous reste qu'à mourir. » Tamerlan Garayev, vice-président du parlement azerbaïdjanais et un des dirigeants du Front populaire, est sur place: « On attend des hélicoptères depuis des jours mais rien n'arrive de Bakou. La nuit va être longue. Je crains une attaque, les Arméniens sont très près. » A quelques kilomètres, le ciel s'illumine et l'on entend des tirs.

Elif Kaban

Komsomolskaïa Pravda, no. 44, le 29 février 1992, page 3

LE 366E RÉGIMENT VA QUITTER LE KARABAKH

КОМСОМОЛЬСКАЯ ПРАВДА

«Суда я не боюсь»

366-й полк уйдет из Карабаха

Невдалеке от Байконура

Un décret du président de l'Azerbaïdjan établit un deuil national de trois jours dans la République à partir du 29 février en raison des nombreuses victimes et de la disparition de la population civile dans la ville de Khodjaly.

Les détails de la prise de la ville azerbaïdjanaise de Khodjaly, qui a eu lieu dans la nuit du 26 février sont connus. Seules deux cents personnes sur près de dix mille habitants de cette localité ont réussi à atteindre Agdam. Plus d'un millier sont morts et à peu près autant ont été blessés. Quarante familles de Turcs Meskhètes sont parmi les morts.

Près de soixante Azerbaïdjanais sont morts à Khodjaly d'après les Arméniens. L'Interfax a rapporté huit tués et vingt blessés parmi les Arméniens.

Lors d'une conversation avec un représentant des autorités azerbaïdjanaises, le lieutenant-général Soufian Beppaev, sous-commandant de la région militaire du Nord-Caucase, réfute le message de l'agence ITAR-TASS qui prétendait que l'évacuation des familles des officiers de l'Azerbaïdjan avait commencé.

Selon les informations du côté arménien, on a saisi à Khodjaly, un lance-roquettes « Grad » et des munitions.

SELON LE DOSSIER « KP »

Le lance-roquettes BM-21 [« Grad »] est entré en service dans l'armée soviétique en

1973. Il avait été cependant utilisé pour la première fois quatre ans auparavant, lors du conflit entre l'URSS et la Chine. La presqu'île de Damanski a presque été engloutie sous l'eau après quelques salves lancées par cette nouvelle arme.

Le BM-21 se compose de quarante tubes longs de trois mètres, avec un calibre de 122,4 millimètres. Il est difficile de cibler « une maison individuelle» avec un BM-21.

L'utilisation du BM-21 est autorisé par les conventions internationales. Il tire des obus à fragmentation. Ce lance-roquettes a été utilisé en Afghanistan.

Selon l'Interfax, le maréchal Yevgeni Chapochnikov avait donné l'ordre d'évacuer du Haut-Karabakh le 366e régiment, qui était déployé à Stepanakert.

ALLOCUTION DU MINISTÈRE DE LA DÉFENSE DE L'ARMÉNIE

Le ministère de la Défense arménien lance un appel aux officiers arméniens servant dans l'armée de la CEI pour qu'ils reviennent en Arménie former la base de la future armée nationale.

Selon Erevan, on observe près de la frontière arménienne une grande concentration de forces de l'armée nationale de l'Azerbaïdjan. Dans de telles conditions, seule une armée régulière bien préparée est capable de garantir la sécurité.

The Times, le 1 mars, 1992

LES SOLDATS ARMÉNIENS MASSACRENT DES CENTAINES DE FAMILLES DANS LEUR FUITE

Par Thomas Goltz, Agdam, Azerbaïdjan

La spirale de la violence ravageant les républiques périphériques de l'ancienne Union soviétique a pris une nouvelle dimension hier, avec le meurtre de sang-froid de centaines de femmes et d'enfants dans un Haut-Karabakh déchiré par la guerre.

Selon les récits des survivants, les soldats arméniens ont tué, par arme à feu et par baïonnette, plus de quatre cent cinquante Azéris, dont beaucoup étaient des femmes et des enfants fuyant l'attaque de leur ville. Des centaines, peut-être des milliers, sont portés disparus et présumés morts.

Ceux qui ont survécu au pénible voyage à travers les montagnes enneigées où règnent des températures négatives, nous ont raconté que le massacre a eu lieu mercredi matin quand près de mille cinq cents personnes se sont retrouvées piégées dans une gorge encerclée par des soldats arméniens.

Mass murder raises fear of total war in crumbling empire

Survivors: a woman and child arrive in Agdam after Armenian soldiers had destroyed their village. Photograph: Grigory Dukor

Armenian soldiers massacre hundreds of fleeing families

by Thomas Goltz
Agdam, Azerbaijan

THE spiralling violence gripping the outer republics of the former Soviet Union gained new impetus yesterday with the cold-blooded slaughter of hundreds of women and children in war-racked Nagorno Karabakh.

Survivors reported that Armenian soldiers shot and bayoneted more than 450 Azeris, many of them women and children, who were fleeing an attack on their town. Hundreds, possibly thousands, were missing and feared dead.

Survivors who struggled across snow-covered mountains in sub-zero temperatures to Agdam in Azerbaijan said the massacre took place on Wednesday morning when up to 1,500 people were trapped in a gorge and surrounded by Armenian soldiers.

The attackers killed most of the soldiers and volunteers defending the women and children. They then turned their guns on the terrified refugees. The few survivors later described what happened: "That's when the real slaughter began," said Azer Hajiev, one of three soldiers to survive. "The Armenians just shot and shot. And then they came in and started carving up people with their bayonets and knives."

"They were shooting, shooting, shooting," echoed Raisa Aslanova, who arrived in Agdam with other women and children who had made their way through Armenian lines. She said her husband, Kayun, and a son-in-law were killed in front of her.

A 45-year-old man who had been shot in the back said: "We were walking through the brush. Then they opened up on us and people were falling all around. My wife fell, then my child."

Helicopters had to abandon attempts to rescue survivors when they, too, came under fire. They returned with reports of "mountainsides filled with corpses". Others spoke of terrible mutilations, with many of the wounded being shot in the legs and groin.

The massacre has provoked fears that the already bitter fighting in Nagorno Karabakh, a mostly Armenian enclave surrounded by Azerbaijani territory, could flare completely out of control. Though more than 1,000 have died since civil war broke out four years ago, a massacre on this scale seems likely to lead to all-out war.

The survivors said 2,000 others, some of whom had

Continued on page 26

Les assaillants ont commencé par tuer presque tous les soldats et volontaires qui tentaient de défendre les femmes et enfants. Puis ils ont tourné leurs armes vers les réfugiés terrifiés. Les rares survivants ont décrit plus tard ce qui s'est passé : « C'est alors que le véritable massacre a commencé », raconte Azer Hajiyev, un des trois soldats qui ont survécu. « Les Arméniens n'ont pas cessé de tirer. Puis ils ont commencé à découper les gens avec leurs couteaux et baïonnettes. »

« Ils tiraient, tiraient, tiraient », répète Raisa Aslanova, arrivée à Agdam avec d'autres

femmes et enfants qui ont réussi à passer les lignes arméniennes. Elle raconte que son mari Kayun et un de ses gendres ont été massacrés devant elle.

Un homme de quarante-cinq ans, qui a été blessé par une balle dans le dos, ajoute : « On était en train de traverser les broussailles. Puis ils ont ouvert le feu et les gens sont tombés tout autour. Ma femme est tombée, puis mon enfant. »

Les hélicoptères ont dû abandonner leurs tentatives de secourir les survivants après avoir été aussi l'objet de tirs. Ils sont revenus porter le témoignage de « flancs de montagne jonchés de cadavres ». D'autres témoins parlent de terribles mutilations, beaucoup de blessés ayant été atteints par des balles aux jambes et à l'aine.

Le massacre fait craindre que les déjà redoutables combats au Haut-Karabakh, une enclave à majorité arménienne en territoire azerbaïdjanais, ne deviennent totalement hors de contrôle. Même si plus de mille personnes sont mortes depuis que la guerre civile a commencé il y a quatre ans, un massacre de cette ampleur pourrait bien mener à une guerre totale.

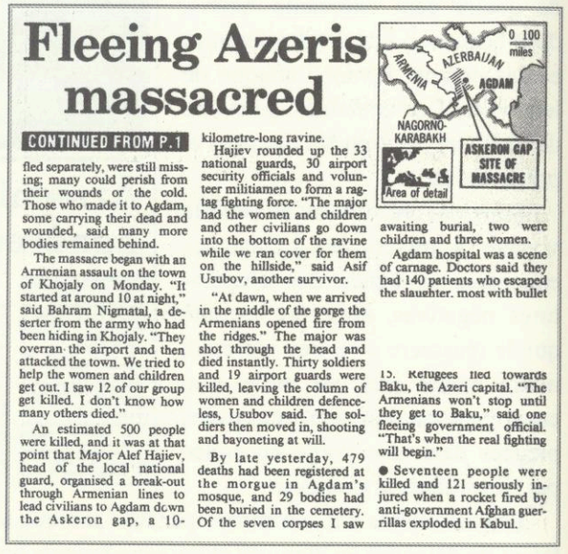
MASSACRE D'AZÉRIS DANS LEUR FUITE

[suite de la page 1]

Selon les survivants, deux mille autres, dont certains s'étaient enfuis séparément, sont toujours portés disparus et beaucoup d'entre eux pourraient succomber à leurs blessures ou au froid. Ceux qui ont réussi à atteindre Agdam, certains portant leurs morts ou leurs blessés, déclarent qu'ils ont laissé quantité de cadavres derrière eux.

Le massacre a débuté lundi par une attaque arménienne sur la ville de Khodjaly. « Elle a commencé vers dix heures du soir », raconte Bahram Nigmatal, un déserteur qui se cachait à Khodjaly. « Ils ont pris l'aéroport et puis attaqué la ville. On a essayé d'aider les femmes et les enfants à s'enfuir. J'ai vu douze d'entre nous se faire tuer. Je ne sais pas combien d'autres sont morts. »

On estime qu'environ cinq cents personnes ont été tuées. C'est alors que le chef de la



Fleeing Azeris massacred

CONTINUED FROM P.1

fled separately, were still missing; many could perish from their wounds or the cold. Those who made it to Agdam, some carrying their dead and wounded, said many more bodies remained behind.

The massacre began with an Armenian assault on the town of Khojaly on Monday. "It started at around 10 at night," said Bahram Nigmatal, a deserter from the army who had been hiding in Khojaly. "They overran the airport and then attacked the town. We tried to help the women and children get out. I saw 12 of our group get killed. I don't know how many others died."

An estimated 500 people were killed, and it was at that point that Major Alef Hajiev, head of the local national guard, organised a break-out through Armenian lines to lead civilians to Agdam down the Askeron gap, a 10-kilometre-long ravine.

Hajiev rounded up the 33 national guards, 30 airport security officials and volunteer militiamen to form a rag-tag fighting force. "The major had the women and children and other civilians go down into the bottom of the ravine while we ran cover for them on the hillside," said Asif Usubov, another survivor.

"At dawn, when we arrived in the middle of the gorge the Armenians opened fire from the ridges." The major was shot through the head and died instantly. Thirty soldiers and 19 airport guards were killed, leaving the column of women and children defenceless, Usubov said. The soldiers then moved in, shooting and bayoneting at will.

By late yesterday, 479 deaths had been registered at the morgue in Agdam's mosque, and 29 bodies had been buried in the cemetery. Of the seven corpses I saw awaiting burial, two were children and three women.

Agdam hospital was a scene of carnage. Doctors said they had 140 patients who escaped the slaughter, most with bullet

15. Refugees fled towards Baku, the Azeri capital. "The Armenians won't stop until they get to Baku," said one fleeing government official. "That's when the real fighting will begin."

● Seventeen people were killed and 121 seriously injured when a rocket fired by anti-government Afghan guerrillas exploded in Kabul.

garde nationale régionale, le major Alif Hajiyev, a organisé une sortie à travers les lignes arméniennes pour conduire les civils vers Agdam en passant par le col d'Askeran, un ravin de dix kilomètres de long. Hajiyev avait rassemblé trente-trois gardes nationales, trente membres des forces de sécurité de l'aéroport, et des miliciens volontaires. « Le major a fait descendre au fond du ravin femmes, enfants et autres civils pendant que nous les couvrions depuis les hauteurs», précise Asif Usubov, autre survivant.

« À l'aube, quand nous sommes arrivés au milieu de la gorge, les Arméniens ont ouvert le feu depuis les crêtes. » Usubov continue son histoire. Le major, atteint à la tête, est mort sur le coup. Trente soldats et dix-neuf gardes de l'aéroport ont également été tués, laissant la colonne de femmes et d'enfants sans défense. Les soldats ont pris position immédiatement, tirant et taillant à la baïonnette sans distinction. Quatre cent soixante-dix-neuf morts ont déjà été inscrits à la morgue d'Agdam et vingt-neuf corps ont été enterrés au cimetière tard hier soir. Des sept corps que j'ai pu voir qui attendaient d'être ensevelis, deux appartenaient à des enfants et trois à des femmes.

L'hôpital d'Agdam était une scène de carnage. Selon les médecins, ils étaient en train de soigner cent quarante patients qui avaient échappé à la boucherie, la plupart atteints par balles ou portant de profondes blessures par arme blanche.

Cependant ils ne se trouvaient pas en sécurité à Agdam non plus. Vendredi soir, des roquettes sont tombées sur la ville, détruisant plusieurs bâtiments et tuant une quinzaine de personnes. Des réfugiés se sont enfuis vers Bakou, la capitale azérie. « Les Arméniens ne s'arrêteront pas avant d'arriver à Bakou », commente un haut fonctionnaire du gouvernement en fuite. « C'est là que les vrais combats vont commencer. »

The Times, le 2 mars, 1992

LES COLLINES JONCHÉES DE CADAVRES AU HAUT-KARABAKH

Anatol Lieven a été visé par des tirs en accompagnant les forces aériennes azerbaïdjanaises pour enquêter sur les massacres supposés de réfugiés par les troupes arméniennes

C'est en survolant à faible altitude les collines enneigées du Haut-Karabakh que nous avons vu les cadavres éparpillés. Les réfugiés ont été apparemment abattus en pleine course. Un film azerbaïdjanais des lieux que nous avons survolés, projeté par la suite aux journalistes, montre des dizaines de cadavres en différents points des collines.

Les Azerbaïdjanais prétendent que pas moins de mille de leurs compatriotes sont morts tandis qu'ils fuyaient Khodjaly, la ville prise par les Arméniens la semaine dernière. On estime que quatre mille autres sont blessés, morts de froid ou portés disparus. L'Arménie a réfuté ces allégations.

Nous étions sept accroupis dans le cockpit d'un hélicoptère d'attaque Mi-24 azerbaïdjanais qui nous emmenait enquêter sur le massacre présumé. Tout d'un coup il y eut un choc sourd contre la carlingue, l'éclair rouge d'une balle traçante dépassa l'aileron gauche, et le véhicule se mit à tanguer violemment. Il vira brusquement, et on entendit un bruit assourdissant venant du canon situé sous l'aileron : l'équipage ouvrait le feu à son tour.

Nous venions de nous faire tirer dessus par un poste anti-aérien arménien. L'aéronef vira à nouveau, plongea vers la gauche, et on eut l'impression de piquer tout droit à l'intérieur d'une vallée. La terre brune monta d'un seul coup au-dessus de nos têtes, puis l'hélicoptère vira encore en suivant les contours du terrain tandis que notre équipage ripostait.

Plus tard, nous apprîmes qu'un hélicoptère civil que nous escortions avait réussi à se poser sans encombre à Nakhtchivanik, dans l'est de l'enclave contestée du Haut-Karabakh, pour y récupérer un certain nombre de corps. En fait, nous avions été attaqués par les forces terrestres ainsi que par un hélicoptère arménien, que j'avais aperçu plusieurs fois à travers les hublots, ses canons crachant le feu, mais que j'avais cru être de « notre côté ». Nous avions d'abord entrepris une opération de secours qui s'était transformée en mission de combat.

Notre groupe était composé de l'hélicoptère civil et de deux hélicoptères d'attaque soviétiques Mi-24 de l'armée azerbaïdjanaise, surnommés « crocodiles » en raison de leur blindage. Le nôtre était le second « crocodile ». La mission de l'hélicoptère civil était d'atterrir dans la montagne pour y récupérer des corps. Les hélicoptères d'attaque étaient là pour le couvrir en cas de besoin.

L'opération témoignait de façon frappante de la désintégration des forces armées soviétiques, car notre pilote était un officier russe. Un fonctionnaire azerbaïdjanais nous a raconté qu'il y avait maintenant cinq hélicoptères militaires ex-soviétiques (et leurs pilotes) qui combattaient pour l'Azerbaïdjan. C'était probablement un compatriote de notre pilote russe qui pilotait l'hélicoptère ennemi contre lequel nous nous battions.

Nous avions décollé de l'aéroport d'Agdam samedi juste avant dix-sept heures en direction des montagnes du Karabakh sous contrôle arménien – une muraille blanche au loin. L'hélicoptère civil récupéra quatre cadavres, et c'est au cours de cette mission et de la précédente qu'un cameraman azerbaïdjanais a filmé les dizaines de cadavres qui jonchent les flancs de la montagne. Puis nous redécollâmes à la hâte, revenant avec précipitation vers les lignes azerbaïdjanaises. Sur la dernière colline avant la plaine (et la sécurité), des canonniers azéris levèrent la tête à notre passage.

De retour à l'aéroport d'Agdam, nous regardâmes de plus près les corps ramenés par l'hélicoptère civil : il y avait là deux vieillards et une petite fille, couverts de sang, les membres tordus par le froid et la rigidité cadavérique. Ils avaient été tués par balles.

Que pensait notre pilote russe de la tragédie, de notre accrochage et de la guerre au Haut-Karabakh ? Il nous sourit gaiement, et, refusant poliment de répondre à nos questions, s'en alla d'un pas ferme vers le dîner.

Corpses litter hills in Karabakh

***Anatol Lieven** comes under fire while flying with Azerbaijani forces to investigate the alleged mass killings of refugees by Armenian troops*

As we swooped low over the snow-covered hills of Nagorno-Karabakh we saw the scattered corpses. Apparently, the refugees had been shot down as they ran. An Azerbaijani film of the places we flew over, shown to journalists afterwards, showed dozens of corpses lying in various parts of the hills.

The Azerbaijanis claim that as many as 1,000 have died in a mass killing of Azerbaijanis fleeing from the town of Khodjaly, seized by Armenians last week. A further 4,000 are believed to be wounded, frozen to death or missing. Armenia has denied these claims.

Seven of us squatted in the cabin of an Azerbaijani M24 attack helicopter as we flew to investigate the claims of the mass killings. Suddenly there was a thump against the underside of the aircraft, a red flash of tracer ripped past the starboard wing, and the helicopter rocked sharply. We swung round, and there was a deafening burst of fire from the cannon under our wing as the helicopter crew returned fire.

We had been fired on from an Armenian anti-aircraft post. We swung round again, tipped to starboard and appeared to dive straight down into a valley. The brown earth swooped around our heads, the helicopter swung round again and followed the contours of the ground. Our cannon fired repeated blasts.

Later it emerged that a civilian helicopter that we had been escorting had landed successfully at Nakhichevanik in the east of the disputed enclave of Nagorno-Karabakh, to pick up some of the dead. We had, in fact, been attacked both from the ground and by an Armenian helicopter. I had seen the helicopter intermittently through the window, its cannons firing, but had thought that it was on "our side". We had embarked on a search-and-rescue flight that had become a combat mission.

Our flight consisted of the civilian passenger helicopter and two M24 Soviet attack helicopters in the Azerbaijani service, nicknamed flying crocodiles for their armour. Our party was in the second crocodile. The civilian helicopter's job was to land in the mountains and pick up bodies. The attack helicopters were there to give covering fire if necessary.

The operation showed a striking sign of the disintegration of the Soviet armed forces because our pilot was a Russian officer. An Azerbaijani official told us that there were now five former Soviet military helicopters — and their pilots — fighting for Azerbaijan. "They have signed contracts to fly for us," he said. The helicopter we engaged in combat was most probably flown by a brother-officer of our Russian pilot.

We had taken off just before 5pm on Saturday from Agdam airfield, and headed for the Armenian-controlled mountains of Karabakh, a sheer white wall in the distance. The civilian helicopter picked up four corpses, and it was during this and a previous mission that an Azerbaijani cameraman filmed the several dozen bodies on the hillsides. We then took off again in a hurry and sped back towards Azerbaijani lines. Azerbaijani gunners on the last hill before the plain — and safety — gazed up at us as we passed.

Back at the airfield in Agdam, we took a look at the bodies the civilian helicopter had picked up, they included two old men and a small girl who were covered with blood, their limbs contorted by the cold and rigor mortis. They had been shot.

What did our Russian pilot think of the tragedy, our close shave, and the war in Nagorno-Karabakh? He gave us a cheerful grin, politely declined to answer questions, and marched off to dinner.

Komsomolskaïa Pravda, le 3 mars, 1992

KHODJALY : CETTE NUIT N'EN FINIT PAS

ВААП умер,
но похороны откладываются

Ходжалы: та ночь все не кончается

Ces photos nous ont été fournies par Oleg Alexandrovitch Litvine, photographe de « Heber Service ». Il les avait prises pendant la tragédie de Khodjaly.

La première d'entre elles représente le commandant Alif Hajiyev qui dirigeait la défense de la ville. Sur cette photo, nous le voyons encore vivant… Il est mort en essayant de sauver un groupe de personnes des tirs croisés. Sa femme biélorusse est restée veuve avec deux enfants.

Et voilà deux garçons, deux frères germains qui ont eu de la chance. Ils sont tous deux vivants, maintenant à l'hôpital à Agdam. Ces deux frères se ressemblent, tout comme leurs blessures causées par balles. L'un est blessé à la main, l'autre à la poitrine.

Et voici des tombes. Ici elles sont de plus en plus nombreuses. Cependant toutes les victimes de cette nuit horrible ne sont pas encore pleurées et enterrées puisqu'il est difficile de sortir les corps de la zone de conflit. À Bakou, des veillées funèbres ont eu lieu dans les mosquées ainsi qu'à l'église orthodoxe et à la synagogue pour honorer la mémoire des morts de Khodjaly.

Selon les informations récentes du service de presse du président de l'Azerbaïdjan, pendant la prise de la ville de Khodjaly par les troupes arméniennes, plus de trois cents otages ont été capturés. Entre cinq cents et mille civils qui ont essayé de quitter Khodjaly ont été pris sur la route d'Agdam et plusieurs ont été tués. Des petits groupes d'habitants de Khodjaly pénètrent à Agdam et ramènent de la zone de combat leurs tués et leurs blessés. Latchin et Choucha, localités azerbaïdjanaises au Karabakh, sont toujours soumises à un bombardement intense. Toute communication avec elles est impossible.

Selon R. Agayev, attaché de presse du Président, de nombreux groupes arméniens armés et équipés de véhicules blindés, se massent sur une longueur de cent vingt kilomètres, du côté arménien de la frontière arméno-azerbaïdjanaise.

O. Tekhmenev

Le comité des journalistes indépendants de l'Azerbaïdjan et des médias accrédités par la République invite leurs collègues journalistes en Azerbaïdjan pour que ces derniers voient de leurs propres yeux ce qui se passe dans le pays, pour qu'ils en tirent leurs propres conclusions et présentent aux gens des informations objectives.

Téléphone : 95-85-37, 93-64-94. Fax : 94-89-53, 93-73-40.

Le comité est prêt à se charger de toute l'organisation et à prendre en charge tous les frais de déplacement.

The Irish Times, le 3 mars, 1992

DES CADAVRES JONCHENT LES CHAMPS DE LA MORT DU HAUT-KARABAKH

Par Stephane Bentura, à Agdam, Azerbaïdjan

Raidis par la mort et le froid, les cadavres mutilés d'Azéris fauchés en tentant de fuir une offensive arménienne au Haut-Karabakh étaient toujours accrochés au flanc de la colline enneigée hier, presque une semaine après l'attaque.

Des journalistes venus en hélicoptère militaire d'Agdam, juste à l'est de l'enclave azerbaïdjanaise qui fait l'objet du conflit, ont compté trente-et-un corps, dont beaucoup sont morts d'une balle dans la tête à bout portant, tandis que d'autres ont été scalpés. Parmi les hommes, femmes ou enfants morts, plusieurs avaient eu les doigts tranchés.

Des bénévoles avaient ramassé vingt autres corps, et devaient les ramener à Agdam, où ils doivent être exposés aujourd'hui à la mosquée.

A macabre harvest: An Azeri policeman removes the body of a child in Nagorno-Karabakh yesterday. AFP photograph.

Corpses scattered over killing fields of Nagorno-Karabakh

STIFFENED by death and cold, the mutilated corpses of Azeris mown down as they fled an Armenian offensive in Nagorno-Karabakh clung to the snow-covered hillside yesterday almost one week after the attack.

Journalists flown in by army helicopter from Agdam just east of the disputed enclave within Azerbaijan counted 31 bodies, many shot through the head at point-blank range, while some had been scalped. Still others among the dead men, women and children had fingers missing.

Volunteers had collected another 20 bodies and were to take them back to Agdam where they are to be displayed today at the local mosque.

The journalists saw the corpses

AZERBAIJAN

Stephane Bentura, Agdam

in the hills above the village of Askeran amid charges by Azerbaijani authorities and refugees that more than 1,000 people were killed after Armenian forces attacked the Azeri village of Khodjali.

At the last former Soviet soldiers began withdrawing from the enclave, Armenia reiterated denials that its militants had massacred men, women and children fleeing the carnage across snow-covered mountain passes. But dozens of corpses scattered over the hilltop fields of Nagorno-Karabakh lent credence to Azeri reports of a massacre.

The attack came as the refugees fled an onslaught on the airport of Nagorno-Karabakh's main town Stepanakert, located at Khodjali, a village of some 3,000 people.

The corpses of a woman — her legs half-open — clutched her baby in death, drawing tears from the Azerbaijani militiamen accompanying the journalists, who spent 15 minutes in the area.

The refugees scarcely had time to dress before fleeing from Khodjali into the night. Many of those killed had their arms spread wide as if they had tried to surrender.

According to an Azeri pilot, several dozen corpses were still in the nearby woods, but too close to Armenian positions on the "front line" in Nagorno-Karabakh to be viewed.

The 20 bodies recovered by the volunteers were stacked in piles. They had been gathered during a fragile truce agreed with Armenian fighters a few hundred yards away.

Mr Zakhid Dzhabarov (32) said he lost his wife and son in the "massacre" by the Armenians. He said about 60 bodies were collected yesterday, while 30 residents and fighters from Khodjali had already been buried.

According to Mr Dzhabarov, after hours of desperate flight across the mountains, several hundred Khodjali refugees reached the hills between Askeran and Nakhichevanik at dawn last Wednesday.

Then, he said, "two armoured vehicles opened fire without warning. Everyone began to run and tried to return in the forest. Armenian infantrymen came up from Askeran and opened fire on everything that moved."

He said he saved himself by diving into a snow-filled ditch with three friends.

According to Mr Dzhabarov, the Armenians captured 300 people after surrounding them in the woods. "The 200 others were killed, or wounded and finished off at point-blank range."

Mr Dzhabarov claimed that "youths, old men and women then came from Askeran and looted the corpses." — (AFP, Reuter)

Les journalistes ont vu les corps dans les collines au-dessus du village d'Askeran, alors que les autorités azerbaïdjanaises et les réfugiés dénoncent la mort de plus de mille personnes dans l'attaque du village azéri de Khodjaly par les forces arméniennes.

Alors que les derniers soldats ex-soviétiques commencent à se retirer de l'enclave, l'Arménie dément à nouveau que ses miliciens aient massacré hommes, femmes et enfants qui fuyaient le carnage à travers les cols des montagnes enneigées. Cependant, la découverte de dizaines de cadavres sur les champs de la mort du Haut-Karabakh est venue corroborer les récits azéris des massacres.

L'attaque a eu lieu alors que les réfugiés fuyaient un assaut sur l'aéroport de Stepanakert, la ville principale du Haut-Karabakh, situé à Khodjaly, une ville de trois mille habitants.

Le cadavre d'une femme, les yeux à moitié ouverts, qui serrait son bébé contre elle, a ému

aux larmes les miliciens azerbaïdjanais accompagnant les journalistes, qui ne sont restés qu'un quart d'heure dans la région. Les réfugiés avaient à peine eu le temps de s'habiller avant de fuir Khodjaly en pleine nuit. Beaucoup de cadavres avaient les bras grand ouverts, comme s'ils avaient tenté de se rendre.

Selon un pilote azéri, plusieurs dizaines de cadavres se trouvaient encore dans les bois avoisinants, mais trop proches des positions arméniennes sur la « ligne de front » du Haut-Karabakh pour être repérés.

Les vingt cadavres récupérés par les bénévoles ont été entassés. Ils ont été ramassés lors d'une trêve fragile accordée par les combattants arméniens situés à quelques centaines de mètres de distance.

M. Zahid Jabbarov, trente-deux ans, raconte qu'il a perdu sa femme et son fils lors du « massacre » perpétré par les Arméniens. Une soixantaine de cadavres, ajoutait-il, avait été récupérée hier, alors qu'on avait déjà enterré cinquante habitants et combattants de Khodjaly.

Selon Z. Jabbarov, après quelques heures d'une fuite désespérée à travers les montagnes, plusieurs centaines de réfugiés de Khodjaly ont enfin atteint les collines entre Askeran et Nakhtchivanik, mercredi dernier, à l'aube.

« Et puis », raconte-t-il, « deux véhicules blindés ont ouvert le feu sans crier gare. Tout le monde s'est mis à courir, pour tenter de retourner dans la forêt. C'est alors que des troupes d'infanterie arméniennes, arrivées d'Askeran, ont ouvert le feu sur tout ce qui bougeait. »

Il ajoute qu'il en a réchappé avec trois amis en plongeant dans un fossé rempli de neige.

Selon Z. Jabbarov, les Arméniens ont capturé trois cents prisonniers qu'ils avaient encerclés dans les bois. « Les deux cents autres ont été tués, blessés, ou achevés à bout portant. »

Z. Jabbarov ajoute que « des hommes et femmes, jeunes et vieux, sont venus alors d'Askeran pour dévaliser les cadavres. » [AFP, Reuter.]

The New York Times, le 3 mars, 1992

RÉCITS D'UN MASSACRE PERPÉTRÉ PAR LES ARMÉNIENS

Agdam, Azerbaïdjan, le 2 mars [Reuters] – Aujourd'hui, des éléments récents apportent de nouvelles preuves d'un massacre de civils par des miliciens arméniens au Haut-Karabakh, une enclave d'Azerbaïdjan à majorité arménienne.

Azerinform, l'agence de presse azerbaïdjanaise, a rapporté de nouveaux tirs de missiles arméniens dimanche soir sur la ville de Choucha, à population majoritairement azerbaïdjanaise. Selon elle, il y a eu plusieurs blessés dans une autre attaque, tôt ce matin, cette fois-ci sur le camp de Venjali.

La République d'Arménie a démenti de nouveau que ses miliciens aient tué mille personnes la semaine dernière dans la ville de Khodjaly, à population azerbaïdjanaise, en massacrant hommes, femmes et enfants qui fuyaient le carnage à travers les cols de montagne enneigés.

Cependant, la découverte de dizaines de cadavres dans la région a rendu vraisemblables les récits de massacre azerbaïdjanais.

Massacre by Armenians Being Reported

AGDAM, Azerbaijan, March 2 (Reuters) — Fresh evidence emerged today of a massacre of civilians by Armenian militants in Nagorno-Karabakh, a predominantly Armenian enclave of Azerbaijan.

The Azerbaijani press agency Azerinform reported renewed Armenian missile fire on the Azerbaijani-populated town of Shusha on Sunday night. It said several people had been wounded in another attack, on the settlement of Venjali, early today.

The republic of Armenia reiterated denials that its militants had killed 1,000 people in the Azerbaijani-populated town of Khojaly last week and had massacred men, women and children fleeing the carnage across snow-covered mountain passes.

But dozens of bodies scattered over the area lent credence to Azerbaijani reports of a massacre.

Scalping Reported

Azerbaijani officials and journalists who flew briefly to the region by helicopter brought back three dead children with the backs of their heads blown off. They said shooting by Armenians had prevented them from retrieving more bodies.

"Women and children had been scalped," said Assad Faradzhev, an aide to Nagorno-Karabakh's Azerbaijani Governor. "When we began to pick up bodies, they began firing at us."

The Azerbaijani militia chief in Agdam, Rashid Mamedov, said: "The bodies are lying there like flocks of sheep. Even the fascists did nothing like this."

Near Agdam on the outskirts of Nagorno-Karabakh, a Reuters photographer, Frédérique Lengaigne, said she had seen two trucks filled with Azerbaijani bodies.

"In the first one I counted 35, and it looked as though there were almost as many in the second," she said. "Some had their heads cut off, and many had been burned. They were all men, and a few had been wearing khaki uniforms."

Ethnic violence and economic crisis threaten to tear apart the Commonwealth of Independent States, created by 11 former Soviet republics in December. The commonwealth has been powerless in the face of the ethnic hatred rekindled in the age-old dispute between Christian Armenia and Muslim Azerbaijan.

The 366th Motorized Infantry Regiment, the last frail buffer separating the two warring ethnic groups,started its withdrawal, the Itar-Tass press agency said. The two sides made no attempt to interfere, the news service said.

Four years of fighting in Nagorno-Karabakh have killed 1,500 to 2,000 people. The last week's fighting has been the most savage yet.

The 366th Regiment, based in Stepanakert, the capital of Nagorno-Karabakh, has been caught at the center of fighting in which at least three of its soldiers were killed late last month.

VICTIMES SCALPÉES

Des officiels et journalistes azerbaïdjanais, partis survoler la région en hélicoptère, ont ramené trois enfants morts, l'arrière du crâne explosé. Selon eux, les tirs arméniens les ont contraints à renoncer à récupérer d'autres corps.

« Femmes et enfants ont été scalpés », a déclaré Assad Faradjov, conseiller du gouverneur azerbaïdjanais du Haut-Karabakh. Quand nous avons commencé à ramasser les corps, ils se sont mis à nous tirer dessus. »

Rashid Mammadov, chef de la milice à Agdam, a confirmé que: « Les cadavres sont répandus là-bas comme des troupeaux de moutons. Même les fascistes n'ont jamais fait une chose pareille. »

Près d'Agdam, à la périphérie du Haut-Karabakh, une photographe de Reuters, Frédérique Lengaigne, a aperçu deux camions remplis de cadavres azerbaïdjanais.

« J'en ai compté trente-cinq dans le premier et il m'a semblé qu'il y en avait autant dans l'autre. Plusieurs avaient été décapités et beaucoup brûlés. Tous étaient des hommes, et quelques-uns portaient des uniformes kaki », a-t-elle précisé.

La violence ethnique, ainsi que la crise économique menacent de faire éclater la Communauté d'États indépendants créée en décembre dernier par onze des anciennes républiques soviétiques. La communauté s'est montrée impuissante face à la haine interethnique ravivée par l'ancien conflit entre l'Arménie chrétienne et l'Azerbaïdjan musulman.

Selon l'agence de presse Itar-Tass, le 366e régiment, dernier tampon fragile entre Arméniens et Azerbaïdjanais, a commencé à se retirer. Les deux parties n'ont fait aucune tentative pour intervenir dans ce processus, a précisé l'agence.

Quatre ans de combats au Haut-Karabakh ont fait entre mille cinq cents et deux mille victimes. Les affrontements de la semaine dernière ont été les plus féroces à ce jour. Le 366e régiment, basé à Stepanakert, capitale du Haut-Karabakh, a été au centre des hostilités et au moins trois de ses soldats ont été tués à la fin du mois dernier.

The Times, le 3 mars, 1992

Le conflit ethnique dégénère en guerre ouverte sur fond de désintégration de l'ancienne constellation soviétique

DES CADAVRES MARQUENT LE SITE D'UN MASSACRE AU KARABAKH

Par Anatol Lieven à Agdam

Éparpillés dans l'herbe desséchée et parmi les buissons dans un petit vallon et, plus loin, au flanc de la colline, gisent les corps abandonnés par les forces arméniennes après le massacre mercredi dernier de réfugiés azerbaïdjanais.

On peut voir de là la ville d'Askeran, contrôlée par les Arméniens ainsi que la périphérie du quartier général azerbaïdjanais à Agdam. Les victimes étaient sur le point de trouver refuge derrière leurs propres lignes.

Nous sommes arrivés ici hier après-midi par hélicoptère alors que les dernières troupes de la Communauté des États indépendants commençaient à se retirer, nullement gênées par les belligérants, le général Boris Gromov, qui jadis supervisa le retrait soviétique d'Afghanistan, étant arrivé en avion à Stepanakert pour faciliter leur départ.

Une trêve locale a été mise en place afin de permettre aux Azerbaïdjanais de ramasser leurs morts et de recueillir les réfugiés qui peuvent encore se trouver cachés dans les collines et les bois. Deux hélicoptères d'attaque décrivent des cercles au-dessus de nous, surveillant les positions arméniennes toutes proches.

On a pu compter au total trente-et-un cadavres sur ce site. Au moins trente-et-un autres ont été amenés à Agdam au cours des cinq derniers jours. Ces chiffres ne prennent pas en

Ethnic feuding spawns open conflict as former Soviet periphery crumbles

Bodies mark site of Karabakh massacre

FROM ANATOL LIEVEN IN AGDAM

SCATTERED amid the withered grass and bushes along a small valley and across the hillside beyond are the bodies of last Wednesday's massacre by Armenian forces of Azerbaijani refugees.

From that hill can be seen both the Armenian-controlled town of Askeran and the outskirts of the Azerbaijani military headquarters of Agdam. Those who died very nearly made it to the safety of their own lines.

We landed at this spot by helicopter yesterday afternoon as the last troops of the Commonwealth of Independent States began pulling out. They left unhindered by the warring factions as General Boris Gromov, who oversaw the Soviet withdrawal from Afghanistan, flew to Stepanakert to ease their departure.

A local truce was enforced to allow the Azerbaijanis to collect their dead and any refugees still hiding in the hills and forest. All the same, two attack helicopters circled continuously overhead, watching the nearby Armenian positions.

In all, 31 bodies could be counted at the scene. At least another 31 have been taken into Agdam over the past five days. These figures do not include civilians reported killed when the Armenians stormed the Azerbaijani town of Khodjaly on Tuesday night. The figures also do not include other as yet undiscovered bodies.

Zahid Jabarov, a survivor of the massacre, said he saw up to 200 people shot down at the point we visited, and refugees who came by different routes have also told of being shot at repeatedly and of leaving a trail of bodies along their path. Around the bodies we saw were scattered possessions, clothing and personal documents. The bodies themselves have been preserved by the bitter cold which killed others as they hid in the hills and forest after the massacre. All are the bodies of ordinary people, dressed in the poor, ugly clothing of workers.

Of the 31 we saw, only one policeman and two apparent national volunteers were wearing uniform. All the rest were civilians, including eight women and three small

compte les civils portés disparus lors de l'assaut arménien sur la ville azerbaïdjanaise de Khodjaly, mardi soir, pas plus que les corps qui restent à retrouver.

Zahid Jabbarov, un survivant du massacre, a raconté qu'il a vu jusqu'à deux cents personnes abattues à l'endroit que nous avons visité, et les réfugiés arrivés par d'autres routes ont raconté eux aussi qu'on leur a tiré dessus à maintes reprises et qu'ils ont laissé derrière eux de nombreux cadavres. Tout autour des cadavres que nous avons vus, se trouvent éparpillés des objets, vêtements et papiers personnels. Les corps eux-mêmes ont été préservés par les températures glaciales, qui par ailleurs ont fait de nombreuses autres victimes qui s'étaient cachées dans les collines et les forêts après le massacre. Tous ces corps sont ceux de gens ordinaires, pauvrement et grossièrement vêtus.

Sur les trente-et-un corps que nous avons vus, seuls un policier et deux probables volontaires nationaux portent un uniforme. Tous les autres sont des civils, dont huit femmes et trois jeunes enfants. Deux groupes, sans doute des familles, sont tombés ensemble, les enfants encore dans les bras des femmes. Plusieurs, dont une petite fille, présentent de terribles blessures à la tête : seul son visage subsiste. Les survivants racontent qu'ils ont vu les Arméniens exécuter à bout portant des fugitifs déjà à terre.

The Guardian, le 3 mars, 1992

L'ARMÉE ABANDONNE LE KARABAKH À SES MASSACRES

Des cadavres témoignent du massacre commis par les Arméniens. Reportage de Karl Waldron à Stepanakert et de Brian Killen de l'agence Reuter à Agdam, Azerbaïdjan.

Alors que les derniers soldats de la Communauté d'États indépendants qui se trouvaient dans le Haut-Karabakh se retiraient hier soir de l'enclave caucasienne, de nouvelles preuves du massacre de civils azerbaïdjanais par les milices arméniennes se faisaient jour.

Selon l'agence de presse russe Itar-Tass, le 366e régiment de l'ex-armée soviétique a commencé son retrait, faisant disparaître le dernier tampon séparant les combattants arméniens et azéris. Le régiment a commencé son retrait de la capitale de l'enclave, Stepanakert, sous le commandement du général Boris Gromov, l'homme qui supervisa le retrait soviétique d'Afghanistan. Selon Tass, le QG militaire transcaucasien a annoncé: « Des colonnes d'équipement et de personnels sont en cours de retrait, avec divers équipements d'aide au combat et de défense. Les parties belligérentes du Haut-Karabakh ne font pas obstacle à leurs mouvements. »

Avant le retrait, de nombreux soldats et parachutistes de la CEI, équipés de fusils mitrailleurs, avaient été déployés en position de défense partout dans la ville, au milieu des ruines des bâtiments bombardés. Des tanks ont également été positionnés aux alentours de la ville et sur sa place centrale, leurs tourelles pointées vers l'extérieur en signe d'avertissement.

L'Arménie, qui a réclamé hier l'intervention des Nations Unies pour éviter « d'autres

Army leaves Karabakh to its killings

Corpses attest to massacre by Armenians, report Karl Waldron in Stepanakert and Brian Killen of Reuter in Agdam, Azerbaijan

THE last soldiers of the Commonwealth of Independent States in Nagorno-Karabakh were pulling out of the Caucasian enclave last night as fresh evidence emerged that Armenian militants had carried out a massacre of Azerbaijani civilians.

The Russian news agency, Itar-Tass, said the 366th Armoured Division of the former Soviet army, had started its withdrawal, effectively removing the last buffer separating warring Armenians and Azeris. The division began leaving Stepanakert, the capital of the enclave, under the direction of General Boris Gromov, the man who oversaw the Soviet withdrawal from Afghanistan. "Columns of equipment and personnel are being withdrawn with all types of combat support and cover. The opposing sides in Nagorno-Karabakh are not hindering their movement," Tass quoted the Transcaucasian military headquarters as saying.

Before the withdrawal, CIS soldiers and paratroopers armed with rapid-fire rifles had been deployed extensively around the city in defensive positions amid the rubble of shell-torn buildings. Tanks were also positioned around the perimeter of the city and in its central square, their turret guns pointing outwards in warning.

Armenia, which yesterday called for United Nations involvement to avert "further tragedy", continued to deny that its militants had killed 1,000 people in the Azeri-populated town of Khojali last week and massacred men, women and children fleeing the carnage across snow-covered mountain passes.

But dozens of corpses lent credence to Azeri reports of a massacre. Azeri officials and journalists who flew briefly to the region by helicopter brought back three dead children with the backs of their heads blown off. Shooting by Armenians, they said, had prevented them from retrieving more bodies.

"Women and children had been scalped," said Assad Faradzhev, an aide to Nagorno-Karabakh's Azeri governor. Rashid Mamedov, a militia leader from Agdam on the outskirts of Nagorno-Karabakh, said: "When we began to pick up bodies, they [the Armenians] began firing at us. The bodies are lying there like flocks of sheep. Even the fascists did nothing like this."

Near Agdam a Reuter photographer, Frederique Langaigne, saw two trucks filled with Azeri corpses.

"In the first one I counted 35 and it looked as though there were almost as many in the second. Some had their heads cut off and many had been burned. They were all men and a few had been wearing khaki uniforms," she said.

The evidence of the slaughter has now been seen, filmed and documented by independent observers. Dozens of people were also reported yesterday to have been killed in the Azerbaijani town of Shusha from Armenian artillery and rocket fire. Such actions do not augur well for the Armenians in Stepanakert and Azerbaijan at large: acts of revenge are likely.

In the four years of fighting in Nagorno-Karabakh an estimated 1,500 to 2,000 people have been killed. The past week's fighting has been the most savage.

A CIS military commander, Lieutenant-General Saryan Baneyev, told Russian television his men would smash any attempt by either side to hinder the pullout.

Armenia's president, Levon Ter-Petrosyan, criticised the withdrawal. "This regiment, though not involved in military operations, was a stabilising factor. I think this measure is poorly thought through," he told parliament. "Taking this division out could further destabilise the situation in Nagorno-Karabakh."

Leader comment, page 20

tragédies », continuait à nier que ses miliciens soient responsables de la mort de mille personnes la semaine dernière dans la ville azérie de Khodjaly, massacrant hommes, femmes et enfants qui tentaient de fuir le carnage à travers les cols de montagne enneigés.

Cependant la découverte de dizaines de cadavres rend plus crédibles les récits azéris d'un massacre. Des officiels et journalistes azéris, partis brièvement pour la région en hélicoptère, ont ramené trois enfants morts, l'arrière du crâne explosé. Selon eux, les tirs arméniens les ont contraints à renoncer à récupérer d'autres corps.

« Femmes et enfants ont été scalpés », déclare Assad Faradjov, conseiller du gouverneur azéri du Haut-Karabakh. De son côté, Rachid Mammadov, chef de la milice à Agdam, à la frontière du Haut-Karabakh, confirme que: « Quand nous avons commencé à ramasser les corps, ils [les Arméniens] se sont mis à nous tirer dessus. Les cadavres sont répandus là comme des troupeaux de moutons. Même les fascistes n'ont jamais fait une chose pareille. »

Près d'Agdam, une photographe de Reuters, Frédérique Lengaigne, a aperçu deux camions remplis de cadavres d'Azéris.

« J'en ai compté trente-cinq dans le premier et il m'a semblé qu'il y en avait presque autant dans l'autre. Plusieurs avaient été décapités et beaucoup brûlés. Tous étaient des hommes, et quelques-uns portaient des uniformes kaki », raconte-t-elle.

Les preuves du carnage ont été vues, filmées et décrites par nombre d'observateurs indépendants. Des tirs d'artillerie et de roquettes arméniennes ont également fait des dizaines de victimes hier dans la ville azerbaïdjanaise de Choucha. De telles actions sont de mauvais augure pour les Arméniens de Stepakanert, et plus généralement pour l'Azerbaïdjan, des représailles étant probables.

Les quatre ans de combats au Haut-Karabakh ont fait de mille cinq cents à deux mille victimes selon les estimations. Les affrontements de la semaine dernière ont été les plus féroces.

Le lieutenant-général Saryan Baneyev, officier supérieur de la CEI, a déclaré à la télévision russe que ses hommes écraseraient toute tentative d'empêcher le retrait par l'une ou l'autre partie.

Le président arménien Levon Ter-Pétrossian a critiqué le retrait. « Ce régiment, même s'il n'était pas impliqué dans les opérations militaires, était un facteur de stabilisation. Je pense que cette décision n'a pas été bien réfléchie », a-t-il déclaré au Parlement. « Le retrait de ce régiment pourrait déstabiliser davantage la situation au Haut-Karabakh. »

Izvestia, le 4 mars, 1992, No 53

BAKOU EXPOSE LA TRAGÉDIE DE KHODJALY. EREVAN CONSIDÈRE L'ASSAUT DE LA VILLE COMME UN SUCCES MILITAIRE

Vassif Samédov, Serguei Taranov, Izvestia

Le 3 mars, le journal *Izvestia* a reçu une lettre adressée par des écrivains azerbaïdjanais à leurs collègues de l'ex-URSS au sujet de l'assaut récent [le 26 février] de la ville de Khodjaly au Haut-Karabakh, dont les Arméniens se sont emparés.

« … Une ville entière de dix mille habitants a été détruite », disent les auteurs de ce document. « Des milliers de personnes ont été tuées, d'autres ont été blessées et resteront infirmes à vie; il faut y ajouter les disparus, chassés de leurs maisons… Si on compare les villages azerbaïdjanais incendiés par des miliciens arméniens à Lidice, à Khatyn et à My Lai, alors la tragédie de Khodjaly est à comparer à celle d'Hiroshima. Oui, pour l'Azerbaïdjan dont la population est de seulement sept millions, l'extermination totale d'une ville de dix mille habitants est une blessure aussi profonde que la perte d'Hiroshima avec ses deux cent mille habitants ne l'était pour le Japon… Que Dieu vous protège de tragédies comme celle de Khodjaly. »

ИЗВЕСТИЯ

БАКУ СООБЩАЕТ О ТРАГЕДИИ В ХОДЖАЛЫ. ЕРЕВАН СЧИТАЕТ ШТУРМ ГОРОДА ВОЕННЫМ УСПЕХОМ

Республики СНГ обгоняют Швейцарию,

Дубоссары: ЖЕРТВ БЫЛО БОЛЬШЕ

ВОЕННЫЕ, БРОКЕРЫ, МАФИЯ

ВЕТЕР БЕСПАМЯТСТВА

Cette déclaration, tout émotionnelle et « subjective » qu'elle soit, ne doit pas passer inaperçue et exige une enquête. S'il est vrai que toute une ville et ses habitants ont été anéantis, il faut alors reconnaître que la guerre au Haut-Karabakh, née d'un conflit entre groupes ethniques, a atteint sa phase la plus horrible : une guerre visant à l'extermination mutuelle.

Mais que s'est-il passé à Khodjaly le 26 février ?

Il faut d'abord expliquer qu'il est aujourd'hui impossible de se procurer des informations objectives, précises et absolument fiables en ce qui concerne les événements du Haut-Karabakh. Chacune des parties belligérantes avance sa propre version, chacune a ses arguments « incontestables » obtenus non sans mal. Plus aucune organisation n'a de représentants sur le champ de bataille. Il est douteux qu'on puisse faire confiance aux estimations des commandants des forces de la CEI puisqu'ils sont accusés d'avoir impliqué dans le conflit le 366e régiment qui est encore stationné à Stepanakert [Khankendi]. Et pourtant…

Zaour Roustam-Zadé, représentant plénipotentiaire de la République d'Azerbaïdjan à Moscou a déclaré que:

« Selon des données préliminaires, près de mille personnes sont mortes à Khodjaly et mille cinq cents autres sont portées disparues, pour la plupart des civils. Notre plus grand malheur est qu'à présent personne n'est capable d'estimer les pertes, ni même d'enterrer décemment les gens tués sur leur propre terre. Des combattants arméniens ont pris et incendié Khodjaly. Le film tourné de l'hélicoptère par des journalistes étrangers et azerbaïdjanais fera peut-être la lumière sur cette situation. Nous amènerons ce film à Moscou le 4 mars, et nous le présenterons devant les médias ainsi qu'au grand public.

La destruction de la ville nous paraissait, hélas, prévisible. Il est certain que la partie arménienne a pour but de chasser définitivement les Azerbaïdjanais du Karabakh. Cinquante-trois villages de l'ancienne région autonome sur cinquante-quatre sont tombés sous le contrôle des combattants arméniens. Seule la ville de Choucha résiste. Tous les autres villages aux mains des adversaires sont en ruines, leurs maisons incendiées et leurs habitants tués.

Généralement, une attaque terroriste suit des négociations en vue d'une trêve. L'assaut de Khodjaly est en quelque sorte une réaction à l'entrevue des délégations azerbaïdjanaise et arménienne à Moscou avec la médiation du ministère des Affaires étrangères russe. Maintenant, on voit clairement ce que valent les « initiatives pacifiques » de l'Arménie. A-t-on vraiment besoin de négociations en guise d'écran de fumée? »

Selon Robert Arakilov, conseiller du représentant permanent de la République d'Arménie à Moscou :

« Les récits concernant 'la destruction' de Khodjaly font partie de la propagande azerbaïdjanaise. En fait, ce n'est pas une ville de dix mille habitants, mais un petit village à quelques kilomètres de Stepanakert, près de la route qui mène vers Askeran, une autre ville arménienne (du point de vue de sa population).

Quand les hostilités ont commencé, les chefs azerbaïdjanais ont très bien compris l'importance stratégique de Khodjaly. Ils se sont empressés d'attribuer le statut de ville à ce village dont le nom ne figure dans aucun ouvrage de référence plus ou moins sérieux [en effet, Khodjaly n'est pas mentionné dans le Grand dictionnaire encyclopédique de 1980. – *éd.*]. Des familles azerbaïdjanaises venant de régions éloignées s'y sont précipitées, ainsi que des Turcs Meskhètes chassés d'Ouzbékistan.

À Khodjaly, on peut contrôler entièrement l'aéroport de Stepanakert et tenir du même coup Stepanakert dans sa ligne de tirs. C'est ce qui s'est passé quotidiennement pendant ces derniers mois.

Un détachement spécial de la police azerbaïdjanaise et d'autres troupes ont utilisé l'artillerie. C'est de Khodjaly qu'on ajustait la cible des lance-roquettes 'Grad' qui tiraient de Choucha. L'adversaire a réussi à bloquer l'aéroport, ce qui nous a privés de toute possibilité de recevoir médicaments et provisions. C'est pourquoi les chefs du Haut-Karabakh ont décidé de liquider le foyer du banditisme. Il est vrai que l'assaut de Khodjaly a été réalisé avec succès le 26 février ».

« Combien de civils y avait-il au moment de l'assaut ? »

« Il n'y en avait presque pas, car la plupart d'entre eux avaient déjà quitté la ville à cause des combats acharnés. Je répète que Khodjaly est devenu un des pivots stratégiques de la guerre. La conquête de ce village a été dictée par la logique militaire. Dès que les troupes arméniennes sont entrées dans la ville, les civils ont pu partir par un 'corridor' entre les parties belligérantes. Selon une déclaration du gouvernement du Haut-Karabakh, quarante familles de Turcs Meskhètes ont été mises sous protection. On leur a proposé de rester, mais ils ont décidé d'eux-mêmes de quitter la ville.

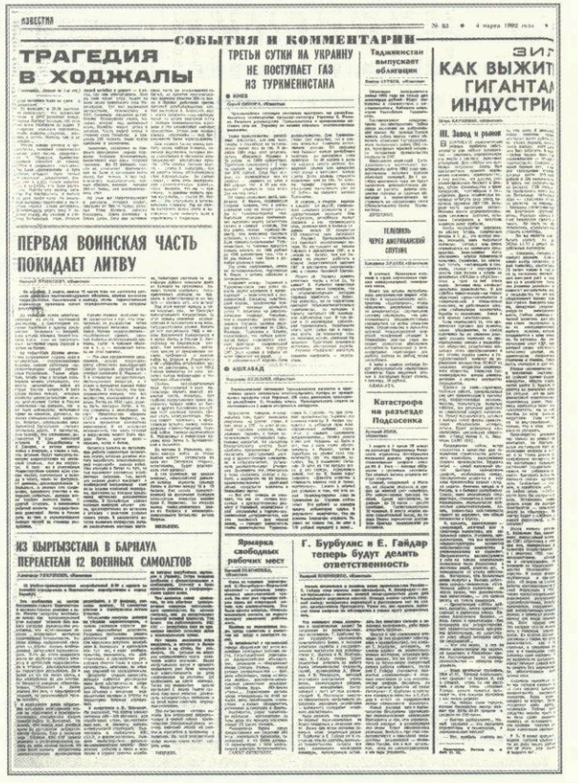
À propos, maintenant les bombardements à Stepanakert sont devenus moins actifs. C'est une conséquence directe du fait qu'on a réussi à chasser les brigands de Khodjaly ».

« Les soldats et les officiers du 366e régiment, ont-ils participé aux combats à Khodjaly ? »

« Non. La ville a été prise seulement par la force arménienne d'autodéfense ».

Voici d'autres détails de ces événements. On en a parlé pendant le briefing qui a eu lieu à Bakou.

Le chef du pouvoir exécutif de Khodjaly, E. Mammadov, est un des rares témoins qui ont survécu à cette tragédie. Il a perdu vingt-deux membres de sa famille au cours du massacre barbare de civils, y compris sa mère… Voici ce qu'il a raconté aux journalistes :


ИЗВЕСТИЯ

СОБЫТИЯ И КОММЕНТАРИИ

ТРАГЕДИЯ В ХОДЖАЛЫ

ТРЕТЬИ СУТКИ НА УКРАИНУ НЕ ПОСТУПАЕТ ГАЗ ИЗ ТУРКМЕНИСТАНА

ПЕРВАЯ ВОИНСКАЯ ЧАСТЬ ПОКИДАЕТ ЛИТВУ

ИЗ КЫРГЫЗСТАНА В БАРНАУЛ ПЕРЕГНАЛИ 12 ВОЕННЫХ САМОЛЕТОВ

Ярмарка свободных рабочих мест

Г. Бурбулис и Е. Гайдар теперь будут делить ответственность

КАК ВЫЖИТ ГИГАНТА ИНДУСТРИ

« Les liaisons routières avec Khodjaly ont été rompues le 30 octobre 1991. Dès lors, le seul moyen d'accès à la ville était par hélicoptère. L'électricité a été coupée à Khodjaly après le 2 janvier et pourtant la ville tenait ferme et résistait. Nous comptions sur l'aide de la République. Nous téléphonions chaque jour à Agdam et chaque fois on nous promettait que le blocus serait levé le lendemain. C'est comme ça que les habitants de la ville sont restés sans défense face aux brigands.

Le 25 février à vingt heures trente, on apprit que les tanks et les véhicules blindés avaient pris position autour de la ville. Nous annonçâmes cela à tout le monde par radio. Je demandai qu'ils nous envoient des hélicoptères pour évacuer les personnes âgées, les femmes et les enfants. Mais l'aide n'est jamais venue…

L'assaut de la ville a commencé par un bombardement qui a duré près de deux heures », continua Mammadov. « Les combattants arméniens tiraient des roquettes 'Alazan' des tanks et des véhicules blindés. On était bloqué sur trois côtés, seule la route vers Askeran était ouverte. Lorsque l'infanterie a ouvert le feu, Khodjaly était déjà en ruines. De nombreux habitants avaient été tués. Nous nous défendîmes depuis des tranchées jusqu'à deux heures du matin. Les défenseurs et les habitants de la ville ne purent résister à l'assaut ennemi et commencèrent à se replier. Nous traversâmes la rivière glaciale, puis nous nous dirigeâmes vers la montagne de Kety. Un certain nombre périt de froid dans la forêt. Nous marchâmes jusqu'à sept heures du matin avant d'atteindre un champ près de Nakhtchivanik, un village arménien. Des mitrailleurs et des véhicules blindés nous y attendaient. Et ce fut un massacre féroce de civils sans armes face à la canonnade. Beaucoup de femmes et d'enfants y ont péri. Certains se sont dirigés vers le village de Gulably où deux cents personnes furent prises en otages par les Arméniens. »

La déclaration faite pendant le briefing par Atakichi Atakichiyev, procureur de la ville de Khodjaly, éclaire un autre côté de cette tragédie. D'après lui, jusqu'au 25 février, les troupes arméniennes n'ont pas été en mesure de prendre la ville. Dès que les troupes et les véhicules du 366e régiment les ont rejoints, ils en ont profité.

Youry Yakhovitch, Alexei Bondarev, Pavel Antipine et Pavel Zouev, quatre soldats du rang qui ont quitté le 366e régiment, ont confirmé les faits. Bien qu'ayant quitté leur unité avant les événements à Khodjaly, ils ont cité beaucoup d'exemples qui prouvent que le 366e régiment a assisté aux combats contre les habitants des villages azerbaïdjanais. Selon A. Bondarev, depuis l'automne de l'année précédente les officiers de ce régiment prenaient la nuit des véhicules blindés chargés de munitions et sortaient faire ce qu'on appelle des « rondes de nuits ». Le matin ils revenaient « vides », toutes les munitions étant épuisées.

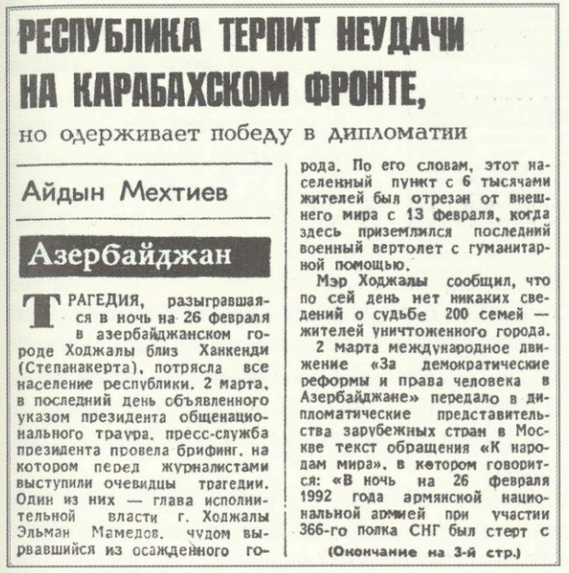
Ils ont aussi mentionné le commandant du régiment Éganian, ainsi que le capitaine Aroutunian, qui ont personnellement participé au bombardement des villages azerbaïdjanais. « Nous avons vu de nos propres yeux », dit A. Bondarev, « notre régiment bombarder le village de Kerkijahan. » Selon les soldats, on menait « un travail idéologique » en règle. « On nous martelait qu'en tant que chrétiens nous devions faire la guerre contre les musulmans », a dit Youry Yakhovitch. « On nous retenait dans des conditions affreuses. Nous n'avons pas pu supporter tout cela et nous avons été obligés de quitter le régiment et de nous enfuir à Khodjaly. »

Nezavissimaïa Gazeta, le 4 mars, No 43

LA RÉPUBLIQUE SUBIT UN ÉCHEC SUR LA LIGNE DE FRONT AU HAUT-KARABAKH

Mais remporte la victoire sur le plan diplomatique

Aïdyn Mekhtiev



РЕСПУБЛИКА ТЕРПИТ НЕУДАЧИ НА КАРАБАХСКОМ ФРОНТЕ,

но одерживает победу в дипломатии

Айдын Мехтиев

Азербайджан

ТРАГЕДИЯ, разыгравшаяся в ночь на 26 февраля в азербайджанском городе Ходжалы близ Ханкенди (Степанакерта), потрясла все население республики. 2 марта, в последний день объявленного указом президента общенационального траура, пресс-служба президента провела брифинг, на котором перед журналистами выступили очевидцы трагедии. Один из них — глава исполнительной власти г. Ходжалы Эльман Мамедов, чудом вырвавшийся из осажденного города. По его словам, этот населенный пункт с 6 тысячами жителей был отрезан от внешнего мира с 13 февраля, когда здесь приземлился последний военный вертолет с гуманитарной помощью.

Мэр Ходжалы сообщил, что по сей день нет никаких сведений о судьбе 200 семей — жителей уничтоженного города.

2 марта международное движение «За демократические реформы и права человека в Азербайджане» передало в дипломатические представительства зарубежных стран в Москве текст обращения «К народам мира», в котором говорится: «В ночь на 26 февраля 1992 года армянской национальной армией при участии 366-го полка СНГ был стерт с

(Окончание на 3-й стр.)

Azerbaïdjan

La tragédie qui s'est déroulée la nuit du 26 février dans la ville azerbaïdjanaise de Khodjaly près de Khankendi [Stepanakert] a traumatisé toute la République. Le 2 mars, dernier jour du deuil national établi par décret du président, le service de presse présidentiel a organisé une conférence de presse au cours de laquelle les journalistes ont pu parler aux témoins de la tragédie. Parmi ces derniers, Elman Mammadov, chef de la municipalité de la ville de Khodjaly, a pu, par miracle, s'enfuir de la ville assiégée. Selon lui, cette localité qui compte six mille habitants a été isolée du reste du monde à partir du 13 février date à laquelle le dernier hélicoptère militaire chargé d'aide humanitaire a pu atterrir.

Le maire de Khodjaly observe que jusqu'ici on n'avait reçu aucune information sur le sort de deux cents familles résidentes de la ville détruite.

Le 2 mars, le mouvement international « Pour les réformes démocratiques et les droits de l'Homme en Azerbaïdjan » a remis aux missions diplomatiques des pays étrangers à Moscou un appel écrit adressé « aux peuples du monde entier » qui contient les propos suivants : « La nuit du 26 février 1992, l'armée nationale arménienne aidée par le 366e régiment de la CEI a anéanti la ville de Khodjaly. On a tué mille trois cent vingt-quatre Azerbaïdjanais cette nuit-là. Les agresseurs n'ont épargné personne, ni femmes, ni enfants, ni personnes âgées. On a mitraillé à bout portant les habitants affolés qui tentaient de s'enfuir, ou ils ont été écrasés par les tanks. Ce crime ne peut être comparé qu'aux méthodes fascistes. » Plus bas, le document appelle à « comprendre la tragédie d'un peuple exposé au génocide sur sa terre natale ».

Pendant ce temps, Choucha reste toujours assiégée. La situation y reste compliquée bien

РЕСПУБЛИКА ТЕРПИТ НЕУДАЧИ НА КАРАБАХСКОМ ФРОНТЕ

(Окончание. Начало на 1-й стр.)

лица земли город Ходжалы. В ту ночь были убиты 1 тысяча 324 азербайджанца. Нападавшие не щадили ни женщин, ни детей, ни стариков. Убегавших в ужасе людей расстреливали в упор из пулеметов и давили танками. Это преступление сравнимо лишь с действиями фашистов». Далее в документе звучит призыв — «восстичь трагедию народа, который подвергается геноциду на своей родной земле».

Тем временем Шуша продолжает находиться в осаде. Несмотря на то что 3 марта город не обстреливался, положение здесь остается сложным. Больницы переполнены ранеными, сгорело около 40 домов. По информации, имеющейся в Азербайджанском обществе охраны памятников истории и культуры, в минувшие дни ракетными ударами армянских боевиков в Шуше полностью или частично разрушены исторические памятники XVIII—XIX веков, имеющие общемировую ценность.

Разрушения имеются также в прилегающем к Нагорному Карабаху Агдамском районе. Сейчас здесь размещены, как известно, республиканский штаб по Карабаху, а также генеральный штаб Министерства обороны Азербайджана. Из Агдама частично эвакуировано население. Распоряжением президента начальник генштаба МО генерал-майор Дадаш Рзаев назначен командующим силами самообороны Азербайджана в Верхнем Карабахе. Пресс-служба МО республики опровергла сообщение газеты «Известия» от 2 марта о том, что «в Азербайджане продолжается частичная мобилизация мужского населения».

Руководство республики, судя по всему, отдает себе отчет в том, что боеспособность азербайджанской армии пока не на должном уровне, и призывать под ружье военнообязанных нецелесообразно до тех пор, пока не будет налажен механизм согласованных действий МО, МВД и МНБ республики. Последние поражения азербайджанских вооруженных формирований на карабахском фронте пока что не дают оснований для оптимизма. Вместе с тем республика одержала важную победу в дипломатии. Состоявшееся в конце февраля в Праге заседание СБСЕ — тому подтверждение. Советник президента по национальным вопросам Расим Мусабеков, представлявший на пражской встрече Азербайджан, в интервью корреспонденту «НГ» заявил: «На этой встрече армянская сторона оказалась в изоляции. Ни одна из стран — членов СБСЕ не поддержала требования Армении о том, что «армянская община Карабаха самоопределилась», и по этой причине в итоговом документе нельзя зафиксировать принадлежность Карабаха к Азербайджану.

По словам Мусабекова, в итоговом документе СБСЕ «О положении в Нагорном Карабахе» зафиксирована принадлежность этого региона Азербайджану, а именно: «Нагорный Карабах Азербайджанской Республики, чье население выразило волю пользоваться всеми правами, определенными Хельсинкским актом».

que la ville n'ait pas été attaquée le 3 mars. Les hôpitaux sont remplis de blessés et près de quarante maisons ont été incendiées. D'après les informations fournies par la Société arménienne de la protection des monuments historiques et culturels, ces derniers jours les tirs de fusée provenant des combattants arméniens ont détruit à Choucha, complètement ou partiellement, des monuments historiques de valeur universelle qui datent des XVIIIe et XIXe siècles.

Il y a eu aussi des bâtiments détruits dans le district d'Agdam, avoisinant le Haut-Karabakh. Il est de notoriété publique que le quartier général de la République chargé du Karabakh ainsi que celui du ministère de la Défense azerbaïdjanais se trouvent sur son territoire. Une partie de la population a été évacuée d'Agdam. En vertu de l'ordre du président, le général-major Dadach Rzayev, commandant de l'état-major général du ministère de la Défense, a été nommé commandant en chef des forces d'autodéfense de l'Azerbaïdjan au Haut-Karabakh. Le service de presse du ministère de la Défense a réfuté les affirmations du reportage publié par le journal *Izvestia* le 2 mars, qui prétendait que « la mobilisation partielle des hommes continue en Azerbaïdjan ».

Évidemment, les dirigeants de la République savent bien que les capacités militaires de l'armée azerbaïdjanaise n'ont pas encore atteint le niveau nécessaire, et comprennent qu'il n'est pas opportun d'appeler sous les drapeaux les citoyens soumis aux obligations militaires avant que les actions concertées du ministère de la Défense, du ministère de l'Intérieur et du ministère de la Sécurité nationale de la République ne soient mis en place. Pour le moment les derniers échecs des troupes azerbaïdjanaises au front de Karabakh n'inspirent pas l'optimisme. Par contre, la République a su remporter une victoire importante sur le plan diplomatique. La réunion de l'OSCE qui a eu lieu fin février à Prague en est la preuve. Rasim Moussabekov, le conseiller du président chargé des questions de nationalité qui représentait l'Azerbaïdjan au cours de cette réunion à Prague, a déclaré lors de son entretien avec le correspondant du journal *Novaïa Gazeta* : « Le camp arménien s'est retrouvé isolé pendant cette réunion. Aucun membre de l'OSCE n'a soutenu les exigences de l'Arménie pour que 'la communauté arménienne du Karabakh constitue une république auto-proclamée', et qu'il n'y ait par conséquent aucune référence à l'appartenance du Karabakh à l'Azerbaïdjan dans le document final. »

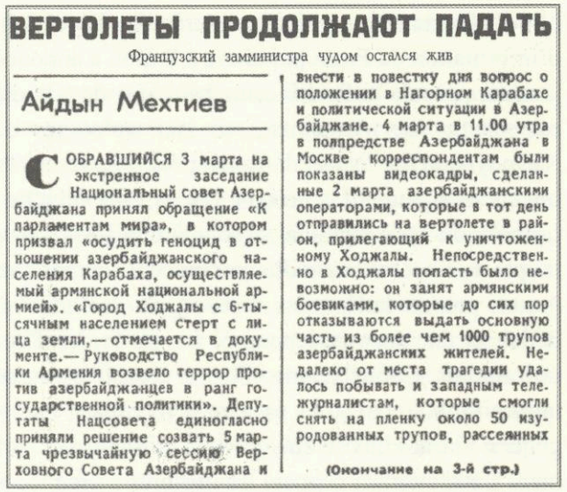
Selon Moussabekov, le document final de l'OSCE où il est question « de la situation en Haut-Karabakh » stipule l'appartenance de cette région à l'Azerbaïdjan, à savoir : « Le Haut-Karabakh de la République d'Azerbaïdjan dont la population a exprimé sa volonté de jouir de tous les droits prévus par l'acte d'Helsinki. »

Nezavissimaïa Gazeta, le 4 mars, No 43

DES HÉLICOPTÈRES A NOUVEAU PRIS POUR CIBLE

Le ministre de la Défense français a survécu par miracle

Aïdyn Mekhtiev



ВЕРТОЛЕТЫ ПРОДОЛЖАЮТ ПАДАТЬ

Французский замминистра чудом остался жив

Айдын Мехтиев

СОБРАВШИЙСЯ 3 марта на экстренное заседание Национальный совет Азербайджана принял обращение «К парламентам мира», в котором призвал «осудить геноцид в отношении азербайджанского населения Карабаха, осуществляемый армянской национальной армией». «Город Ходжалы с 6-тысячным населением стерт с лица земли,— отмечается в документе.— Руководство Республики Армения возвело террор против азербайджанцев в ранг государственной политики». Депутаты Нацсовета единогласно приняли решение созвать 5 марта чрезвычайную сессию Верховного Совета Азербайджана и внести в повестку дня вопрос о положении в Нагорном Карабахе и политической ситуации в Азербайджане. 4 марта в 11.00 утра в полпредстве Азербайджана в Москве корреспондентам были показаны видеокадры, сделанные 2 марта азербайджанскими операторами, которые в тот день отправились на вертолете в район, прилегающий к уничтоженному Ходжалы. Непосредственно в Ходжалы попасть было невозможно: он занят армянскими боевиками, которые до сих пор отказываются выдать основную часть из более чем 1000 трупов азербайджанских жителей. Недалеко от места трагедии удалось побывать и западным тележурналистам, которые смогли снять на пленку около 50 изуродованных трупов, рассеянных

(Окончание на 3-й стр.)

Le Conseil national d'Azerbaïdjan, convoqué le 3 mars en assemblée extraordinaire, a appelé « les parlements du monde entier » à « condamner le génocide de la population azerbaïdjanaise du Karabakh, perpétré par l'armée nationale arménienne ». Selon les auteurs du document « La ville de Khodjaly qui comptait six mille habitants a été anéantie ». Les dirigeants de la République d'Arménie ont érigé la répression contre les Azerbaïdjanais en politique d'état. » Les députés du Conseil national ont approuvé à l'unanimité la décision de convoquer le 5 mars une assemblée extraordinaire du Conseil suprême d'Azerbaïdjan et d'y mettre à l'ordre du jour l'actualité au Haut-Karabakh, ainsi que la situation politique en Azerbaïdjan. Le 4 mars à 11 heures du matin, à la représentation plénipotentiaire d'Azerbaïdjan à Moscou, on a projeté devant des journalistes la vidéo tournée le 2 mars par des cameramans azerbaïdjanais au cours d'un survol en hélicoptère des alentours de Khodjaly détruits. Il a cependant été impossible de visiter Khodjaly, qui est sous le contrôle des combattants arméniens, lesquels ont refusé jusqu'à présent de livrer la majeure partie des plus de mille cadavres d'habitants azerbaïdjanais. Des journalistes de télévision étrangers ont également réussi à visiter les lieux de cette tragédie et y ont filmé une cinquantaine de cadavres défigurés éparpillés aux environs de Khodjaly. Au briefing organisé à Moscou à la suite du film, l'attaché de presse du président azerbaïdjanais, Rasim Agayev, a déclaré qu'Ayaz Moutalibov avait envoyé aux leaders des pays membres de la CEI un télégramme dans lequel il leur propose de créer une commission internationale « pour enquêter sur le génocide de la population azerbaïdjanaise à Khodjaly ».

Rasim Agayev a déclaré qu'« à présent il s'agit d'une mascarade entre les commandants des forces armées de la CEI et les séparatistes arméniens à Karabakh dont l'objectif est de créer l'impression que jusqu'à présent il a été impossible d'évacuer le 336e régiment de Khankendi ». Selon Agayev, le 366e régiment n'a pas encore été évacué. Oleg Aliyev, qui dirige le département du ministère de la Sécurité nationale d'Azerbaïdjan, a déclaré à ce briefing que le ministère de la Sécurité avait réussi à intercepter les communications entre le pilote de l'hélicoptère de combat Mi-24 et les commandants du 366e régiment, datant de la période précédant l'assaut de Khodjaly, le 25 février. Selon le ministère de la Sécurité nationale, près de quarante unités de véhicules ont participé à l'attaque de Khodjaly, notamment des véhicules blindés de transport de troupes, véhicules blindés légers et des tanks appartenant au 366e régiment de la CEI. Entretemps, le centre d'information du Front populaire à Bakou a annoncé que, d'après l'intelligence azerbaïdjanaise, près de mille six cents habitants de Khodjaly parmi les portés disparus ont été retenus par les Arméniens en tant qu'otages dans les villages de Viankly et de Khyndyrstan du district d'Agdar, près d'Askeran. Près de soixante otages azerbaïdjanais ont été tués pendant la nuit du 3 mars. A la suite de la tragédie de Khodjaly, trois soldats ouzbeks du 366e régiment se sont enfuis à Agdam où ils ont déclaré qu'ils voulaient participer aux opérations militaires du côté azerbaïdjanais. Des combats ont eu lieu les 3 et 4 mars près de la frontière de la région de Tartar où les troupes arméniennes ont essayé de lancer une attaque, repoussée par les forces d'autodéfense. Le bombardement continue à Agdam. Choucha, une ville qui compte quarante mille habitants située dans les montagnes du Karabakh, se prépare à repousser une attaque. Le commandant du quartier général extraordinaire chargé de la défense de Choucha, Rahim Gaziyev, est arrivé le 3 mars à Bakou où il négocie les mesures à prendre pour protéger Choucha avec les commandants du ministère de la Défense azerbaïdjanais.

Le service de presse du Président azerbaïdjanais a déclaré que le 2 mars, au-dessus du territoire du district de Gori en Arménie, on a tiré sur l'hélicoptère dans lequel se trouvait Bernard Kouchner, ministre français des Affaires étrangères, qui est arrivé dans le Caucase du Nord pour une mission humanitaire en vertu d'un accord préalable. L'hélicoptère a réussi à éviter de s'écraser et a fait un atterrissage forcé dans le district de Latchin en Azerbaïdjan.

ВЕРТОЛЕТЫ ПРОДОЛЖАЮТ ПАДАТЬ

(Окончание. Начало на 1-й стр.) в окрестностях Ходжалы. На брифинге, состоявшемся после просмотра видеофильма в Москве, пресс-секретарь президента Азербайджана Расим Агаев сообщил, что Аяз Муталибов отправил телеграмму главам государств СНГ, в которой предлагает создать межгосударственную комиссию «для расследования акта геноцида азербайджанского населения в Ходжалы».

Расим Агаев заявил, что «сейчас между командованием ОВС СНГ и армянскими сепаратистами Карабаха ведется игра, цель которой — создать впечатление, что 366-й полк не удается вывести из Ханкенди». По данным Агаева, 366-й полк до сих пор не выведен. Выступивший на брифинге начальник отдела МНБ Азербайджана Олег Алиев отметил, что Министерству безопасности республики удалось осуществить радиоперехват переговоров между пилотом военного вертолета Ми-24 и командованием 366-го полка, которые велись до штурма Ходжалы 25 февраля. По данным МНБ, в атаке на Ходжалы участвовали около 40 единиц техники — БМП, БТР и танки,— принадлежащей 366-му полку СНГ. Тем временем информцентр Народного фронта сообщил из Баку, что, по данным азербайджанской разведки, около 1600 жителей Ходжалы из числа пропавших без вести удерживаются армянской стороной в качестве заложников в селах Вянклы и Хындырстан района Агдара вблизи Аскерана. Из числа этих заложников еще около 60 азербайджанцев расстреляны в ночь на 3 марта. После ходжалинской трагедии трое солдат-узбеков 366-го полка сбежали в Агдам, выразив желание участвовать в боевых действиях на стороне азербайджанцев. 3 и 4 марта шли бои на границе Тартарского района, где армянские формирования попытались начать наступление, но силы самообороны отбили атаку. Продолжается ракетный обстрел Агдама. Находящийся на вершине карабахской горы город Шуша с сорокатысячным населением готовится к возможному отражению атаки. Командующий чрезвычайным штабом по обороне Шуши Рахим Газиев прибыл 3 марта в Баку, где ведет переговоры с командованием Министерства обороны Азербайджана о мерах по укреплению обороны Шуши.

Пресс-служба президента Азербайджана сообщила о том, что 2 марта над территорией Горисского района Армении был обстрелян вертолет, в котором летел заместитель министра иностранных дел Франции Бернар Кушнер, который согласно ранее достигнутой договоренности прибыл в Закавказье с гуманитарной миссией. Вертолету удалось избежать аварии, и он совершил вынужденную посадку в Лачинском районе Азербайджана.

3 марта во второй половине дня над Кельбаджарским районом потерпел катастрофу армянский вертолет Ми-24. Информцентр Народного фронта со ссылкой на УВД г. Кельбаджара сообщил, что информация армянской стороны о том, что вертолет сбит силами азербайджанской самообороны, не соответствует действительности. «В густом тумане вертолет ударился в гору и взорвался»,— заявил представитель информцентра НФА.

По сообщению азербайджанского радио, в минувшие дни в турецких городах Анкара, Измир, Игдир, Карс и других состоялись митинги солидарности с Азербайджаном. Организаторы митингов потребовали от правительства Турции оказать воздействие на Армению, чтобы последняя положила конец политике геноцида в отношении азербайджанцев в Нагорном Карабахе. Премьер-министр Турции Сулейман Демирель заявил в минувшее воскресенье, что «Турция активизирует дипломатические усилия для скорейшего разрешения карабахского кризиса».

2 марта министр иностранных дел Турции Хикмет Четин в Анкаре информировал турецких журналистов о решении турецкого правительства требовать посадки и подвергать досмотру все самолеты, летящие через территорию Турции в Армению и Азербайджан. По этому поводу МИД Турции выступил с заявлением, в котором отмечается, что это решение принято в соответствии с одним из пунктов итогового документа СБСЕ, принятого в Праге 28 февраля. Согласно этому пункту страны СБСЕ должны наложить эмбарго на поставку оружия в регион карабахского конфликта. Наблюдатели связывают принятие правительством Турции этого решения со скандалом, разразившимся в официальных кругах Турции после нарушения воздушного пространства Турции ливанским самолетом. 10 февраля самолет с ливанским флагом, вылетевший из Франкфурта и взявший курс на Ереван, пересек воздушную границу Турции, не получив разрешения у турецких властей. Официальные лица Турции подвергли критике генеральный штаб ВС Турции, силы ПВО которого не вынудили ливанский самолет к посадке. В Азербайджане не исключают возможности провоза на борту указанного ливанского самолета оружия и террористов в Ереван.

Между тем партия демократического социализма ФРГ обвинила Турцию в том, что она якобы переправила в Азербайджан оружие, предоставленное Турции в соответствии с действующим германо-турецким соглашением «О военной помощи» из запасов бывшей Народной армии ГДР. Однако правительство ФРГ опровергло эту информацию и заявило, что Турция соблюдает обязательство не передавать третьим странам получаемое вооружение без согласия германской стороны.

Le 3 mars dans l'après-midi, un hélicoptère de combat Mi-24 arménien s'est écrasé sur le district

de Kalbadjar. Après avoir consulté le département de l'Intérieur de la ville de Kalbadjar, le centre d'information du Front populaire a confirmé que l'information arménienne selon laquelle l'hélicoptère avait été abattu par des résistants azerbaïdjanais était fausse. « L'hélicoptère a heurté une montagne dans un épais brouillard et a explosé », a annoncé un représentant du centre d'information du Front populaire azerbaïdjanais.

Selon la radio azerbaïdjanaise, ces derniers jours des manifestations de solidarité avec l'Azerbaïdjan ont eu lieu dans les villes turques d'Ankara, Izmir, Igdir, Kars et d'autres. Les organisateurs de ces manifestations ont fait pression sur le gouvernement turc pour qu'il incite l'Arménie à mettre fin au génocide des Azerbaïdjanais au Haut-Karabakh. Le Premier ministre turc, Suleyman Demirel, a déclaré dimanche dernier que « la Turquie va intensifier ses efforts au niveau diplomatique afin de résoudre la crise au Karabakh le plus vite possible ».

Le 2 mars, le ministre des Affaires étrangères de Turquie, Hikmet Cetin, a annoncé aux journalistes à Ankara la décision du gouvernement d'exiger que tous les avions survolant la Turquie en direction de l'Arménie ou de l'Azerbaïdjan fassent une escale d'inspection. Le ministère a déclaré que cette décision avait été prise selon une des clauses du document final de l'OSCE, approuvé à Prague le 28 février. En vertu de cette clause, les membres de l'OSCE doivent mettre en place un embargo sur les livraisons d'armes dans la zone de conflit au Karabakh. Selon les observateurs, cette décision est liée au scandale qui a éclaté dans les milieux officiels après que l'espace aérien turc ait été violé par un avion libanais. Le 10 février, un avion libanais en provenance de Francfort-sur-le-Main et à destination d'Erevan a franchi la frontière turque sans avoir reçu l'autorisation des autorités turques. Les officiels turcs ont critiqué le quartier général de l'armée turque dont la défense antiaérienne a imposé à l'avion libanais un atterrissage forcé. Les Azerbaïdjanais n'ont pas éliminé la possibilité d'armes et de terroristes à bord de l'avion libanais à destination d'Erevan.

Cependant, le Parti socialiste de la RFA accuse la Turquie de transporter en Azerbaïdjan des armes provenant des réserves de l'ancienne armée de la RDA, fournies à la Turquie en conformité avec l'accord en vigueur entre l'Allemagne et la Turquie. Mais le gouvernement de la RFA a démenti cette information en déclarant que la Turquie respecte son obligation de ne pas remettre ces armes à des pays tiers sans l'accord préalable de l'Allemagne.

The New York Times, le 5 mars, 1992

DES TROUPES DE L'EX-UNION SOVIÉTIQUE EN ACCUSATION DANS UN CONFLIT ETHNIQUE

MOSCOU, le 4 mars (AP) – L'Azerbaïdjan a accusé des troupes de l'ex-Union soviétique d'avoir assisté les forces arméniennes dans l'extermination des Azerbaïdjanais qui tentaient de fuir une ville assiégée dans l'enclave contestée du Haut-Karabakh.

Au cours d'une conférence de presse, des officiels ont passé une bande vidéo montrant des dizaines de cadavres. Un porte-parole de la Présidence azerbaïdjanaise, Rasim Agayev, a déclaré qu'au moins mille victimes sont à déplorer dans l'attaque de Khodjaly la semaine dernière.

Monsieur Agayev a précisé que des véhicules blindés et des tanks du 366e régiment de fusiliers motorisés, une force désormais sous le contrôle de la Communauté d'États indépendants qui avait reçu l'ordre de se retirer de la région, ont encerclé Khodjaly les 25 et 26 février.

Un porte-parole de l'armée de la Communauté, le colonel Ivan Skrylnyk, a réfuté les allégations de l'Azerbaïdjan.

Former Soviet Troops Blamed in Ethnic Strife

MOSCOW, March 4 (AP) — Azerbaijan accused former Soviet troops today of joining with Armenian forces in killing Azerbaijanis trying to flee a besieged town in the disputed enclave of Nagorno-Karabakh.

At a news conference, officials played a videotape showing dozens of corpses. An Azerbaijani presidential spokesman, Rasim Agayev, said at least 1,000 people died in the attack last week at Khojaly.

Mr. Agayev said armored personnel carriers and tanks of the 366th Motorized Rifles, a force now under the control of the Commonwealth of Independent States that has been ordered to withdraw from the region, surrounded Khojaly on Feb. 25 and 26.

A spokesman for the commonwealth army, Col. Ivan Skrylnyk, denied Azerbaijan's allegations.

The New York Times, le 5 mars, 1992

L'HORREUR DE L'ENCLAVE TROUVE SON ÉCHO DANS LES SANGLOTS D'UN CAMERAMAN

Karabakh: Images projetées à Moscou alors qu'Azerbaïdjanais et Arméniens se renvoient des accusations sur l'attaque de Khodjaly.

Par Carey Goldberg, correspondante du Times

MOSCOU – La caméra se déplace des buissons flétris par l'hiver au corps gelé d'un jeune enfant en combinaison de ski rouge, puis à un groupe de cinq cadavres de femmes aux visages ensanglantés et décolorés, sur le fond sonore des sanglots du cameraman.

L'horreur de la scène l'a simplement fait craquer, avoue Chingiz Mustafayev, cameraman à la télévision azerbaïdjanaise, lors d'une conférence de presse organisée pour attirer l'attention du monde sur les morts de Khodjaly, la ville attaquée la semaine dernière au Haut-Karabakh par des miliciens arméniens.

« Il y avait des corps dispersés partout sur un espace de cinq cents mètres », raconte Mustafayev en décrivant ce que les autorités azerbaïdjanaises appellent un massacre.

Selon les porte-parole azerbaïdjanais, au moins mille personnes ont été tuées et trois cents otages capturés lors de la prise de Khodjaly au cours de la nuit du 25 février. Les autorités arméniennes du Haut-Karabakh déclarent que la version azerbaïdjanaise « ne correspond pas à la réalité », et estiment les victimes au nombre de quatre-vingts parmi les habitants de Khodjaly.

Le centre de presse parlementaire du Haut-Karabakh déclare également que la vidéo de Mustafayev a été falsifiée : les cadavres montrés faisaient partie d'un échange général de corps arméniens et azerbaïdjanais qui a eu lieu dimanche, et ne résultent pas d'un seul massacre.

Quel que soit le nombre exact de morts, il est certain que Khodjaly représente la tragédie la plus récente en quatre ans de conflits internes entre les Arméniens et les Azerbaïdjanais au sujet de l'enclave montagneuse du Haut-Karabakh. Les hostilités ont déjà fait mille victimes, mis à genoux l'économie locale et transformé des milliers de villageois en réfugiés sans abri. À la conférence de presse de mercredi, où la vidéo de Mustafayev a été présentée, ainsi que des témoignages et commentaires des autorités, le conseiller du Président azerbaïdjanais, Rasim Agayev, a également accusé le dernier régiment de soldats ex-soviétiques au Haut-Karabakh d'avoir participé à l'attaque de Khodjaly.

« Ce crime a été commis par le 366e régiment de l'armée de la Communauté des États

Enclave Horror Echoed in a Cameraman's Sobs

■ Karabakh: Film is shown in Moscow as Azerbaijanis and Armenians again trade charges over Khojaly attack.

By CAREY GOLDBERG
TIMES STAFF WRITER

MOSCOW—As the camera panned from sere winter weeds to the frozen corpse of a small child in a red snowsuit, then to a cluster of five dead women with bloodied, discolored faces, the cameraman's own sobs made up the soundtrack.

The horror of the scene overpowered him, Azerbaijan Television cameraman Chingiz Mustafayev admitted Wednesday at a Moscow news conference called to bring world attention to the deaths at Khojaly, the Nagorno-Karabakh town stormed by Armenian militants last week.

"A square with a radius of 500 meters was just scattered with corpses," Mustafayev said, describing what officials in Azerbaijan have termed a massacre.

Azerbaijani spokesmen say that as many as 1,000 people were killed and 300 taken hostage on the night of Feb. 25 when Khojaly was taken; Armenian officials in Nagorno-Karabakh say the Azerbaijani account "does not correspond to reality" and estimate that 80 Khojaly residents died.

The Nagorno-Karabakh Parliament's press center also says that Mustafayev's video was falsified; the corpses it shows were part of a general exchange of Armenian and Azerbaijani dead that occurred on Sunday, rather than in the aftermath of a single massacre, the press center says.

Whatever the exact death count, Khojaly clearly constitutes the latest tragedy in four years of internecine Azerbaijani-Armenian fighting over the mountainous enclave of Nagorno-Karabakh. The warfare had already left more than 1,000 dead, wrecked the local economy and turned thousands of villagers into homeless refugees.

At Wednesday's news conference presenting Mustafayev's videotape along with eyewitness accounts and official comments, Azerbaijani presidential adviser Rasim Agayev also accused the last regiment of former Soviet soldiers left in Nagorno-Karabakh of participating in the assault on Khojaly.

"This crime was committed by the 366th Regiment" of the Commonwealth of Independent States armed forces to frighten Azerbaijan out of its pursuit of a full-fledged national army, Agayev said. "This can be qualified as a war crime. This can be qualified as a genocide because only Azerbaijanis were killed."

But Ivan Skrylnik, the Commonwealth Defense Ministry spokesman, denied outright that the regiment, whose role is officially neutral, could have helped Armenian militants surround Khojaly and occupy it. He acknowledged, however, that deserters who have reportedly absconded with several armored vehicles could have participated in the battle.

The 366th, a motorized infantry regiment long caught helplessly between the two warring sides, was set to withdraw by land on Monday. But its departure has been blocked by fighting in the area. Its commanders announced Wednesday that its equipment would have to be airlifted to neighboring Georgia and that most of its personnel were already being flown out.

Khojaly residents are convinced the regiment helped in the town's capture because, they told reporters, they were surrounded on three sides by at least 40 armored vehicles; they insist that Armenian militants do not have nearly that number of armored vehicles.

The field of corpses that Mustafayev said he taped last Friday lies east of Khojaly, between the Armenian towns of Askeran and Nakhichevanik, on the escape route that Khojaly residents took toward the nearest Azerbaijani town, Agdam.

Oleg Aliev, a 40-year-old Khojaly bookkeeper who survived the assault, said a large group of people fleeing the fighting had just emerged from the forest into the field when at least two armored vehicles manned by Armenian fighters, apparently waiting in ambush, opened fire on them with machine guns. "They thought they had already reached a safe place," he said of his neighbors and relatives. "They were just a little way from Agdam. And then they were all shot."

Mustafayev said he had counted more than 100 bodies in the field. Many of the three dozen or so corpses shown in the tape were women and children, some with head wounds but others with no visible injuries. Much of their clothing was in disarray, as if they had been searched.

The cameraman said that a survivor had told him that militants seeking gold and money had put guns to the heads of those already wounded as they lay helplessly on the ground. They demanded their valuables and then shot them. That would explain the many point-blank head wounds, he said.

When Mustafayev returned to the site again Monday, he said he found two corpses with part of their scalps removed and one dead woman with one side of her face cut away. He speculated that the corpses had been mutilated to intimidate opposition fighters, or perhaps that soldiers brought back body parts to their commanders to show they had been actively killing people.

Commonwealth television carried a small fragment of the tape, commenting that "it's a horrifying picture" and that the residents of Khojaly, formerly a town of about 7,000, had met a "tragic fate."

Armenian officials have insisted that Khojaly and the surrounding areas had largely been cleared of civilians. They said the town was inhabited mainly by Azerbaijani fighters who used the few remaining local residents as human shields while employing the town as a base to rain down shells on the Armenian-populated capital of Stepanakert; since Khojaly was taken, they say, the shelling of Stepanakert has halted.

Reacting to the escalating fighting in Nagorno-Karabakh, Russian President Boris N. Yeltsin dispatched special mediators to the region to try once again to break the four-year cycle of war in the disputed enclave.

indépendants afin de dissuader l'Azerbaïdjan de se constituer une véritable armée nationale », dit Agayev. « Ceci peut être qualifié de crime de guerre. Ceci peut être qualifié de génocide, car seuls des Azerbaïdjanais ont été tués. »

Mais Ivan Skrylynk, porte-parole du ministère de la Défense de la CEI, a vigoureusement démenti que le régiment, officiellement neutre, ait pu aider les miliciens arméniens à encercler et à prendre Khodjaly. Il a cependant reconnu que des déserteurs, qui selon certaines sources avaient fui à bord de plusieurs véhicules blindés, ont pu prendre part à l'assaut.

Le 366e régiment de fusiliers motorisés, depuis longtemps impuissant et pris entre deux feux, devait quitter la région par voie terrestre lundi. Son départ a cependant été bloqué par les hostilités dans la région. Les commandants avaient annoncé mercredi que le matériel devait être évacué vers la Géorgie voisine par pont aérien et que le gros des troupes était déjà en cours d'évacuation par avion.

Le champ de cadavres filmé par Mustafayev vendredi dernier, se situe selon lui à l'est de Khodjaly, entre les villes arméniennes d'Askeran et Nakhtchivanik, sur la route prise par les résidents de Khodjaly vers Agdam, la ville azerbaïdjanaise la plus proche.

Oleg Aliyev, un comptable de Khodjaly de quarante ans qui a survécu à l'attaque, raconte comment un large groupe d'habitants fuyant les combats venait juste de sortir de la forêt pour déboucher dans un champ quand au moins deux véhicules blindés conduits par des combattants arméniens qui paraissaient en embuscade, les ont mitraillés. « Ils pensaient avoir atteint un endroit sûr », dit-il de ses voisins et proches, « ils étaient tout près d'Agdam. Et ils ont été abattus. »

Mustafayev raconte qu'il a lui-même compté plus de cent cadavres dans le champ. Beaucoup parmi la trentaine de cadavres sur la vidéo étaient des femmes et des enfants, plusieurs blessés à la tête, d'autres sans aucune blessure visible. Une grande partie de leurs vêtements étaient en désordre, comme s'ils avaient été fouillés.

Le cameraman raconte qu'un survivant lui a confié que des miliciens, à la recherche d'or et d'argent, ont appuyé le canon de leurs armes sur la tempe des blessés qui gisaient impuissants à terre. Ils ont exigé leurs objets de valeur, puis ils les ont abattus, ce qui, précise-t-il, expliquerait les nombreuses blessures à la tête à bout portant.

Quand Mustafayev y est retourné lundi, il a trouvé, témoigne-t-il, deux corps en partie scalpés et celui d'une femme au visage à moitié découpé. Il suppose que ces cadavres ont été mutilés pour intimider l'adversaire, ou que les soldats ramenaient des fragments humains à leurs chefs pour preuve des exécutions. La télévision de la CEI a passé un bref extrait de la vidéo, en remarquant que « ce sont des images horribles » et que les quelque sept mille habitants de Khodjaly ont connu une « fin tragique ».

Les officiels arméniens ont affirmé avec véhémence que la plupart des civils de Khodjaly et de ses alentours avaient déjà été évacués. Selon eux, la ville n'était peuplée que de combattants azerbaïdjanais qui se servaient des rares habitants restés sur place comme boucliers humains et avaient fait de la ville une base d'où ils bombardaient la capitale, Stepanakert, à majorité arménienne. Depuis la prise de Khodjaly, insistent-ils, le bombardement de Stepanakert a cessé.

Le président russe, Boris Eltsine, a réagi à l'escalade des hostilités au Haut-Karabakh en envoyant des médiateurs spéciaux dans la région pour essayer encore une fois de briser le cycle infernal des hostilités, vieux de quatre ans, dans l'enclave contestée.

Izvestia, 1992, le 5 mars 1992, No 54

HAUT-KARABAKH : SOLDATS ET OFFICIERS DE L'ARMÉE DE LA CEI FONT LA GUERRE DANS LES DEUX CAMPS

Victor Litovkine, Izvestia

ИЗВЕСТИЯ

Нагорный Карабах:
СОЛДАТЫ И ОФИЦЕРЫ АРМИИ СНГ ВОЮЮТ ПО ОБЕ СТОРОНЫ КОНФЛИКТА

НЕЛЕГАЛЬНЫЙ ВЫВОЗ ЯДЕРНЫХ МАТЕРИАЛОВ НЕ ИСКЛЮЧЕН

В ДУБОССАРАХ АТАКУЮТ ВОЕННЫХ

«ГОЛУБЫЕ КАСКИ» ООН УЕХАЛИ ИЗ РОССИИ В ЮГОСЛАВИЮ

В КРАСНОЯРСКЕ ВСЕ ЦЕНЫ ОСВОБОДИЛИСЬ

БЫВШИЙ СОЮЗНИК ОБВИНЯЕТ РОССИЮ В ПРЕДАТЕЛЬСТВЕ

Любая реклама

ОБРАТИТЕСЬ К НАМ, И О ВАС УЗНАЮТ

МОЖЕТ, ПРОДАТЬ НАШУ ТЕХНОЛОГИЮ НА ЗАПАД?

Le secret sera bientôt divulgué. Les faits, soigneusement dissimulés par les officiels, mais commentés dans le monde entier, ont été confirmés. Plusieurs officiers, enseignes et soldats du 366e régiment de fusiliers motorisés cantonné à Stepanakert [Khankendi] ont pris part aux combats des deux côtés du conflit.

D'après nos informations, alors que le régiment était prêt à quitter la zone du conflit, S. Oganian, le commandant du 2e bataillon de fusiliers motorisés, en compagnie de quelques officiers arméniens qui lui étaient subordonnés et de plusieurs soldats de nationalités différentes dont certains désiraient quitter l'unité, s'est emparé d'un tank, de trois véhicules blindés (selon d'autres informations, de vingt véhicules) et de deux pièces d'artillerie, s'est posté sur les hauteurs à quatre kilomètres au sud du village de Ballydja, et barre le passage aux deux autres bataillons de Stepanakert.

Il régne une certaine confusion dans les rangs des parachutistes qui devaient protéger le déplacement du régiment vers sa nouvelle garnison, car jusqu'alors personne n'imaginait avoir à se battre contre les siens.

D'ailleurs, les cas de manquements au devoir militaire sont assez nombreux en Transcaucasie. Le commandant V. Moudrak qui, selon un article déjà publié par *Izvestia*, a « livré » le matériel de guerre de son bataillon de l'armée azerbaïdjanaise et qui a déjà été promu lieutenant-colonel, commande un bataillon en mission spéciale au sein de cette armée, combat dans ses rangs et notamment contre ses anciens camarades.

Le 366e régiment qu'on pensait envoyer à Gandja va maintenant être transféré en Géorgie. Les autorités azerbaïdjanaises ont déclaré qu'elles ne permettraient pas l'accès de leur territoire à ceux qui ont tiré sur leurs citoyens. Le drapeau du régiment a déjà été transféré. Quant au sort des soldats de cette unité au destin tourmenté, seul l'avenir le dira. Deux bataillons de l'infanterie motorisée sont prêts à partir, mais selon les militaires, c'est la déloyauté qui les retient.

Serguei Taranov, *Izvestia*

À Khodjaly, on a tiré sur des femmes, des enfants et des personnes âgées et on a scalpé des cadavres; tel est le sujet du film tourné par des cinéastes documentaristes azerbaïdjanais.

Le 4 mars, on a projeté au bureau de représentation permanente de la République d'Azerbaïdjan, à Moscou, deux petits films vidéo tournés par le cameraman, Chingiz Mustafayev, le 28 février et le 2 mars, à l'endroit où les combattants arméniens ont massacré des habitants de la ville de Khodjaly.

Les images ne montrent pas de soldats tués sur le champ de bataille, mais des civils. Il s'agit de plusieurs dizaines d'enfants de deux à quinze ans, des femmes, des personnes âgées, tués à bout portant (le plus souvent d'une balle dans la tête). La position des morts démontre que ces gens ont été tués calmement, avec sang-froid, il n'y a aucun signe de lutte ni de fuite. D'après les commentaires de l'auteur, certains ont été tués un par un, séparément, d'autres ont été abattus en famille, tous ensemble. Il y a des cadavres qui portent plus d'une blessure, dont l'une à la tête, ce qui signifie qu'on achevait les blessés.

La caméra a filmé plusieurs enfants aux oreilles coupées. Nous voyons une femme âgée à laquelle on a découpé la peau de la moitié gauche du visage. Des hommes scalpés. Des cadavres qui portent des traces visibles de pillage.

« Nous sommes arrivés au lieu de la fusillade pour la première fois le 28 février, accompagnés de deux hélicoptères militaires », dit Chingiz Mustafayev. « Avant d'atterrir, nous avons vu un terrain large de cinq cents mètres environ, presque entièrement recouvert de cadavres. Parce que ce territoire était contrôlé par des combattants arméniens, les pilotes avaient peur d'y atterrir. Quand nous nous sommes posés malgré tout et que nous sommes descendus de l'hélicoptère, des tirs ont retenti. Les policiers qui nous accompagnaient devaient embarquer les cadavres pour les envoyer à leurs proches. Ils n'ont pu mettre dans l'hélicoptère que quatre corps et de plus nous étions tous sous le choc. Deux hommes ont perdu connaissance à la vue de cette multitude de personnes tuées et défigurées. D'autres avaient mal au cœur…

Il s'est passé la même chose le 2 mars lorsque nous sommes venus avec des journalistes étrangers. Un grand nombre de cadavres semblaient encore plus défigurés. Ils avaient subi des profanations pendant plusieurs jours… »

Rasim Agayev, attaché de presse du Président d'Azerbaïdjan, a pris la parole à la conférence de presse au bureau de représentation permanente.

« La guerre, aussi horrible qu'elle soit, répond à des règles qui figurent dans la convention de Genève », a déclaré Agayev. « Il est donc interdit de tuer des civils sans défense au cours d'un conflit. Les événements du Haut-Karabakh prouvent pourtant que la partie arménienne a entrepris l'extermination totale de la population civile. Leurs corps gisent encore dans les rues et les maisons détruites de Khodjaly ».

« Nous sommes en possession de données incontestables », continue Agayev, « qui témoignent du fait que les soldats et officiers du 366e régiment de l'armée de la CEI ont pris part aux crimes commis par les combattants arméniens. Ils ont massacré et pillé à Khodjaly après l'assaut de la ville, ce qui peut être considéré comme un véritable crime de guerre… »

Rasim Agayev a aussi démenti les déclarations de la partie arménienne qui prétendait que l'attitude des envahisseurs de Khodjaly par rapport aux familles de Turcs Meskhètes était plutôt

ИЗВЕСТИЯ

СОБЫТИЯ И КОММЕНТАРИИ

НАГОРНЫЙ КАРАБАХ:
ПО ОБЕ СТОРОНЫ КОНФЛИКТА

С ЭТИМ ПРАВИТЕЛЬСТВОМ ДЕЙСТВИТЕЛЬНО ВСЕ ЯСНО

ВАЛЮТУ, УЛЕТЕВШУЮ ИЗ РОССИИ, БУДУТ ИСКАТЬ ЗАПАДНЫЕ СПЕЦЫ

«ГОЛУБЫЕ КАСКИ» ООН ЛЕТЯТ ИЗ РОССИИ В ЮГОСЛАВИЮ

ЭТО ЕЩЕ НЕ РЕСПУБЛИКА НЕМЦЕВ ПОВОЛЖЬЯ.

Нарушитель интересов на 4.860 рублей

Главный лесничий «Вологдалесхоза»: будем жить не хуже, чем в Арабских Эмиратах

Уточнены данные о катастрофе на Октябрьской железной дороге

« humaine ». Des survivants ont affirmé que l'on tuait les Turcs Meskhètes en même temps que les Azerbaïdjanais.

L'attaché de presse du Président d'Azerbaïdjan a attiré l'attention des médias sur le blocus de l'information quotidienne de la république. Presque aucune édition, á part *Komsomolskaïa Pravda* et *Izvestia*, n'a mentionné la tragédie à Khodjaly. La télévision centrale est également mise en cause, n'ayant montré qu'une petite partie de ce qui avait été filmé à l'emplacement de la fusillade de masse à Khodjaly.

Le 3 mars, le Conseil suprême de la République du Haut-Karabakh a diffusé sa version des événements à travers le centre d'information « Pro-Arménia ».

« … Afin d'éviter des victimes superflues parmi les civils, les détachements arméniens d'autodéfense ont ménagé un couloir par lequel ils pouvaient quitter la zone de combat. Un certain nombre de soldats de l'armée nationale azerbaïdjanaise en a profité pour tenter de percer les lignes ennemies, utilisant les civils comme bouclier humain. Nombre de civils – près de deux cents personnes, y compris à peu près quarante familles de Turcs Meskhètes – sont restées au village [à Khodjaly – *éd.*]. Conformément à leur volonté, ils ont tous été remis à la partie azerbaïdjanaise sans aucune condition… Le président du Conseil suprême de la République du Haut-Karabakh constate avec regret que les otages arméniens qui se trouvent à Khodjaly, femmes et enfants, dont l'effectif total atteint trente-quatre personnes, ont été emmenés eux aussi par les troupes de l'armée nationale d'Azerbaïdjan dans leur retraite, et pour le moment on ignore leur sort. Le président du Conseil suprême de la République du Haut-Karabakh a créé une commission et un groupe de recherche afin de retrouver les habitants de la République du Haut-Karabakh de nationalité arménienne qui manquent à l'appel et de les identifier parmi ceux qui ont été tués dans le district d'Askeran. »

La même agence « Pro-Arménia » a diffusé l'avis du chef du département de l'Intérieur de la République du Haut-Karabakh selon lequel « les combats n'ont pas duré longtemps et n'ont pas fait de victimes parmi les habitants de ce village de nationalité azerbaïdjanaise ». Selon « Pro-Arménia », de trente à quarante soldats de l'armée azerbaïdjanaise ont péri dans les combats aux alentours de Khodjaly et plus de cent personnes ont été faites prisonnières. En ce qui concerne les cadavres des civils, c'est l'armée azerbaïdjanaise elle-même qui les a « déposés » sur la route entre Khodjaly et Agdam. En outre, selon le chef du département de l'Intérieur, plusieurs personnes ont été victimes du froid.

Le 3 mars, O. Kazarian, membre du parlement arménien, a donné à peu près la même version. « Les efforts pour lier deux événements sont parfaitement clairs, notamment les

pogroms arméniens à Soumgayit et la tragédie à Khodjaly, dit-il. Mais ce parallèle est forcé, car la prise de Khodjaly est le résultat d'une mission militaire pour écraser les postes de tir ennemis. Ce sont les troupes azerbaïdjanaises qui ont empêché les civils de quitter le siège sans dommage. »

Nul besoin d'être prophète pour prédire une aggravation marquée de la situation au Haut-Karabakh et à ses alentours après l'assaut de la ville de Khodjaly qui a fait énormément de victimes.

Le 3 mars, le président arménien, Levon Ter-Pétrossian, a déclaré qu'il considérait l'évacuation du 366e régiment comme « une décision inopportune ». Si on ne prend pas de mesures pour rétablir l'équilibre dans cette région, le président arménien présage le commencement d'une grande guerre.

Selon les rapports de Bakou, le gouvernement azerbaïdjanais, appuyé de différentes forces politiques n'est pas favorable à des initiatives de paix. Le Conseil suprême de la République d'Azerbaïdjan doit se rassembler le 5 mars pour une séance au cours de laquelle il sera évidemment question de mesures concernant la défense de la souveraineté de l'État et de son intégrité territoriale. Mais il paraît évident que les parties belligérantes ont perdu toute retenue dans leurs cruautés réciproques.

Mardi soir, à la frontière entre l'Azerbaïdjan et l'Arménie, on a abattu un avion de guerre Mi-26 qui appartenait aux forces aériennes de la CEI. Il transportait des femmes et enfants réfugiés en provenance du district Chahoumian au Haut-Karabakh. A proximité de l'Arménie il a été attaqué par un hélicoptère « Mi-8 » couleur kaki. Puis l'hélicoptère a été pris pour cible par des missiles anti-aériens, a pris feu et est tombé non loin du village azerbaïdjanais de Seyidlar. Six personnes ont péri, et trente-et-une autres ont été transportées dans des hôpitaux arméniens par une équipe de sauvetage.

Des événements tout aussi dramatiques se sont déroulés à Stepanakert [Khankendi]. Le 4 février, Vadime Belykh, le correspondant spécial d'Izvestia, a envoyé de Bakou par fax le message suivant :

« Le 366e régiment n'a pas pu quitter le Haut-Karabakh. Il s'est trouvé bloqué par une foule de femmes et d'enfants qui étaient convaincus qu'après l'évacuation des dernières troupes de la CEI, Stepanakert serait entièrement détruite et ses habitants exterminés. Les commandants du régiment sont en train de négocier avec les habitants arméniens, mais pour le moment en vain. Il y a eu beaucoup de blessés parmi les soldats. Selon des sources non vérifiées, au cours des dernières vingt-quatre heures deux parachutistes du groupe de protection ont péri. Les déserteurs du 366e régiment affirment qu'après de nombreuses défections il ne reste dans le corps que trois cents à trois cent cinquante personnes (au lieu des mille huit cents personnes prévues par l'organigramme), presque la moitié des tanks, des véhicules de combat d'infanterie et des camions sont en panne. Le général Gromov, ancien commandant de la 40e armée (d'Afghanistan), dont le quartier général est situé à Gandja, dirige l'évacuation du régiment du Haut-Karabakh. »

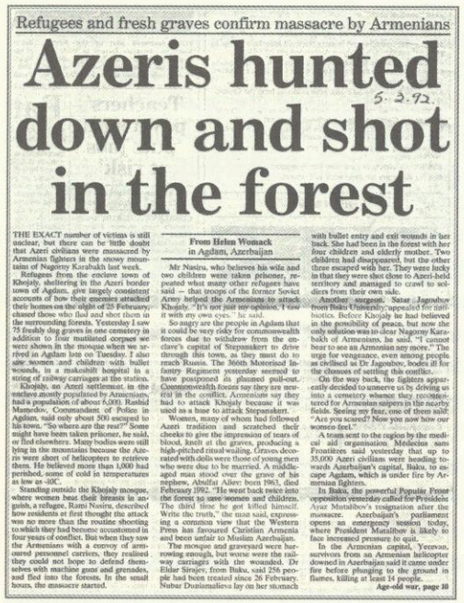
Au cours des prochains jours, Vadime Belykh se rendra s'il le peut à Stepanakert, et *Izvestia* obtiendra directement des informations concernant le théâtre d'opérations militaires.

The Independent, le 5 mars, 1992

Réfugiés et tombes fraîchement creusées confirment le massacre perpetré par les Arméniens.

DES AZÉRIS POURSUIVIS ET ABATTUS DANS LA FORÊT

Par Helen Womack à Agdam, Azerbaïdjan



Refugees and fresh graves confirm massacre by Armenians

Azeris hunted down and shot in the forest

5.3.92

From Helen Womack in Agdam, Azerbaijan

THE EXACT number of victims is still unclear, but there can be little doubt that Azeri civilians were massacred by Armenian fighters in the snowy mountains of Nagorny Karabakh last week.

Refugees from the enclave town of Khojaly, sheltering in the Azeri border town of Agdam, give largely consistent accounts of how their enemies attacked their homes on the night of 25 February, chased those who fled and shot them in the surrounding forests. Yesterday I saw 75 freshly dug graves in one cemetery in addition to four mutilated corpses we were shown in the mosque when we arrived in Agdam late on Tuesday. I also saw women and children with bullet wounds, in a makeshift hospital in a string of railway carriages at the station.

Khojaly, an Azeri settlement in the enclave mostly populated by Armenians, had a population of about 6,000. Rashid Mamedov, Commandant of Police in Agdam, said only about 500 escaped to his town. "So where are the rest?" Some might have been taken prisoner, he said, or fled elsewhere. Many bodies were still lying in the mountains because the Azeris were short of helicopters to retrieve them. He believed more than 1,000 had perished, some of cold in temperatures as low as -30C.

Standing outside the Khojaly mosque, where women beat their breasts in anguish, a refugee, Rami Nasiru, described how residents at first thought the attack was no more than the routine shooting to which they had become accustomed in four years of conflict. But when they saw the Armenians with a convoy of armoured personnel carriers, they realised they could not hope to defend themselves with machine guns and grenades, and fled into the forests. In the small hours, the massacre started.

Mr Nasiru, who believes his wife and two children were taken prisoner, repeated what many other refugees have said — that troops of the former Soviet Army helped the Armenians to attack Khojaly. "It's not just my opinion, I saw it with my own eyes," he said.

So angry are the people in Agdam that it could be very risky for commonwealth forces due to withdraw from the enclave's capital of Stepanakert to drive through this town, as they must do to reach Russia. The 366th Motorised Infantry Regiment yesterday seemed to have postponed its planned pull-out. Commonwealth forces say they are neutral in the conflict. Armenians say they had to attack Khojaly because it was used as a base to attack Stepanakert.

Women, many of whom had followed Azeri tradition and scratched their cheeks to give the impression of tears of blood, knelt at the graves, producing a high-pitched ritual wailing. Graves decorated with dolls were those of young men who were due to be married. A middle-aged man stood over the grave of his nephew, Abulfat Aliev born 1963, died February 1992. "He went back twice into the forest to save women and children. The third time he got killed himself. Write the truth," the man said, expressing a common view that the Western Press has favoured Christian Armenia and been unfair to Muslim Azerbaijan.

The mosque and graveyard were burrowing enough, but worse were the railway carriages with the wounded. Dr Elnar Sirojev, from Baku, said 256 people had been treated since 26 February. Nubar Dunlamaliova lay on her stomach with bullet entry and exit wounds in her back. She had been in the forest with her four children and elderly mother. Two children had disappeared, but the other three escaped with her. They were lucky in that they were shot close to Azeri-held territory and managed to crawl to soldiers from their own side.

Another surgeon, Satar Jagoubov from Baku University, appealed for antibiotics. Before Khojaly he had believed in the possibility of peace, but now the only solution was to clear Nagorny Karabakh of Armenians, he said. "I cannot bear to see an Armenian any more." The urge for vengeance, even among people as civilised as Dr Jagoubov, bodes ill for the chances of settling this conflict.

On the way back, the fighters apparently decided to unnerve us by driving us into a cemetery whence they reconnoitered for Armenian snipers in the nearby fields. Seeing my fear, one of them said: "Are you scared? Now you now how our women feel."

A team sent to the region by the medical aid organisation Médecins sans Frontières said yesterday that up to 35,000 Azeri civilians were heading towards Azerbaijan's capital, Baku, to escape Agdam, which is under fire by Armenian fighters.

In Baku, the powerful Popular Front opposition yesterday called for President Ayaz Mutalibov's resignation after the massacre. Azerbaijan's parliament opens an emergency session today, where President Mutalibov is likely to face increased pressure to quit.

In the Armenian capital, Yerevan, survivors from an Armenian helicopter downed in Azerbaijan said it came under fire before plunging to the ground in flames, killing at least 14 people.

Age-old war, page 10

Le nombre exact des victimes n'est pas encore connu, mais il n'y a plus de doute qu'il y ait eu la semaine dernière un massacre de civils azéris par des combattants arméniens dans les montagnes enneigées du Haut-Karabakh. Des réfugiés de la ville-enclave de Khodjaly, qui cherchaient un abri dans la ville frontière azérie d'Agdam, ont tous raconté à peu près la même histoire concernant l'attaque sur leurs maisons la nuit du 25 février, décrivant comment, après avoir poursuivi les fuyards, leurs ennemis les ont abattus dans les forêts aux alentours. Hier, j'ai vu soixante-quinze tombes fraîchement creusées dans un cimetière et quatre corps mutilés qu'on nous avait montrés à la mosquée dès notre arrivée mardi soir. J'ai également vu des femmes et des enfants blessés par balles dans un hôpital provisoire installé dans une série de wagons de voyageurs stationnés à la gare.

Khodjaly, une ville azérie située dans une enclave à majorité arménienne, comptait six mille habitants. Selon Rashid Mammadov, commandant de police à Agdam, seules cinq cents personnes se sont réfugiées dans sa ville. « Et où sont tous les autres ? » demande-t-il. Peut-être certains ont-ils été faits prisonniers, ou se sont enfuis vers d'autres destinations. Beaucoup de cadavres gisent encore dans les montagnes, car les Azéris ne disposent pas d'assez d'hélicoptères pour aller les récupérer. Il estime que plus de mille habitants ont péri, certains de froid, par des températures pouvant descendre jusqu'à moins dix degrés.

Devant la mosquée de Khodjaly, où les femmes se frappent la poitrine d'angoisse, un des réfugiés, Rami Nasiru, raconte qu'au début de l'assaut les habitants ont cru qu'il ne s'agissait que de tirs devenus pour eux routiniers pendant ces quatre années de conflit. Mais quand ils ont vu les Arméniens accompagnés d'un convoi de véhicules blindés, ils ont compris qu'ils ne pouvaient pas espérer se défendre avec des mitrailleuses et des grenades, et se sont enfuis dans les forêts. Le massacre a commencé au petit matin.

Monsieur Nasiru, qui pense que sa femme et ses deux enfants ont été faits prisonniers, répète ce que m'ont déjà dit de nombreux autres réfugiés: que des troupes de l'armée ex-soviétique ont aidé les Arméniens dans l'attaque sur Khodjaly. « Ce n'est pas simplement une opinion, je l'ai vu de mes propres yeux », précise-t-il.

La colère à Agdam est telle qu'il pourrait être très périlleux pour les forces de la CEI de passer par la ville en se retirant de la capitale de l'enclave, Stepanakert, ce qu'ils devraient faire pour rentrer en Russie. Hier, le 366e régiment d'infanterie motorisé semblait avoir remis à plus tard son retrait annoncé. Selon les forces de la communauté, ils ont été contraints d'attaquer Khodjaly parce que la ville servait de base aux attaques sur Stepanakert.

Des femmes, dont beaucoup avaient lacéré les joues de leurs ongles pour figurer des larmes de sang, conformément à la tradition, étaient agenouillées devant les tombes, et toutes émettaient un hurlement rituel strident. Les tombes décorées de poupées étaient celles de jeunes gens qui devaient se marier. Un homme d'âge mûr était debout devant la tombe de son neveu, Abulfat Aliyev, né en 1963, mort en février 1992. « Il est retourné dans la forêt deux fois pour sauver des femmes et des enfants. À la troisième, c'est lui qui s'est fait tuer. Écrivez la vérité », implore l'homme, exprimant l'opinion générale selon laquelle la presse occidentale a pris le parti de l'Arménie chrétienne contre l'Azerbaïdjan musulman.

La mosquée et le cimetière avaient déjà été pénibles, mais les wagons voyageurs chargés de blessés sont pires encore. Selon le médecin Eldar Siradjov, de Bakou, deux cent cinquante-six personnes ont été soignées depuis le 26 février. Nubar Dunyamaliyeva est couchée sur le ventre, des blessures de balles entrantes et sortantes dans le dos. Elle s'était réfugiée dans la forêt avec ses quatre enfants et sa mère âgée. Deux des enfants ont disparu, mais les trois autres se sont échappés avec elle. Ils ont eu beaucoup de chance, car ils étaient proches du territoire azéri quand on leur a tiré dessus, et ils ont réussi à ramper jusqu'aux soldats de leur camp.

Un autre chirurgien, Satar Jagoubov, de l'université de Bakou, lance un appel pour des antibiotiques. Avant Khodjaly, il croyait à la possibilité de la paix, mais désormais la seule solution pour lui est de vider le Haut-Karabakh de sa population arménienne. « Je ne peux plus supporter la vue d'un Arménien » dit-il. Ce désir de vengeance, même chez des gens aussi cultivés que le docteur Jagoubov, n'augure rien de bon pour la résolution de ce conflit.

Sur le chemin du retour, les combattants avaient apparemment décidé de mettre nos nerfs à rude épreuve en nous conduisant à un cimetière utilisé pour des reconnaissances des snipers arméniens dans les champs voisins. Quand ils virent que j'avais peur, l'un d'eux a grincé : « Vous avez peur, hein ? Eh bien ! Maintenant vous comprenez ce que ressentent nos femmes. »

Selon une équipe envoyée dans la région par l'association humanitaire internationale d'aide médicale, Médecins Sans Frontières, au moins trente-cinq mille civils azéris se dirigent vers Bakou, la capitale de l'Azerbaïdjan, pour fuir Agdam, aujourd'hui sous le feu des combattants arméniens.

À Bakou, le puissant parti d'opposition, le Front populaire, a demandé hier la démission du président Ayaz Moutalibov suite au massacre. Le Parlement azerbaïdjanais se réunit aujourd'hui en session extraordinaire, au cours de laquelle il est probable que le président Moutalibov sera soumis à une pression encore plus forte pour démissionner.

Dans la capitale arménienne, Erevan, des survivants d'un hélicoptère arménien abattu en Azerbaïdjan racontent qu'il a été pris pour cible et s'est écrasé en flammes, faisant au moins quatorze victimes.

Trud, le 6 mars 1992, No 44

LA TRAGÉDIE DU KARABAKH

О ПОСЛЕДНИХ СОБЫТИЯХ СООБЩАЮТ КОРРЕСПОНДЕНТЫ «ТРУДА» И ИНФОРМАЦИОННЫХ АГЕНТСТВ

Труд

Пятница, 6 марта 1992 года

Трагедия Карабаха

Столица налаживает контакты

В Дубоссарах относительно спокойно

В ФОКУСЕ ДНЯ

«Центр не для бедных людей»?

Не посеять бы бурю

Как утверждают...

Печальное известие из Лондона

Космический корабль — С. Аукциона

ВЗГЛЯД НА СИТУАЦИЮ

ГОРЬКИЙ ХЛЕБ АПРЕЛЯ

Plus d'un millier de morts, y compris femmes, enfants et personnes âgées, des centaines de blessés, de personnes portées disparues et d'otages : tel est le bilan de la prise de la ville azerbaïdjanaise de Khodjaly par les troupes arméniennes. Cette information a été communiquée au cours d'une conférence de presse organisée pour les journalistes azerbaïdjanais et étrangers à Bakou par le service de presse du président du pays.

E. Mammadov, chef du pouvoir exécutif du district de Khodjaly, a qualifié cet événement de tragédie dont l'importance n'est comparable à aucun autre incident au cours de ces quatre années de conflit. Il a ajouté que la ville est complètement bloquée depuis le 20 janvier. Après le mitraillage et la perte d'un hélicoptère civil aux alentours de Choucha, la voie aérienne, dernier fil qui reliait cette ville au monde, a été coupée. Les défenseurs de la ville, qui savaient qu'un assaut se préparait, n'ont donc pas pu évacuer au moins les femmes et les enfants. Après quelques heures de lourds bombardements, les survivants ont essayé de quitter la ville ruinée et incendiée. Mais les assaillants tiraient à bout portant sur les colonnes de fugitifs sans épargner ni femmes ni enfants. Moins de deux mille personnes ont réussi à atteindre Agdam. Outre les tués et les blessés, on compte de nombreuses victimes torturées, martyrisées et aux extrémités gelées.

Sous prétexte de santé, le président du Soviet suprême de la République, Elmir Qafarov, a donné sa démission au cours de l'assemblée extraordinaire du parlement azerbaïdjanais convoquée hier à Bakou. Les députés ont approuvé sa démission. Y. Mammadov, recteur de l'Université de Médecine d'Azerbaïdjan et membre de l'Académie des Sciences d'Azerbaïdjan a été élu à sa place.

Les députés ont à discuter de l'état des lieux au Haut-Karabakh ainsi que de la situation sociopolitique dans la république.

T. Kassoumova, Bakou.

Le bombardement du village azerbaïdjanais, Syrkhavend, situé dans la Haut-Karabakh, ne s'est terminé qu'hier matin après avoir été démarré par les troupes arméniennes la veille. Selon les données de la la direction des affaires intérieures de la zone du Karabakh, le bombardement de cette agglomération a fait près de dix victimes et plusieurs blessés. La tentative d'assaut des troupes arméniennes de Syrkhavend, entreprise hier matin avec le soutien des véhicules blindés, a échoué.

(Azerinforme – TASS.)

The Independent, le 6 mars, 1992

LES ARMÉNIENS « RETIENNENT LES AZÉRIS EN OTAGES »

Par Helen Womack, à Agdam, Azerbaïdjan

Des officiels azéris affirment qu'au moins six cents civils auraient pu survivre au massacre de la semaine dernière dans les montagnes du Haut-Karabakh, et tentent de négocier leur libération avec leurs geôliers arméniens.

Hier, le procureur de la ville frontalière azérie d'Agdam a interrogé une femme qui faisait partie d'un groupe de cinq otages échangés mercredi contre le même nombre d'Arméniens retenus prisonniers ici. Ses services tentent d'organiser d'autres échanges de ce type.

Durdana Agayeva, une téléphoniste âgée de vingt ans, originaire de la ville azérie de Khodjaly, capturée par les Arméniens la semaine dernière, affirme qu'elle a été détenue dans une cellule avec une trentaine d'autres femmes au commissariat de la ville arménienne d'Askeran. Elle raconte qu'elle y a été amenée quand des combattants arméniens, qui avaient exécuté des dizaines, voire des centaines de ses voisins de Khodjaly, l'ont trouvée dans les bois, autour de la ville, où elle tentait de se cacher.

Son frère, deux autres jeunes femmes et un enfant ont aussi été libérés hier, mais comme

Armenians 'hold Azeris hostage'

From Helen Womack in Agdam, Azerbaijan

AZERI officials say as many as 600 civilians may have survived last week's massacre in the mountains of Nagorny Karabakh and are trying to negotiate their release from Armenian captivity.

Yesterday the prosecutor in the Azeri border town of Agdam interviewed a woman who was among five Azeri hostages swapped on Wednesday for the same number of Armenians held in custody here. His office was trying to arrange further exchanges yesterday.

Durdana Agaeva, 20, a telephonist from the Azeri settlement of Khojali which was captured by the Armenians last week, said she had been held in a cell with about 30 other women in the police station of the Armenian town of Askeran. She said she had been taken there when Armenian fighters, who she says shot scores if not hundreds of her neighbours from Khojali, found her hiding in the woods around the town.

Her brother, two other girls and a child were released with her yesterday, but they were too seriously hurt to be questioned immediately and were sent to hospital in Baku. Miss Agaeva, who wore a warm black coat given to her since she arrived in Agdam, hobbled into the prosecutor's office with a bullet wound in her foot.

The prosecutor, Zahid Tagiev, said the five had been exchanged for Armenians in jail for ordinary crimes they committed on Azeri territory before the present conflict. He denied reports that the Azeris were planning to recover more of their people – and the bodies of the dead still scattered on the mountainside – by paying the Armenians in petrol, although he admitted that individuals had got relatives back this way in the past.

Since the fall of Khojali, Armenians virtually control Nagorny Karabakh with the exception of the town of Shusha.

Emotional crowds in Agdam say the Armenians want the hostages so they can force them to lie down in the road to stop a convoy of former Soviet forces from leaving Stepanakert. But the prosecutor said he had no evidence of this and he did not believe the Armenians would be so inhuman as to do it.

Miss Agaeva said she and others held in Askeran had been beaten and the Armenians had subjected her to mental torture. "One said he was going to cut off my head. He was not joking. But then another calmed him down and said it was better to swap me. I refused to go unless Elshat [her brother] came with me."

The prosecutor showed an Azeri television film of the dead from Khojali scattered all over the mountains. The Muslim Azeris, who accuse the Western Press of having favoured Christian Armenia in the four-year conflict, want reporters to tell the world that they have suffered genocide. This is an exaggeration, but there is no doubt the Armenians killed considerable numbers of helpless women, children and elderly people fleeing Khojali. The prosecutor said 200 bodies had been recovered and up to 1,500 might still be lying out on the frozen mountains.

President Boris Yeltsin of Russia has announced new plans to mediate in the conflict, but there seems little chance he or any other outsiders can achieve anything. After Khojali, the Azeris want revenge. Even if the politicians in Baku urge restraint, the fighting men on the ground will almost certainly ignore them – men such as the former sculptor, Jagub Rzaev, the bearded commander of an autonomous defence unit called the Hawks of Karabakh. He lost his son at Khojali but said that was the normal price of war. What enraged him was seeing women and children killed by the Armenians. They would receive an answer to that soon. "The Armenians know me and they know I'll never forgive them," he said. "As long as I live they will never live in Karabakh."

■ MOSCOW – At least 57 people were killed in clashes between Azeri and Armenian forces yesterday in Nagorny Karabakh, according to a toll compiled by several news agencies, AFP reports.

The Russian Information Agency said 25 people were killed in a fierce battle for control of the Armenian settlement of Kazanchi, while Interfax reported 15 Armenians and seven Azeris were killed during fighting in the village of Mardakert, and 10 died in an Armenian rocket attack.

Azeris at Agdam's cemetery weep for those killed in the Armenian assault on Khojali in Nagorny Karabakh last week

Photograph: Liu Heung Shing/AP

ils étaient trop sérieusement blessés pour être interrogés tout de suite, ils ont été envoyés dans un hôpital à Bakou. Mademoiselle Agayeva, qui portait un manteau noir qu'on lui avait donné lors de son arrivée à Agdam, rentre en boitant dans le bureau du procureur, blessure de balle au pied.

Selon le procureur, Zahid Tagiyev, les cinq otages ont été échangés contre des Arméniens ayant commis des crimes ordinaires en territoire azéri avant le conflit actuel. Monsieur Tagiyev a démenti que les Azéris soient en train d'organiser l'échange d'autres compatriotes (ainsi que les cadavres encore éparpillés dans la montagne) contre de l'essence, même s'il a reconnu que de telles transactions individuelles ont eu lieu dans le passé pour récupérer des proches.

Depuis la prise de Khodjaly, les Arméniens contrôlent presque tout le Haut-Karabakh, sauf la ville de Choucha.

À Agdam des foules émues affirment que les Arméniens veulent les otages pour les allonger sur la route, pour empêcher le départ de Stepanakert d'un convoi militaire ex-soviétique. Cependant, le procureur affirme n'en avoir aucune preuve, et ne pense pas que les Arméniens soient suffisamment inhumains pour agir de la sorte.

Mademoiselle Agayeva raconte qu'avec d'autres prisonniers d'Askeran, elle a été battue et soumise à une torture mentale par les Arméniens. « L'un d'eux m'a même dit qu'il allait me couper la tête, et il ne plaisantait pas. Mais un autre l'a calmé, en lui disant qu'il valait mieux m'échanger. J'ai refusé de partir sans Elchad (son frère). »

Le procureur nous a montré un reportage de la télévision azérie sur les morts de Khodjaly éparpillés tout au long des montagnes. Les Azéris musulmans, qui accusent la presse occidentale d'avoir été partiale envers l'Arménie chrétienne pendant les quatre années de conflit, veulent que les journalistes disent au monde qu'ils ont subi un génocide. C'est un peu exagéré, mais il n'y a pas de doute que les Arméniens ont tué un très grand nombre de femmes, enfants et vieillards sans défense qui fuyaient Khodjaly. Selon le procureur, deux cents cadavres ont été récupérés et jusqu'à mille cinq cents se trouvent peut-être encore dans le froid glacial des montagnes.

Le président russe, Boris Eltsine, a annoncé de nouvelles tentatives de médiation dans le conflit, mais ses chances de réussite, ou celles d'autres parties tierces, semblent bien minces. Après Khodjaly, les Azéris crient vengeance. Bien que les hommes politiques à Bakou appellent à la retenue, les combattants sur le terrain passeront très probablement outre, tel l'ancien sculpteur Yagoub Rzayev, commandant barbu d'une unité autonome de défense baptisée Faucons du Karabakh. Il a perdu son fils à Khodjaly, mais c'était selon lui le prix normal de la guerre. Ce qui l'a mis en rage est de voir des femmes et des enfants tués par les Arméniens. Ils recevront bientôt la monnaie de leur pièce. « Les Arméniens me connaissent, et savent bien que jamais je ne leur pardonnerai », dit il. « Tant que je vivrai, ils ne vivront jamais au Karabakh. »

MOSCOU – L'AFP annonce que selon un bilan établi par diverses agences de presse, au moins cinquante-sept personnes ont péri dans des accrochages entre forces azéries et arméniennes hier au Haut-Karabakh.

L'agence d'information russe annonce que vingt-cinq personnes ont été tuées dans une bataille acharnée pour le contrôle du village arménien de Kazanchi; selon Interfax, quinze Arméniens et sept Azéris ont péri au cours de combats dans le village de Mardakert, et dix au cours d'une attaque à la roquette arménienne.

Pravda, le 7 mars 1992, No 49

LES ZONES DE TENSION SE REGROUPENT SUR UNE LIGNE DE FRONT

La tragédie de Khodjaly

8 Марта: И жизнь, и слезы, и любовь...

ПРАВДА

Дочери или падчерицы?

Мы выступили. Улита поехала?

Не то и «Коммерсантъ», чтобы «Правде» не дремать

ВЗГЛЯД с улицы «Правды»

САРАБАХСКИЙ УЗЕЛ

«Горячие точки» вытягиваются в линию фронта

Трагедия Ходжалы

Хроника конфликта

ПОЛЕМИКА

К чему ведет своеволие президентов

Бех—«человек года»

Elman Mammadov, le chef du pouvoir exécutif de la ville, a perdu en quelques heures vingt-deux membres de sa famille, y compris sa mère. « Khodjaly assiégé s'est retrouvé d'abord sous d'intenses bombardements d'artillerie », raconte-t-il. « Ils nous bombardaient sans cesse des quatre côtés de la ville avec des missiles « Alazan », des armes portées par des tanks, des véhicules blindés et des véhicules de combat d'infanterie. Après quelques heures de bombardement intense en guise de préliminaire, lorsque tout a été dévasté, l'infanterie protégée par les véhicules blindés est passée à l'attaque. Peu nombreux, les défenseurs de la ville et les civils encore vivants à ce stade se sont repliés vers la forêt, après avoir traversé une rivière glaciale. Notre convoi comportant des femmes, des enfants, des personnes âgées et des blessés a traversé la forêt pendant toute la nuit. Au matin, nous avons atteint la lisière derrière laquelle les champs du village arménien de Nakhtchivanik s'étendaient. C'est finalement là que nous nous sommes retrouvés sous des tirs de mitrailleuses et d'armes automatiques. On tirait sans pitié et à bout portant sur des cibles épuisées. De nombreux camarades, parents et proches y ont été abattus. Avec sept camarades armés d'armes automatiques, nous avons essayé de les protéger. Mais en vain. Complètement isolés, nous avons passé douze heures face contre terre sur la neige dans un défilé, sans oser lever la tête à cause des bombardements. »

Atakichi Atakichiyev, procureur de la ville de Khodjaly commente:

« La ville a été rayée de la face du globe. L'aide sur laquelle nous avons compté si longtemps n'est jamais venue. »

Voici l'histoire racontée par des soldats du rang du 366e régiment, Youry Yakhovitch, Alexei Bondarev, Pavel Antipine et Pavel Zouev qui ont déserté leur régiment pour éviter de prendre part au conflit entre les ethnies.

Alexei Bondarev raconte:

« Beaucoup d'officiers du régiment, presque tous les enseignes et un certain nombre de soldats sont arméniens. La nuit, ils quittaient le régiment en véhicules blindés remplis de munitions de guerre pour revenir le matin 'vides'. »

La guerre franchit de nouvelles limites.

Zaour Kadymbekov
(correspondant de la Pravda)

The Sunday Times, le 8 mars, 1992

TANDIS QUE LES MORGUES SE REMPLISSENT, LE CAMP AZÉRI PRÉPARE UNE GUERRE TOTALE

Reportage d'Agdam par Thomas Goltz, premier journaliste à avoir couvert le massacre perpétré par des soldats arméniens au cours du conflit le plus terrible depuis la désintégration de l'Union soviétique,

Khodjaly était une ville morne, avec ses magasins vides et ses routes de terre battue dépourvues d'arbres. C'était pourtant là que vivaient des milliers d'habitants qui, en des temps plus heureux, cultivaient les champs et élevaient des oies. Mais la semaine dernière, elle a été rayée de la carte.

On ne connaîtra peut-être jamais le bilan exact des victimes du massacre au cours duquel les Arméniens ont été accusés d'avoir abattu ou tué à la baïonnette, des fugitifs azéris. La zone, à l'intérieur de l'enclave du Haut-Karabakh dans la région bien loin de l'Azerbaïdjan, a été bouclée, tandis que ce conflit territorial dégénère en une guerre totale.

Selon certaines sources, des centaines de soldats azéris, soutenus par neuf tanks et vingt véhicules blindés, ont pénétré hier dans l'enclave, revendiquée à la fois par l'Arménie et l'Azerbaïdjan, pour lancer une violente attaque qui aurait fait deux cents victimes côté arménien. Par la suite, l'Arménie a déclaré avoir contenu l'offensive, amorcée vendredi soir par une attaque sur la ville d'Askeran, proche de Stepanakert, capitale du Haut-Karabakh.

Morgues fill as Azeris head for all-out war

Thomas Goltz, the first to report the massacre by Armenian soldiers in the worst violence since the break-up of the Soviet Union, reports from Agdam

KHOJALY used to be a barren town, with empty shops and treeless dirt roads. Yet it was still home to thousands of people who, in happier times, tended fields and flocks of geese. Last week it was wiped off the map.

The final toll of the massacre, in which Armenians were accused of shooting and bayoneting fleeing Azeris, may never be known; the area in the enclave of Nagorno-Karabakh, in far-flung Azerbaijan, has been sealed off as the territorial dispute develops into all-out war.

Yesterday, hundreds of Azeri troops backed by nine tanks and 20 armoured personnel carriers were said to have surged into the enclave, claimed by Armenia and Azerbaijan, to launch a fierce attack in which 200 Armenians were reported to have been killed. Armenia later claimed to have blunted the offensive, which was launched on Friday night with an attack on the town of Askeran, near the Nagorno-Karabakh capital of Stepanakert.

The offensive came after the resignation of Ayaz Mutalibov, Azerbaijan's president, who had resisted pressure to step up attacks against Armenians. It had all the hallmarks of revenge.

the mainly Armenian enclave.

The only way in was by helicopter, an appallingly dangerous journey: 22 helicopters had been hit by fire from the ground in November and December, although, miraculously, only one had been shot down.

I was the last Westerner to visit Khojaly. That was in January and people were predicting their fate with grim resignation. Zumrut Ezoya, a mother of four on board the helicopter that ferried us into the town, called her community "sitting ducks, ready to get shot". She and her family were among the victims of the massacre on February 26.

The town had become immobilised by tension. People stood in small groups on the

were killed in the assault, as were many of the other people I had spoken to.

Some had already fled the town on the precarious helicopter flights – the road having been cut off – but then returned to Khojaly because the government in Baku, the Azerbaijani capital, gave no succour to refugees. Better to die in Karabakh than beg in the streets, they said. Then the helicopter link was severed, too.

The town had learnt from Armenian prisoners that an attack was coming. "We begged Baku to open up the air corridor and at least get the women and children out," said Elman Mahmedoy, the mayor and one of the survivors. "The government did nothing. We were utterly sold out."

On February 25, the gunfire became louder. The Armenians had broken through. "They opened their barrage at about 8.30pm, attacking from three sides about two hours later," said Mahmedoy. "They wanted us to run the gauntlet. We had no choice."

A group of Azeris took up positions to fight the attackers while the mayor and a large group of civilians were led eastwards by other Azerbaijani militiamen to safety. "By dawn we had managed to work our way through a wooded area and had entered an area filled with brush," said the mayor.

"It was close to the Armenian lines we knew we would have to cross. There was a road, and the first units of the column ran across. Then all hell broke loose. Bullets were raining down on us from all sides. We had just entered their trap."

The Azeri defenders were picked off one by one. Survivors say that Armenian forces then began a pitiless slaughter, firing at anything that moved in the gullies. A video taken by an Azeri cameraman, wailing and crying as he filmed body after body, showed a grizzly trail of death leading towards higher, forested ground where the villagers had sought refuge from the Armenians.

"The Armenians just shot and shot and shot," said Omer Veyselov, 55, lying in hospital in Agdam with shrapnel wounds. "I saw my wife and daughter fall right by me."

People wandered through the hospital corridors looking for news of loved ones. Some vented their fury on foreigners: "Where is my daughter, where is my son?" wailed a mother. "Raped. Butchered. Lost."

Azerbaijan has said as many as 1,000 refugees were killed as they tried to flee. The Armenians have denied this, saying civilians were caught in "crossfire". The killings unleashed a wave of fierce nationalist anger in Azerbaijan, leading to the president's resignation.

His removal prompted expectations of a tougher approach, apparently borne out by yesterday's fresh Azerbaijani offensive. Thousands of troops were reported to have advanced on Armenian-populated villages in the enclave. "The situation is very difficult," said Vazgen Sarkisyan, Armenia's minister of defence. "The Armenians don't have tanks or heavy weapons. But the Azeris do."

Armenian soldiers massacre hundreds of fleeing families

How Goltz broke the story in last week's Sunday Times

Last embrace: Chingiz Iskanderov clasps the coffin containing his brother, a victim of the escalating violence in Nagorno-Karabakh

Cette offensive a suivi la démission d'Ayaz Moutalibov, président d'Azerbaïdjan, qui avait jusque-là résisté aux pressions pour intensifier les attaques contre les Arméniens. Elle porte tous les signes d'une vengeance.

À Agdam, ville azerbaïdjanaise située juste à la frontière, des récits immondes se multiplient et les cadavres entassés dans les morgues laissent peu de place au doute : Khodjaly et les sinistres collines et ravines environnantes ont été le site du plus terrible massacre depuis la désintégration de l'Union soviétique.

Quelques jours seulement avant l'assaut, le sort de Khodjaly était scellé. La ville était déjà presque entièrement isolée du reste du monde, et ses habitants prédisaient un bain de sang car les forces arméniennes avançaient sur les villes azerbaïdjanaises dans cette enclave à majorité arménienne.

La ville n'était accessible que par hélicoptère. Le voyage était extrêmement dangereux, vingt-deux hélicoptères ayant été touchés par des tirs antiaériens en novembre et décembre, miraculeusement un seul avait été abattu.

J'ai été le dernier Occidental à visiter Khodjaly. C'était au mois de janvier, et les gens parlaient de leur sort avec une sorte de sombre résignation. À bord de l'hélicoptère qui nous emmenait vers la ville, Zumrut Ezoya, une mère de quatre enfants, décrivait ses concitoyens comme des cibles faciles. Elle fait partie avec sa famille des victimes du massacre du 26 février.

La ville était paralysée par la tension. Les gens se réunissaient par petits groupes dans les rues, murmurant furtivement, attendant l'inévitable. La nuit, ils se blottissaient dans leurs maisons à la lueur des bougies (l'électricité avait été coupée depuis longtemps), en écoutant les tirs des milices arméniennes et la petite garnison qui tentait de défendre la périphérie de la ville.

« Les Arméniens ont pris tous les villages aux alentours, un par un, et le gouvernement n'a pas bougé », rapportait Balakisi Sakikov, cinquante-cinq ans et père de cinq enfants. « Bientôt ils vont nous expulser ou nous tuer tous », ajoutait Dilbar, son épouse. Le couple et leurs cinq enfants, trois fils et deux filles, ont été tués dans l'attaque, comme beaucoup de mes interlocuteurs.

Certains avaient déjà fui la ville par hélicoptère malgré le danger, la route ayant été coupée, mais étaient revenus à Khodjaly parce que le gouvernement de Bakou, capitale de l'Azerbaïdjan, n'avait rien prévu pour accueillir les réfugiés. Plutôt mourir au Karabakh que mendier dans les rues, disaient-ils. Puis, la voie aérienne a été coupée à son tour.

La ville savait par les prisonniers arméniens qu'une attaque était imminente. « Nous avons demandé à Bakou d'ouvrir un corridor aérien pour qu'on puisse au moins évacuer les femmes et les enfants, affirme Elman Mammadov, maire de la ville, faisant partie des survivants. Mais le gouvernement n'a rien fait. Nous avons été trahis. »

Le 25 février, les bombardements s'intensifièrent. Les Arméniens avaient percé les défenses. « Ils ont commencé leur bombardement vers vingt heures trente, et puis deux heures plus tard, ils nous ont attaqués simultanément par trois côtés», raconte Mammadov. « Ils voulaient nous acculer à la fuite, nous n'avions plus le choix. »

Un groupe d'Azéris prit alors position pour combattre les assaillants pendant que le maire et un large groupe de civils étaient conduits en sécurité, escortés par d'autres miliciens azéris. « À l'aube, nous avions réussi à traverser des bois pour déboucher dans une zone broussailleuse », raconte le maire. « Elle se trouvait proche des lignes arméniennes, que nous savions devoir traverser. Il y avait une route, et les premiers rangs de la colonne se sont mis à courir pour la franchir. Un déluge infernal s'est alors déclenché, de tous les côtés une pluie de balles s'abattait sur nous. Nous venions de tomber dans leur piège. »

Les défenseurs azéris ont été éliminés l'un après l'autre. Les survivants racontent que les soldats arméniens ont entamé un massacre impitoyable, tirant sur tout ce qui bougeait dans les ravines. Une vidéo, filmée par un cameraman azéri, qui ne pouvait retenir ses sanglots en filmant cadavre après cadavre, montre une véritable traînée de destruction qui s'élève vers les forêts où les villageois avaient tenté d'échapper à la vigilance des Arméniens.

« Les Arméniens n'ont fait que tirer », raconte Omer Veyselov, cinquante-cinq ans, hospitalisé à Agdam pour des blessures d'éclats d'obus. « J'ai vu ma femme et ma fille tomber juste à côté de moi. »

Plusieurs personnes errent dans les couloirs de l'hôpital en quête de la moindre nouvelle de leurs proches. Dans leur colère, ils accusent les étrangers. « Où est ma fille, où est mon fils ? » gémit une mère. « Violés, massacrés, perdus ! »

L'Azerbaïdjan affirme que jusqu'à mille réfugiés ont été tués en essayant de s'enfuir. Les Arméniens démentent, expliquant que les civils ont été pris « entre deux feux ». Le massacre a déchaîné une vague de fureur nationaliste en Azerbaïdjan, aboutissant à la démission du président.

Son départ laisse présager d'une approche plus ferme, ce qui semble être corroboré par la nouvelle offensive azerbaïdjanaise d'hier. Des milliers de soldats ont apparemment avancé sur des villages peuplés d'Arméniens dans l'enclave. Selon le ministre de la Défense arménien, Vazgen Sarkissian : « La situation est critique : les Arméniens n'ont ni tanks, ni armes, mais les Azéris en ont. »

The Independent, le 8 mars, 1992

VENGEANCE AU KARABAKH

Helen Womack confrontée aux preuves d'un massacre dès son arrivée à Agdam

« Lorsque des Arméniens se font tuer, vous vous contentez de le relater, mais quand ce sont les nôtres qui meurent, vous dites qu'ils ont été 'prétendument' tués. » Ces paroles sont celles d'un soldat azéri qui montre à des journalistes occidentaux les corps de réfugiés dans une mosquée à Agdam. Ils ont été tués par des miliciens arméniens le 25 février lors de la prise de la ville de Khodjaly. « Quand vous venez ici, vous exprimez de la compassion, mais nous savons très bien qu'une fois partis, vous écrirez autre chose », poursuit le soldat.

Les Azéris musulmans sont convaincus que, depuis quatre ans, l'Occident a pris parti pour l'Arménie chrétienne dans la guerre pour l'enclave montagneuse du Haut-Karabakh. Les Arméniens se croient également victimes de préjugés. Pour les observateurs extérieurs, c'est un terrain miné.

Juste avant mon arrivée mardi dans la ville frontalière azérie d'Agdam, le gouvernement arménien a nié le massacre de civils dans la bataille pour Khodjaly. Il laissait entendre que non seulement les Azéris exagéraient le chiffre de plus de mille victimes, mais également que les victimes de combats réguliers avaient fait l'objet d'une mise en scène pour faire croire à un massacre. Je ne savais vraiment pas quelle version croire.

Le soir où je suis arrivée à Agdam, on m'a directement conduite à la mosquée où étaient exposés les corps. Ils étaient affreusement mutilés, et ce délibérément d'après les Azéris. « Pourquoi seulement quatre ? » ai-je demandé au soldat. Parce que, m'a-t-il expliqué, des dizaines de corps ont déjà été enterrés par leurs proches. Des centaines

Karabakh falls prey to revenge

Helen Womack confronts the evidence of a massacre on her arrival in Agdam

"WHEN Armenians get killed you simply report it. When our people die you say they were 'allegedly killed.' This is an Azeri soldier speaking. He was showing Western reporters the bodies of civilian refugees in a mosque in Agdam. They were slaughtered by Armenian guerrillas when they took the town of Khojali on 25 February. "You come here and show sympathy but we know you will go away and write something different," the soldier said.

The Muslim Azeris are convinced the West favours Christian Armenia in the four-year war over the mountain enclave of Nagorny Karabakh. Armenians are equally adamant that they are misrepresented. It is a mine-field for outsiders.

Just before I arrived at the Azeri border town of Agdam on Tuesday, Armenian officials denied that civilian refugees had been murdered after the fight for Khojali. They implied the Azeris were not only exaggerating the death toll by claiming more than 1,000 killed but were staging a show to make battle deaths look like a massacre. I did not know what to believe.

The night I got to Agdam I was

killed; they are not just cowpat in the crossfire. I have little doubt that on this occasion, two weeks ago, the Azeris were the victims of Armenian brutality. In the past it has been the other way round. So much hatred has accumulated on both sides that the future seems to hold only endless revenge and counter-revenge.

Early on Wednesday a large crowd gathered outside Agdam's mosque; some people were survivors from Khojali, some were relatives, desperate because they said Armenians were shooting at Azeris trying to recover the dead from the hills. The chief of police, Colonel Rashid Mamedov, said only about 500 Khojali residents reached Agdam safely.

The accounts of the slaughter were consistent; these were sim-

dren and old men. Many of those who did not die by the bullet froze to death on the mountainsides.

Ramiz Nasirov, a shoemaker who believes his wife and two children were captured alive, said he saw Russians from the former Soviet army supporting the Armenians with armoured personnel carriers. Other survivors spoke of Russian involvement.

Last year, the Armenians accused Soviet Interior Ministry troops of joining Azeri raids on their villages. At that point it seemed as if Mikhail Gorbachev had come down on the side of Azerbaijan in the fight for the disputed enclave. The Commonwealth of Independent States, which is now withdrawing its remaining forces from Nagorny Karabakh, says it was always neutral in the conflict. I think it is possible that some Russian officers, facing a future of uncertainty back home, are helping fellow Christian Armenians as mercenaries.

The crowd outside the mosque was swelled by hundreds of people from all over Azerbaijan who had come to arrange funerals for their relatives. They were distraught because the bodies had still not been retrieved. Agdam's

judge, Adil Gasimov, said about 200 bodies had been brought down from the mountains but he believed as many as 1,500 bodies were still up there. A further 600 people from Khojali might be held captive by the Armenians.

At Agdam railway station, a passenger train was turned into a makeshift clinic after the town's hospital was damaged by artillery fire in an earlier battle with Armenians. Since the assault on

Khojali, 256 patients had passed through the train's doors. Nuisar Dunnamiera, 43, was still there. She described how she had crawled to the safety of Azeri lines with a bullet in her back. Two of her children had escaped with her, two were missing. Sayale Zemalova, 60, lifted her skirt to show a bullet wound in her thigh. Her daughter Valide was with her, also wounded in the leg. Sayale said two of her five sons had been shot dead before her eyes, the others were missing.

The doctor on the train, Fidar Sirazhev, said a terrible tragedy had taken place but the world was silent. "The West has always supported the Armenian side because they have a large, eloquent diaspora," he declared.

Agasy Ibabagha, a journalist and one of the few Azeris I met who was prepared to admit Armenians were suffering too, hoped that with "imperialist" Soviet forces out of the way and a democratically elected government in Baku, Azeri and Armenian leaders might be able to compromise over Nagorny Karabakh, but it is more likely that a new government in Azerbaijan will press on with the fight for Nagorny Karabakh which Azeris say was theirs for centuries and which Armenians say they lost as a result of boundary changes made by Lenin.

"We will forgive the Armenians only when they get out of Karabakh," said Jagub Rzaev, the grey-bearded commander of the autonomous defence unit "Hawks of Karabakh". And indeed yesterday it seemed that the Azeris were already taking their revenge for what happened at Khojali. Armenia said 200 of its fighters had been killed in a new thrust by the enemy into the disputed enclave.

Last prayer: Chingiz Iskanderov weeps with his family over the coffin of his brother, whose body is one of 200 said to have been recovered after Armenians drove Azeris from Khojali

gisent encore dans les montagnes. Ces quatre corps n'avaient pas été réclamés, peut-être parce que leurs proches étaient morts eux aussi. Chaque jour amène de nouvelles preuves que l'on tue des innocents et qu'ils ne sont pas seulement pris entre des tirs croisés. Il est quasiment certain qu'il y a deux semaines, ce sont les Azéris qui ont été victimes de brutalités de la part des Arméniens. Par le passé, cela a été l'inverse. Tant de haine s'est accumulée de part et d'autre que l'avenir me semble ne réserver que vengeances et contre-vengeances.

Une grande foule s'est réunie devant la mosquée d'Agdam mercredi matin. Certains étaient des survivants de Khodjaly, d'autres des proches désespérés, qui accusaient les Arméniens de tirer sur les Azéris lorsqu'ils tentaient de récupérer leurs morts sur les collines. Selon le chef de la police, le colonel Rashid Mammadov, environ cinq cents habitants de Khodjaly seulement avaient réussi à atteindre Agdam sains et saufs.

C'étaient des gens simples, et leurs récits se ressemblent tous. Ils expliquent comment les Arméniens les ont surpris par l'attaque la plus terrible subie jusque-là par la ville, comment, ayant vite compris qu'ils ne pourraient pas se défendre, ils ont fui la ville vers minuit pour trouver refuge dans les bois environnants, comment une colonne de réfugiés a tenté d'atteindre Agdam en descendant le col d'Askeran, et comment, au petit matin, ils ont été piégés là par des combattants arméniens qui avaient tiré indistinctement sur femmes, enfants et personnes âgées. Beaucoup de ceux qui ont survécu aux balles sont morts de froid sur les pentes des montagnes.

Ramiz Nasiru, un cordonnier convaincu que sa femme et ses deux enfants ont été faits prisonniers, m'a raconté que, pendant l'attaque sur Khodjaly, il avait vu des Russes de l'armée ex-soviétique soutenir les Arméniens avec des véhicules blindés. D'autres survivants ont également parlé d'implication russe.

L'an dernier, les Arméniens ont accusé des troupes du ministère de l'Intérieur soviétique d'avoir participé à des raids azéris sur leurs villages. Mikhaïl Gorbatchev avait alors semblé prendre parti pour l'Azerbaïdjan dans le conflit pour le contrôle de l'enclave. La Communauté des États indépendants, qui retire actuellement ses dernières troupes du Haut-Karabakh, s'est toujours déclarée neutre dans le conflit. À mon avis, il est possible que des officiers russes, devant des perspectives très incertaines à leur retour, se soient engagés comme mercenaires auprès de leurs coreligionnaires chrétiens d'Arménie.

Des centaines de personnes, accourues de tout l'Azerbaïdjan pour organiser les funérailles de leurs parents, sont venues grossir la foule. Ils étaient désespérés, les cadavres n'ayant toujours pas été récupérés. Adil Qasimov, juge à Agdam, a confirmé que deux cents corps environ avaient été descendus des montagnes, mais qu'il estimait à environ mille cinq cents le nombre resté là-haut. Six cents habitants de Khodjaly avaient peut-être été capturés par les Arméniens.

À la gare d'Agdam, on a converti un train de voyageurs en clinique provisoire, l'hôpital de la ville ayant été endommagé par des tirs d'artillerie au cours d'une précédente bataille contre les Arméniens. Depuis l'assaut sur Khodjaly, deux cent cinquante-six patients y ont été reçus. Nubar Dunyamaliyeva, quarante-trois ans, m'a raconté comment

elle avait rampé jusqu'aux lignes azéries, une balle dans le dos. Deux de ses enfants ont réussi à s'enfuir avec elle, deux autres sont portés disparus. Sayale Zeynalova, soixante ans, a remonté sa jupe et m'a montré une blessure de balle à la cuisse. Sa fille Valide était avec elle, également blessée à la jambe. Sayale m'a raconté que deux de ses cinq fils avaient été tués par balles sous ses yeux et que les autres étaient portés disparus.

Le médecin du train, Eldar Siradjov, a ajouté qu'il y avait eu une tragédie, mais que le monde restait silencieux. « L'Occident a toujours soutenu l'Arménie, parce qu'ils ont une diaspora nombreuse et influente », ajoute-t-il.

Agasy Babaoghlu, journaliste, était un des rares Azéris rencontrés qui soit prêt à reconnaître que les Arméniens souffraient eux aussi. Il espérait qu'une fois les forces soviétiques « impérialistes » évacuées et un gouvernement élu démocratiquement à Bakou, les dirigeants azéris et arméniens pourraient peut-être arriver à un compromis sur le Haut-Karabakh. Cependant il est plus probable qu'un nouveau gouvernement en Azerbaïdjan continue à se battre pour le Haut-Karabakh, qui selon les Azéris leur a appartenu pendant des siècles, et que les Arméniens disent au contraire avoir perdu à la suite de modifications de frontières par Lénine.

« Nous ne pardonnerons aux Arméniens que quand ils seront partis du Karabakh », proclame Yagoub Rzayev, le commandant à barbe grise des « Faucons du Karabakh », une milice autonome de défense. Et de fait, il semblait bien que dès hier les Azéris cherchaient à se venger des événements de Khodjaly. L'Arménie a annoncé que deux cents de ses combattants avaient été tués lors d'une nouvelle incursion ennemie dans l'enclave contestée.

The Irish Times, 12 March, 1992

CRISE AU HAUT-KARABAKH

Messieurs,

Afin que vos lecteurs puissent évaluer la situation au Haut-Karabakh de manière plus objective, les points suivants devraient être soulignés :

Le fait est que le Haut-Karabakh fait partie du territoire de l'Azerbaïdjan. Les revendications territoriales des Arméniens sur cette région, et leurs tentatives de modification du statu quo constituent la principale raison du conflit. L'Azerbaïdjan est en droit d'y maintenir l'ordre public et les Arméniens de la région devraient donc accepter ce préalable sans discussion aucune, et en songeant encore moins à défier l'autorité constitutionnelle par la force ou le terrorisme.

Les Azéris qui habitent la région du Haut-Karabakh ont été les cibles de menaces et attaques incessantes de la part des Arméniens, dont le but est d'expulser les Azéris de leur patrie. En conséquence, des milliers d'Azeris ont été forcés de fuir leurs maisons et leurs villages. La semaine dernière les milices arméniennes ont brutalement massacré environ mille civils azéris, tuant indistinctement femmes, enfants, et personnes âgées. Ce massacre doit être publiquement et fermement condamné par tous.

Par ailleurs, comme vous l'avez remarqué à juste titre dans votre éditorial du 9 mars, toute implication de tiers dans le conflit en apportant son soutien à l'un ou l'autre camp ne pourra qu'aggraver encore plus la situation.

Toute question relative au Haut-Karabakh devrait être réglée par la négociation entre Azéris et Arméniens, sans aucune intervention extérieure, sur la base du fait que les frontières ne peuvent être modifiées que par les pays concernés, et que les habitants du Haut-Karabakh doivent jouir pleinement de leurs droits humains.

Je vous prie d'agréer, etc.

Aydin Durusoy

Conseiller, Ambassade de Turquie, 60 Merrion Road, Dublin 4

CRISIS IN NAGORNO-KARABAKH

Sir, — To enable your readers to have a more objective assessment of the situation in Nagorno-Karabakh the following points should also be underlined:

The fact of this matter is that Nagorno-Karabakh is part of the territory of Azerbaijan. The territorial claims by the Armenians over that region and the attempts to change the status quo by the Armenians is the main cause of the conflict. Azerbaijan is entitled to assume the public order in this particular region and the local Armenians should accept this prerequisite without objection, let alone to challenge the constitutional authority by force and terrorism.

The Azeris living in the Nagorno-Karabakh region have been subjected to continuous threats and attacks by the Armenians whose aim is to drive the Azeri people away from their homeland. As a result thousands of Azeris have been forced to flee their houses and villages. The Armenian militia last week brutally massacred about 1,000 Azeri civilians, killing indiscriminately children, women and the elderly. This massacre should be openly and strongly condemned by all.

On the other hand, as you rightly pointed out in your editorial of March 9th, involvement of the third parties in the conflict by taking sides with either of the parties will aggravate the situation further.

All questions related to Nagorno-Karabakh should be settled through negotiation between the Azeris and the Armenians, without any outside intervention, on the basis that boundaries can be modified only by the countries concerned and that the inhabitants of Nagorno-Karabakh should fully enjoy their human rights. — Yours, etc.,

AYDIN DURUSOY,
Counsellor,
Turkish Embassy
60 Merrion Road,
Dublin 4.

Izvestia, le 14 mars 1992, No 62

LE HAUT-KARABAKH : L'HORREUR FAMILIÈRE DE LA GUERRE

Vadime Belykh, Izvestia

À L'ASSAUT - EN AUTOBUS

Un autobus cahotant, bondé d'hommes armés, parcourt rapidement les rues semi-désertes d'Agdam. Parfois, il klaxonne, et alors les passagers, leurs Kalashnikov en main, crient tous ensemble des slogans. Quelque part devant eux, une fusillade crépite de temps en temps, des explosions retentissent ; c'est le deuxième jour de l'offensive lancée par les troupes azerbaïdjanaises contre Askeran, un village arménien, et ce détachement de résistants dans leur véhicule tout à fait inoffensif se hâte de rejoindre les assaillants.

Serré entre la crosse d'un fusil et une main courante en acier, je me suis retrouvé sans le vouloir penché au-dessus du chauffeur, Youssif Badirov, qui me montre une photo froissée sans ralentir :

« C'est Tofiq, mon frère. Il a combattu ici parmi les résistants. Presque personne n'a

Нагорный Карабах:

ОБЫКНОВЕННЫЙ УЖАС ВОЙНЫ

Вадим БЕЛЫХ, «Известия»

В НАСТУПЛЕНИЕ — НА АВТОБУСЕ

Дребезжащий автобус, до отказа набитый вооруженными людьми, мчался по опустелым агдамским улицам. Временами он сигналил, и тогда пассажиры с калашниковыми в руках хором начинали выкрикивать лозунги. Где-то впереди то вспыхивала, то затихала перестрелка, гулко ухали взрывы — шел второй день наступления, ознаменовавшегося потоком газа на армянское село Аскеран, и отряд ополченцев с двумя взятыми этими днями боевыми машинами присоединялся к атаке.

Зажатый между чьим-то прикладом и стальным поручнем, я изогнулся плавсом над водителем Фаиком Бадировым, который, не сбавляя скорости, демонстрировал мне покупную фотографию:

— Это мой брат Тофик. Он здесь воевал в народной армии. За их нашивочный батарею не удалось взять никого, а десять человек пропали без вести. Я приехал из Баку и хочу найти своего брата — живого или мертвого. Вчера уже был в бою. Правда, даже мне только граната, но сегодня уже есть автомат...

Впрочем, до боя в этот день у ополченцев не дошло. Их объездом с позиции автобус заставили и объявили приказ о наступлении остановить.

Перестрелка начала затихать, и лишь «Грады», укрепленные в лощине, время от времени ухали по выпустил ракеты, со стороны это улетающие в сторону аэропорт, где окопались крыши Дашкесанского селения.

Кончался очередной день азербайджанской войны, и стороны уже могли подсчитывать свои очередные потери — убитых, раненых, пленных. Аскеран так и не был взят. Азербайджанцам, при поддержке боевых машин пехоты и бронетранспортеров, лишь вновь подавить огневые точки и подступы к нему да разрезать два небольших армянских села — Нахичевань и Зардобад.

Операция, задуманная как молниеносная за Ходжалы,— провалилась.

НЕ ГРЕЮТ РУКИ НА ПОЖАРОМ

Каждый день с утра у агдамского отделения народного фронта собираются люди. Они приехали сюда со всего Азербайджана за телами своих погибших родственников. Их немногим. Большинство убитых находятся в моргах, которые сегодня в руках армянских формирований. В основном это жертвы ходжалинской трагедии. О кровавом штурме пятитысячного города близ Степанакерта (Ханкенды) говорилось немало, но что там произошло на самом деле — той стороной федеральной прессы, мы узнали еще не скоро. Пока лишь все новые рассказы очевидцев дают нам возможность восстановить события.

— 26 февраля я выехал из Степанакерта раненых и возвращался обратно через Аскеранские ворота,— говорит заместитель командира мотострелковой эскадрильи майор Владислав Кравец.— В глаза бросились много изнасилованных детей. Сначала, я тут мой богатырский замечал: «Смотрите, там женщины и дети». До 8 и где-то еще видел около трупов убитых, разбросанных по сторонам, среди которых бродили люди с оружием... Потом мы встали, пытались выбрать трупы. С нами был местный капитан милиции, забыл его имя. Он нашел там своего четырехлетнего сына с раздробленным черепом и принялся ругаться. У другого ребенка, которого мы успели подобрать, прежде чем нас стали обстреливать, оказались отрублены руки. Изуродованные тела женщин, детей, старцев я видел до последнего...

Как рассказал, то были безвинные из Ходжалы. Где-то за 800 метров до передовых позиций азербайджанских постов их задержали. У трех десятков таких людей отобрали документы, приказали сесть в ямы, сделанные между танком и бэтээром, и расстреляли. Среди убитых оказалась девочка...

А в здравницах нервов тогда еще шел разнодушный грабеж и мародерство. Туристов в санаториях, в три часа ночи. К этому времени ее муж был уже мертв. Ранен из обнаженной руки, а два сердца сына взяты в плен. С трех человек не выполнили из-под кровати, из глаза убили соседу с дочерью, а потом стали пытать, требуя выдать деньги и драгоценности. Дальше — они заложили. Потом — освобождают. И страшная судьба беженцев: без крыши над головой, в обществе, в бесконечном ожидании известий о судьбе оставшихся — почему бежали... Судьба такая не сесть.

Всего же азербайджанцы оценивают число своих погибших в Ходжалы примерно в полторы тысячи человек. В основном мирных жителей, еще около сотни человек числятся в заложниках. В субботу были выходцы в Агдам даже на двенадцатый день после штурма — обнаружили, похоронили за свалкой, с полуразложившимися расходами...

И все-таки есть здесь немало странников. О трудностях младшей дипломатической стороны переговоров еще за месяц, по началу, чтобы вывести из города мирных жителей, азербайджанской стороной сказано не было. Большая операция по прорыву блокады вооруженного окружения все время откладывается. Посылки автоколонны вместо эвакуации так и были разгружены. Как рассказывают чудом уцелевшие бойцы азербайджанских отрядов, задолго до кровавых событий перестали получать продовольствие, медикаменты, боеприпасы. И в ту ночь отчаяние, где женщины и дети. До 8 и где-то еще видел около трупов убитых, разбросанных по сторонам, среди которых бродили люди с оружием... Потом мы встали, пытались выбрать трупы. С нами был местный капитан милиции, забыл его имя. Он нашел там своего четырехлетнего сына с раздробленным черепом и принялся ругаться. У другого ребенка, которого мы успели подобрать, прежде чем нас стали обстреливать, оказались отрублены руки. Изуродованные тела женщин, детей, старцев я видел до последнего...

Как рассказал, то были безвинные из Ходжалы. Где-то за 800 метров до передовых позиций азербайджанских постов их задержали. У трех десятков таких людей отобрали документы, приказали сесть в ямы, сделанные между танком и бэтээром, и расстреляли. Среди убитых оказалась девочка...

А в здравницах нервов тогда еще шел разнодушный грабеж и мародерство. Туристов в санаториях, в три часа ночи. К этому времени ее муж был уже мертв. Ранен из обнаженной руки, а два сердца сына взяты в плен. С трех человек не выполнили из-под кровати, из глаза убили соседу с дочерью, а потом стали пытать, требуя выдать деньги и драгоценности. Дальше — они заложили. Потом — освобождают. И страшная судьба беженцев: без крыши над головой, в обществе, в бесконечном ожидании известий о судьбе оставшихся — почему бежали... Судьба такая не сесть.

ГЕРОМ БОЖИЕЙ НИПОСЛЫШО

Довольно бомбил опять загоготало.

— Выходить седьмой, кажется? — часа привезли здравоохранения народного фронта Азербайджана Рустам Гаджиев возрастельно посмотрел на нее.

Мы сидели вечером на первом этаже бывшего Дома детского творчества, приходящегося сегодня в ночь средних между штабом, военным складом и вокзалом. За разговором пытались считать сколько подошло в темноте по горе ракет. Но обещанием «Градов» и мародерства. Я рискнул крикнуть с ее помощью раскопал грузового судов. Сегодня обе стороны успешно используют эти сведения для взаимного уничтожения. Убойная и разрушительная сила их оставила страшное ощущение беспомощности. Никто из жителей Агдама не защищен от того, что в следующее мгновение на будет убит взрывом эта очередной «Град» или обрушится ему на дом, рушка годами нажитое имущество.

Все тут в Агдаме — участники большой и страшной войны — не поверят.

— Поверь, мы могли бы хорошо защищаться,— убеждает Рустам.— Были и силы, и возможности. Но руководители республики хотели покончить мирно — у нас силы нет и сами просили их помощь армии СНГ, надеясь с помощью этой армии навязать и оппозицию.

Так это или нет, покажет время. Хотя недовольство действиями своих национальных вооруженных сил в Азербайджане известно. Вопреки всем ожиданиям после выхода приемлемо пассажиров-заложников из Нагорно-Карабахе войск СНГ армяне не только тем же стали звонко протягивать, но захватили и разрушили большинство из 54 азербайджанских деревень и городов в бывшей автономной области. Мирный инцидент Агдам стал фактором горячим. Судя по остаткам, армянские отряды хорошо вооружены, дисциплинированы и неплохо обучены. Используют тактичные пассаж, снайперов, грунтовые сапоров.

Их противником зачастую не особенно местные. Их агдамском фронте действуют подразделения азербайджанской милиции, батальоны народной армии и вооруженные отряды народного фронта. Все эти разнородные войска имеют бронетранспортеры, танки, боевые машины пехоты, артиллерию и формально подчинены армии командующего генералом. На самом же деле любой начальник детачмента автономов предпочитает действовать самостоятельно, не считаясь ни со сталась с приказами сверху. Город напоминает пальник в красной питчистой форме, с автоматом в руках и пулеметом через плечо. Ощущение из всех командиров, что тем не менее вместе общего, полное бардачество, беспомощное ожидание чего-то.

НА ФРОНТ — НА ТАКСИ

Новое утро в осаждении Агдама началось с очередного приказа командира города майора Гамидова: «На полигоне прошлого мирного времени на боевые позиции — арест на трудодень сутки. Вопрос мне объяснили это стоимостью: в городе не будет работать ни одно такси, ни один автобус, ни один троллейбус. Ни один человек не будет получать зарплату. Ни один человек не будет получать пенсию. Ни один человек не будет получать пособие по безработице. Ни один человек не будет получать пособие по инвалидности. Ни один человек не будет получать пособие по многодетности. Ни один человек не будет получать пособие по малообеспеченности. Ни один человек не будет получать пособие по беременности. Ни один человек не будет получать пособие по родам. Ни один человек не будет получать пособие по усыновлению. Ни один человек не будет получать пособие по опеке. Ни один человек не будет получать пособие по попечительству. Ни один человек не будет получать пособие по патронату. Ни один человек не будет получать пособие по приемной семье. Ни один человек не будет получать пособие по детскому дому. Ни один человек не будет получать пособие по интернату. Ни один человек не будет получать пособие по школе-интернату. Ни один человек не будет получать пособие по специальной школе. Ни один человек не будет получать пособие по специальному детскому саду. Ни один человек не будет получать пособие по специальному детскому дому. Ни один человек не будет получать пособие по специальному интернату. Ни один человек не будет получать пособие по специальной школе-интернату. Ни один человек не будет получать пособие по специальному детскому саду. Ни один человек не будет получать пособие по специальному детскому дому. Ни один человек не будет получать пособие по специальному интернату. Ни один человек не будет получать пособие по специальной школе-интернату.

échappé à leur batterie de mortiers et dix personnes sont portées disparues. Je suis arrivé de Bakou pour retrouver mon frère, vivant ou mort. J'ai déjà participé au combat hier. On ne m'a donné que des grenades, mais aujourd'hui j'ai mon mitrailleur… »

Ce jour-là, les résistants n'auront cependant pas l'occasion d'utiliser leurs armes. Tout près des postes de combat, on a stoppé leur autobus et on leur a annoncé que l'attaque a cessé.

La fusillade s'apaise peu à peu, seul un « Grad » caché dans le vallon lance obstinément des fusées qui de temps à autre partent bruyamment vers les collines, vers les toits d'un village lointain.

Une journée de plus touche à sa fin dans la guerre au Karabakh, et les parties belligérantes évaluent leurs nouvelles pertes : morts, blessés, prisonniers. Askeran n'a pas été pris. Les Azerbaïdjanais, aidés par leurs véhicules de combat d'infanterie et leurs véhicules blindés, n'ont réussi qu'à neutraliser les postes de tir aux alentours de la ville et à détruire deux petits villages arméniens : Nakhtchivanik et Khanabad.

L'opération conçue comme une vengeance pour Khodjaly a échoué.

CE N'ÉTAIT PAS UN SIMPLE FEU DU CAMP

Tous les matins, des gens viennent se rassembler près du bureau du Front populaire à Agdam. Ils arrivent ici de tous les régions d'Azerbaïdjan pour récupérer les corps de leurs parents tués. Ceux qui y parviennent sont rares. La plupart des morts se trouvent dans des lieux désormais contrôlés par les troupes arméniennes et ce sont majoritairement les victimes de la tragédie de Khodjaly. On a beaucoup parlé de l'assaut sanglant de cette petite ville aux alentours de Stepanakert [Khankendi], mais nous ne saurons jamais la vérité concernant cette affreuse nuit de février, du moins pas tout de suite. Pour le moment, nous ne disposons que de nouveaux témoignages qui nous aident tant bien que mal à reconstituer les événements.

« Le 26 février, j'emmenais de Stepanakert les blessés et je revenais par le col d'Askeran », dit l'adjoint du commandant de l'escadrille d'hélicoptères, Leonid Kravets. « Quelques taches vives sont apparues au-dessous de nous. J'ai réduit l'altitude et tout à coup mon mécanicien de bord a crié : 'Regardez, ce sont des femmes et des enfants.' J'ai vu moi aussi près de deux cents morts dispersés sur la pente au milieu desquels des gens armés marchaient de long en large… Puis nous avons cherché à récupérer les cadavres. Il y avait parmi nous un capitaine de la police locale dont j'ai oublié le nom. Il a retrouvé là-bas son fils de quatre ans le crâne fracturé, ce qui l'a rendu fou. Un autre enfant que nous avons récupéré avait eu la tête coupée. J'ai vu partout des cadavres défigurés de femmes, d'enfants, de personnes âgées … »

C'étaient apparemment des réfugiés de Khodjaly. Quelque huit cents mètres avant les avant-postes azerbaïdjanais, une embuscade les attendait. Personne n'a survécu sauf, par miracle, une petite fille…

Des pillages effrénés et des massacres ont eu lieu dans la ville conquise. Des brigands ont forcé la porte de Mourvate Mammadova à trois heures du matin. Peu avant, son mari avait été blessé dans les opérations de défense et ses deux fils aînés avaient été capturés. Les brigands l'ont retirée du dessous de son lit avec ses trois enfants cadets, ils ont tué sous ses yeux une voisine avec sa fille, et puis ils se sont mis à la torturer en l'exigeant de l'argent et des objets précieux. Puis ils les ont pris comme otages. Et ensuite on les a remis en liberté. Et voilà le sort horrible qui attend les réfugiés : une vie de misère sans abri, dans l'attente sans fin de nouvelles de leurs proches en prison… Il y a énormément de cas similaires. L'effectif total des Azerbaïdjanais tués à Khodjaly est évalué, par les Azerbaïdjanais eux-mêmes, à environ mille cinq cent personnes. Il s'agit surtout de civils et il y a sept cents otages en plus. J'atteste que quelques réfugiés sont venus à Agdam douze jours après l'assaut : gelés, squelettiques, au bord de la folie…

Et pourtant il y a quelque chose d'étrange dans cette histoire. La partie arménienne avait prévenu qu'une attaque était imminente un mois auparavant, mais les Azerbaïdjanais n'ont pris aucune mesure pour évacuer les civils. On ajournait sans cesse l'opération militaire qui avait pour but la percée du blocus autour de la ville encerclée. On n'a pas tenté d'évacuer la population par hélicoptère. Selon les combattants des détachements azerbaïdjanais qui défendaient Khodjaly et qui ont par miracle réussi à se sauver, on avait cessé de leur fournir des provisions, des médicaments et des munitions bien avant les événements sanglants. Pendant la nuit de l'attaque, ils ont été obligés de combattre à mains nues un adversaire qui les attaquait équipé de véhicules blindés. Qu'on le veuille ou non, ce dénouement terrible a été préparé par les deux parties. Des centaines de personnes innocentes ont été des pions dans ce jeu…

HÉROS GRÂCE À DIEU

Un grondement retentit non loin de nous.

« C'est le vingt-sept je crois ? » Roustam Hajiyev, membre de la direction de la section du Front populaire d'Azerbaïdjan, pose sur moi un regard interrogatif.

Ce soir-là, nous étions au rez-de-chaussée de l'ancien club de loisirs pour enfants qui servait à la fois de quartier général, de dépôt militaire et de caserne. Nous bavardions en essayant de compter en même temps les explosions des roquettes qui tombaient sur la ville dans le noir. En général le bombardement d'Agdam est effectué régulièrement, par intervalles mais pendant toute la journée. Il s'agit essentiellement de roquettes « Alazan » et « Cristal ». En temps de paix, elles servent à chasser les nuages qui posent un risque de grêle. Par contre, à présent les deux parties les utilisent avec succès afin de s'entretuer. Leur capacité de destruction est moins grande que l'impact psychologique qu'elles exercent. Aucun habitant d'Agdam n'est à l'abri : à tout moment il peut être tué par une explosion, ou un « Cristal » peut tomber sur sa maison et détruire ses modestes biens accumulés au cours de longues années.

Tous ceux qui sont à Agdam participent à cette loterie immense et effrayante : chance ou pas…

« Je vous assure, nous aurions pu aider les habitants de Khodjaly », me dit Roustame. « Nous avions les forces et la possibilité. Mais les dirigeants de la République voulaient prouver au peuple qu'on n'avait rien et appeler au secours la nouvelle armée de la CEI pour qu'elle écrase en même temps l'opposition. »

Nous verrons bien si c'est vrai ou pas. Cependant, le mécontentement provoqué par les actions militaires augmente en Azerbaïdjan. Contrairement aux attentes, après l'évacuation des troupes de la CEI détachées provisoirement au Haut-Karabakh, non seulement les Arméniens ont repoussé toutes les attaques de leurs ennemis mais ils ont aussi réussi à prendre et à détruire la majorité des cinquante-quatre villes et villages azerbaïdjanais dans cette ancienne région autonome. Autrefois pacifique, Agdam est maintenant une ville de front. Selon les avis des témoins, les détachements arméniens sont bien armés, disciplinés et bien préparés. Ils ont recours à des embuscades ingénieuses, engagent des tireurs de précision et des ingénieurs de campagne compétents.

Quant à leurs adversaires, ils n'ont rien d'extraordinaire. Des unités de la police azerbaïdjanaise, des bataillons de l'armée populaire et des détachements armés du Front populaire opèrent au front d'Agdam. Toutes ces troupes très différentes possèdent des véhicules blindés, des tanks, des véhicules de combat d'infanterie, de l'artillerie et se trouvent formellement sous un commandement unique. Mais en réalité, tout commandant d'une dizaine de tireurs préfère agir à son gré en ignorant les ordres de ses supérieurs. La ville est envahie par des gens en bel uniforme tacheté, des mitrailleurs à la main et des grenades dans les poches, mais ils n'ont rien à voir avec des militaires sauf leurs allures martiales…

EXCURSION AU FRONT EN TAXI

Dans Agdam assiégé, la journée suivante a commencé par un nouvel ordre du Colonel Mammadov, commandant de la ville : « Toute tentative d'introduire dans la zone de combat un journaliste étranger sera punie par une mise aux arrêts de trente jours. » Plus tard, on m'a expliqué que cette mesure sévère avait été justifiée d'abord par le souci de la sécurité des journalistes, et ensuite par le fait que « quatre-vingts pour cent d'entre eux sont des agents des services secrets de toute sorte dont le but essentiel sont les renseignements au profit de Moscou et d'Erevan et non pas les reportages ».

Cependant, cet ordre, comme les autres, n'a pas été exécuté. Si les circonstances étaient favorables, les journalistes (y compris moi-même) se rendaient souvent dans les zones de combat en taxi ou en auto-stop. En guise de fortifications redoutables, nous y trouvions souvent... des soldats peu expérimentés qui se cachaient derrière des pierres ou bien assis dans la neige dans des fossés. Ces soldats ne pouvaient pas (ou ne voulaient pas !) se creuser une simple tranchée pour se protéger des balles qui les menaçaient de tous côtés… Presque quotidiennement, nous voyions des résultats frappants de cette « tactique ».

… Des soldats azerbaïdjanais voient du poste près de Karagaï deux véhicules blindés qui se dirigent vers Askeran depuis le village de Nakhtchivanik et ils ouvrent immédiatement le feu, car leurs propres véhicules sont tout près. Ils manquent leur cible, et les véhicules visés se cachent derrière une porcherie. Mais l'arrêt des tirs ne dure pas longtemps. D'abord des hélicoptères tournent au-dessus du champ de bataille, puis le premier obus du premier véhicule sorti de l'abri détruit le poste; deux soldats azerbaïdjanais sont tués sur place, deux autres morts peu après, et quatre blessés. Une terrible panique se répand. Nul participant à ce combat n'est capable de dire quelle en sera la suite. Ils ont l'impression que les tirs viennent de tous les côtés. Plusieurs jours après, les soldats de l'armée azerbaïdjanaise de service ici ont encore peur de s'approcher de l'endroit du lieu de cette tragédie. Tout reste intact à ce poste : flaques de sang, tente en lambeaux, chapeaux répandus par terre, verre de thé…

… Avant d'attaquer Askeran, un bulldozer militaire est passé comme toujours devant les véhicules de guerre pour déminer le terrain. Mais le chauffeur-mécanicien a oublié de baisser la cuiller spéciale. Par conséquent les patins du véhicule blindé ont accroché deux mines antichars à la fois. Le véhicule est tombé en panne et son conducteur distrait a été transporté à l'hôpital avec deux jambes cassées…

Des exemples semblables sont très nombreux, mais ils ne servent de leçon à personne, et pour le moment les seules troupes capables de faire la guerre sont les détachements armés du Front populaire d'Azerbaïdjan qui se composent essentiellement de gens du pays ou originaires d'autres régions de la République qui ont perdu leurs proches au Karabakh. Mais ils ne sont pas en mesure de modifier l'impression générale.

Pourtant les autorités préfèrent attribuer leurs échecs de guerre à une assistance prêtée aux troupes arméniennes par l'ancienne armée soviétique et à certains mercenaires étrangers…

SOLDATS DE FORTUNE

Les quatre garçons assis devant moi se sentent gênés, et d'abord notre conversation languit. À vrai dire, je ne sais comment les appeler: déserteurs, fugitifs ou tout simplement évadés… Pavel Zouev, de la région de Sverdlovsk, Youry Likhovitch, de Crimée et les deux garçons de Penza, Alexei Bondarev et Pavel Natipine. Anciens pointeurs-régleurs, anciens soldats du 366e régiment de Stepanakert qui n'existe plus. Leur destin et la volonté de leurs commandants les ont jetés au milieu d'un conflit ethnique très cruel…

« Nous sommes venus ici après avoir étudié à l'école militaire à Samara », racontent-t-ils. « D'abord on se préparait à faire notre service militaire en Allemagne, mais si quelqu'un était malade on l'envoyait en Transcaucasie. On nous a fait d'abord signer des documents pour confirmer que nous n'avions aucune objection. Et puis ça a commencé ! On nous a pris notre uniforme et on nous a donné des vêtements usés à la place. Pas de pain, pas de sel, pas de lettres de la maison. Nous dormions à même un matelas. Nous ne nous sommes

lavés que deux fois dans l'année… Le régiment entier, du dernier soldat jusqu'aux commandants supérieurs, avait des poux. Leurs morsures nous donnaient des abcès, nos jambes se putréfiaient. Si on s'adressait au médecin, il répondait : 'C'est chez toi que tu vas te soigner'. Il fallait payer les remèdes, les injections. Des civils entraient librement dans l'enceinte du régiment, en nous proposant de l'eau-de-vie maison, de la vodka. Mais nous, les soldats, où pouvions-nous trouver de l'argent ? Les gars s'entendaient donc avec les sentinelles, 'volaient' des boîtes de cartouches pour les vendre, et achetaient de l'alcool avec l'argent gagné. Par conséquent, tous étaient ivres, les soldats comme les officiers. Les bagarres n'en finissaient pas. Si l'on te mettait aux arrêts, c'était affreux. La nuit, des officiers venaient avec des bâtons et battaient les soldats, ils les faisaient ramper tout nus sur l'asphalte et en hiver ils les aspergeaient d'eau. Pour ce qui concerne les relations avec les gens du pays, je ne les comprends pas. Pendant que nous bombardions la ville de Choucha avec nos tanks, tout allait bien. Et puis quelques Arméniens sont venus au poste de contrôle et ont tué un soldat kazakh par une balle à l'œil droit et en ont blessé un autre.

Un jour, le commandant du premier bataillon est parvenu à un accord avec le commandant du groupe d'artillerie. Leur idée était la suivante : quand ils prendraient la relève, ils démarreraient leurs véhicules pour quitter Karabakh à leurs risques et périls. Le commandant du régiment eut vent de cela et les renvoya du service. Et pourtant des soldats s'enfuient. Trois à cinq personnes par jour. Bien que ce soit très dangereux. Je me souviens de deux soldats qui se sont enfuis ensemble. Et quelques jours après, nous avons appris qu'un cadavre avait été trouvé entre Khodjaly et Askeran, et on nous a chargés de le récupérer. C'était Alexandre Gorokov, du groupe d'artillerie et quant à son camarade, on ne l'a jamais retrouvé.

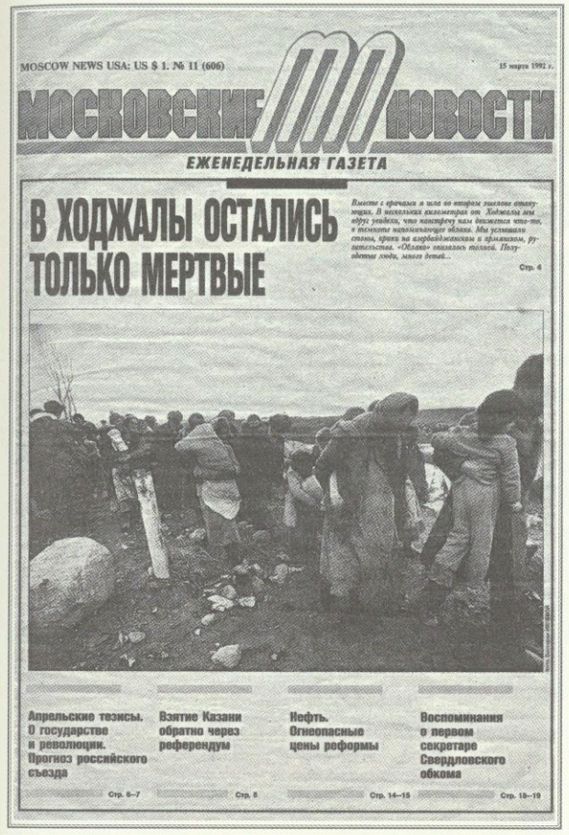
Un jour, un groupe de onze gars s'est enfui. Ils marchaient avec un drapeau blanc. Au district de Martakert, on a tiré sur eux. Seules six personnes ont réussi à atteindre Agdam saines et sauves. Deux évadés ont été pris par les Arméniens et livrés au régiment contre huit cents litres de diesel. On a tiré sur eux aussi et ils se sont sauvés par miracle. »

Dès le mois d'octobre, certains ont quitté l'enceinte du régiment pour des missions de nuit dans la zone de combat. On n'en chargeait que des officiers et quelques soldats expérimentés en qui on avait confiance, le plus souvent des chauffeurs-mécaniciens ou parfois des pointeurs-régleurs. Ils y allaient en véhicules blindés, en tanks, ils prenaient des canons. Le matin, ils revenaient ivres, toutes leurs munitions épuisées. Les soldats nous racontaient qu'ils avaient commencé par boire avec les combattants et après ils allaient vers les villages azerbaïdjanais indiqués par ces derniers et leur tiraient dessus.

Telle est la prétendue neutralité de l'armée de la CEI. En outre il y a plusieurs preuves du fait que le matériel de combat du 366e régiment a joué un rôle fatal pendant l'assaut de Khodjaly, car les soldats de ce régiment ont couverts les détachements arméniens par leurs tirs. Par contre, il est à noter que les soldats n'ont pas de sympathie particulière pour telle ou telle partie belligérante. C'est avec le même enthousiasme qu'ils avaient attaqué les Arméniens il y a un an aux alentours des villages de Guetachene, Martounachene et Voskepar. À l'époque, les Azerbaïdjanais n'y voyaient rien de bizarre…

Moskovskie Novosti, le 15 mars, 1992

À KHODJALY IL NE RESTE QUE LES MORTS


MOSCOW NEWS USA: US $ 1. № 11 (606)

15 марта 1992 г.

МОСКОВСКИЕ НОВОСТИ

ЕЖЕНЕДЕЛЬНАЯ ГАЗЕТА

В ХОДЖАЛЫ ОСТАЛИСЬ ТОЛЬКО МЕРТВЫЕ

Стр. 4

Апрельские тезисы. О государстве и революции. Прогноз российского съезда Стр. 6–7

Взятие Казани обратно через референдум Стр. 8

Нефть. Огнеопасные цены реформы Стр. 14–15

Воспоминания о первом секретаре Свердловского обкома Стр. 18–19

Je suis arrivée à Stepanakert le 25 février pour tourner un film. Je me suis trouvée en plein milieu des événements. Cette nuit-là les détachements arméniens ont pris le village de Khodjaly d'où les forces azerbaïdjanaises tiraient sur Stepanakert et où se trouvait le seul aéroport du Haut-Karabakh.

J'avançais avec les médecins au deuxième rang des assaillants. Soudain, à quelques kilomètres de Khodjaly, nous avons vu une sorte de nuage s'approcher de nous dans le crépuscule. Nous avons entendu des gémissements, des cris en azerbaïdjanais et en arménien, des jurons. Ce « nuage » s'est avéré être une foule. Des gens à demi vêtus, beaucoup d'enfants…

« Ce sont des Turcs Meskhètes, nous les avons fait prisonniers », ont expliqué les soldats arméniens qui les convoyaient.

La dernière personne dans cette foule de Turcs était une femme qui se traînait avec ses trois enfants. Elle marchait pieds nus dans la neige. Elle progressait à peine et tombait souvent. Il s'est avéré que son enfant cadet n'avait que deux jours. Deux jours !

J'ai pris l'enfant dans mes bras et j'ai rejoint les Turcs pour les suivre. Nous pleurions toutes les deux, cette femme et moi. Nuit, confusion… Je portais sur mes vêtements des signes qui aidaient les assaillants à se reconnaître et pourtant par deux fois on m'a frappée avec une crosse en grondant pour que je me presse. Je savais bien que rien ne me menaçait, mais pour un instant je me suis sentie prisonnière. Je ne le souhaite à personne.

Le lendemain matin, je suis arrivée à Khodjaly. Le village était en flammes. Il y avait des cadavres dans les rues. J'ai vu de mes propres yeux sept corps dont l'un était vêtu de l'uniforme de la police. Ensuite, nous sommes tombés sous des salves de mitraillette, nous aussi. C'étaient des Azerbaïdjanais, combattants du détachement spécial de la police qui tiraient d'une maison.

La bataille aux alentours de cette maison a duré jusqu'au soir, deux des Arméniens ont été tués et plusieurs blessés. Quant aux combattants du détachement spécial, je ne sais pas s'ils ont péri ou s'ils ont pu s'enfuir dans le crépuscule.

Pendant l'assaut de Khodjaly, je n'ai pas vu de soldats du 366e régiment d'infanterie motorisée. Cependant, j'ai vu de mes propres yeux des véhicules de guerre blindés et le feu des mitraillettes qui a précédé l'assaut.

… Deux jours après, on a remis les Turcs en liberté. On les a déposés sur la ligne de front dans le district d'Askeran, on leur a montré le chemin et on les a laissés partir sans se soucier davantage de leur sort. D'ailleurs, tous n'ont pas été remis en liberté : une dizaine d'hommes sont restés en otages. Pourtant les Arméniens avouent eux-mêmes que ces gens ne sont pas susceptibles de servir à grand-chose : on peut les échanger contre un bidon d'essence au plus. Personne n'a besoin d'eux, ils ne sont à personne. Les soldats qui gardaient les Turcs traitaient ces derniers humainement. Janna Galstian, une des chefs de la résistance au Karabakh, a apporté des vêtements pour les enfants. Peut-être les Arméniens du Karabakh sentent-ils que le destin des Meskhètes ressemble beaucoup à leur propre situation ?

Les Turcs prisonniers étaient un des spectacles les plus affreux parmi tout ce que j'ai vu ces jours-là à Khodjaly. C'étaient des gens qui s'étaient enfuis trois ans auparavant de l'Ouzbékistan et que les autorités azerbaïdjanaises avaient envoyés vivre au Haut-Karabakh, dans la zone des combats. Il y avait, parmi les gens expulsés de Khodjaly, des vieilles femmes qui devaient se souvenir de la déportation de Géorgie en 1944. Donc, pour elles c'était déjà la troisième expulsion… Sera-t-elle la dernière ?

Victoria Ivleva

4 ЭПИЦЕНТР «МН» № 11, 15 марта 1992 г.

Ходжалы, 25-28 февраля 1992 года

Фото автора

Я шла вместе с ними...

СВИДЕТЕЛЬСТВО

Я приехала на съемку в Степанакерт 25 февраля. Как оказалось, к событиям. В ту ночь армянские отряды штурмовали село Ходжалы, откуда азербайджанские силы обстреливали Степанакерт и где находится единственный в Нагорном Карабахе аэропорт.

Вместе с врачами я шла во втором эшелоне атакующих. В нескольких километрах от Ходжалы мы вдруг увидели, что навстречу нам движется что-то, в темноте напоминавшее облако. Мы услышали стоны, крики на азербайджанском и армянском, ругательства. «Облако» оказалось толпой. Полуодетые люди, много детей...

«Это турки-месхетинцы, мы их взяли в плен», – объясняли конвоировавшие их армянские солдаты.

Последней в толпе турок шла женщина с тремя детьми. Босая, по снегу. Она еле передвигалась, часто падала. Оказалось, что самому маленькому из ее детей два дня. Два дня!

Я взяла этого ребенка на руки и пошла вместе с турками. Размазывали слезы мы обе – и я, и эта женщина. Ночь, неразбериха... Хотя у меня на одежде были знаки, по которым штурмовавшие отличали друг друга, пару раз меня ударили прикладом и обругали, поторапливая. Я знала, что мне ничего не грозит, но на какую-то минуту почувствовала себя пленной. Никому не пожелаю.

Утром я оказалась в Ходжалы. Село горело. Трупы на улицах. Самя я насчитала семерых убитых, один в милицейской форме. Потом мы сами попали под автоматные очереди. Стреляли засевшие в одном из домов азербайджанские омоновцы.

Бой возле этого дома продолжался до вечера и закончился для армянской стороны двумя убитыми и несколькими ранеными. Что стало с омоновцами: погибли они или смогли в сумерках уйти – я не знаю.

Солдат 366-го мотострелкового полка я во время штурма Ходжалы не видела. Но армейскую бронетехнику и артобстрел, предшествовавший наступлению, наблюдала собственными глазами.

...Через два дня турок отпустили. Довезли до линии фронта в Аскеранском районе, показали дорогу и – давайте шагайте. Освободили, правда, не всех, человек 10 мужчин оставили в заложниках. Хотя, по признанию армян, толку от них мало: этих заложников не обменяешь даже на канистру бензина. Они никому не нужны, они ничьи. Охранявшие их солдаты относились к туркам по-человечески. Жанна Галстян, одна из руководителей карабахского сопротивления, привезла вещи для детей. Может быть, карабахские армяне чувствуют, как похожа судьба месхетинцев на их собственное положение?

Пленные турки – самое страшное, что я увидела в те дни в Ходжалы. Это были люди, бежавшие три года назад из Узбекистана и отправленные азербайджанскими властями жить в Нагорный Карабах, в зону боевых действий. Среди изгнанных из Ходжалы были старухи, которые должны помнить депортацию 1944 года из Грузии. Теперь наступило их третье изгнание... Последнее?

Виктория ИВЛЕВА

Milliyyet, le 4 mars, 1992

J'AI VU LE MASSACRE DU HAUT-KARABAKH

Par Rehber Beşiroglu

Je suis né et j'ai grandi au Karabakh. Je n'échangerais pas une seule pierre de mon pays contre les plus belles villes suisses de montagne. Ma ville natale est un véritable paradis avec ses ruisseaux frais et limpides, des ruisseaux où coulent maintenant des torrents de sang… C'est le sang de milliers de mes compatriotes… Ce sont mes voisins qui ont été déchiquetés cruellement par les Arméniens à coup de baïonnette et qui sont là, étendus dans les rues ou sous les buissons. Ce sont mes oncles à qui on a arraché les ongles, coupé les oreilles, le nez… Ce sont mes frères, mes neveux à qui on a brûlé les mains avec des cigarettes, dont on a crevé les yeux.

Ce sont là des choses que j'ai vues de mes propres yeux… Mais il y a beaucoup d'autres témoignages poignants.

Yeraltından 20 ceset çıkarıldı, 300 madenciden umut yok

Grizu faciası

Karabağ'daki Milliyet muhabiri Rehber Beşiroğlu bu fotoğrafları ağlayarak çekti

Milliyet Halk Gazetesi

Ermeniler kana doymuyor. Karınları deşilmiş bebekler...Süngülenmiş kadınlar... Gözleri oyulmuş, kulakları, burunları kesilmiş erkekler...Cesetler...cesetler...

Katliamı gördüm

BEBEĞE KAN EMZİRDİLER

BUGÜN

BU VAHSETİ GÖRMEZLİKTEN GELMEK DE VAHSETTİR

DEMİREL: 'Yürek parçalayıcı'

İNÖNÜ: 'Dünya seyrediyor'

ABD Kongre üyesi Moody: 'Ermeniler katliamı yapıyor'

Senatör'ün isyanı

'ten Müzikseverlere Armağan

SEVİLEN SARKILAR

BİR MÜZİK GAZETESİ GİBİ

HADİ BAKALIM

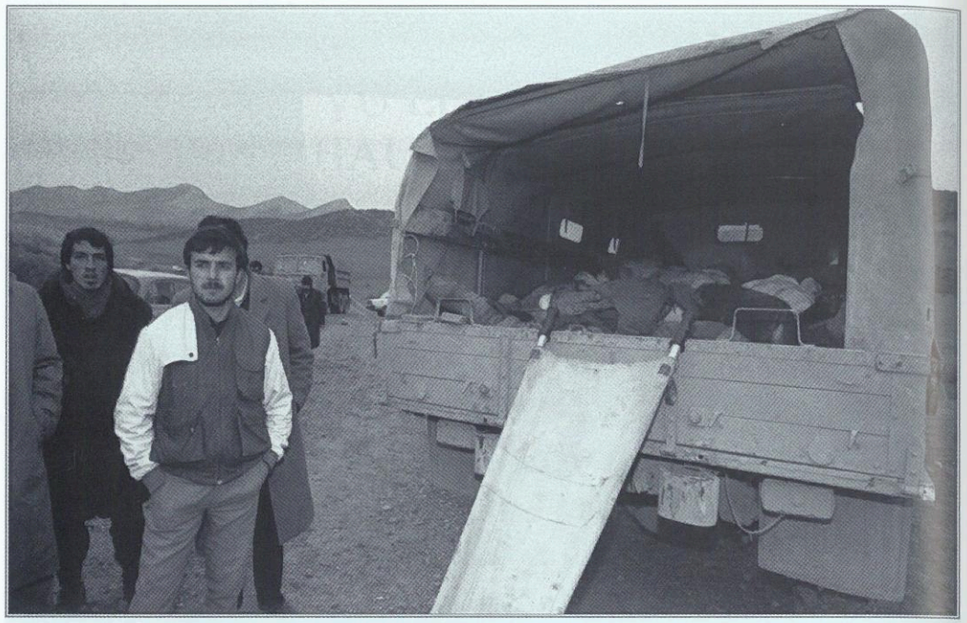
YARIN 9 inci SEVİLEN SARKILARI İSTEYİN

ALTAN GÜMEN

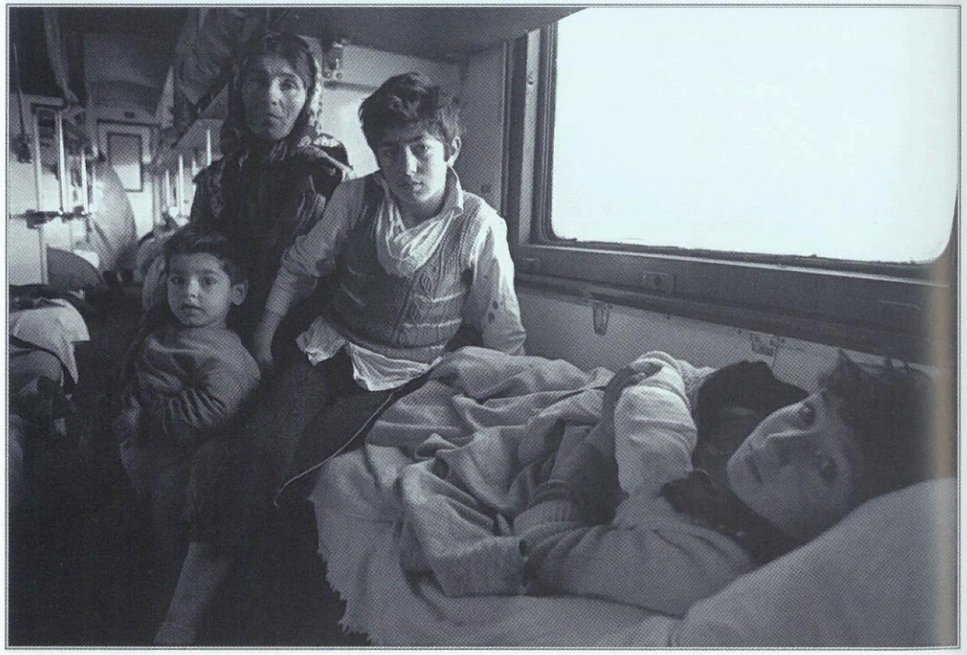
LE BÉBÉ A D'ABORD TÉTÉ DU LAIT, PUIS DU SANG

« Nous avons rencontré nos compatriotes dans la forêt de Karakaya. Ils avaient été forcés de fuir leur patrie. Des hommes aux yeux crevés ne savaient même pas dans quelle direction ils marchaient. Certains avaient les oreilles coupées, d'autres le nez. Un vieux qui avait perdu une jambe pendant l'attaque des Arméniens était mort de froid. »

Ni les femmes ni les enfants n'ont été épargnés.
Photo: Frédérique Lengaigne



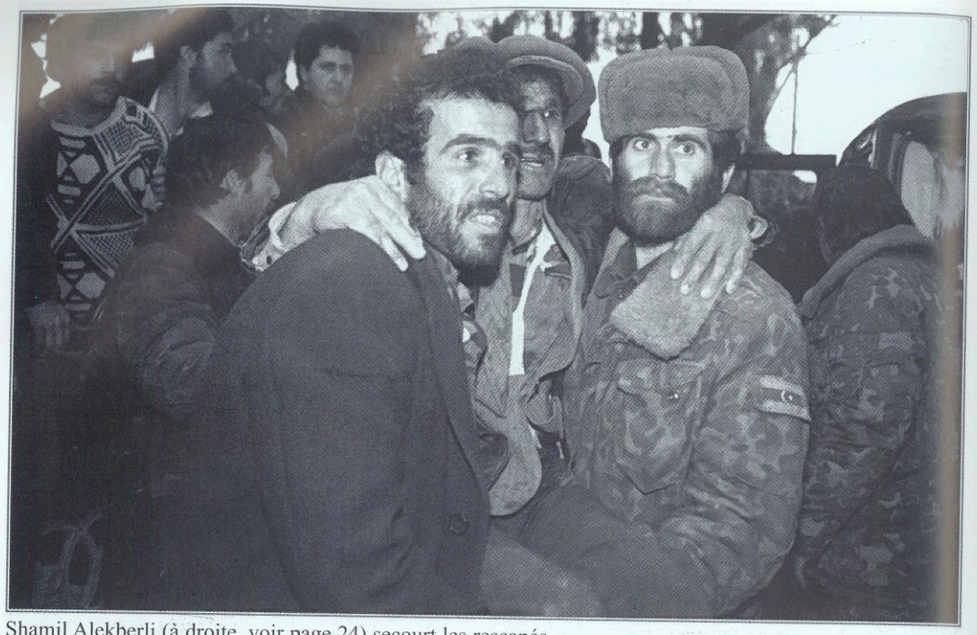
Toujours plus de corps.
Photo: Frédérique Lengaigne



Chanceux, vraiment ?
Photo: Frédérique Lengaigne

Coupables ?
Photo: Frédérique Lengaigne

À chaque homme, sa blessure.
Photo: Frédérique Lengaigne

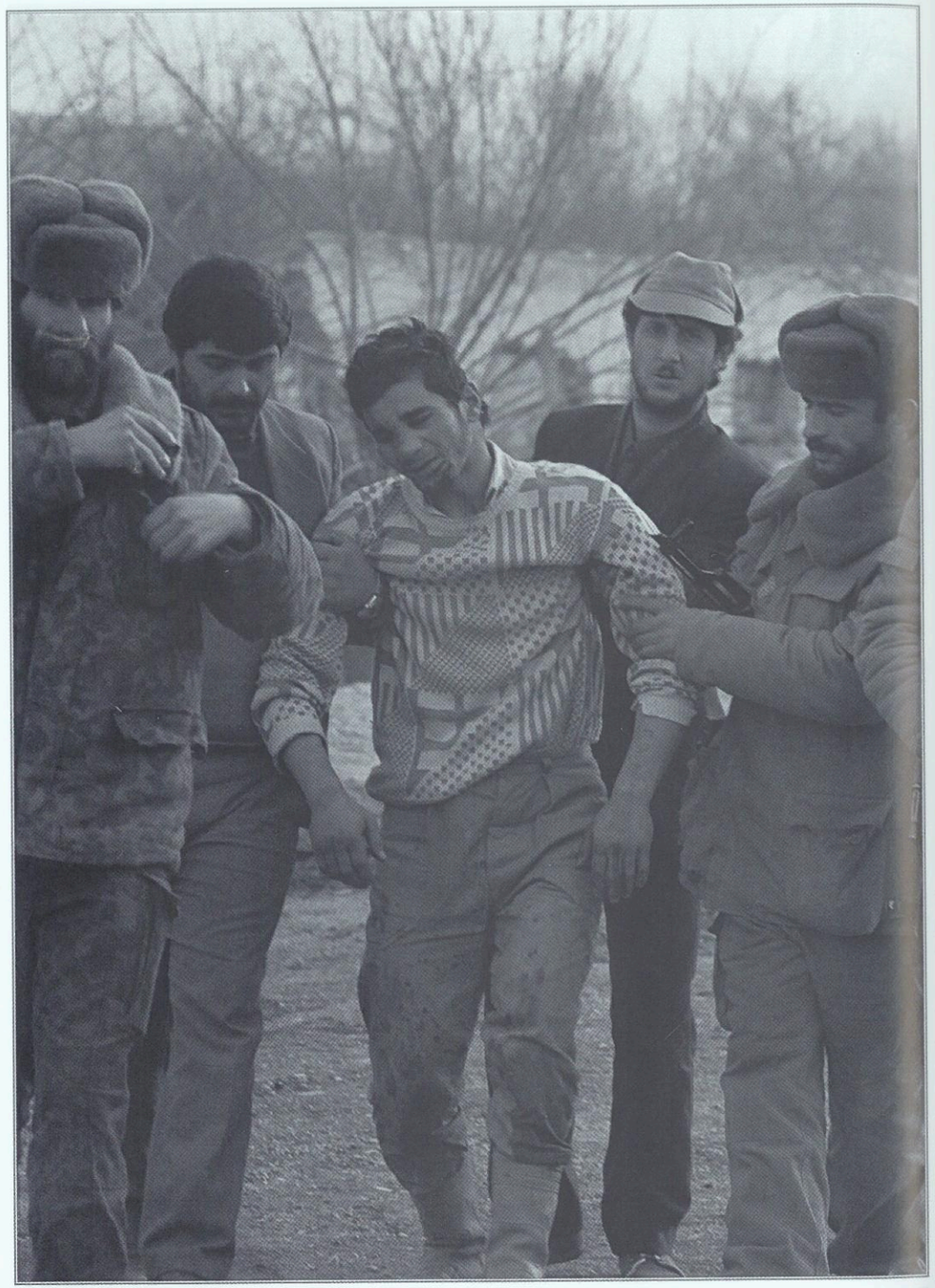


Shamil Alekberli (à droite, voir page 24) secourt les rescapés.
Photo: Frédérique Lengaigne

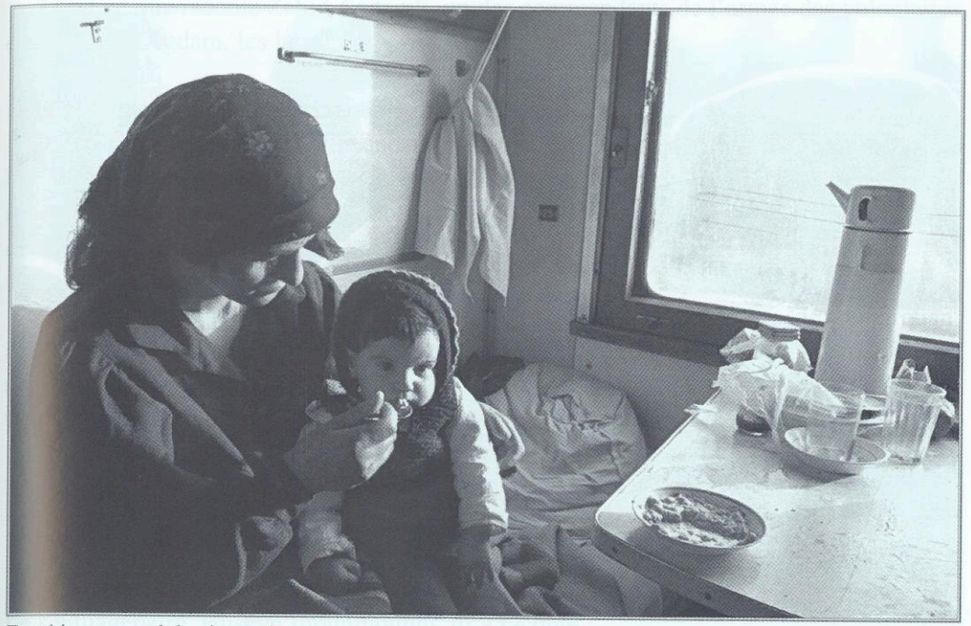
Refuge dans un wagon de train.
Photo: Frédérique Lengaigne

Recherche de survivants sous la menace d'une attaque.
Photo: Frédérique Lengaigne

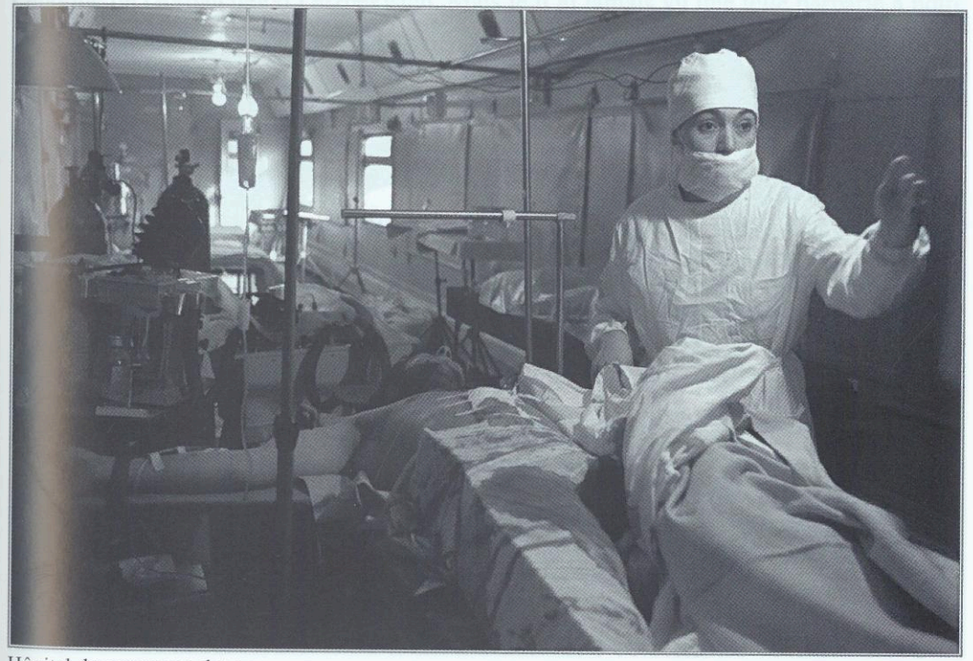
Frappés par la mort et l'incrédulité.
Photo: Frédérique Lengaigne



Choc, épuisement et chagrin.
Photo: Frédérique Lengaigne



Tant bien que mal, la vie continue.
Photo: Frédérique Lengaigne



Hôpital de campagne dans un wagon.
Photo: Frédérique Lengaigne

À la recherche des leurs dans une morgue de fortune.
Photo: Frédérique Lengaigne

Funérailles sur l'Avenue des Martyrs de Bakou le 5 mars 1992.
Photo: Frédérique Lengaigne

C'est ce que raconte Zahid Agdamli, un des commandants de l'armée des volontaires du district d'Agdam, les larmes aux yeux.

Mais l'histoire que m'a racontée un autre témoin est encore plus épouvantable :

« Ils ont tué une jeune mère pendant qu'elle allaitait son enfant. Ils ont ensuite coupé le sein que le bébé tétait. Le sein sans vie est resté dans la bouche du nourrisson qui n'avait que six mois. L'enfant a continué à sucer le lait, puis le sang. Il est ensuite mort de froid… »

Elman Mammadov, maire de Khodjaly, s'est exprimé sur ce génocide, remarquant avec amertume : « Ni les fascistes à l'époque de la deuxième guerre mondiale ni l'armée au Vietnam n'ont été aussi barbares. Mais les Arméniens du Karabakh ont commis de telles atrocités contre nous, les Turcs azéris… »

TÉMOIGNAGES

J'ai parlé à ceux qui avaient assisté à ces crimes dans tous les villages que j'ai visités. Le septuagénaire, Huseyn Ibrahimoghlu, m'a raconté :

« Je suis Turc. À l'époque de Staline, nous avions été déportés de Meskhétie, puis à l'époque de Gorbatchev d'Ouzbékistan. Mais je n'ai jamais vu une telle barbarie à notre encontre. En deux heures, les Arméniens ont réduit notre bourgade en cendres. Tout le village s'est embrasé. Tandis qu'ils tuaient nos enfants, ils criaient : 'Vous êtes Turcs, vous devez mourir.' »

L'histoire racontée par Hatin Nine, une grand-mère de soixante-neuf ans, est encore plus affligeante :

« Ils ont tué mes deux petits-fils sous mes yeux. J'ai été moi-même gravement blessée. Les Arméniens me disaient : 'Nous n'allons pas te tuer, mais tes petits-fils doivent mourir devant toi.' Je les ai suppliés : 'Tuez-moi à leur place, ne touchez pas à mes petits-fils', mais ils ne m'ont pas écoutée. »

Nizami Sultanoglu, soldat de vingt-trois ans engagé dans l'armée nationale, a raconté ce qu'il avait vu :

« Des soldats arméniens dans des tanks ont enterré vivants des Azéris au village de Karakaya dans le district de Khodjaly. »

Milliyyet, 4 mars, 1992

Karınları deşilmiş bebeler...Göğüsleri süngülenmiş kadınlar...Gözleri oyulmuş, kulakları, burunları kesilmiş cesetler

DÜŞMANDAN KAÇIŞ Ermenilere esir düşüp aşağılanmak, işkence görmek yerine, kuru soğuk havaya aldırmadan dağ, tepe aşıp komşu köylere sığınarak canlarını kurtaran ama geride kalanlara ağlayan Azeri kadınları...

TIRNAKLARINI SÖKTÜLER Ermeni canilerin başvurdukları işkence yöntemleri arasında kulak kesme, kaş yolma, tırnak sökme de var. 'Böyle işkence görmüş bir kardaşımı, arkadaşları teösvi ettirmeye götürüyor'

Karabağ'da soykırımı gördüm

REHBER BESİNOĞLU

BEN Karabağ'da doğdum, büyüdüm. Buraların bir taşını keçeriz'nin en güzide dağ kentlerine değinmem. Bir yeryüzü cenneti olan köylerin soğuk ve berrak derelerinden şimdi kan aşları akıyor... Binlerce hemşerimin kanları bunlar... Sokaklarda, çöl diyarlarında, karının gaddar Ermenilerin süngüleri ile delik deşik edilmiş kompsalarını, tırnakları sökülmüş, kulakları, burunları kesilmiş amcalarını, ellerinde sigara söndürülmüş, gözleri oyulmuş yeğenlerim, karındaşlarını buslar...

Bunlar benim gördüklerim... Hele bir de anlatmalar var ki, dinlemeye yürek dayanmaz.

GÖZÜNÜ ŞİŞLEDİLER Gözlerine şiş batırılarak işkence gören kökünün ıstırabına ortak oldum.

• BEBEK ÖNCE SÜT SONRA KAN EMDİ

"-Hocalı'dan işkence ile kaçırılan soydaşlarımızı, Karakaya ormanlığında karşıladık. Gözleri çıkarılmış insanlar, meraya yüzdüklerinde bile farkında değiller. Bazılarının kulağı kesikti, burnunun burnu... Ermeni saldırısında ayağını kaybeden yaşlı bir adam da donarak ölmüştü."

Bunları Ağdam ilçesi Gönüllü Ordu komutanlığından Zahid Ağdamlı şöyle boğulanarak anlatıyor.

Ama bir başkasından duyduğum şu olay, tasarın hepsinden korkunç:

"Bir genç annesi, bebeğini emziriken öldürülür. Süt vermekte olduğu göğsü (göğüsü) kesilir. Cibi ele, 6 aylık bebeğin ağzındaydı. Çocuk bir süre süt, sonra da kan emdi. Sonra da soğuktan donarak öldü..."

Hocalı Belediye Başkanı Elman Mehmetov, tüm bu soykırımı değerlendirirken "Ne 2.Dünya Savaşı'nda Almanlar faşistler, ne Vietnam'da çarpışanlar bu kadar vahşi olabilir. Ama Karabağ'da Ermeniler, biz Azeri Türklere bu vahşeti yaptılar" diyor ve içinde konuşma.

• GÖRGÜ TANIKLARI ANLATIYOR

Cinayetleri görenlerle her gittiğim köyde konuştum.

"-Ben Türk'em. Stalin döneminde Abaka'dan, Gorbaçov döneminde ise Özbekistan'dan sürülmüştüm. Ama hiçbir kara olan vahşiliklerde böylesini görmedim. Ermeniler bizim köyümüzü 2 saat içerisinde göle savurdular... Köyümüz süer içinde oldu. Ermeniler çocuklarımızı ve bebekleri vahşiceine öldürürken, siz Türksünüz ölmelisiniz diye bağırıyorlardı."

69 yaşındaki Hatin Nine'nin öyküsü ise daha acı:

"-Beni kız, iki torunumu gözlerimin önünde öldürdüler. Beni de ağır şekilde yaraladılar. Ermeniler, 'Seni öldürmeyeceğiz ama torunların gözünün önünde ölmelisin' diyorlardı. Ondan 'Beni öldürün, torunlarıma dokunmayın' diye yalvardım ama dinlemediler..."

23 yaşındaki Milli Ordu askeri Nizami Suleyoğlu ise şöyle anlattı gördüklerini:

"-Hocalı'nın Karakaya köyünde Ermeni askerleri Azerileri tanklarla toprağa ezmişlerdi(ezmişler)."

ÇIĞLIK ÇIĞLIĞA ÖLÜM Ermeni canilerin gözü dönmüş. 3 ve 4 yaşındaki iki kız çocuğun karınlarına süngü saplamışlar. Meşl rmişi uyuyan bebelerin üstüne ölüm, çığlık olup çökmüş. Suçsuz, günahsız yavrular sonsuza kadar böyle kalacaklar.

KURŞUNA DİZİLENLERDEN Esir olan Azeri eğer genç yaştaysa mutlaka öldürülüyor. Ermeni militanların yüzüne ateş ederek canına kıydıkları Azeri kardeşimin bilinen tek suçu genç olmak.. Bu nedenle kurşuna dizilmiş

KERPETENLE İŞKENCE Yakalanan Azerilere yapılan tüm işkence örneklerini kerpetenle sökmek oluyor.

SİGARA YANIKLARI Yüzünde ve ellerinde sigara söndürülerek işkence yapılan hemşehrim...

ÖLÜMDEN KAÇIŞ Karabağ köylerinden Ağdam'a gitmek üzere yola çıkan annenin, babanın, yaşlının, çocuğunu kucaklayıp düşmanın saldırılarından, işkencelerinden, ölümden kaçmalarını akıl alır gibi değil.

MİLLİYET NE YAZMIŞ ? Dağlık Karabağ bölgesinde, ata yadigârı topraklarını, köylerini ve canlarını savunmak için silahlanan gençlerden bir grup cephede Milliyet'i okuyor.

Batı, Ermeni katliamını yerinde gördü. Rus askerlerinden itiraf: " Azerilerle savaşmamız istendi"

'Yeşil tepelerde ölüm kol geziyor'

DIŞ HABERLER SERVİSİ

DAĞLIK Karabağ'dan geri çekilen Bağımsız Devletler Topluluğu (BDT) birlikleriyle Ermeni milisler arasında çatışma çıktığı belirtilirken, bölgeden çekilen Rus askerleri, "Azerilere karşı savaşmamız istendi" dediler.

Karabağ tepeleri ise, Ermeniler tarafından öldürülen Azerilerin cesetleriyle kaplı. Bölgedeki tepelere helikopterle götürülen Batılı gazeteciler, Ermeni katliamını yerinde, dehşet içinde gözleriyle gördüler. Azerilere karşı yapılan vahşetle tanık oldular.

Fransız haber ajansı AFP muhabiri, mermiyle öldürülmüş olan kadın, çocuk ve yaşlıların dün 31 cesetini saydığı söyledi. Bu kanlı tepelerde yakından ateş edilerek öldürüldükleri saptanan Azeri soysurun 50 olduğu ve bunların Ermenilerin işgal ettiği Hocalı köyünden oldukları belirtildi.

31 cesetten bazılarının yanında, Hocalı köyünden oldukların rapat eden silâh kalıpları bulunduğu bildirildi. Azeriler, diğer 20 cesedin ise Ağdam kentine gönüllüler tarafından taşındığını söylediler.

BDT ordusuna ait üç zırhlı helikopterden birinin pilotunun ifadesine dayanarak, bölgede bulunan ancak Ermeni kuvvetlerine yakınlığından dolayı denetlenmeyen tepelerden birinde hâlâ düzinelerce Türk'ün cesedinin bulunduğu bildirliyor.

Ermeni katliamında kanlı ve eğitimi kayıpeden 22 yaşındaki **Zahid Cabarov,** AFP ajansına, önceki gün toplanan toplam 60 kadar cesedin Ağdam caminde teşhir edileceğini bildirdi.

• BDT-ERMENİ ÇATIŞMASI

Öte yandan kana doymayan Ermeniler, şimdi de BDT birlikleriyle çarpışıyor.

Bölge komutanı **Sultan Beppaev** Tiflis'te gazetecilere yaptığı açıklamada, Karabağ'dan çekilen BDT kuvvetlerinin bir kolu ile Ermeni birlikleri arasında, Stepanakert dışında çatışmalar olduğunu bildirdi. **Beppaev,** çatışmanın Bulutlubu köyünde meydana geldiğini belirtti, ancak ayrıntı vermedi.

BDT ordusu başkomutanı **Yevgeny Şaposnikov**'un geçen hafta Karabağ'daki birliklere geri çekilme emri vermesinden sonra, Hankendi birliklerinden bir kısmı bölgeyi terketmeye başlamıştı.

• BİR RUS ÖLDÜ

Bu arada Karabağ'da bir BDT askerinin önceki gece düzenlenen saldırı sırasında öldüğü bildirildi. BDT askeri sözcüsünün Moskova'da yaptığı açıklamaya göre, **A. Ruder** adlı bir çavuş, bağlı olduğu motorize piyade birliği çekilme işlemini sürdürürken gerçekleşirilen saldırı sırasında hayatını kaybetti. Silahlı saldırıyı hangi taraftın gerçekleştirdiğinin henüz belirlenmediğini kaydetti.

İsterfax ajansı da, olay üzerine motorize birliğin çekilme işlemini durdurduğunu ve bu birliğin yeniden harekete geçmek için emir beklediğini duyurdu.

• ASKERİN İTİRAFI

Karabağ bölgesinden çekilmeye başlayan bir motorize piyade alayından dört askerin, **"Kutsal bir görev olarak"** Azerilere karşı çarpışmaya teşvik edildiklerini açıkladıkları bildirildi.

Azerbaycan'ın Anse-İrade ajansının haberine göre, adları **Pavel Antipov, Yuri Lyakovic, Pavel Zayev** ve **Aleksey Bondarev** olarak verilen dört er, önceki gün düzenledikleri basın toplantısında, **"Beyinlerinin yıkandığını"** ve Hıristiyan Ruslar olarak Hıristiyan Ermenilerin safında Müslüman Azerilere karşı savaşmaya çağrıldıklarını söylediler.

Ajans, bu dört erin 20 Şubat'ta görevli oldukları 366. alaydan firar etiklerini kaydetti.

Bu arada, Ermenilerin işgal ettiği Hocalı köyünün muhtarı **Elman Mamedov,** Ermenilerin safında çarpışmalara katılan Rus subaylarından 15'inin cesedinin, Rusların çatışmalara katıldığının kanıtlanması ortadan kaldırmak amacıyla çalındığını bildirdi.

• YÖNETİME SUÇLAMA

Ermeni milisler tarafından işgal edilen Karabağ bölgesinin Hocalı köyü muhtarı, Azerbaycan Devlet Başkanı Ayaz Mutalibov hükümetini, Azerileri Ermeni saldırılarından koruyamamakla suçladı.

Azerbaycan'ın başkenti Bakü'de bir basın toplantısı düzenleyen Hocalı muhtarı **Mamedov, "Azeri liderler bize durumdan bugün, yarın gelip sizi kurtaracağız dediler. Bekliyoruz ama gelmediler,** dedi.

Ermenilerin saldırısında ailesinden 22 kişinin öldüğünü söyleyen muhtar, gözyaşları içinde konuşmasını şöyle sürdürdü:

"Azeri liderlerinin arkasında olduğumuz sanıyorduk. Bizleri yalnız bırakmayacaklarını sanıyorduk. Fakat hiç yardım gelmedi. Ne helikopter ne de silâhımız tarafımızdan gönderilen diğer yardımlar."

© Fotoğrafların yayın hakkı sadece Milliyet'a aittir. Hiçbir şekilde kopya edilemez.

Milliyyet, 4 mars, 1992

L'Occident a été témoin du massacre perpétré par les Arméniens. Les soldats russes avouent : « Ils nous ont demandé de nous battre contre les Azerbaïdjanais. »

« LA MORT ERRE DANS LES COLLINES VERDOYANTES »

Quand il fut avéré que des affrontements avaient eu lieu entre les unités de la CEI qui se retiraient du Karabakh et les milices arméniennes, les soldats russes ont déclaré : « les Arméniens nous ont demandé de nous battre contre les Azerbaïdjanais ».

Les collines du Karabakh sont parsemées de cadavres d'Azerbaïdjanais qui ont été tués par les Arméniens.

Des journalistes qui survolaient ces collines en hélicoptère ont vu avec horreur, de leurs propres yeux, le massacre de civils azerbaïdjanais perpétré par les Arméniens. Ils ont été témoins de la barbarie à l'égard d'innocents.

Un correspondant de l'AFP, a déclaré qu'il avait compté trente-et-un cadavres, pour la majorité des femmes, enfants et personnes âgées, qui avaient été tués par balle. On dit qu'il y a eu une cinquantaine de victimes abattues à bout portant dans ces collines ensanglantées. Il s'agissait de résidents du village de Khodjaly, qui avait été occupé par les Arméniens. Ceci a été confirmé, car trente-et-un avaient sur eux leur papiers d'identité. Les Azerbaïdjanais ont signalé que vingt autres victimes avaient été transportées à la ville d'Agdam par des bénévoles.

Un des pilotes des trois hélicoptères blindés de la CEI a déclaré qu'il reste des dizaines d'autres cadavres de Turcs répandus dans les collines de la région, qui n'ont pas pu être inspectés à cause de leur proximité avec les forces arméniennes.

Zahid Jabbarov, trente-deux ans, dont la femme et le fils ont été tués lors du massacre perpétré par les Arméniens, a déclaré que soixante corps ramenés il y a quelques jours avaient été rassemblés dans la mosquée d'Agdam.

CONFRONTATION ENTRE LES ARMÉNIENS ET LA CEI

Encore assoiffés de sang, les Arméniens ont commencé à se battre contre les forces de la CEI.

Dans une interview à Tbilissi, le commandant militaire de la région, Soufian Beppaev, a confirmé qu'une partie des troupes de la CEI qui se retirait du Karabakh s'était battue avec les Arméniens près de Stepanakert. Sans donner de détails, Beppaev a pu confirmer que l'accrochage avait eu lieu au village de Ballydja.

Faisant suite à l'ordre donné la semaine dernière par le commandant en chef des armées de la CEI, Yevgeni Chapochnikov, une partie des troupes basées à Khankendi a commencé à se retirer de la région.

UN SOLDAT RUSSE EST MORT

Entretemps, selon un rapport, un soldat de la CEI a perdu la vie au cours de l'attaque menée l'autre nuit. D'après une déclaration faite par un représentant de la CEI à Moscou, un sergent du nom de A. Ruder a été tué pendant une attaque lors du retrait. Le représentant a ajouté qu'on ignore jusqu'ici quelle partie était responsable de l'attaque.

L'agence Interfax a signalé que le retrait de forces d'infanterie motorisée a été interrompu, et que la division attendait une nouvelle décision pour que le retrait puisse continuer.

L'AVEU DES SOLDATS

Quatre soldats du 366e régiment d'infanterie motorisée ont déclaré avoir été encouragés à se battre contre les Azerbaïdjanais dans le cadre « d'une mission sacrée ».

L'agence azerbaïdjanaise Assa-Irada a déclaré que ces soldats, Pavel Antipov, Yuri Lyakovitch, Pavel Zouev et Alexei Bondarev, ont déclaré qu'ils « avaient subi un lavage de cerveau » lors d'une conférence de presse organisée l'autre jour et qu'ils avaient reçu l'ordre, en tant que chrétiens russes, de se battre aux côtes des chrétiens arméniens contre les musulmans azerbaïdjanais.

L'agence a ajouté que les quatre soldats du 366e régiment avaient déserté le 20 février.

Par ailleurs, Elman Mammadov, maire de la ville occupé par les Arméniens, a déclaré que les corps de quinze soldats russes, qui avaient participé aux attaques aux côtés des Arméniens, avaient été subtilisés du théâtre des opérations pour faire disparaître les preuves de la participation des forces russes dans le conflit.

LES DIRIGEANTS ACCUSÉS

Le maire de la ville de Khodjaly, occupé par les Arméniens dans la région du Karabakh, a accusé chef d'état azerbaïdjanais, Ayaz Moutalibov, de n'avoir pas su défendre la population azerbaïdjanaise face aux attaques arméniennes.

Mammadov s'est exprimé ainsi lors d'une conférence de presse organisée à Bakou: « Les leaders azerbaïdjanais nous ont sans cesse répété qu'ils viendraient nous délivrer d'un moment à l'autre. Ils nous ont demandé d'attendre un peu, mais ils ne sont jamais venus. »

Après avoir déclaré qu'il avait perdu vingt-deux membres de sa famille en raison de l'attaque barbare des arméniens, le maire a continué son discours en larmes: « Nous étions certains que le gouvernement azerbaïdjanais nous soutiendrait. Nous espérions qu'il ne nous abandonnerait pas. Mais nous n'avons reçu aucune aide. Aucun hélicoptère, aucune autre aide en provenance du gouvernement. »

Izvestia, le 17 mars 1992, No 64

LE HAUT-KARABAKH : L'HORREUR FAMILIÈRE DE LA GUERRE

Vadime Belykh, Izvestia

DE BONS AMIS EN UNIFORME

Нагорный Карабах.
ОБЫКНОВЕННЫЙ УЖАС ВОЙНЫ

Des véhicules blindés tachetés étaient cachés au pied de la montagne.

« Qui est-ce ? » ai-je demandé à un résistant, un Azerbaïdjanais de grande taille qui m'accompagnait, ceint de bandes de munitions.

« C'est notre armée nationale. Veux-tu la voir ? »

Mais nous n'atteindrons pas la montagne. Un policier, son revolver à la main, s'est précipité à notre rencontre avec un cri épouvantable et nous avons dû faire demi-tour. Cependant la distance n'était pas très grande et nous avons vu que, pour la plupart, les soldats étaient blonds et parlaient russe entre eux. On m'a expliqué plus tard que c'était un bataillon de parachutistes chargé de protéger le 366e régiment pendant sa retraite. Ce serait à cause d'eux que les Azerbaïdjanais ont arrêté leur offensive à Askeran : ils craignaient d'être pris à revers.

Les parachutistes ont disparu d'une manière aussi mystérieuse qu'ils n'étaient venus, après avoir écrasé en guise d'adieu le pied d'un journaliste turc avec le patin-routier de leur véhicule blindé. J'ai rencontré (presque en même temps) sur la place d'Agdam, un colonel, commandant de tanks que je connaissais par son prénom et patronyme. Vêtu en civil ce qui me paraissait inhabituel, il marchait en compagnie d'un fonctionnaire local et il y avait quelque chose de mystérieux dans son regard. Je l'ai revu le lendemain à un poste. Le même colonel (mais cette fois en uniforme de résistant !) était en train de se chauffer au soleil et il m'a parlé de bonne grâce de Moscou et du temps qu'il faisait. Par contre, en ce qui concernait son rôle dans ce point chaud de la planète, il était plutôt réservé et m'a seulement dit: « Il faut que j'aide les gars ici. »

D'ailleurs les « amis » du colonel ont déjà beaucoup aidé « les gars » des deux parties belligérantes. Les détachements arméniens et azerbaïdjanais sont bien armés aujourd'hui

grâce à l'ancienne armée soviétique et à elle seule, qui leur a livré (ou bien troqué) de considérables quantités d'armes. Récemment, les guerriers du Karabakh payaient au « marché noir » cinq roubles pour une cartouche de mitrailleuse et dix roubles pour une cartouche de mitraillette, tandis qu'à présent ils en reçoivent à volonté. Gratuitement. C'est pourquoi les tirs se poursuivent jour et nuit. Mais tôt ou tard le nuage de poudre se dissipera, et je doute fort que les tireurs survivants remercient les « braves gens » avec des étoiles sur les épaulettes…

ARMÉES RÉGULIÈRES ET MERCENAIRES

« ... Et tout d'un coup, il a vu une femme haute de deux mètres, cuirassée et armée. Les hommes ont pris peur. » À ce stade, le conteur reprend haleine, ému.

C'est la dix-septième fois que j'écoute une des légendes de cette série infinie qui pourrait être intitulée « soldats de fortune arméniens ». Le sujet des soldats étrangers dans les détachements arméniens intéresse tout le monde à Agdam, engendrant des spéculations de toutes sortes. Tout soldat azerbaïdjanais rêve de tuer un mercenaire, et tout journaliste qui travaille dans la zone des combats rêve de prendre une photo de sa dépouille. Des informations incroyables fusent de tous côtés : « à Choucha, on a fait prisonniers quatre Noirs », « près d'Askeran on a tué deux Noirs », « on a emmené à Bakou un cadavre ramassé au Karabakh. L'expertise a révélé qu'il n'était pas Arménien, ni Azerbaïdjanais, ni Russe ». En effet, il suffit de vérifier ces renseignements par les moyens les plus simples pour constater que toutes ces histoires ne sont que mensonges. Pourtant il est vrai qu'un Noir (un mercenaire ?) a été tué au cours d'un combat. On a échangé son corps contre des otages azerbaïdjanais.

Les soldats de l'ancien 366e régiment prétendent eux aussi avoir vu plusieurs fois des étrangers armés et en uniforme de guerre à Stepanakert [Khankendi]. Il y avait parmi les soldats ceux à qui on a proposé d'adhérer aux *fedayins* arméniens ; on leur a promis de trois à quatre mille roubles mensuellement, conformément au contrat, et toutes sortes de plaisirs gratuits : provisions à volonté, vin et femmes…

D'ailleurs, les Arméniens eux-mêmes ne cherchent plus à dissimuler le fait qu'ils engagent des mercenaires étrangers.

Par contre, les Azerbaïdjanais nient toujours qu'il y ait des mercenaires dans leurs détachements. Pourtant il y a bon nombre d'engagés volontaires tchétchènes au Karabakh. Et on les envoie normalement aux endroits les plus dangereux. De temps en temps des observateurs de l'Ossétie du Sud viennent en Azerbaïdjan. Ils racontent que de nombreux engagés volontaires arrivent à Agdam de Russie pour faire la guerre. Les uns pour l'argent, d'autres sans motivation précise. Cependant, ces derniers sont en principe refusés.

POUR DES ROUBLES ET DES DOLLARS

« As-tu au moins un pistolet ? » Le jeune soldat azerbaïdjanais me regarde avec pitié.

« Je n'en ai vraiment pas besoin. » Je hausse les épaules.

« T'as tort. C'est quand même une guerre. » Le soldat réfléchit un instant, puis il sourit et me tend une grenade qu'il a sortie de sa poche.

— Comme ça tu seras plus tranquille. Tiens, je te la donne… »

Je n'ai pas pris la grenade, mais j'étais sincèrement reconnaissant à mon nouveau copain, ne serait-ce que pour sa compassion envers un journaliste, un ancien compatriote.

Hélas, les journalistes de la CEI dans la zone des combats ont l'air plutôt pitoyable en comparaison avec leurs collègues qui travaillent pour des sociétés et agences occidentales. Limités par leur budget de déplacement plus que modeste, équipés d'appareils primitifs ou ne disposant de rien du tout, ils se sentent sur tous les points à la traîne de leurs collègues étrangers.

Je suis désolé de constater que la situation dans le Haut-Karabakh, situé tout près de chez nous, est beaucoup mieux connue à l'étranger que dans notre pays. Pendant que notre télévision diffuse les avis de la représentante permanente d'Azerbaïdjan et d'Arménie à Moscou et des nouvelles pas très récentes reçues des journalistes de Bakou et d'Erevan, toute personne qui regarde la télévision aux États-Unis ou dans n'importe quel pays européen voit les événements qui ont eu lieu dans notre « point chaud » avec seulement quelques heures de décalage.

Des brigades permanentes de rédactions étrangères travaillent des deux côtés du front. Leurs journalistes vêtus de gilets pare-balles et assurés le plus souvent pour des montants considérables disposent librement de tout l'argent nécessaire et envoient à leurs clients des nouvelles fraîches plusieurs fois par jour par liaison satellite. Toutes les actualités arrivent en direct sur les écrans, dans les journaux, à la radio. Ces journalistes sont toujours prêts à mettre le prix pour une information, une aide. Les représentants d'une compagnie de télévision se sont même vantés d'avoir un jour « acheté » une salve de lance-roquettes « Grad » pour un prix considérable afin de rendre leur reportage plus impressionnant…

Cependant, les journalistes du monde entier ont beaucoup de problèmes communs à Agdam. D'une part les autorités locales, depuis les commandants jusqu'aux représentants du ministère de la Défense, qui se trouvent dans la zone des combats, n'ont aucune envie d'aider les journalistes ni même de leur parler. D'autre part, tout journaliste risque d'être insulté à tout moment, quelle que soit sa provenance, de Moscou ou de Paris. On ne fait d'exception que pour les reporters de la même république, de la Turquie ou de la Lituanie.

La section d'Agdam du Front populaire est un de ces rares endroits, sinon l'unique endroit, où l'on cherche toujours à aider les journalistes venus d'ailleurs. Au milieu du tumulte habituel aux alentours du front, on pouvait recevoir à tout moment un verre de thé chaud, un mot aimable quelle que soit sa nationalité, ainsi que quelques informations sur la situation. Ce qui est le plus curieux c'est que l'ambiance est la même à la section locale du service de la sécurité et au ministère public de ce district…

DIS-MOI QUI TU ES

« À Agdam, tâchez de ne pas sortir seul », m'a-t-on conseillé avant mon départ au département de l'Intérieur de Gandja. - Bien sûr, l'attitude envers les Russes est plutôt bonne dans notre République, vous l'avez vu vous-même. Mais dans la région où vous allez, les gens sont nerveux, aigris par la guerre, et tout peut arriver…

Cependant ces craintes étaient sans fondement. Au moins aujourd'hui l'apparition d'un homme aux apparences slaves dans la zone militaire (à n'importe quelle heure) ne provoque pas l'envie irrésistible de s'en emparer. C'est plutôt le contraire : les mots que j'ai entendus prononcer et les actes que j'ai observés sont positifs. Par contre, la proximité de la guerre se manifeste par le regret incessant d'une vie paisible détruite…

On n'entend généralement les expressions « impérialisme russe », « menace russe » que dans les bureaux officiels, exprimés par des fonctionnaires haut placés. Ce sont aussi eux qui avancent de nouvelles versions de ces fameux événements. Par exemple, on prétend que les Arméniens n'ont quasiment pas participé aux incidents de Khodjaly, et que toutes les violences ont été commises par des soldats du 366e régiment.

On m'a proposé d'aller voir un véhicule blindé touché par un obus près duquel il y avait, apparemment, le cadavre d'un résistant en uniforme de l'armée soviétique, mais ma tentative d'aller vérifier cette information sur place et avec des résistants a malheureusement échoué.

Par contre, il y a d'autres rumeurs extrêmes. Par exemple, il y a le bruit de l'arrivée imminente au front d'une « une compagnie nationale russe », de volontaires, résidents de Bakou.

Mais en dehors des bureaux, dans la rue, il n'est fait aucune mention de ces sujets-là. Sous les bombardements les gens ont d'autres soucis, d'autres problèmes.

UN TRAIN DE SANG ET DE LARMES

Dans la salle d'opérations située dans un wagon voyageur, les médecins ont fait tout leur possible pour sauver une jeune infirmière. La balle d'un sniper l'avait atteinte au moment où elle pansait la plaie d'un blessé et ne lui a laissé aucune chance. Le miracle ne s'est pas produit cette fois-ci : un nom de plus sur la longue liste de victimes du conflit au Karabakh.

Je reviens souvent vers le train sanitaire stationné près de la gare d'Agdam. C'est là qu'on peut voir le vrai visage de cette guerre cruelle et absurde. Un soldat de garde éventré par un éclat. Des réfugiés avec des engelures. Un enfant de trois ans avec un moignon pansé à la place d'une jambe arrachée par un obus de mitrailleuse de gros calibre. Une fillette au visage lacéré par un couteau…

Jour après jour, heure après heure, de plus en plus de victimes.

« Nous, à Bakou, nous ne nous pouvons pas imaginer ce qui se passe ici », dit le chef du service médical du ministère de Défense d'Azerbaïdjan, Khanlar Hajiyev. « Notre train est arrivé ici parce que les médecins de cette ville étaient submergés par le flot de

blessés. Tous nos médecins sont des volontaires. Ils étaient prêts à tout, mais cette fois-ci ils ont été bouleversés. »

Assis dans un compartiment d'hôpital ambulant qu'on ne peut voir ailleurs que dans de vieux films, nous sommes en train de feuilleter le registre. Plus de la moitié de ceux qui viennent ici sont des civils, femmes et enfants… Ils ont toutes sortes de blessures : ils ont été atteints par balle, par éclat, par couteau, par engelure.

Les engelures sont très nombreuses : il s'agit notamment des réfugiés de Khodjaly qui ont passé beaucoup de temps dans les forêts, et des otages revenus de prison. J'en ai vu plusieurs revenir de captivité. Ils étaient presque tous pieds nus, les pieds engourdis à cause du froid dans lequel ils avaient passé plusieurs jours. Beaucoup étaient menacés d'amputation après leur retour. Les histoires qu'ils racontent sont incohérentes et effrayantes. Ils disent qu'on faisait sortir de la foule des prisonniers les policiers, les résistants, les soldats et qu'on leur coupait la tête sous les yeux de tout le monde. On gardait les gens dans le froid. On violait des femmes. Selon les Azerbaïdjanais, une fois prises comme otages les filles ne reviennent jamais. On les sépare des autres et on les emmène on ne sait où. J'ignore si c'est vrai. Par contre, je sais que quand la fusillade aux alentours d'Agdam devient particulièrement intense, beaucoup de femmes qui ont peur d'un assaut soudain se préparent à s'immoler par le feu. La fille d'un médecin local, Malik Ismaïlov, une petite de cinq ans, lui a demandé tout comme une adulte :

« Papa, si ça commence, tue maman et moi d'abord, avant que tu ne te tues… »

Je le répète : je n'ai pas été témoin des conditions de détention des prisonniers arméniens. Malgré toutes mes demandes, on ne m'a pas laissé les voir. J'espère qu'on ne les bat pas, qu'on ne les viole pas, qu'on ne les torture pas par la faim ni par le froid. C'est ce que je voudrais espérer…

La guerre mutile les vivants et ne laisse pas les morts en paix.

De temps en temps on amène à Agdam des cadavres pour les échanger contre des otages vivants. C'est pire qu'un cauchemar : yeux crevés, oreilles tranchées, crânes scalpés, têtes coupées… Les cadavres ligotés de prisonniers qui ont été traînés derrière un véhicule blindé… Par contre, la partie arménienne dispose aussi de photos d'un village conquis (temporairement) par les Azerbaïdjanais. Là aussi on voit des cadavres brûlés, taillades à l'arme blanche, mutilés avec une violence insensée.

À quoi servent-ils, tous ces comptes rendus: est-ce juste pour savoir lequel des deux peuples est le plus cruel ? Il y a une guerre sans lois au Karabakh. Ce qu'on appelle armées ne sont rien d'autre que des groupes de gens très différents. Il y a parmi eux ceux qui défendent leurs maisons et ceux qui se vengent de la mort de leurs proches et un bon nombre d'individus qui cherchent un bon prétexte pour cambrioler, piller, violer et tuer…

Cette guerre interminable réduit à néant l'avenir de la région, jadis si riche.

« Nous avons souvent affaire à des troubles psychiques bien étranges chez des enfants qu'on amène à l'hôpital, surtout chez les anciens otages », dit le médecin militaire Khanlar Hajiyev. « D'abord nous avons supposé qu'on leur avait administré des substances médicamenteuses. Mais l'explication s'est révélée plus simple et plus horrible à

la fois. Ces enfants ont éprouvé un stress nerveux extrême qui aura probablement un impact irréversible sur eux toute leur vie.

Il y a aussi d'autres dangers. Grâce aux réserves trouvées dans les dépôts de l'armée, les guerriers ont déployé au Karabakh une guerre de mines. Ils sont en train de placer des mines anti-infanterie et antichars le long de la ligne de front. Et ce sont le plus souvent des civils qui en sont victimes. Au cours de la dernière heure que j'ai passée à l'hôpital, on y a amené trois personnes blessées par des mines : l'un est mort tout de suite, les deux autres resteront mutilés. Et les mines continueront leur œuvre plusieurs années après la fin de la guerre… »

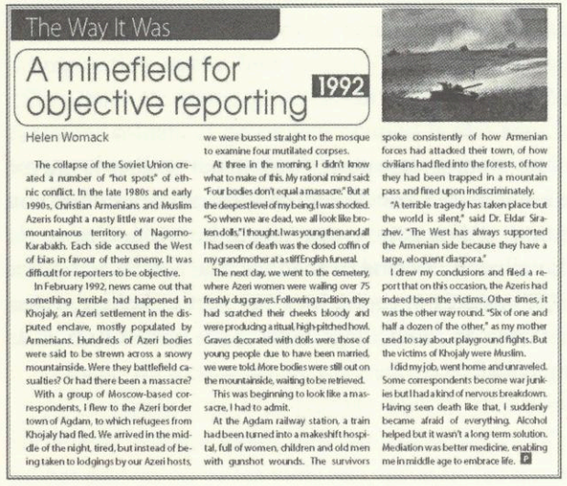
MAIS QUAND FINIRA-T-ELLE ?

… Aujourd'hui, il y a à Agdam une station de radiodiffusion qui utilise la même fréquence qu'une station arménienne à Askeran. C'est le seul moyen de communication pour négocier l'échange des prisonniers, l'évacuation des morts hors du champ de bataille, les entrevues des officiers. Le silence des ondes annonce une fusillade ou une attaque. Pour le moment, c'est le seul fil concret qui relie les deux parties belligérantes. Peut-être cela aidera-t-il un jour à entamer de vraies négociations de paix. Ou bien le silence sera-t-il la réponse la plus fréquente ?

Passport Magazine (Moscou), janvier, 2011

1992 : UN CHAMP DE MINES POUR UN JOURNALISME OBJECTIF

Par Helen Womack



The Way It Was

A minefield for objective reporting 1992

Helen Womack

The collapse of the Soviet Union created a number of "hot spots" of ethnic conflict. In the late 1980s and early 1990s, Christian Armenians and Muslim Azeris fought a nasty little war over the mountainous territory of Nagorno-Karabakh. Each side accused the West of bias in favour of their enemy. It was difficult for reporters to be objective.

In February 1992, news came out that something terrible had happened in Khojaly, an Azeri settlement in the disputed enclave, mostly populated by Armenians. Hundreds of Azeri bodies were said to be strewn across a snowy mountainside. Were they battlefield casualties? Or had there been a massacre?

With a group of Moscow-based correspondents, I flew to the Azeri border town of Agdam, to which refugees from Khojaly had fled. We arrived in the middle of the night, tired, but instead of being taken to lodgings by our Azeri hosts, we were bussed straight to the mosque to examine four mutilated corpses.

At three in the morning, I didn't know what to make of this. My rational mind said: "Four bodies don't equal a massacre." But at the deepest level of my being, I was shocked. "So when we are dead, we all look like broken dolls." I thought. I was young then and all I had seen of death was the closed coffin of my grandmother at a stiff English funeral.

The next day, we went to the cemetery, where Azeri women were wailing over 75 freshly dug graves. Following tradition, they had scratched their cheeks bloody and were producing a ritual, high-pitched howl. Graves decorated with dolls were those of young people due to have been married; we were told. More bodies were still out on the mountainside, waiting to be retrieved.

This was beginning to look like a massacre, I had to admit.

At the Agdam railway station, a train had been turned into a makeshift hospital, full of women, children and old men with gunshot wounds. The survivors spoke consistently of how Armenian forces had attacked their town, of how civilians had fled into the forests, of how they had been trapped in a mountain pass and fired upon indiscriminately.

"A terrible tragedy has taken place but the world is silent," said Dr. Eldar Sirazhev. "The West has always supported the Armenian side because they have a large, eloquent diaspora."

I drew my conclusions and filed a report that on this occasion, the Azeris had indeed been the victims. Other times, it was the other way round. "Six of one and half a dozen of the other," as my mother used to say about playground fights. But the victims of Khojaly were Muslim.

I did my job, went home and unraveled. Some correspondents become war junkies but I had a kind of nervous breakdown. Having seen death like that, I suddenly became afraid of everything. Alcohol helped but it wasn't a long term solution. Mediation was better medicine, enabling me in middle age to embrace life.

L'effondrement de l'Union soviétique a créé un certain nombre de « points chauds » de conflits ethniques. Vers la fin des années quatre-vingts et le début des années quatre-vingt-dix, les Arméniens chrétiens et les Azéris musulmans se sont livrés à une sale petite guerre pour le contrôle du territoire montagneux du Haut-Karabakh. Chaque camp a accusé l'Occident de partialité envers la partie opposée. Il était difficile pour les journalistes de rester objectifs.

En février 1992, de terribles nouvelles ont filtré de Khodjaly, une ville azérie située dans l'enclave contestée et majoritairement peuplée d'Arméniens. On parlait de centaines de corps d'Azéris éparpillés sur les flancs d'une montagne enneigée. Etaient-ils tombés sur le champ de bataille ? Ou victimes d'un massacre ?

Je me suis rendue, avec un groupe de correspondants basés à Moscou, à la ville frontière azérie d'Agdam où s'étaient réfugiés des habitants de Khodjaly. Nous sommes arrivés en pleine nuit, fatigués. Cependant, au lieu de nous mener à notre gîte, nos hôtes azéris nous ont directement conduits en autobus à la mosquée pour examiner quatre cadavres mutilés.

À trois heures du matin, je ne savais vraiment pas quoi penser de tout cela. Mon esprit rationnel me disait : « quatre cadavres, cela ne fait pas un massacre ». Mais au plus profond de moi-même, j'étais choquée. « Alors, quand on est mort, on ressemble tous à des pantins cassés », pensais-je. J'étais jeune, et ma seule expérience de la mort se limitait au cercueil fermé de ma grand-mère à un enterrement anglais typiquement guindé.

Le lendemain, nous sommes allés au cimetière, où des femmes azéries pleuraient devant soixante-quinze tombes fraîchement creusées. Respectant la tradition, elles s'étaient lacéré les joues de leurs ongles et, visage en sang, émettaient un hurlement rituel

strident. Les tombes décorées de poupées étaient celles de jeunes gens qui devaient se marier, nous dit-on. Il restait d'autres corps dans la montagne, que l'on n'avait pas encore récupérés.

Cela commençait vraiment à ressembler à un massacre, ai-je fini par reconnaître.

À la gare d'Agdam, un train, converti en hôpital provisoire, était rempli de femmes, d'enfants et de vieillards, tous blessés par balle. Les survivants racontaient tous comment les Arméniens avaient attaqué la ville, comment les civils avaient fui dans la forêt, et comment, pris dans une embuscade dans un col de montagne, ils avaient été mitraillés sans discernement.

« Une tragédie terrible a eu lieu, mais le monde reste silencieux », nous a confié le docteur Eldar Sirazhev. « L'Occident a toujours soutenu l'Arménie, parce qu'ils ont une diaspora nombreuse et influente. »

J'en ai tiré mes conclusions, et j'ai écrit très clairement que cette fois les victimes étaient bel et bien les Azéris. Parfois, c'était l'inverse. « Blanc bonnet et bonnet blanc », comme disait ma mère des bagarres de terrain de jeu. Mais à Khodjaly, les victimes étaient musulmanes.

Mon travail fait, je suis rentrée chez moi… et puis j'ai craqué. Certains correspondants de guerre deviennent des drogués de guerre, mais moi, j'ai fait une sorte de dépression nerveuse. Après avoir vu la mort comme cela, j'ai commencé à avoir peur de tout. L'alcool m'a un peu aidée, mais ce n'était pas une solution à long terme. La méditation était le meilleur remède, et m'a permis, à l'âge mûr, de faire enfin face à la vie.

ÉTUDES INTERNATIONALES

LE MASSACRE À KHODJALY

Petr Kvyatkevich

L'empire soviétique appartenait désormais à l'histoire, mais le Kremlin ne s'était pas débarrassé de ses ambitions de grande puissance. Cependant, les perspectives de la Fédération de Russie, héritière judiciaire et politique de l'URSS, n'inspiraient pas un grand optimisme. Plongé dans le chaos de la transformation institutionnelle, l'État était incapable de mener à bien une politique extérieure qui couvrirait ne serait-ce que les territoires de l'ancienne URSS. Les nouveaux dirigeants du Kremlin ne pouvaient que maintenir les derniers éléments de leur influence sur ces territoires. La position du gouvernement arménien facilitait considérablement cet objectif. Grâce à sa situation géopolitique, l'Arménie était le candidat idéal pour promouvoir leurs intérêts au Caucase. Pourtant, à ce moment-là, ses objectifs politiques passaient avant les intérêts russes.

Fin janvier 1992, les séparatistes tentèrent de s'emparer des dernières enclaves azerbaïdjanaises au Haut-Karabakh, alors entourées et isolées du reste du pays. Ils eurent recours au 366e régiment d'infanterie motorisé qui faisait partie de l'ancienne 23e division soviétique. Cet appui les aida dans la première moitié de février à reprendre Kiarkidjakhan d'où l'on tirait sur leurs positions à Stepanakert [Khankendi en azerbaïdjanais] situé non loin. En outre, ils ont pu s'emparer des villages en contrebas, sur la route qui mène de Choucha à Khodjaly, et resserrer l'étau autour de cette ville.

Après la prise du village de Karadagly, ses défenseurs ont été fusillés tout comme la plupart des habitants de ce village en vertu du principe de la responsabilité collective. Les cent cinquante corps ont été jetés dans une fosse à pommes de terre. Le génocide dont l'échelle dépassa tout ce qui avait été commis au cours du conflit aurait dû rester un événement absolument exceptionnel, mais ce ne fut pas le cas. Il ne fut qu'un prélude douloureux au massacre suivant. Il eut lieu le 25 février : à vingt et une heures, les détachements arméniens, probablement accompagnés des soldats du 366e régiment d'infanterie motorisé cantonné à Stepanakert, entrèrent dans Khodjaly, un village situé entre Stepanakert et Askeran.

Ce choix n'était pas fortuit. La situation géographique de la ville était un de ses enjeux

stratégiques. Elle était située au carrefour des routes Agdam-Choucha et Askeran-Stepanakert, et l'unique aérodrome de cette région s'y trouvait également. Il y avait à Khodjaly de nombreux réfugiés azerbaïdjanais venus d'Arménie, des Turcs Meskhètes et des réfugiés de Ferghana. Le dernier hélicoptère militaire apportant des produits alimentaires et du combustible avait atterri à Khodjaly le 13 février.

La longue isolation et la nécessité de rester en état d'alerte avaient affaibli les capacités de défense de la garnison. Elle ne comptait que cent cinquante membres mal armés et peu susceptibles de résister longtemps aux forces supérieures de l'adversaire. Les autorités azerbaïdjanaises ne firent rien pour éviter la tragédie bien que disposant d'informations assez détaillées sur les troupes ennemies et, ce qui est bien plus important, elles connaissaient les plans des séparatistes concernant la conquête de la ville.

Le 25 février à neuf heures du soir, les rebelles commencèrent l'assaut. Conformément aux attentes, leur première cible fut l'aéroport. Le détachement de vingt-deux personnes commandé par Alif Hajiyev, chargé de la défense de l'aéroport, exécuta sa mission et repoussa l'attaque. Quand il se rendit compte de la supériorité numérique de l'adversaire et du caractère désespéré de la situation où ils se trouvaient, il donna l'ordre de dynamiter la tour de contrôle pour que les ennemis ne puissent en profiter. Ce fut un de ses derniers ordres, car peu de temps après il périt au combat.

Tofiq Huseynov, commandant de la garnison de Khodjaly, et ses hommes, firent face à l'ennemi, cherchant à gagner du temps pour que la population civile puisse s'échapper. C'est grâce à lui qu'un nombre d'habitants de la ville échappèrent à la mort. Une fois encerclé, il ne rendit pas les armes et finit par se suicider avec sa dernière balle.

Devant la soudaineté de l'attaque, les habitants de Khodjaly furent surpris, affolés et surtout terrifiés. Les propos des témoins recueillis peu après sont très incohérents, et ne peuvent contribuer que partiellement à reconstituer le cours des événements.[56]

Bien qu'il y ait des points communs importants sur plusieurs questions abordées, telles que la violence des assaillants et bien que les récits soient liés entre eux et se complètent les uns les autres[57], ils ne permettent pourtant pas de tirer des conclusions significatives. Les rapports, subjectifs à l'égard des victimes, par des gens qui ont souffert eux-mêmes ou qui ont

[56] « … C'était un régiment russe. Ils étaient venus du village de Hassanabad et se sont mis à tuer les gens. Ils ont commencé par les quartiers turcs. Les Turcs ont été les premiers à périr. Moi, je me suis sauvée, car je me suis enfuie dans la forêt… » Dilbar Sadykhova.

[57] « … La ville était encerclée de tous côtés par les troupes. Beaucoup de gens sont morts. Les autres se sont sauvés, car ils se sont enfuis dans la forêt. Dans la forêt on tirait de tous côtés. Mon fils aîné a été tué aux alentours de Khodjaly. Puis des journalistes étrangers m'ont apporté son corps. Mon fils cadet de vingt-trois ans est prisonnier. Depuis lors je n'ai pas de ses nouvelles… », Entiga Gahramanova ; ou « … On nous a conduits au cimetière arménien. J'ai du mal à parler de ce qui est arrivé… Quatre jeunes Turcs Meskhètes qui avaient quitté l'Ouzbékistan pendant la perestroïka pour trouver refuge en Azerbaïdjan ainsi que trois Azerbaïdjanais ont été sacrifiés sur le tombeau d'un séparatiste arménien. On a coupé les têtes à ces malheureux. Puis des soldats et des séparatistes se sont mis à torturer et à tuer des enfants sous les yeux de leurs parents. Ensuite on a jeté les corps dans une fosse à l'aide d'un bulldozer. Encore assoiffés de sang, ces fauves à visage humain ont amené deux Azerbaïdjanais en uniforme de l'armée nationale et leur ont crevé les yeux… », Saria Talybova ; et aussi « … L'humanité n'a jamais

perdu leurs proches, constituent bien sûr des pièces de dossier très importantes, et doivent être considérées comme telles, mais non comme des preuves entièrement fiables de responsabilité.[58]

Les récits dont nous disposons, quoique incomplets ça et là, décrivent le même scénario. Nous ne pouvons croire qu'ils aient été copiés l'un sur l'autre. Vu de différentes perspectives, ils ne permettent malheureusement pas de cerner beaucoup de faits.

Sans doute la surprise a-t-elle joué un rôle primordial. Il faut également souligner la nature raciste de ce crime : ses victimes étaient exclusivement représentantes du groupe ethnique turc. Le fait que les survivants se soient sauvés par la forêt, est la dernière conclusion précise que l'on pourrait tirer des propos des survivants recueillis après la tragédie.

Certains témoins prétendent que la présence des soldats russes aurait été le facteur principal.[59] Ils se souviennent de la participation active du 366e régiment. Ils citent souvent des témoignages des soldats de ce régiment qui l'ont quitté pour des raisons différentes.[60]

connu de cruauté pareille. Après avoir détruit des maisons de type finlandais, ils s'en ont pris aux maisons à quatre étages. Les gens étaient cachés dans les sous-sols. Ils tuaient des jeunes, des enfants de manière cruelle. Ils leur crevaient les yeux. Ils ont coupé la tête à un fils sous les yeux de sa mère. Mon Dieu, ils faisaient tout cela avec tant de cruauté ! Personne n'a survécu ! Ils mettaient le feu aux maisons, ils y entraient pour tuer les enfants. Une femme âgée a été démembrée… », Imani Agababa.

[58] La grande charge émotionnelle portée par ces récits est tout à fait naturelle vu les circonstances et en prouve l'authenticité. Il n'y a pas de divergences considérables en ce qui concerne les événements décrits par ces récits qui pourraient mettre en doute leur sincérité.

[59] Ce sujet est traité aussi dans le récit suivant : « Tout était horrible. Mes oreilles bourdonnaient à cause du froid, ou de la faim, ou de la douleur aux bras. Je me souviens que mes amis ramassaient les cadavres, et moi, je ne pouvais pas. Comment pouvait-on ramasser un cadavre et abandonner les autres ? Je ne les ai même pas comptés, car il était impossible de compter des parties de corps. Je me souviens que quelques jours après, les Arméniens marchandaient le coût d'un cadavre avec les proches du mort. Les Arméniens ne nous laissaient pas entrer dans les maisons incendiées. Mais je n'étais pas capable de sélectionner les cadavres. Je pense que les Arméniens n'auraient pas décidé d'attaquer Khodjaly tout seuls. Ce sont les Ivans qui tiraient à droite et à gauche, laissant le sale boulot aux Arméniens qui insultaient les morts et les blessés. Ces événements ont suscité beaucoup de questions », Ilham Mammadov. Ce qui est digne d'attention ce sont les avis et les conclusions formulés ultérieurement. Ils contiennent un ensemble d'informations obtenues après les événements qui ont exercé une influence sur les récits. Au moment de l'attaque, Dilbar Sadykhova ne pouvait pas savoir que c'était un régiment russe, elle ne pouvait pas deviner la nationalité des soldats. La dernière partie du témoignage d'Ilham Mammadov qui présente en effet, selon lui, ses réflexions, convient peu en tant que pièce justificative susceptible de confirmer la participation des soldats du régiment russe.

Le récit suivant apporte un peu plus de lumière sur cette affaire : « … Les tanks et les véhicules blindés qui sont entrés dans la ville détruisaient des maisons et écrasaient des gens. Les combattants arméniens suivaient les soldats russes. Je me suis précipité vers la forêt avec mon petit-fils de cinq ans et quatorze mille roubles. Le matin, je me suis rendu compte que cette errance était trop pénible pour l'enfant et je suis allé avec lui vers le village arménien le plus proche, Nakhtchivanik, où nous avons rencontré des Arméniens armés. Je les ai suppliés de prendre mon argent et de nous laisser passer à Agdam, pour sauver le petit. Au lieu de répondre, ils m'ont battu, détroussé et amené chez le commandant du village. Ce dernier a donné l'ordre de nous enfermer dans une étable où il y avait déjà des femmes et des enfants azerbaïdjanais. Nous y avons passé quatre jours, on ne nous a donné ni à manger ni à boire. Et pourtant le mal ne connaît pas de limites. Quatre jours après on nous a amenés, mon petit-fils et moi, au district d'Askeran, et ce que nous y avons éprouvé nous a fait considérer l'étable à Nakhtchivanik comme un paradis. Des mercenaires étrangers (je connais la langue arménienne et je peux distinguer un Arménien qui est origi-

Une fois toutes les circonstances examinées, il ne faut pas oublier qu'il est très probable que des déserteurs aient participé à ces événements ou bien que des officiers corrompus y aient engagé des détachements : ils agirent sans ordre et, même pire, ils n'informèrent ni le quartier général ni le commandant en chef.[61]

Pour le moment, ces données ont le statut de « non confirmées » faute de preuves fiables et matérielles de la participation du régiment russe à ce massacre ; il s'agit des témoignages des soldats exécutant des ordres, des pièces qui prouvent l'existence même des ordres en question ou du moins des photos à l'aide desquelles on pourrait prouver quelque chose.

Quant aux hypothèses, la version la plus probable c'est celle que nous venons de mentionner : la trahison de certains officiers qui ont utilisé les hommes et l'équipement de combat, privés de tout commandement, en échange de quelques biens matériels.[62]

Et pourtant le carnage de masse ainsi que la cruauté inouïe des assassins restent un fait historique incontestable. Tout ce qu'on a pu voir sur place fournissait une preuve sinistre et éloquente du crime commis.[63]

Les conséquences de ce massacre ont été filmées, car des représentants des médias

naire de cette région d'un autre qui ne l'est pas) ont arraché les ongles de mes pieds. Des Noirs qui étaient parmi les Arméniens sautaient haut pour me donner des coups de pied au visage. Après ces tortures qui ont duré quelques heures, on m'a échangé contre un prisonnier arménien. On m'a enlevé mon petit-fils. Je ne sais pas ce qui est arrivé à ma femme ni à ma fille… », Djamil Mammadov.

[60] Le récit de Youry Yakhovitch, un soldat du 366e régiment, est d'une importance primordiale : « … On nous a fait comprendre qu'en tant que chrétiens nous devions faire la guerre contre les musulmans. On nous retenait dans des conditions horribles. Nous n'avons pas pu supporter tout cela et nous avons été obligés de quitter le régiment … » Bien sûr on ne peut pas considérer les paroles d'un déserteur comme dignes d'une confiance absolue, et pourtant les doutes ne peuvent porter que sur son attitude personnelle ou sur les causes qui l'ont poussé à quitter son régiment. Les attitudes malsaines ainsi que le manque de discipline représentaient un phénomène très répandu dans l'armée soviétique, puis russe, au moment de sa transformation institutionnelle, et il serait étrange de constater le contraire. Ce qui est digne d'attention sont les mots « *nous avons été obligés de quitter le régiment* » qui témoignent clairement de l'ampleur de cette situation. C'est pourquoi, dans ce contexte, la présence d'uniformes russes, ce jour funeste à Khodjaly, ne signifiait pas que le régiment ait pris part aux événements malgré les affirmations d'un témoin.

[61] Le récit de Y. Yakhovitch a une importance fondamentale pour ce problème ; il augmente la portée historique des sources telle que les témoignages prouvant la participation des soldats russes. Par contre, bien que les circonstances susmentionnées semblent être prouvées une fois de plus – par exemple la présence des Russes parmi les assaillants – ce ne sont toujours pas des preuves directes.

[62] Cela explique la promotion dans les unités de défense du Haut-Karabakh accordée ultérieurement à ceux qui ont déserté le 366e régiment.

[63] Le témoignage suivant reflète l'horreur et le choc causés par les images vues par ceux qui y sont venus le lendemain matin : « ... Le 26 février, j'emmenais de Stepanakert les blessés, et je revenais par la porte d'Askeran. J'ai remarqué des taches de couleurs vives au-dessous de nous. J'ai réduit l'altitude de mon hélicoptère et tout à coup mon mécanicien de bord a crié : 'Regardez, ce sont des femmes et des enfants.' Moi aussi, j'ai vu près de deux cents tués dispersés sur la pente au milieu desquels des gens armés marchaient de long en large… Puis nous avons fait quelques vols pour chercher à récupérer les corps. Il y avait parmi nous un capitaine de la police dont j'ai oublié le nom. Il a trouvé là-bas son fils de quatre ans qui avait le crâne fracturé, ce qui l'a rendu fou. Un autre enfant que nous avons récupéré avait la tête coupée. Des corps défigurés de femmes, d'enfants, de personnes âgées, j'en voyais partout… », Leonid Kravets, pilote-commandant de bord.

azerbaïdjanais et des correspondants de guerre étrangers sont rapidement arrivés au lieu de la tragédie.[64]

Selon différentes sources, six cent treize personnes furent tuées, près de deux cents portées disparues et quatre cent quatre-vingt-sept blessés, la plupart ayant perdu un membre ou un œil. On mentionne aussi mille deux cent soixante-quinze femmes et enfants kidnappés pour exiger une rançon. Les Arméniens nient ces chiffres, les trouvant exagérés et refusent d'endosser la responsabilité de leurs crimes. Quoiqu'il existe bon nombre de documents concernant le nombre de morts et de disparus, les coulisses du massacre demeurent obscures. On ne peut être sûr de rien, sauf de la réalité de ce carnage.

Moutalibov ajouta lui-même à la confusion, engendrant encore plus de questions non résolues. Trois mois après dans son interview avec une journaliste du journal *Nezavissimaïa Gazeta*, il attribua la responsabilité au Front populaire azerbaïdjanais :

« Selon les survivants, tout cela a été conçu pour servir de prétexte à ma démission. Certains éléments ont essayé de me discréditer en tant que président. Je ne pense pas que les Arméniens qui considèrent de telles situations avec sang-froid auraient laissé aux Azerbaïdjanais des documents prouvant des actes fascistes. On peut supposer que quelqu'un avait l'intention de montrer ces images plus tard, pendant une assemblée du Conseil suprême pour attirer toute l'attention sur ma personne. »

Bien que ces mots expriment une profonde indignation, ils contiennent en même temps des arguments essentiels qui éclairent des aspects jusqu'alors ignorés de cette

[64] Les journalistes parlent de leurs émotions et de leurs sentiments : « Nous sommes arrivés à l'endroit de la fusillade pour la première fois le 28 février, accompagnés de deux hélicoptères militaires, dit Chingiz Mustafayev. Avant d'atterrir, nous avons vu un terrain large de cinq cents mètres environ, entièrement recouvert de cadavres. Les pilotes avaient peur d'atterrir, ce territoire étant contrôlé par les séparatistes arméniens. Lorsque nous avons finalement atterri et que nous sommes descendus de l'hélicoptère, des coups de fusil ont retenti. Les policiers qui nous accompagnaient devaient embarquer les cadavres pour les envoyer à leurs proches. Ils n'ont pu en mettre que quatre dans l'hélicoptère. De plus, nous étions tous choqués. Deux gars ont perdu connaissance à la vue de cette multitude de personnes tuées et défigurées, et beaucoup parmi nous ont dit des prières. C'était pareil le 2 mars lorsque nous sommes venus avec des journalistes étrangers. Ils ont vu comment ils avaient mutilé les cadavres… Ils avaient tué plusieurs personnes séparément et de nombreuses familles ont été abattues ensemble. Il y avait des cadavres qui portaient plusieurs plaies, dont l'une à la tête, trace d'un tir à bout portant, c'est-à-dire qu'on achevait les blessés. La caméra a filmé quelques enfants aux oreilles coupées. Des hommes scalpés. Des cadavres qui portaient des traces évidentes de pillage… », Chingiz Mustafayev, correspondant de la télévision azerbaïdjanaise.

« Nous avons vu des centaines de corps de tués : personnes âgées, femmes, enfants et défenseurs de Khodjaly. On nous a fourni un hélicoptère et nous avons filmé en survol tout ce que nous avons vu autour de Khodjaly. Mais les Arméniens se sont mis à tirer sur notre hélicoptère et nous n'avons pas réussi à finir le tournage. Les images étaient horribles. J'ai beaucoup entendu parler au sujet des guerres, de la cruauté des fascistes allemands. Mais les Arméniens ont surpassé tout le monde, car ils ont tué des enfants de cinq ou six ans, des civils. Nous avons vu beaucoup de blessés dans les hôpitaux, dans les wagons de voyageurs, et même dans les écoles maternelles. », Jean-Yves Unais, journaliste français.

« ... De temps en temps, on amène à Agdam des corps pour les échanger contre des otages vivants. On ne pourrait imaginer, sauf dans les cauchemars les plus effrayants ces yeux crevés, ces oreilles coupées, ces scalps et ces têtes coupées… des cadavres liés ensemble et longtemps traînés derrière un véhicule blindé. Les tortures les plus sophistiquées n'en finissaient pas », V. Belykh, correspondant de *Izvestia*.

tragédie. Le caractère subjectif des accusations portées par Moutalibov ne les rend pas moins rationnelles. Elles sont susceptibles de donner des réponses logiques à plusieurs questions. La seconde partie de l'interview est la plus intéressante de ce point de vue :

« Quand je dis que c'est l'opposition qui est responsable de cette tragédie, on peut m'accuser d'insinuations. Mais on sait que les Arméniens ont laissé comme toujours un corridor pour que les civils puissent quitter la ville. Alors, pourquoi tirer sur eux ? En outre, des détachements azerbaïdjanais suffisamment forts et capables de venir à leur secours étaient à l'époque cantonnés non loin d'Agdam. Par ailleurs, on aurait pu s'entendre avec les adversaires, comme cela se fait souvent, pour laisser les civils quitter la ville. Pourquoi n'a-t-on fait ni l'un ni l'autre?

On m'a toujours dit que Khodjaly se défendait obstinément, que la ville avait besoin d'armes, de soldats et de produits alimentaires. J'ai donné l'ordre d'expédier tout le nécessaire par hélicoptère. Quand Khodjaly fut encerclé, il aurait fallu en évacuer les civils. Je ne comprends pas pourquoi on ne l'a pas fait.

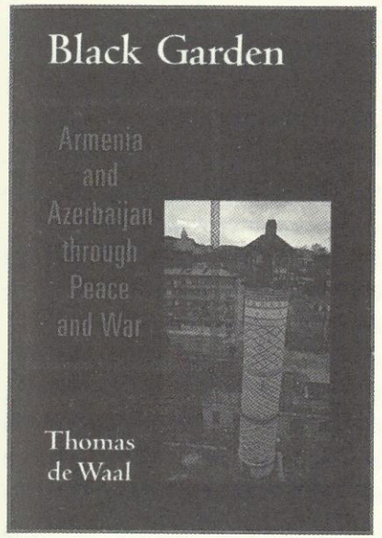
À l'époque, j'ai eu plusieurs entretiens avec le président du Conseil suprême du Karabakh, Artur Mkrtchyan. Je lui ai dit : 'Vous qui avez tué des milliers de personnes, laissez-nous au moins récupérer les corps.' Il m'a répondu qu'il ignorait tout des cadavres, qu'ils avaient nos prisonniers auxquels ils donnaient à manger bien qu'ils n'aient pas assez de nourriture pour eux-mêmes et qu'ils les échangeraient volontiers contre leurs otages. »

Moutalibov retira soudainement les accusations susmentionnées quinze ans plus tard, très probablement pour les mêmes raisons qui l'avaient incité antérieurement à les formuler, ce qui n'en a aucunement diminué l'importance.

Iz voyni i khaosa Azerbaydjan: Formirovanie nezavisimoqo qosudarstva
Torun: Adam Marszalek Publishing House,
2009, pp. 151-159

KHODJALY

Par Thomas de Waal



C'était au Nouvel An 1992 que les Arméniens avaient commencé leurs incursions à partir de la capitale du Haut-Karabakh, Stepanakert. Ils saisirent d'abord plusieurs villages azerbaïdjanais autour de la ville, expulsant les centaines d'Azerbaïdjanais qui y demeuraient. Leur principal objectif était Khodjaly, une ville à huit kilomètres au nord-est de Stepanakert qui était le site de l'aéroport régional. En 1991, Khodjaly, qui avait fait l'objet d'un vaste programme de relocalisation azerbaïdjanais, comptait six mille trois cents habitants.[21]

En octobre 1991, les Arméniens avaient coupé la route reliant Khodjaly à Agdam, la ville n'étant alors accessible que par hélicoptère : un vol court depuis Agdam, suivi d'une descente rapide à la verticale. Lorsque le journaliste américain Thomas Goltz effectua ce voyage terrifiant au mois de janvier, il trouva la ville froide et très mal défendue. « Il n'y avait à Khodjaly ni téléphone, ni quoi que ce soit d'autre en état de marche, » écrivait-il, « il n'y avait pas d'électricité, ni de mazout, ni d'eau courante. L'hélicoptère était le seul lien avec le monde extérieur, et chaque navette présentait un risque extrême. » Quand le dernier hélicoptère arriva à Khodjaly le 13 février 1992, moins de trois cents personnes avaient été évacuées et environ trois mille étaient encore sur place. La ville était défendue par Alif Hajiyev, commandant des forces spéciales OMON à l'aéroport, à la tête d'environ cent soixante hommes équipés d'armes légères. Les habitants attendaient dans l'angoisse l'attaque arménienne imminente.[22]

L'assaut arménien commença la nuit du 25 au 26 février, date probablement choisie pour marquer l'anniversaire des pogroms de Soumgayit, quatre ans auparavant. Des véhicules blindés du 366e régiment soviétique apportèrent leur soutien. Ils encerclèrent d'abord Khodjaly sur trois côtés avant l'entrée des combattants arméniens ; ils étaient trop nombreux et trop bien armés pour les défenseurs de la ville.

Seul un point de sortie de Khodjaly était resté ouvert. Selon certaines sources, Hajiyev

[21] Arif Yunusov, « *Tragediya Khodjaly* » (La tragédie de Khodjaly), *Zerkalo* n° 25, juin 1992.

[22] Goltz, *Azerbaijan Diary*, 119 ; Elman Mammadov, chef de l'administration municipale de Khodjaly, interviewé à Agdam par ANS Television, février 1992. Yunusov, « *Tragediya Khodjaly* » (La tragédie de Khodjaly), *Zerkalo* n° 25, 13-19 juin 1992. Selon Goltz, Hajiyev avait soixante policiers de l'OMON sous son commandement ; Yunusov estime le nombre total des défenseurs à cent soixante.

dit aux civils de s'enfuir vers Agdam, leur garantissant l'escorte et la protection de ses miliciens de l'OMON. Une foule immense s'enfuit alors au milieu de la nuit, en passant par les bois dans une dizaine de centimètres de neige, puis se mit à descendre la vallée de la petite rivière Qarqar. Au petit matin, la foule de civils de Khodjaly, à laquelle se mêlait un petit nombre de miliciens, déboucha en terrain dégagé près du village arménien de Nakhtchivanik. Ils furent la cible de tirs nourris de combattants arméniens positionnés sur la colline au-dessus d'eux. Les miliciens ripostèrent, mais, trop peu nombreux, ils furent rapidement tués. Et les civils continuèrent de grossir un carnage épouvantable. Un habitant de Khodjaly, Hijran Alekberova, décrivit la scène à Human Rights Watch en ces termes :

« Il était neuf heures du matin quand nous sommes arrivés à Nakhtchivanik. On a vu un champ plein de cadavres. Il y en avait peut-être une centaine, je n'ai pas essayé de compter. C'est dans [ce] champ que j'ai été blessé.

Alif Hajiyev a été touché, moi j'ai voulu lui porter secours. J'ai reçu une balle dans le ventre. Je voyais l'endroit d'où les tirs partaient. J'ai vu d'autres corps dans le champ de cadavres. Ils n'avaient pas encore changé de couleur. »[23]

Quelques jours plus tard, un horrible prolongement attendait les reporters et enquêteurs arrivés sur ces collines. La neige était jonchée de corps mutilés. Anatol Lieven, du Times, a écrit : « Plusieurs, dont une petite fille, présentaient de terribles blessures à la tête : seul son visage subsistait. » Le procureur azerbaïdjanais, Yusif Agayev, a observé des traces de poudre autour des blessures par balle, et sa conclusion est qu'un grand nombre de victimes fut exécuté à bout portant. « Ils ont été tués de très près. Nous avons visité le lieu où cela s'est passé. En tant que spécialiste, cela m'a paru évident. »[24] Il faut ajouter à ceux qui ont été abattus des dizaines de victimes mortes de froid dans les bois. Plus d'un millier d'habitants de Khodjaly ont été faits prisonniers, dont plusieurs dizaines de Turcs Meskhètes, réfugiés d'Asie centrale.

Les estimations du nombre d'Azerbaïdjanais tués à Khodjaly ou à proximité sont très variables, le chiffre le plus fiable restant probablement celui de la commission parlementaire d'enquête azerbaïdjanaise, qui le fixe à quatre cent quatre-vingt-cinq. Même en prenant en compte le fait que ce chiffre comprend les combattants et ceux qui sont morts de froid, il s'agit tout de même, et de très loin, du bilan le plus élevé de la guerre au Haut-Karabakh. Le nombre d'Azerbaïdjanais qui ont riposté aux tirs est très réduit ; cela ne

[23] Human Rights Watch, *Bloodshed in the Caucasus*, 22.

[24] Anatol Lieven, «*Bodies Mark Site of Karabakh Massacre*», *The Times*, 3 mars 1992 (traduit ici même); interview avec Agayev, 25 novembre 2000.

[25] Un grand nombre de données a émergé, ce qui n'est pas étonnant compte tenu des circonstances. L'accès aux champs d'exécution près de Nakhtchivanik était difficile ; il y a eu des centaines de prisonniers portés disparus pendant plusieurs jours. On doit tenir compte d'un phénomène général dans ces tragédies, qui s'est produit à Soumgayit et également à Bakou : on compile des listes des morts parmi lesquels certains sont portés disparus mais réapparaissent plus tard vivants, ou bien étaient immobilisés, mais blessés plutôt que morts. Les données suivantes ont été fournies par ordre d'importance : l'enquêteur parlementaire, Namig Aliyev, a informé Helsinki Watch au mois d'avril, 1992, que deux cent treize victimes ont été enterrées à Agdam. Un autre officiel, Aydin Rassoulov, a déclaré

saurait excuser le fait que des centaines de civils, dont des enfants, ont été pris pour cible en terrain dégagé et une population sans défense exécutée à terre. »[25]

La nouvelle d'un massacre à Khodjaly ne s'est répandue que lentement. Les medias internationaux avaient jusque-là présenté les Arméniens comme les principales victimes du conflit et non les agresseurs. Une interview d'auto-justification de l'ancien président d'Azerbaïdjan, Ayaz Moutalibov, parue dans un journal en avril 1992 n'a rien arrangé. Moutalibov, qui cherchait à minimiser sa propre responsabilité dans l'incapacité à défendre la ville, accusait le Front populaire du massacre. Cette interview a été souvent citée en Arménie.[26]

Et pourtant, les Arméniens reconnaissent aujourd'hui que de nombreux civils azerbaïdjanais ont bien été tués en fuyant Khodjaly. Certains en rendent responsables des combattants arméniens irréguliers agissant pour leur propre compte. Selon un policier arménien, Mayor Valery Babayan, la vengeance aurait pu en être la motivation. Il a confié au reporter américain, Paul Quinn-Judge, que bon nombre de combattants ayant pris part à l'assaut de Khodjaly « venaient initialement de Soumgayit et d'endroits similaires. » [27]

Interrogé sur la prise de Khodjaly, le chef militaire arménien Serge Sarkissian répondit prudemment : « on ne parle pas de ces choses-là à voix haute ». Pour lui, le nombre de victimes a été « très exagéré ». Il affirma ensuite que les Azerbaïdjanais en fuite avaient riposté. Mais le résumé des événements par le même Sarkissian est plus honnête et plus brutal :

« Mais à mon sens, l'essentiel est ailleurs. Avant Khodjaly, les Azerbaïdjanais pensaient qu'ils pouvaient se moquer de nous, que les Arméniens ne pouvaient pas s'attaquer à une population civile. Nous avons pu briser ce [stéréotype]. Et c'est bien ce qui s'est passé. Et il faut aussi tenir compte du fait que parmi ces garçons, il y en avait qui avaient fui Bakou ou Soumgayit. »

L'interprétation de Sarkissian jette un éclairage différent sur le pire massacre de la guerre au Karabakh, et laisse à penser qu'il s'agissait peut-être, au moins en partie, d'un massacre délibéré aux fins d'intimidation.

Black Garden: Armenia and Azerbaijan through Peace and War
New York et Londres: New York University, 2003, pp. 169-172
2003 par New York University
© Tous droits réservés

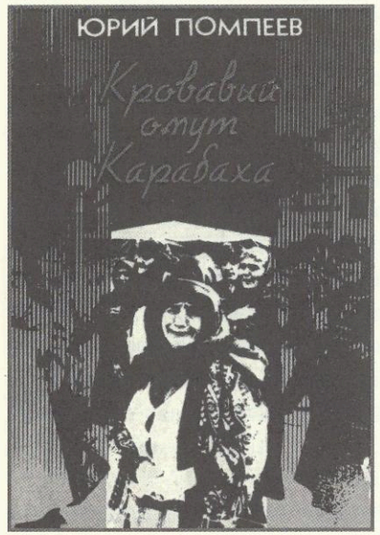
à la même équipe d'enquêteurs que plus de trois cents cadavres portant des signes de mort violente – et probablement sans compter ceux qui sont morts de froid – ont été soumis à un examen médico-légal. (Ces deux données ont été fournies par Helsinki Watch, *Bloodshed in the Caucasus*, 23). Le journal *Karabakh* a rapporté que le Commission for Aid to Refugees from Khodjaly a distribué des allocations à quatre cent soixante-seize familles de victimes (lettre à l'auteur d'Arif Yunusov, avril 2001). L'imam à Agdam a montré à Thomas Goltz une liste incomplète de quatre cent soixante-dix-sept personnes portées disparues par leurs familles (Goltz, *Azerbaijan Diary*, 122—123). Le journal azerbaïdjanais *Ordu* (nos. 9, 16, et 20, 1992) a publié une liste de six cent trente-six victimes (lettre, Yunusov).

[26] Quand il fit son reportage d'Agdam, Thomas Goltz eut beaucoup de mal à convaincre les rédacteurs de prendre son histoire au sérieux. Moutliabov a été interviewé le 2 avril 1991, par le journal russe, *Nezavissimaïa Gazeta*.

[27] Paul Quinn-Judge, "Armenians, Azerbaijanis tell of terror behind an alleged massacre, a long trail of personal revenge," [« *Les Arméniens et Azerbaidjanais racontent leur histoires du terreur derrière un massacre supposé, un long cortège de vengeances personnelles* »] *Boston Globe*, le 15 mars 1992

«UN CRI»[1] APRÈS KHODJALY

Youry Pompeyev



Le massacre féroce des habitants de la ville de Khodjaly, dans la nuit du 25 au 26 février 1992, était la dernière goutte qui fit déborder le vase sanglant de la guerre de quatre ans au Karabakh. Toute comparaison avec Khatyn et My Lai est inopportune : contrairement aux tueurs de Khodjaly ils n'ont collectionné ni scalps ni oreilles coupées appartenant à des gens sans défense, ils les massacraient tout simplement.

« À Khodjaly, il ne reste que des morts », telle a été la nouvelle annoncée d'un ton acerbe par le journal russe, *Moskovskie Novosti*. Dieu semblait bel et bien mort. La journaliste Victoria Ivleva a dit qu'elle marchait au second rang des assaillants, et non au premier, et aux abords de Khodjaly, elle a vu « une sorte de nuage s'approcher de nous dans le crépuscule ». Ce nuage s'est avéré être une foule de gens à demi vêtus : « La dernière personne dans cette foule de Turcs était une femme qui se traînait avec ses trois enfants. Elle marchait pieds nus dans la neige. Elle ne progressait à peine et tombait souvent. Il s'est avéré que son enfant cadet n'avait que deux jours. »

Je connais le destin de cette femme et de ses enfants ainsi que celui de centaines de réfugiés du même « nuage » grâce à un film télévisé dont la bande-son était couverte par les sanglots du cameraman. Sur une pente douce, on a fait feu à bout portant sur ce « nuage » , les gens tombant à la renverse, face au dieu qui les avait abandonnés à jamais.

Une des photos prises par Ivleva – qu'elle avait appelée « Victoria ! » – représente quatre braves *fedayins* debout près des corps d'« Azéris » abattus, semblables aux fascistes enivrés par leurs victoires, posant debout devant des potences.

[1] Note du traducteur: En Russe il y a un jeu de mots dans le titre du chapitre « Un cri ['krik'] après Khodjaly » avec le nom de l'association « CriK ».

N'osant pas renvoyer tous mes lecteurs au photoreportage de Victoria Ivleva, je profiterai de la description du matériel des « héros de la guerre nationale libératrice » publiée par la revue *Pro Armenia*, dont l'auteur est Konstantin Voevodsky – j'ai honte de le dire – mon compatriote, défenseur des droits et membre de « CriK » :

« La plupart d'entre eux portent un uniforme noir ou kaki, identique à celui des parachutistes. Ils portent à leur ceinture et à leur poitrine des bandes de cartouches entrecroisées, une mitraillette ou une carabine dans le dos, un pistolet ou deux sur la ceinture et une ou deux grenades. » Ça vous fait peur ? Si non, je rajouterai les mots suivants du chroniqueur : « Ils ont quelques petites bombes artisanales qu'ils mettent dans des tubes de stylo dans les poches sur leur poitrine. »

Ça suffit !

Les photos prises par V. Ivleva ne sont-elles pas des documents appropriés pour la Cour internationale de La Haye ? Et elles ne sont pas les seules preuves du massacre sanglant. Le journal *Moskovskie Novosti*, qui a été le premier à célébrer les *fedayins*, ne pouvait pas cacher ces violences à l'Occident bien renseignés pendant plus de trois semaines, comme ils l'ont fait pour la catastrophe de Tchernobyl.

C'était ma première pensée, mais la seconde a été complètement autre : l'arbitrage n'aura pas lieu, les exécutants de l'ordre « Ne laissez que les morts à Khodjaly » l'ont exécuté fidèlement et s'en tireraient sans être inquiétés, exactement comme le diable dans le maelström. Et le comité des intellectuels russes « Karabakh », est-ce qu'il a condamné cet acte horrible ? Aie pitié, Dieu, toi qui est mort ! Il paraît que ce « CriK » a appris à distinguer ce liquide rouge dans les veines qui circule sous l'action du cœur selon qu'il provient des musulmans ou des chrétiens. Les défenseurs du Karabakh et les défenseurs des droits disent, eux aussi, que la guerre aime le sang, qu'elle demande du sang.

Mon cœur saigne lorsque je me souviens de l'aveu cynique de Nouikine, membre du « CriK » : « Nous avons construit le Karabakh de nos propres mains. »

Maintenant, il aurait raison d'ajouter : et Khodjaly aussi.

Un mois avant le massacre de Khodjaly, il m'a semblé clair, moi, qui suis un homme de lettres russe, qu'un carnage sanglant, semblable à celui qui avait eu lieu en janvier 1990, était en train de se préparer en Azerbaïdjan. « La radio, la télévision et de nombreux journaux sont en train d'exciter les passions anti-azerbaïdjanaises », disais-je dans mon télégramme adressé à Boris Eltsine et à Rouslan Khasboulatov, le dimanche 26 janvier 1992. « La médiation a échoué. Il est évident que sous la tutelle de la Russie un massacre sanglant se prépare au Karabakh, abandonné à la merci des guerriers et d'un régiment spécial russe. » Je demandais aux autorités russes de retirer le 366e régiment de Khankendi (Stepanakert) pour éviter le carnage qui menaçait.

Pendant l'assaut de Khodjaly, Victoria Ivleva n'a pas vu de soldats du 366e régiment d'infanterie motorisé; c'est bien naturel, car elle marchait avec son appareil photo au second rang des attaquants. En revanche, elle a vu de ses propres yeux les véhicules blindés et le bombardement d'artillerie qui ont précédé la prise de la ville.

Il est à noter qu'à la même époque, notamment le 26 et le 27 février, Ali Akbar

Velayati, le ministre des Affaires étrangères d'Iran, a séjourné un jour et demi à Gandja pour y mener une mission de maintien de la paix. Il n'a pas pu aller à Khankendi : le camp arménien n'a pas voulu garantir la sécurité de son vol bien que les parties se soient entendues sur un cessez-le-feu la veille. Ce moratoire a condamné les habitants de Khodjaly à la mort. La visite de Velayati dans la zone du conflit armé a été interrompue volontairement et ouvertement : les assassins professionnels, notamment certains *fedayins* et soldats du régiment spécial russe, ont prouvé qu'ils n'avaient besoin ni de missions de paix ni de bonne entente. La voie choisie par eux était celle de l'agression et de l'escalade de la violence.

Mercredi, le 26 février 1992, j'ai écrit dans mon journal :

« Le manque d'information fiable, le flot de mensonges versés par les commentateurs enlèvent le goût de vivre. Les images télévisées de Choucha en feu qui accompagnent les textes de *Vesty* et *Nouvelles*, consacrées aux bombardements à Stepanakert s'avèrent tout à fait logiques : selon les informations de la radio '*Svoboda*', la partie azerbaïdjanaise ne possède pas de lance-roquettes 'Grad' qu'utilisent les forces armées de la république fantoche du Haut-Karabakh contre Choucha, Khodjaly et de nombreux villages azerbaïdjanais des vallées du Karabakh. Ils lancent en même temps des obus vers les faubourgs de leur capitale et ils brûlent au centre de Stepanakert des tas de pneus percés et d'autres ordures pour qu'ils fument pendant des semaines entières. Donc, la vérité apparaît quand même, y compris les informations concernant des mercenaires parmi les guerriers arméniens. Quant à ces derniers, j'ai lu un article dans l'hebdomadaire *Rousskaïa Mysl* [l'Idée russe] publié à Paris sur deux gars (Alik Kan et Volodia) qui avaient déserté une unité militaire en Géorgie. Le journal est non seulement imprégné de haine viscérale pour l'Union soviétique (pardonnable peut-être à certains auteurs bien payés), mais qui tente aussi de semer la discorde entre tous sur une terre russe qui n'est pas la leur : orthodoxes et musulmans, Azerbaïdjanais et Russes, civils et militaires, réalistes et avant-gardistes, église russe et prêtres étrangers, etc. La paix dans notre territoire leur semble inadmissible. Ils cherchent à semer la discorde parmi les vaincus d'une façon cruelle et effrontée. Tout numéro de la *Rousskaïa Mysl* contient des articles ou des interviews de représentants de 'CriK' : ils sont omniprésents. Le poison de la jusquiame noire informationnelle ne provoque que nausée ; l'âme est assaillie par la pourriture. Les mots menteurs si nauséabonds sont morts, ils nous intoxiquent comme de la ptomaïne. Elena Bonner nie, de sa voix rauque, le nombre de victimes à Khodjaly : elle affirme qu'il y en a eu quelques dizaines et non des centaines ou des milliers. Et on la croit, cette femme, veuve d'Andreï Dmitrievitch Sakharov, défenseur des droits de l'Homme, qui n'est jamais intervenu en faveur des malheureux Turcs Meskhètes opprimés à l'apothéose même de la perestroïka, mais qui en revanche s'est ralliée à la défense de Zatikian, de Stepanian et de Bagdassarian, terroristes du parti 'Nouvelle Arménie' qui avaient organisé l'explosion dans le métro de Moscou, en janvier 1977, faisant des dizaines de victimes innocentes. Pourquoi a-t-il donc agi ainsi, ce lauréat du prix Nobel ? »

On en parlera plus tard.

Pour le moment, il serait utile de citer encore un témoignage du journal, *Moskovskie Novosti*, du 15 mars 1992, concernant la participation aux événements au Karabakh des terroristes arméniens venus de l'étranger. Un journaliste de cette édition, Iossif Verdinian, répond simplement « oui » à la question : « Est-ce qu'il y a en Arménie des terroristes de la diaspora arménienne ? ». Il cite aussi des propos belliqueux de Vazguene Sislian, son interlocuteur âgé de trente-quatre ans qui était venu du Liban deux ans auparavant en tant que touriste. Ce militant de l'ASALA [l'Armée secrète arménienne de libération de l'Arménie], qui a pris part aux attaques audacieuses au quartier Haussman à Paris (septembre 1991) où soixante otages ont été pris, et à Budapest (décembre 1991) où il y a eu un attentat contre l'ambassadeur turc, Bedrettin Tunabas, est à présent en train de défendre sa dignité nationale par les meurtres d'enfants de deux jours à Khodjaly. Pourquoi pas ? « La loi est du côté de la force », affirment Vazgen Sislian et ses protecteurs russes qui appartiennent à « CriK ». Est-ce que nos intellectuels ignorent cette vérité fondamentale qui dit qu'il faut rendre à César ce qui est à César et qu'un assassin et violeur professionnel comme lui, qui fait commerce d'otages (une tête vaut un bidon d'essence), d'enfants et de femmes, a perdu depuis longtemps sa nationalité et sa dignité ?

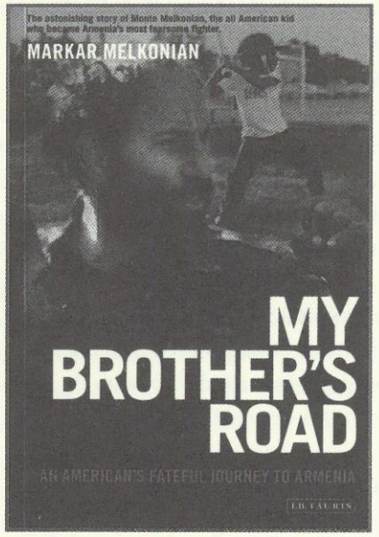
Selon le journaliste Y. Arakélian, pendant les années soixante-dix, on a érigé un monument à M. Aliyev, M. Mammadov, S. Chakibekov et d'autres communards qui, en 1920, étaient venus au secours des Arméniens assiégés. Ils avaient apporté du pétrole, du pain et du blé. Le sculpteur arménien avait gravé sous les noms azerbaïdjanais une phrase pleine de sagesse : « On ne fusille ni le pain ni le sel ! »

Ce monument a été détruit et le pain et sel ont été fusillés.

Karabakh's Bloody Maelstrom
Baku, Azerbaijan publishing house, 1992, pp. 8-12

LA ROUTE DE MON FRÈRE*

Par Markar Melkonian



Il y a eu un grand nombre d'affirmations de la part des Arméniens sur le massacre de Khodjaly qui, selon eux, soit a été exagéré, soit était le fait d'Azerbaïdjanais tuant les leurs. La difficulté de faire accepter par l'Occident que l'Arménie a été l'agresseur est abordée ailleurs dans le présent ouvrage [voir pages 177, 194]. Il existe cependant des Arméniens qui reconnaissent la responsabilité de leur propre camp. La préface de cet ouvrage commence par des commentaires de Serge Sarkissian, chef militaire arménien pendant la guerre et président actuel de son pays [voir page 5], qui contribuent pour une bonne part à réfuter ces versions. Il existe un autre récit arménien qui confirme que Khodjaly n'était pas une horrible provocation azerbaïdjanaise destinée à gagner la sympathie.

Monte Melkonian, né en Californie, était membre de l'organisation terroriste ASALA (Armée secrète arménienne de libération de l'Arménie), qui a assassiné des diplomates turcs et s'est rendue célèbre par la bombe à l'aéroport d'Orly (le 15 juillet 1983) qui a fait des victimes non turques. Il est considéré comme un héros national en Arménie.

Dans le livre *My Brother's Road* [« La route de mon frère »], Markar Melkonian raconte le rôle déterminant de son frère Monte dans la guerre au Haut-Karabakh ; il décrit avec une grande honnêteté les atrocités de cette guerre, et livre un récit glaçant des événements à Khodjaly.

Markar affirme que son frère ne voulait pas qu'on fasse de mal aux prisonniers, mais s'était trouvé confronté à une insubordination caractérisée ; et dix jours après avoir appris le massacre de trente-huit villageois azerbaïdjanais captifs à Garadagly, il a dû faire face à des événements encore plus sanglants :

« … Le 26 février, au flanc d'une colline près de Khodjalou, site de sa première opération de reconnaissance trois semaines auparavant, il [Monte] observait les nombreux châles ensanglantés qui jonchaient l'herbe sèche et la neige. Arrivé à Khodjalou en raison des

* *My Brother's Road*. Markar Melkonian. I.B. Tauris, London-New York, 2008. 213-214.

rumeurs des combats, il commençait à reconstituer l'histoire du massacre qui venait de s'achever, peut-être une heure seulement avant son arrivée. »

Les commentaires sur le livre glanés sur Internet expriment l'adoration des Arméniens pour leur héros national, Monte Melkonian, et on aurait pu s'attendre à ce que son propre frère minimise la férocité de l'attaque perpétrée sur des civils sous son commandement officiel. Et pourtant, la précision de la description de Markar donne bel et bien l'impression d'un récit fidèle des évènements.

« La veille, vers 23 heures, environ deux mille combattants arméniens avancèrent à travers les herbes hautes sur trois côtés de Khodjaly, forçant les habitants à sortir par le côté qui était resté libre d'accès. Dès le matin du 26 février, ayant réussi à atteindre la lisière orientale du Karabakh montagneux, les réfugiés commençaient à redescendre vers la sécurité de la ville azérie d'Agdam, distante d'une dizaine de kilomètres environ quand, dans les collines, en vue de leur refuge, ils furent attaqués par des soldats du Karabakh montagneux. 'Ils tiraient, tiraient, tiraient' a raconté une réfugiée, Raisa Aslanova, lors d'une enquête de Human Rights Watch. Puis les soldats du groupe Arabo sortirent leurs couteaux des fourreaux, et commencèrent à s'en servir. »

Là encore, il y a eu des affirmations que les cadavres ont été retrouvés scalpés et mutilés parce que les Azerbaïdjanais les avaient défigurés eux-mêmes afin de dramatiser encore plus les événements. Mais le récit de Melkonian précise très clairement qui tenait les couteaux, fournissant à leur « leader » une démonstration terrifiante de leur cruauté :

« Le seul bruit était celui du vent gémissant dans les hautes herbes, un vent qui n'avait pas encore emporté la puanteur des cadavres. Monte était arrivé à Martuni vingt-deux jours auparavant, et depuis il avait titubé à travers deux champs où avaient eu lieu le massacre imprégnés du sang frais des prisonniers et des paysans sans armes … »

La pitié est rare en temps de guerre, et pour les innocents pris au milieu d'un conflit la différence entre la vie et la mort est parfois une simple affaire de tactique ou de négociation. Comme on l'a bien vu dans les entretiens de la première partie de cet ouvrage, les femmes et les enfants de Khodjaly ont été soit des cibles, soit des objets de troc.

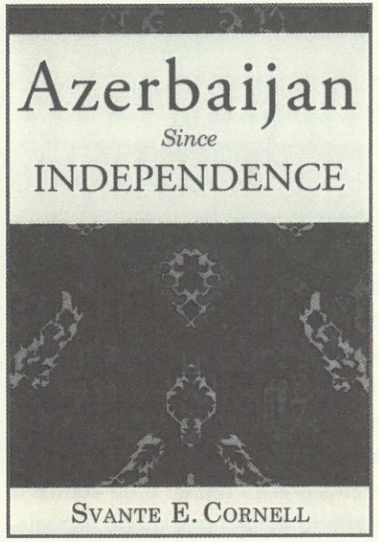
« … En ce qui concernait les hommes adultes, il était très rare que les belligérants, de part et d'autre, fassent la différence entre combattants et non-combattants. Mais, jusqu'à Khodjalou, les Arméniens avaient épargné femmes et enfants, soit en les libérant, soit en les gardant comme otages à échanger contre des prisonniers. Sur ce plan-là, ils présentaient un meilleur bilan que leurs ennemis. L'attaque de Khodjalou, cependant, avait grandement contribué à rééquilibrer le score. »

La réaction de Monte Melkonian, telle qu'elle a été rapportée, fut de regretter le massacre de victimes innocentes, preuve d'indiscipline parmi ses troupes.

« Monte piétinait l'herbe sur laquelle des femmes et jeunes filles étaient éparpillées comme des poupées cassées. ' Aucune discipline ', grommela-t-il. Il connaissait bien la signification de la date : on était au quatrième anniversaire du pogrom anti-arménien de la ville de Soumgayit. Khodjalou avait été non seulement un enjeu stratégique, mais aussi un acte de vengeance. »

LE TRAUMATISME DE KHODJALY ET LA CHUTE DE MOUTALIBOV

Par Svante E. Cornell



Le coup d'État raté d'août 1991 contre le gouvernement du Président Mikhaïl Gorbatchev a été un moment décisif dans le conflit au Haut-Karabakh. On dit que les trois jours du coup d'État ont été les seuls jours de 1991 où aucun coup de feu n'a été entendu au Karabakh. C'est une bonne indication des craintes que pouvait susciter ce coup d'État en termes de répression.[3] Mais une fois l'indépendance de l'Azerbaïdjan proclamée, l'oblast soviétique du Haut-Karabakh proclama également la sienne le 2 septembre 1991, revendiquant au passage le district de Geranboi (en arménien, Chahoumian), au nord de la province autonome. L'Azerbaïdjan réagit en cherchant à reprendre le contrôle du Karabakh. Tout le matériel militaire de la République fut nationalisé, et les conscrits azerbaïdjanais rappelés de l'armée soviétique. Cependant, les forces azerbaïdjanaises étaient impuissantes contre les forces arméniennes beaucoup mieux organisées et équipées qui prirent progressivement le contrôle du Karabakh, village après village. Devant la perte rapide de son autorité sur la province, le Parlement azerbaïdjanais prit le 26 novembre une décision largement symbolique : l'abrogation du statut d'autonomie du Karabakh.

Les 25 et 26 février 1992, la petite ville de Khodjaly au Haut-Karabakh, peuplée d'Azerbaïdjanais, fut envahie par les forces arméniennes, soutenues par le 366e régiment d'infanterie de l'armée russe. Khodjaly avait une valeur stratégique car il contrôlait l'aéroport de la capitale du Karabakh, Stepanakert, qui était toute proche. L'attaque était programmée – sans doute pas par hasard – pour coïncider avec l'anniversaire des massacres d'Arméniens à Soumgayit, quatre ans plus tôt. Les forces combinées des Arméniens de souche et du régiment d'infanterie russe attaquèrent la ville par trois côtés,

[3] C'est Thomas Goltz qui, en 1999, a attiré l'attention de l'auteur sur ce fait.

laissant un couloir libre par lequel la population pouvait s'échapper. Mais lorsque les fugitifs de Khodjaly atteignirent la lisière d'un village voisin, Nakhtchivanik, ils se heurtèrent à un « déluge de plomb et de feu ».[4] Plus de six cents civils furent tués et plusieurs centaines d'autres portés disparus. Les autopsies réalisées par le Comité international de la Croix-Rouge ont montré qu'un certain nombre de cadavres avaient été mutilés.[5] Bien que Khodjaly reste l'unique exemple d'un massacre prémédité de cette envergure enregistré lors du conflit au Haut-Karabakh, son impact a été considérable, puisque les meurtres ont épargné aux forces arméniennes l'effort d'expulser les civils des régions azerbaïdjanaises conquises par la suite, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du Karabakh. Désormais, lorsque les forces arméniennes envahissaient la moindre ville, les civils azerbaïdjanais avaient invariablement déjà fui par peur des massacres. Cette politique de terreur était probablement l'un des objectifs du massacre de Khodjaly, qui, contrairement aux massacres de la guerre en Bosnie, n'a pas encore fait l'objet d'une enquête. Alors que les auteurs pro-arméniens ont régulièrement adopté la thèse que les civils tués l'ont été par les Azerbaïdjanais eux-mêmes, l'actuel président arménien, Serge Sarkissian, dans une interview avec l'auteur britannique Thomas de Waal, semble en livrer le récit le plus fidèle :

> « Avant Khodjaly, les Azerbaïdjanais croyaient qu'ils pouvaient se moquer de nous, que les Arméniens étaient incapables de lever la main sur une population civile. Nous avons brisé ce [stéréotype]. Et c'est bien ce qui s'est passé. »[6]

Ce n'est que progressivement que Khodjaly a fait les gros titres des journaux en Occident, car l'événement venait contredire les clichés occidentaux sur le conflit, les diasporas arméniennes ayant réussi à dépeindre les Arméniens du Karabakh comme victimes d'une agression azerbaïdjanaise. L'attitude du gouvernement azerbaïdjanais n'a pas davantage arrangé les choses. Moutalibov a notoirement tenté de minimiser la situation au Karabakh pendant les événements, ayant de toute évidence compris les conséquences possibles de son incapacité à gérer la situation sur sa position déjà précaire. Mais bien sûr, ce fut une tentative futile : l'ampleur du massacre était telle que la nouvelle se répandit vite jusqu'à Bakou, puis dans le reste du monde, grâce aux reportages de journalistes tels que Thomas Goltz, Anatol Lieven et Hugh Pope. Le Front populaire tenta d'empêcher des manifestations, alors que le sentiment antirusse s'amplifiait en raison de l'implication du

[4] Thomas Goltz, *Azerbaijan Diary* (Armonk, NY : M.E. Sharpe), 1998, p. 122.

[5] Goltz, *Azerbaijan Diary*, pp. 117-30 ; Goltz, « Nagorno Karabakh Victims Buried in Azerbaijani Towns », *Washington Post*, 28 février 1992 ; Goltz, « Armenian Soldiers Massacre Hundreds of Fleeing Families », *Sunday Times* (Londres), 1er mars 1992 ; Anatol Lieven, « Corpses Litter Hills in Karabakh », *The Times* (Londres), 2 mars 1992 ; « Massacre by Armenians Being Reported », *New York Times*, 3 mars 1992 (traduit ici même) ; Hugh Pope, « 600 Azerbajanis Slain at Khojaly, Investigator Says », *Los Angeles Times*, 2 juin 1992.

[6] Thomas de Waal, *Black Garden: Armenia and Azerbaijan through Peace and War* (New York: NYU Press, 2004), p. 172.

366e régiment d'infanterie à Khodjaly, et que l'on craignait des émeutes antirusses dans la capitale. Les seules protestations furent des manifestations silencieuses du syndicat des écrivains azerbaïdjanais qui demandait la démission de Moutalibov et qui ont attiré plusieurs centaines de personnes.[7] Le Conseil national convoqua alors une réunion d'urgence du Soviet suprême, le 5 mars, ce qui attira des milliers de manifestants exigeant la démission de Moutalibov. Le Parlement élit un nouveau président, Yagoub Mammadov, connu essentiellement par son surnom, « Dollar », prétendument à cause de sa préférence pour cette devise lorsqu'il acceptait des pots-de-vin en temps que recteur de l'Université de Médecine de Bakou. Contre la volonté des anciens membres du Parti communiste du Soviet suprême, mais sous la pression de la foule à l'extérieur et du maire de Khodjaly, E. Mammadov, la projection d'images vidéo de Khodjaly, tournées par le regretté journaliste azerbaïdjanais Chingiz Mustafayev fut autorisée.[8] Selon Thomas Goltz, qui fut présent à cette réunion, ces images choquantes des victimes « ont changé le cours de l'histoire du pays ».

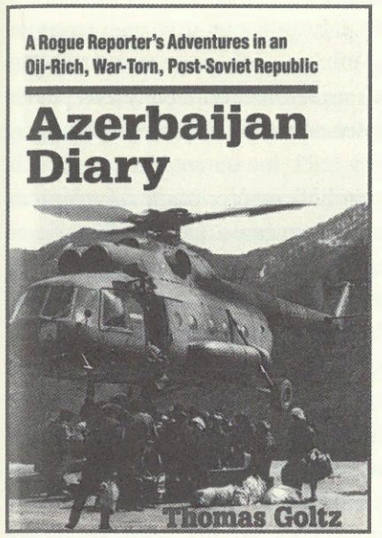
« Une véritable traînée de corps rigides jonchait le sol jusqu'au Karabakh. Beaucoup avaient les mains levées comme s'ils avaient été abattus après s'être rendus. D'autres étaient mutilés, doigts coupés et yeux arrachés. Certains avaient apparemment été scalpés... Fin du film, Mais début des réactions : gémissements, soupirs et murmures montaient de l'assemblée au fur et à mesure que l'ampleur de l'événement se révélait... aux députés. Quelque chose d'essentiel avait été brisé, et il n'y avait plus moyen de revenir en arrière. Il fallait trouver de nouveaux boucs émissaires, faire tomber des têtes. »[9]

Azerbaijan since Independence
Armonk, New York, London, England. pp. 61-63

[7] Goltz, *Azerbaijan Diary*, p. 132.
[8] Des extraits de ces vidéos sont disponibles à *In Memory of Chingiz Mustafayev*, « Video Archive », www.chingiz-mustafayev.com/video_arxiv.php (téléchargé le 2 juillet 2009).
[9] Goltz, *Azerbaijan Diary*, p. 135.

KHODJALY

Par Thomas Goltz



Ce 26 février 1992 avait tout d'un jour de travail normal. Le ministre des Affaires étrangères iranien, Ali Akbar Velayati, était de retour pour accorder enfin la reconnaissance diplomatique de son pays à l'Azerbaïdjan, mais également pour répondre aux commentaires récents du secrétaire d'État américain, James Baker III, sur la menace croissante que faisait courir l'influence iranienne dans le Caucase et l'Asie centrale.

Ce n'était pas la République islamique d'Iran qui constituait une menace pour la région, faisait remarquer l'émissaire iranien à la silhouette grêle, mais les États-Unis. En tant que pays responsable d'effusions de sang partout dans le monde, l'Amérique jouait un rôle actif pour attiser le conflit du Karabakh. La République islamique, en revanche, n'était intéressée que par la paix entre les nations et les peuples. M. Velayati avait apporté à cette fin un plan de paix pour le conflit au Karabakh, conflit qui devenait de plus en plus sanglant et absurde, et l'Arménie et l'Azerbaïdjan avaient accepté de le signer. Il prévoyait de se rendre lui-même au Karabakh le lendemain.

Cela valait bien un article, et je me préparais à envoyer un papier au *Washington Post* quand Hijran se précipita dans mon bureau. Elle venait d'avoir au téléphone le service de presse du Front populaire, et les nouvelles étaient inquiétantes : selon des sources à Agdam, les rues de la ville s'emplissaient d'un flot de réfugiés azéris qui fuyaient une attaque massive.

Il y avait eu de nombreux rapports exagérés des deux camps à propos du conflit et peut-être n'en était-ce qu'un nouvel exemple, mais je me suis dit qu'il valait mieux passer quelques coups de fil à tout hasard. Bizarrement aucun membre du gouvernement ne me répondit. Peut-être étaient-ils tous au complexe de Gulistan en train de dîner avec la délégation iranienne. Après un certain temps, je commençai à appeler les gens chez eux. Vers minuit, je réussis à avoir Vafa Guluzade.

« Désolé d'appeler si tard », m'excusai-je. « Mais qu'en est-il de cette rumeur ? »

« Je ne peux pas parler de ça », m'interrompit Vafa, en me raccrochant au nez.

Je ressentis un certain malaise, car Vafa était d'ordinaire d'une politesse extrême. Peut-être l'avais-je réveillé ? Je me résolus à le rappeler, mais sa ligne était occupée, et resta occupée pendant une demi-heure. Peut-être a-t-il laissé le téléphone décroché, me dis-je ;

j'essayai une dernière fois… et cette fois cela sonna à l'autre bout du fil.

« Vafa », m'excusai-je à nouveau, « qu'est-ce qui se passe ? »

« Il est arrivé quelque chose de terrible », gémit-il.

« Quoi ? » interrogeai-je.

« Il y a eu un massacre. »

« Où ça ? »

« Au Karabakh, une ville qui s'appelle Khodjaly. »

Et il raccrocha de nouveau.

Khodjaly.

J'y étais allé. Deux fois. La première fois, au mois de septembre, on s'était tous postés à l'aéroport en attendant le passage de Boris Eltsine. La deuxième fois était un mois auparavant, en janvier 1992.

A ce moment-là, la seule façon de s'y rendre était en hélicoptère, car les Arméniens avaient coupé la route entre Khodjaly et Agdam. Je ne me souvenais que trop bien de ce périple. Comme j'avais des doutes sur les nombreuses dépêches de source arménienne, selon lesquelles les Azéris étaient lourdement armés, et selon lesquelles leurs hélicoptères survolaient les villages arméniens à basse altitude, je m'étais rendu à Agdam avec mon collègue Hugh Pope, journaliste au [London] *Independent*, afin de parler aux réfugiés de leur situation.

À Agdam les réfugiés étaient faciles à trouver, car ils étaient partout. Ils étaient cependant particulièrement concentrés autour de l'aérodrome local, et ce pour une raison bien simple : beaucoup ne voulaient plus être réfugiés, ils avaient l'intention de repartir chez eux à Khodjaly. Leur fierté l'avait emporté. Une femme de trente-cinq ans, mère de quatre enfants, du nom de Zumrud Eyvazova, était parmi eux. Quand je lui demandai pourquoi elle voulait rentrer, elle me répondit qu'il était préférable « de mourir au Karabakh plutôt que de mendier dans les rues d'Agdam ».

« Pourquoi le gouvernement ne peut-il pas ouvrir la route ? » cria Zumrud dans mon oreille par dessus le fracas assourdissant de l'hélicoptère tout proche. « Pourquoi nous font-ils voler comme des canards qui attendent qu'on leur tire dessus ? » Je ne pus répondre.

C'est alors que j'aperçus de l'autre côté de l'aérodrome une silhouette chancelante qui se dirigeait vers moi. C'était Alif Hajiyev, le commandant des forces de sécurité de l'aéroport à Khodjaly, celui-là même qui nous avait sauvés des poivrots d'Agdam au cours de la visite d'Eltsine trois mois auparavant. À l'époque, il était bien plus gai, mais même s'il me fit un grand sourire, l'heure n'était plus aux plaisanteries. Je l'interrogeai sur la situation dans sa ville.

« Eh bien, viens ! » répondit Hajiyev. « On y va, à Khodjaly, tu verras toi-même, et puis tu écriras la vérité… si tu l'oses. »

Il y avait derrière lui un hélicoptère MI-8 dont les pales tournaient lentement. Une foule de réfugiés se bousculaient, essayant de monter à bord. L'hélicoptère était déjà surchargé de passagers et de produits alimentaires, et sur le tarmac il y avait encore des bagages à charger, dont un vieux canon rouillé de soixante-dix millimètres et diverses boîtes de munitions.

« Je n'y vais pas », me dit Pope, « j'ai une femme et des gosses. »

Le rotor accélérait, je devais décider très vite.

« À tout à l'heure », lui lançai-je, en me demandant si je le reverrai un jour. Et je montai à bord, me rajoutant aux plus de cinquante passagers qui se pressaient dans un appareil prévu pour vingt-quatre, sans compter les nombreuses munitions et provisions.

Je me suis dit que j'avais encore le temps de redescendre.

Puis ce fut trop tard. Une soudaine embardée, l'hélicoptère décolla et mon estomac me remonta dans la gorge. J'aperçus Pope qui me saluait de la main en s'éloignant de la piste et j'aurais tant voulu être avec lui sur le plancher des vaches !

Le MI-8 monta à la verticale jusqu'à son altitude de croisière, à trois mille cinq cents pieds, suffisante pour survoler le col d'Askeran en direction de Khodjaly et hors de portée des tirs arméniens au sol. Une vingtaine d'hélicoptères avaient été touchée au cours des deux derniers mois, dont celui rempli d'officiels en novembre, ainsi qu'un autre « oiseau » une semaine avant. Le nôtre avait pris une balle dans le réservoir la semaine précédente, me dit le mécanicien de bord. Par chance, il n'y avait plus beaucoup de carburant et la balle était entrée dans la partie supérieure. Pas vraiment rassurant, alors que nous suivions le col d'Askeran en pleine grêle et en luttant contre des vents de face.

J'aperçus des camions et des voitures sur les routes au-dessous de nous à travers les trouées dans la couverture nuageuse: des véhicules arméniens à essence et au diesel apportés par leur propre pont aérien (ou bien achetés à des trafiquants de guerre azéris). Finalement, Dieu merci, après un voyage qui m'avait semblé durer des heures, mais qui en réalité n'avait pris que vingt minutes, nous commençâmes notre descente à la verticale vers l'aérodrome de Khodjaly. Quelqu'un qui n'a jamais effectué un tel vol ne pourra jamais comprendre ce que j'ai pu ressentir lorsque les roues touchèrent le sol.

J'avais envie de hurler : « je suis encore en vie ! », mais il me sembla préférable de garder mon sang-froid et de faire comme si je faisais quotidiennement ce trajet.

« Comment te sens-tu ? » me demanda Alif Hajiyev.

« *Normal'no* » [« Bien »], mentis-je calmement en russe.

Pendant ce temps, l'hélicoptère était pris d'assaut par les résidents venus accueillir leurs proches, d'autres essayant de monter les premiers dans l'appareil pour le vol de retour. Et tous étaient avides de nouvelles fraîches du reste de l'Azerbaïdjan : journaux, cancans, rumeurs.

La raison de cette effervescence était assez évidente : le téléphone ne fonctionnait plus à Khodjaly, ni quoi que ce soit d'autre : il n'y avait ni électricité, ni chauffage, ni eau. Le seul lien avec le monde extérieur était l'hélicoptère qui courait un risque à chaque navette.

L'extrême isolement de la ville se fit vraiment ressentir le soir. Je rejoignis Hajiyev et plusieurs de ses hommes dans le mess de fortune de la petite garnison et pendant que nous mangions des conserves de viande de l'armée soviétique, des oignons crus et du pain rassis à la lueur vacillante des bougies, il me fit ce que l'on pourrait appeler un briefing sur la situation au front.

La situation était critique et allait de pire en pire, me confia un Hajiyev déprimé. Ces trois derniers mois les Arméniens avaient pris tous les villages voisins. Seules deux villes

restaient aux mains des Azéris : Khodjaly et Choucha, et la route qui les reliait était coupée. Je savais que la situation empirait mais j'ignorais complètement à quel point. « C'est parce que tu crois ce qu'ils disent à Bakou », gloussa Hajiyev. « Nous avons été entièrement trahis ! »

Bakou pourrait rouvrir la route d'Agdam en une journée s'il le voulait, me dit-il. Il croyait maintenant que le gouvernement voulait en fait prolonger l'affaire du Karabakh afin de détourner l'attention publique pendant que l'élite continuait à piller les richesses du pays.

« Si tu écris ça en me l'attribuant, je le démentirai », ajouta-t-il. « Mais c'est la vérité. »

Les soixante hommes qu'il avait sous son commandement n'avaient ni les armes ni la formation militaire pour défendre le périmètre, m'expliqua-t-il par la suite. Les seuls soldats azéris dignes de ce nom étaient quatre anciens de la guerre d'Afghanistan. Tous les autres étaient des bleus. Au moindre coup de fusil des Arméniens, ils riposteraient à coup sûr par un déluge de feu, gaspillant la moitié de leurs précieuses munitions.

Et c'est bien ce qui se passa cette nuit-là : je fus tiré de mon sommeil par des tirs lointains venus de la direction d'une ville arménienne voisine nommée Laraguk. Au tir isolé du sniper arménien, le camp azéri riposta par au moins une centaine de coups de feu.

La fusillade se poursuivit sporadiquement jusqu'au petit matin de sorte qu'il fut impossible de se rendormir. Personne ne savait quand viendrait l'assaut final sur la ville, mais chacun savait qu'il était proche. Puisque Khodjaly contrôlait l'aéroport de Stepanakert, la ville était manifestement un objectif d'importance pour les Arméniens. Je me suis dit que si j'étais à leur place, je prendrais la ville. Mais qu'allaient-ils faire quand cela arriverait ?

Le matin, les gens restaient là à ne rien faire. Il n'y avait ni bar ni restaurant où on pouvait tuer le temps, alors ils attendaient en petits groupes, debout dans la boue ou sur les chemins de gravier. Qu'est-ce qu'ils attendaient? La seule personne que j'ai vu faire quelque chose était une fille très grosse qui travaillait comme vendeuse dans un magasin de tissus où il n'y avait rien à vendre. Je l'ai vue pour la première fois se rendre en dandinant à son travail ; la deuxième fois c'était dans une vidéo où elle était morte par terre avec tout un tas d'autres cadavres… mais cela, c'était plus tard.

Nous passâmes la matinée à tuer le temps près de l'aéroport en attendant. Il y avait là, par hasard, un photographe de l'agence de presse azérie, et les soldats se donnaient en spectacle devant son objectif, déboulant de leur bunker et courant derrière un vieux véhicule blindé BTR, récemment acheté à un déserteur russe. C'était le seul matériel mécanisé que j'ai vu entre les mains des Azéris à Khodjaly.[1]

« Ces gars-là vont mourir », me suis-je dit. « Et je n'ai pas envie de mourir avec eux parce qu'ils pensent que la guerre, c'est du cinéma ». Alif Hajiyev avait l'air d'être d'accord. Nous étions assis côte à côte, silencieux, à regarder ses hommes qui couraient dans tous les sens avec des mines bravaches pour la photo. Pour ma part, je me sentais mal ; je refusai de prendre la moindre photo ou de prendre des notes.

[1] Par la suite les Arméniens justifieraient la prise de Khodjaly par le fait qu'il s'agissait d'« une importante base militaire » utilisée pour lancer des attaques à la roquette sur Stepanakert. Cette accusation peut être rejetée en tant que pure propagande. La base principale azérie était à Choucha, la « forteresse inexpugnable » donnant sur Stepanakert. Hijran s'y rendit fin décembre et trouva un camp armé sous le commandement de Rahim Gaziyev, du Front populaire. Le moral était élevé parce que Gaziyev avait fait venir certaines « armes secrètes » : des lance-roquettes multiples « GRAD », qu'il utilisa par la suite pour faire pleuvoir sur Stepanakert la mort et la destruction.

Enfin, vers midi, j'entendis le bruit reconnaissable d'un hélicoptère qui survolait le col à haute altitude. Dieu merci ! J'exultais en silence, mais je fis de mon mieux pour adopter un air indifférent. Je me dirigeai vers l'aérodrome, où j'arrivai juste à temps pour voir « l'oiseau » surchargé déverser sa cargaison de provisions, d'armes et de réfugiés qui rentraient. Un gamin descendait de l'appareil avec un canari en cage, ou peut-être montait-il, je ne saurais vraiment le dire. Lorsqu'il me sembla que les passagers qui montaient devenaient plus nombreux que ceux qui descendaient, je montai à bord à mon tour. Peu m'importait alors que l'hélicoptère transporte deux ou trois fois sa charge maximum autorisée, ou qu'une partie de cette charge soit un cadavre : un des hommes de Hajiyev, tué par un sniper dans la nuit. Je me demandai s'il avait partagé avec nous les rations soviétiques de la veille, mais par respect je me retins de tirer le haut du drap mortuaire pour voir son visage.

Les moteurs rugirent et sifflèrent, et nous décollâmes dans un soubresaut, mais je n'avais plus peur du vol. Je voulais juste m'en aller. Nous montâmes très vite, en tournoyant, et, poussés par les vents arrière à trois mille cinq cents pieds, nous prîmes notre vitesse de croisière au-dessus du col d'Askeran. Il se peut que nous prîmes quelques tirs venus du sol, je n'en sais rien. Ce que je savais c'était que je n'irais plus jamais à Khodjaly.

Ce vœu était superflu, car le dernier vol d'hélicoptère à atteindre la ville assiégée a eu lieu le 13 février. Le 21 février, il n'y avait plus de provisions à part les pommes de terre locales. Le compte à rebours était entamé vers un destin tragique… Et ce fut pendant la nuit du 26 février qu'il arriva à son terme, date de l'anniversaire du massacre des Arméniens à Soumgayit en 1988.

***

À sept heures du matin, nous étions en voiture, traversant à toute vitesse les plaines monotones de l'Azerbaïdjan central. Des champs de coton desséchés s'étendaient vers l'horizon tout autour, et au bord de la route, des hommes brandissaient des canards morts qu'ils espéraient vendre.

Nous nous arrêtâmes pour faire le plein dans la ville de Tartar, et demandâmes au maire ce qui se passait à Agdam. Il répondit qu'il n'en savait rien. Nous nous arrêtâmes à nouveau dans la ville de Barda et cette fois-ci nous prîmes un moment pour nous renseigner sur les événements et les rumeurs. Pour réponse, des regards sans expression.

Nous commencions à penser que l'affaire n'était sans doute qu'un mauvais tuyau, et quand nous arrivâmes à Agdam, nous nous dirigeâmes vers le centre-ville pour chercher quelque chose à manger. C'est là que nous rencontrâmes les réfugiés.

Il y avait là dix, puis vingt, puis bientôt des centaines de résidents de Khodjaly qui hurlaient et se lamentaient. Beaucoup me reconnurent à cause de mes visites à leur ville.

S'accrochant à mes vêtements, ils prononçaient les noms de leurs parents ou amis morts, tout en me tirant vers la morgue à la mosquée principale de la ville pour me montrer les cadavres.

Nous eûmes beaucoup de mal d'abord à croire ce que ces survivants nous racontaient : les Arméniens avaient encerclé Khodjaly et posé un ultimatum à ses habitants : « Sortez ou vous mourrez. » Puis un torrent de détails sur les derniers jours, beaucoup concernant le commandant Alif Hajiyev.

Sentant que la ville était condamnée, Alif avait supplié le gouvernement d'envoyer des hélicoptères pour au moins évacuer une partie des civils, mais Bakou n'avait pas bougé. Et puis, la nuit du 25 février, des « *fedayin* » arméniens avaient attaqué la ville par trois côtés. Le quatrième avait été laissé ouvert, créant un couloir par lequel les réfugiés pouvaient fuir. Alif donna l'ordre d'évacuation : les combattants feraient une sortie de diversion à mi-pente dans la vallée de la rivière Qarqar, pendant que femmes, enfants et personnes âgées s'échapperaient par le bas. Avançant à tâtons dans le noir, sous le feu ennemi, les réfugiés réussirent à atteindre au matin les abords du village de Nakhtchivanik, aux confins du Karabakh. Ils y traversèrent la route et commencèrent à descendre vers la ligne de front et la ville d'Agdam, distante d'une dizaine de kilomètres de l'avant-poste azéri de Shelli. C'était là, dans les collines, à deux pas d'arriver sains et saufs, que l'horreur les attendait : un barrage de plomb et de feu.

« Ils tiraient, tiraient, tiraient », sanglotait Raisa Aslanova. Selon elle, son mari et un de ses gendres avaient été tués sous ses propres yeux et sa fille portée disparue.

Des vingtaines, des centaines, peut-être même des milliers avaient été massacrés, la plupart civils, avec une poignée de défenseurs. Aucun moyen de connaître le bilan exact, sauf à compter tous les cadavres. La plupart des corps demeuraient hors de portée, dans ce *no man's land* entre les lignes devenu lieu de massacre et scène de pique-nique pour corbeaux.

Un millier de morts en une seule nuit ? Cela semblait impossible. Mais lorsque nous avons commencé à faire des recoupements, les allégations commencèrent à devenir plausibles. Le chef religieux local, l'imam Sadik Sadikov, fondit en larmes en dénombrant sur un boulier les noms de tous les morts déclarés. Il y en avait quatre cent soixante-dix-sept ce jour-là, et ce chiffre n'incluait ni ceux qui étaient portés disparus et présumés morts ni les victimes dont la famille entière avait été exterminée, et qui n'avaient donc plus personne pour les déclarer morts devant Dieu. Les quatre cent soixante-dix-sept ne représentaient que les morts confirmés par les survivants arrivés à Agdam et physiquement en mesure de remplir, même imparfaitement, le rituel musulman qui stipulait que les morts devaient être enterrés dans vingt-quatre heures.

Elif Kaban, de l'agence Reuters, était pris de vertige. Ma femme Hijran était comme paralysée. Le photographe Oleg Litvin, tombé dans une sorte d'état catatonique, ne prenait des clichés que lorsque je le lui demandais: cadavres, tombes, femmes en lamentation qui se lacéraient le visage de leurs ongles. Effectivement, il fallait avoir du cran, et il fallait se mettre au travail, témoigner : un massacre avait eu lieu, et le monde devait le savoir.

Nous passâmes la ville au peigne fin, visitant plusieurs fois l'hôpital, la morgue et les

cimetières qui grossissaient, poussant jusqu'aux limites du périmètre défensif pour des interviews éprouvantes avec des survivants hagards qui continuaient d'arriver, puis retournant à l'hôpital pour voir de nouveaux blessés, puis encore à la morgue voir les chargements de cadavres amenés par camion pour identification et toilette rituelle avant enterrement. Je tentais de reconnaître des visages et pensais voir des gens que j'avais déjà rencontrés : l'un des cadavres fut identifié comme celui d'un jeune vétérinaire, tué d'une balle dans l'œil à bout portant. Je fouillai ma mémoire pour savoir si, oui ou non, je l'avais rencontré à Khodjaly, mais je n'en étais pas sûr. D'autres corps, rigidifiés par la mort, semblaient bien avoir été exécutés : les bras étaient levés comme en signe éternel de reddition. Un certain nombre de têtes avaient perdu leurs cheveux, comme si les cadavres avaient été scalpés. Tout cela n'était pas joli à voir.

Vers la fin de l'après-midi, quelqu'un parla d'un hélicoptère militaire, prêté par la garnison russe de Gandja, qui devait partir survoler les champs de la mort. Une fois arrivés à l'aéroport, il apparut qu'il n'y avait en fait pas de vol prévu, mais j'y retrouvai de vieux amis.

« Thomas ! » m'interpella un homme en uniforme militaire.

Me prenant dans ses bras, il prononça en sanglotant : « *Nach Natchal'nik...* » [« Notre commandant »]

Je le reconnus : c'était un des hommes d'Alif Hajiyev, un grand type maigre nommé Asif, qui avait travaillé au KGB avant de s'engager volontairement pour servir au Karabakh. Il parlait en russe, tout en balbutiant, mais un mot et un seul ressortait de ses larmes : le commandant…

D'autres survivants de la garnison de Khodjaly arrivèrent d'un pas mal assuré, et m'étreignirent. Des quarante hommes sous le commandement d'Alif Hajiyev, seulement dix avaient survécu. Sales, épuisés et accablés d'un sentiment qui ne peut être décrit que comme la culpabilité du survivant, ils me racontèrent les événements de cette nuit-là, ces terribles vingt-quatre heures, et la mort de leur commandant, Alif Hajiyev. Il avait été tué d'une balle dans la tête en défendant des femmes et des enfants, qui pour la plupart étaient morts quand même.

***

Vers le soir, nous retournâmes à la maison d'hôte gouvernementale en centre-ville à la recherche d'un téléphone. Nous y rencontrâmes un Tamerlan Garayev au bout de ses forces. Natif d'Agdam, M. Garayev, vice-président du Parlement, était un des premiers officiels du gouvernement que j'ai pu voir sur place. Il était en train d'interroger deux déserteurs turkmènes du 366e régiment d'infanterie motorisée des forces du ministère de l'Intérieur russe, basé à Stepanakert. Ces hommes s'étaient réfugiés à Khodjaly la semaine précédente. Tout d'un coup la dernière pièce du puzzle tragique se mit enfin en place: ce n'était pas seulement les Arméniens qui avaient pris d'assaut la ville martyre, mais également les Russes.

« Parlez ! Parlez ! » ordonna Tamerlan tandis que les deux hommes nous fixaient du regard.

« On s'est enfuis parce que les Arméniens et les Russes nous tabassaient, parce qu'on est musulmans », raconta l'un des deux hommes, un dénommé Mutif Agamehmet. « Nous, on voulait juste rentrer chez nous au Turkménistan. »

« Et ensuite, qu'est-ce qui s'est passé ? »

« Ensuite ils ont attaqué à la ville », répondit l'autre. « Nous avons reconnu des véhicules de notre unité. »

Je pensai au commandant Sergueï Choukrine, me demandant s'il était impliqué.

Les deux déserteurs s'étaient enfuis de la ville avec tous les autres et escortaient un groupe de femmes et d'enfants qui traversaient la montagne quand ils ont été repérés par les Arméniens et le 366e régiment

« Ils ont ouvert le feu, il y a eu au moins douze morts dans notre groupe », raconta Mutif. « Après ça, on s'est mis à courir, sans s'arrêter. »

Une attaque des Arméniens, soutenus par les Russes, sur une ville azérie, faisant jusqu'à un millier de victimes ?[2] Pour des nouvelles, c'était des nouvelles. Mais c'est à partir de là que cela devint bizarre. Personne ne semblait s'intéresser à l'histoire sur laquelle nous étions tombés. Apparemment, l'idée que les rôles des bons et des méchants avaient été échangés était trop dure à avaler : quoi, des Arméniens qui assassinent des Azéris ?

« Tu laisses entendre qu'une seule attaque a fait plus de morts au Karabakh que le total officiel des victimes pour les quatre dernières années ? » m'objecta un correspondant de la BBC à Moscou lorsque je lui ai raconté l'histoire du massacre. « C'est tout à fait impossible ! »

« Regarde Reuters ! »

« Il n'y a rien sur le fil d'info. »

Effectivement. Tandis qu'Elif Kaban expédiait ses dépêches à partir de son télex portable, rien n'apparaissait sur le fil. Soit on rejetait ses textes, soit on les noyait dans un contexte régional plus large et moins risqué, avec « allégations contradictoires » à la clé. La BBC n'en dit pas un mot pendant trois jours, même accompagné d'un « prétendument » conditionnel.

Pour être honnête, le gouvernement et la presse de Bakou ne firent pas grand-chose non plus pour étayer notre témoignage. Pendant que nous étions à Agdam en quête de nouvelles, le porte-parole de la Présidence affirmait que la maigre garnison de défense de Khodjaly avait repoussé une attaque arménienne et qu'ils n'avaient perdu que deux hommes. Une nuit de routine au Haut-Karabakh.

Nous trois savions la vérité, mais c'était notre parole contre la machine à mensonges de l'État azerbaïdjanais.

[2] Après trois jours passés à nier que quelque chose de fâcheux se soit produit à Khodjaly, le gouvernement a fait de ce chiffre émotionnellement gonflé un « fait ». Plus tard, le chef de la commission d'enquête sur le massacre m'a communiqué le chiffre encore « provisoire » de six cent quatre-vingt-huit morts confirmés et enterrés, et quatre cents portés disparus. Ce chiffre provisoire a été confirmé officieusement par le représentant du Comité international de la Croix-Rouge à Agdam en fonction du nombre de sacs mortuaires fournis par le CICR. Des autopsies effectuées sur cent quatre-vingt-sept des corps récupérés ont mis en évidence des actes de barbarie de toutes sortes : pénis, seins coupés, etc. Pourtant les sources arméniennes continuent de maintenir que « seulement » deux cents personnes ont péri, dont la plupart auraient prétendument été pris entre des tirs croisés lorsque les troupes azéris d'Agdam avaient lancé une contre-attaque ; autrement dit, les Azéris avaient tué les leurs. Plus récemment – et plus scandaleusement – en 1997, le ministère des Affaires étrangères arménien a fait référence au rapport de Human Rights Watch/Helsinki Watch sur le Karabakh et la réaction de Jeri Laber de HRW/HW a été de demander une rétractation immédiate ainsi qu'une apologie du ministère des Affaires étrangères arménien, car rien dans le rapport de HRW/HW ne fait allusion, même vaguement, au fait que les Azéris aient pu tuer les leurs.

Finalement, je réussis à avoir le bureau de Moscou du *Washington Post* au téléphone et leur dis que je voulais dicter un article. Ils étaient trop occupés pour cela, mais devant mon insistance ils finirent, de mauvaise grâce, par me mettre en rapport avec le service étranger à Washington. J'utilisai le chiffre de quatre cent soixante-dix-sept morts qui avait été rapporté à l'imam Sadikov à des fins religieuses, et dus subir un interrogatoire en règle de la part des rédacteurs : d'où venait ce chiffre alors que Bakou ne parlait encore que de deux morts ? Avais-je vu tous les cadavres ? Et si je faisais preuve de mesure? Les Arméniens parlaient d'une « offensive azérie massive », pourquoi n'y avait-il rien là-dessus dans mon reportage?

Je m'apprêtais à répondre que ce n'était pas dans mon reportage pour la bonne et simple raison que cette offensive n'avait jamais existé, quand le premier missile « Cristal » tomba sur Agdam, à environ un kilomètre et demi de la maison d'hôte gouvernementale d'où j'appelais. Ce n'était que le premier de toute une série, et quand l'un d'eux percuta le bâtiment d'à côté, faisant voler en éclats toutes les vitres de notre datcha de ville, nous jugeâmes bien plus raisonnable de raccrocher et de nous réfugier au sous-sol avant d'être réduits en miettes.

Après une heure environ passée sous des matelas, nous émergeâmes en nous disant que ce serait probablement une bonne idée de quitter Agdam. Mais comme cinquante mille personnes avaient eu la même idée, nous nous retrouvâmes au milieu d'un exode de masse : camions, voitures, chevaux et cyclistes, tous pressés de fuir vers l'est.

***

C'est le 27 février que je fus le premier journaliste à révéler l'histoire du massacre de Khodjaly dans les pages du *Washington Post*.[3] L'article fut suivi par une première page européenne au *Sunday Times* à Londres. Dès lors, une horde d'écrivaillons internationaux avait commencé à s'engouffrer dans la brèche pour compter les cadavres et confirmer qu'il s'était vraiment passé quelque chose de terrible. Le premier reporter occidental à se rendre sur les champs de la mort faire le travail morbide de vérification des papiers des cadavres fut Anatol Lieven du *London Times*. Il était accompagné du regretté Rory Peck, de *Frontline News*, lui aussi grand professionnel, lui aussi un ami.

D'autres se débrouillèrent moins bien. Un reporter de l'Agence France-Presse, arrivé à Agdam le soir même où nous étions partis, trouva la ville « calme » : apparemment, il avait confondu le silence qui avait suivi l'exode forcé de cinquante mille personnes ayant fui l'attaque avec la paix. Pendant un séjour chez moi, un autre trahit la confiance de Vafa Guluzade en le citant très inexactement. En pleine crise, Douglas Kennedy, fils de Robert,

[3] En raison de la mauvaise qualité de la ligne et de ma propre impolitesse, je me suis mis à insulter copieusement David Ignatius, rédacteur en chef international et le reste du service international du *Post*, les accusant d'avoir « éviscéré » mon reportage et annonçant que je n'écrirais plus pour eux. Certains écrivains et chercheurs de tendance panturque m'ont dès lors loué pour ma « démission fondée sur des principes ». Foutaises. Quelques mois plus tard, quand j'ai reçu les feuilles de publication de mes nombreux fichiers de cette période, j'ai découvert, à ma grande honte, que David et son équipe avaient publié pratiquement mot à mot ce que j'avais enregistré. Donc, pour la postérité : j'ai merdé, et David Ignatius a eu le courage de publier un récit auquel bien d'autres n'auraient même pas touché.

arriva accompagné d'un interprète du KGB, pensant pouvoir dénicher quelque chose. Quand je réussis à le convaincre que son interprète allait probablement se faire lyncher par la foule, et sur mes conseils, il embaucha mes deux « gars », Vugar et Eltchin… qu'il oublia ensuite de payer.

Pendant ce temps, le gouvernement azerbaïdjanais avait fait volte-face par à rapport aux événements. Ceux qui n'étaient pas disponibles les premiers jours de la crise me pressèrent soudain de leur donner les numéros de téléphone des correspondants étrangers à Moscou qu'ils pouvaient ensuite inviter, tous frais payés, à rendre compte du massacre.[4]

Tout cela me plut moyennement. Je réagis mal contre tout cela. J'en vins presque aux mains avec le secrétaire de la presse présidentielle, Rasim Agayev, et l'accusai publiquement d'avoir menti. Le porte-parole le prit mal, et répandit la rumeur que j'étais un espion arménien envoyé à Khodjaly pour obtenir des « secrets militaires » pendant mon séjour au mois de janvier dans la ville maudite. Cette accusation m'envoya faire un bref séjour derrière les barreaux, ce qui me mit franchement de très mauvaise humeur. Juste pour mémoire, celui qui m'interrogea fut Mahir Javadov, le frère de Rovchan Javadov, dont le nom serait souvent impliqué dans les événements politiques à venir.

Quand je fus libéré, je me rendis au centre-ville et me trouvais dans un magasin avec une bande de trafiquants sur le marché noir, attendant vaguement l'arrivée de roubles en échange de mes dollars, lorsque je compris l'ampleur de ce qui venait d'arriver.

Le soir, les rues de la ville étaient encore pleines de gens souriants qui faisaient leurs courses, apparemment insouciants du sort des citoyens de Khodjaly. C'étaient les mêmes hommes en blousons de cuir, les mêmes femmes aux joues trop fardées, tous souriant, riant et pavanant dans les rues, et je l'avoue, je me mis à les haïr tous. Peut-être ne savaient-ils pas ce que je savais ? Peut-être le savaient-ils, mais ne s'en souciaient pas de peur que cela ne les rende fous.

Je mis fin à la transaction des dollars, sortis du magasin et me mis à errer dans les rues. Je crois qu'il pleuvait, mais je n'en suis pas sûr. J'arpentai les rues au hasard pendant des heures, incapable de m'arrêter, de voir ou de parler à quelqu'un.

« Ha, ha ! » gloussait l'un, et une clé tourna dans la serrure d'une voiture.

« Ho, ho ! » pouffait l'autre, sortant d'un magasin *Komisyon*, une bouteille de vodka finlandaise sous le bras.

J'avais envie de leur crever les pneus, de leur casser la gueule, d'incendier des maisons, de faire quelque chose, et quelque chose de violent. Mais je me contentai d'errer dans les rues en évitant les humains: c'était mieux comme ça. Quand je rentrai chez moi, je m'assis, me versai un cocktail et l'avalai. Hijran me demanda où j'étais allé.

[4] Le gouvernement avait également commencé à sortir au kilomètre des brochures et des livres de photos sur Khodjaly, bourrés d'images dont l'horreur dépasse l'imagination, pour servir de « dossiers de presse » à l'usage des dignitaires en visite. Ces publications étaient si mal éditées qu'elles en devenaient contre-productives. Un jour à Erevan, m'arrêtant à la section de l'information du ministère des Affaires étrangères, j'ai découvert une pile de cette littérature azérie sur Khodjaly. Quand j'ai demandé pourquoi les Arméniens la diffusaient, la réponse en disait long sur les tentatives d'Azer-Prop : « Nous gardons ces documents sur place pour les montrer aux visiteurs », ironisa le responsable de la section.

« À Khodjaly », m'entendis-je répondre, d'une voix qui m'était inconnue.

J'étais là-bas avec tous les fantômes, dans une ville abandonnée, presque sans rien à manger, sans eau pour me laver, et tous ceux que je connaissais, ou que j'avais connus là-bas étaient morts, morts, morts, et je me mis à pleurer, pleurer, sans pouvoir m'arrêter.

***

Il n'y avait en fait pas énormément de cadavres. Beaucoup étaient encore là-haut dans les collines, attendant le redoux du printemps et la pourriture. Certains – une minorité – étaient en train d'être inhumés dans la terre peu profonde du cimetière des Martyrs, juste en face du Parlement à Bakou. Parmi eux se trouvait Alif Hajiyev. Je le considérais comme un ami parce que nous avions pris quelques verres ensemble. Alif, un flic blagueur, hâbleur et souriant, avait réussi à mobiliser derrière lui toute la communauté de Khodjaly dans l'espoir que, contre toute attente et malgré un manque presque total de soutien du côté de Bakou, ils parviendraient tous à s'en tirer et à survivre. Mais Alif Hajiyev était mort. Il avait pris une balle dans la tête, et au bout d'une semaine dans les montagnes du Jardin Noir, après avoir pourri pendant une semaine, son cadavre avait été échangé contre cent litres d'essence et ramené à Bakou pour y être enterré avec tous les honneurs militaires.

Malgré la proximité du Parlement, juste de l'autre côté de la rue, aucun officiel n'était venu aux obsèques, et sans doute était-ce mieux comme ça, car s'ils avaient été là à murmurer des hommages funèbres en parlant de courage et de fortitude, Alif, héros et martyr de Khodjaly, serait peut-être sorti d'un seul bond de sa tombe pour étrangler ces hypocrites de ses propres mains glacées. C'était bien son genre.

Mais ils n'étaient pas là, et le cortège funéraire était réduit, car Alif était natif de Khodjaly, et tous ceux ou presque qui auraient pu porter son deuil étaient morts ou, devenus réfugiés, avaient été amenés à Bakou par camion, bus ou train pour les derniers sacrements.

L'exception était la veuve de Alif, Gala, une Russe potelée avec l'ombre d'une moustache, qui habitait à Bakou. Nous nous étions rencontrés à Agdam juste après le massacre, et elle avait refusé de croire que son mari était mort. Au-delà d'un chagrin écrasant, elle ressentait une peur panique à la pensée de devoir vivre sans lui.

« Je suis Russe, Russe ! » hurlait-elle en sanglotant. « Et maintenant tout le monde me regarde avec des yeux pleins de haine ! »

Je lui avais donné mon numéro à Bakou pour qu'elle m'appelle si je pouvais faire quelque chose pour elle. Et elle avait appelé quelques jours plus tard, bafouillant au téléphone d'une voix plaintive :

« Thomas, Alif est là. »

Je crus tout d'abord à un miracle, une erreur d'identité, et qu'Alif était toujours en vie. Mais Gala m'avait appelé seulement pour me dire que les restes humains d'Alif avaient été récupérés au cours d'un échange avec les Arméniens contre plusieurs gallons d'essence. J'eus du mal à comprendre son russe, mais elle avait dû avoir encore plus de mal à m'appeler au téléphone. Elle était cependant restée assez claire pour me donner son adresse et l'heure de l'enterrement. Je m'y rendis sans trop savoir à quoi m'attendre : un cadavre d'une

semaine au milieu du salon ? Mutilé comme tant d'autres ? Scalpé comme certains ? Je sautai dans un taxi et traversai la zone industrielle sinistrée des raffineries de Bakou où les tuyaux sifflaient et crachaient de la fumée bleue et rose, en passant par des rues apparemment jamais entretenues. Nous conduisions à travers un paysage urbain complètement déprimant, du genre que personne n'a jamais vu ou n'avoue avoir vu : dévasté, malsain, détestable. C'était un symbole de la rapacité et de la laideur de l'Azerbaïdjan. Comment peut-on permettre aux gens de vivre et de mourir ainsi ?

Pour ne rien arranger, mon chauffeur de taxi azéri n'arrêtait pas de faire des blagues, et en russe, ajoutant à mon humeur noire. Je finis par lui dire que j'allais à l'enterrement de mon ami Alif Hajiyev, martyr du Karabakh, que tous les gens de Bakou étaient des profiteurs et des lâches, et que les meilleurs mourraient les premiers, laissant la vermine derrière eux. Il fut d'accord, et refusa mon argent pour le voyage. C'était sans doute sa contribution à la défense de l'honneur national ou quelque chose comme ça.

Le taxi me déposa devant une série de hauts bâtiments soviétiques. Tandis que je traversais la foule de parents et amis du défunt, je vis des gens que je connaissais, ou tout au moins reconnaissais, et les étreignis. Puis j'aperçus Gala, debout à l'arrière d'un camion qui transportait le cercueil recouvert du drapeau national ; elle tenait par la main son jeune enfant qui souriait, encore inconscient du sort de son père. Je proférai quelque chose d'idiot, du genre « sois forte », essayai de toucher de la main le cercueil perché sur le camion, mais sans y parvenir ; je décidai de ne pas y grimper, et attendis juste que le cortège se mette en route.

Tout le monde pleurait. Tout le monde sauf moi. J'avais les yeux secs, et je ne savais pas pourquoi. Et puis un responsable de la cérémonie donna le signal du départ, et le cortège se mit en route vers le cimetière des Martyrs sur les hauteurs de Bakou. Le voyage funèbre était semblable à mon voyage d'arrivée bien que la route fût différente : une route délabrée de plus traversant à nouveau une zone industrielle sinistrée. C'était pour Alif le chemin vers n'importe où, vers nulle part, vers la mort.

Nous arrivâmes à Shahidlar Khiyabani, ou cimetière de l'Allée des Martyrs, où les victimes de la répression de l'armée soviétique du 20 janvier 1990 étaient enterrées le long d'un mur de granit à l'ombre des cyprès et des pins nains. J'avais visité le cimetière auparavant et l'ai visité depuis, mais cette fois-là c'était différent. Je n'étais pas là en tant que journaliste couvrant un événement ou même en tant que touriste culturel ou politique. J'étais là pour pleurer Alif Hajiyev, le dernier arrivé dans la deuxième rangée de tombes, dont les dates de décès différaient de celles de la première rangée. Il n'y avait pas encore de troisième rangée, mais c'était un endroit qui allait s'étendre.

La cent vingt-septième tombe était celle d'Alif ; un simple trou dans la terre fraîche. Son cercueil fut soulevé du camion, et je me joignis aux porteurs qui le hissaient sur leurs épaules pour porter ses restes jusqu'au bout de la rangée tandis qu'un religieux récitait la *Fatiha*, la profession de foi de l'islam. Cela me parut étrange, car je n'étais pas tout à fait sûr qu'Alif fût vraiment musulman, sauf au sens formel du terme. Jamais il n'avait prononcé en ma présence la moindre parole évoquant la piété, même de loin, et il buvait de l'alcool. Il n'était pas fumeur, ce qui était étrange, car les Azéris sont des fumeurs invétérés, même aux enterrements. Autre chose bizarre chez lui : il n'aimait pas les Turcs. Un jour il m'avait dit qu'il avait vu trop d'étiquettes « Fabriqué en Turquie » dans les poubelles de Stepanakert pour croire en l'idéal panturc.

Je réfléchissais, en proie aux souvenirs, ce qui est normal lorsqu'on enterre les gens. Alif Hajiyev était le premier d'une longue série de connaissances qui devaient mourir violemment pendant les années qui suivirent, et donc je pensais plus à lui que je ne le fis avec les autres.

La femme d'Alif, Gala, et sa famille russe étaient un peu perturbées par la disposition rituelle du cadavre, les incantations religieuses et le fait que le cadavre vieux d'une semaine devait être sorti du cercueil pour être descendu dans le trou creusé dans la terre boueuse. Ce qui fut fait. Une garde d'honneur claqua des talons, introduisit des balles à blanc dans les Kalashnikov, et tira trois salves. Les douilles retombèrent sur l'allée de granit avec un bruit métallique. J'en ramassai une et la glissai dans ma poche. Puis la famille et les intimes se mirent à recouvrir le corps de terre, et ce fut à ce moment-là que les lamentations commencèrent vraiment. Les femmes se griffaient les joues et les hommes sanglotaient en lui disant adieu. On m'invita à prononcer quelques mots sur la tombe, mais je déclinai. J'avais pourtant tant à dire, mais je ne voulais pas parler, même dans une langue que personne ne comprendrait. Question de différence de culture. Aujourd'hui j'agirais autrement.

Puis un autre cortège funèbre, bien plus imposant, commença à descendre l'allée des Martyrs. Il se dirigeait vers la tombe vide voisine de celle d'Alif. C'était l'extrémité du cimetière, le prochain cadavre inaugurerait une nouvelle rangée, que l'on commençait déjà à creuser parmi les cyprès nains, anticipant la prochaine victime de ce lieu effroyable nommé Karabakh. Bientôt, d'autres jeunes hommes reposeraient ici, leur nombre dépasserait ceux des tués de Khodjaly, et les événements du 25 et 26 février 1992 deviendraient bientôt un simple détail, une nouvelle statistique dans la litanie actuelle de mort et de destruction au Karabakh, le Jardin Noir.

Je jurai de me souvenir d'Alif et de tous les autres, dont je n'ai jamais su les noms, mais dont les visages sont gravés à jamais dans ma mémoire.

Oui, je me souviendrai de Khodjaly.

C'était un trou. Mais un trou mort.

Azerbaijan Diary
M.E. Sharpe, 1998, Armonk, NY, p. 117-130

Fin du « couloir sécurisé » avec des Azerbaïdjanais victimes de troupes arméniennes.
Photo: David Brauchli/Sygma/Corbis

Préparatifs militaires après le massacre de Khojaly.
Photo: Georges de Keerle/Sygma/Corbis

Chingiz Iskenderov (au premier plan, à droite) pleure son frère avec d'autres membres de la famille au cimetière d'Agdam, le jeudi 5 mars 1992.
Photo: AP/ Liu Heng-shing

L'innocence assassinée.
Photo: David Brauchli/Sygma/Corbis

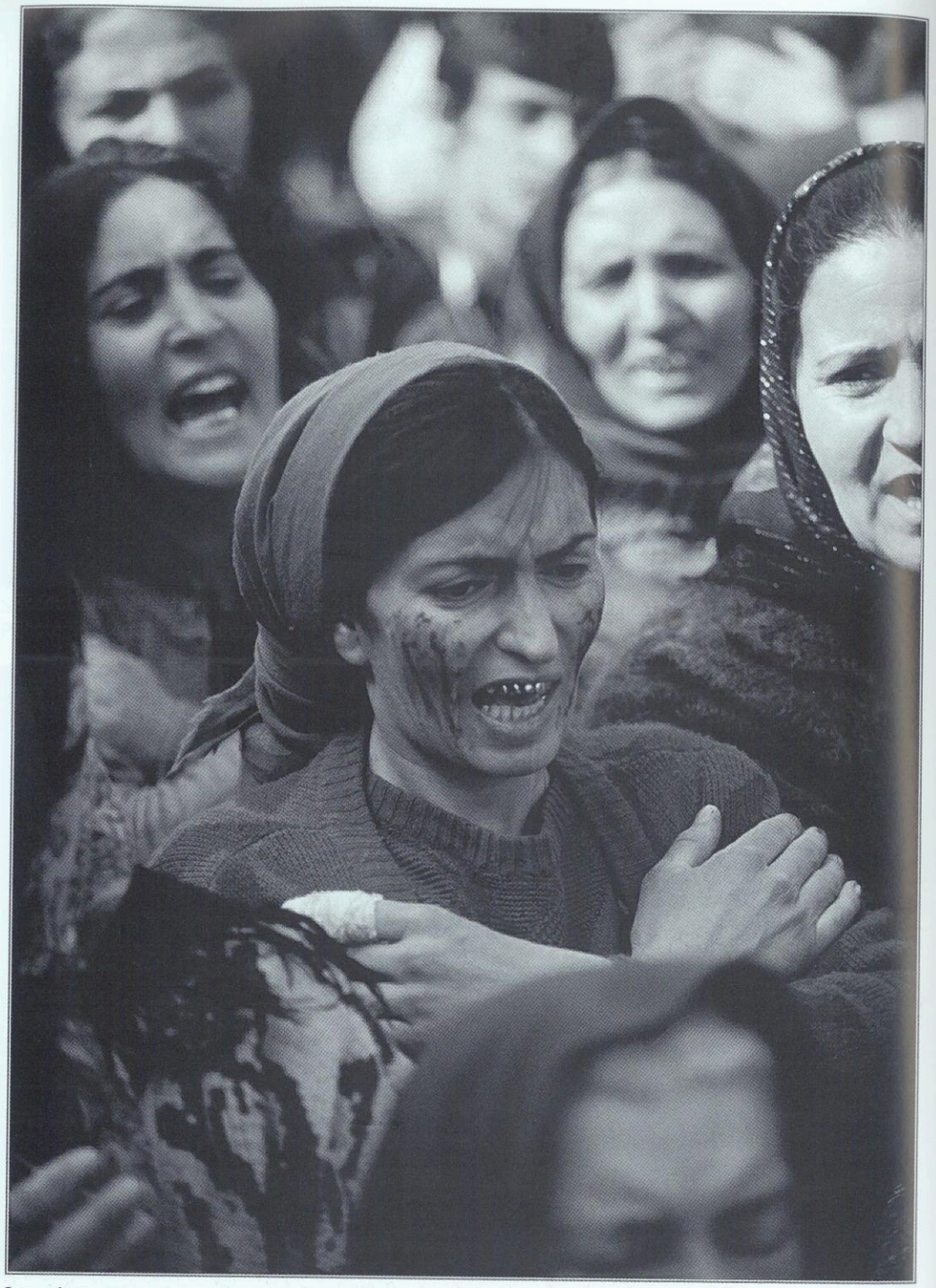
Unies par le même chagrin.
Photo: David Brauchli/Sygma/Corbis

Survivants en quête de lieux sûrs.
Photo: Klaus Reisinger

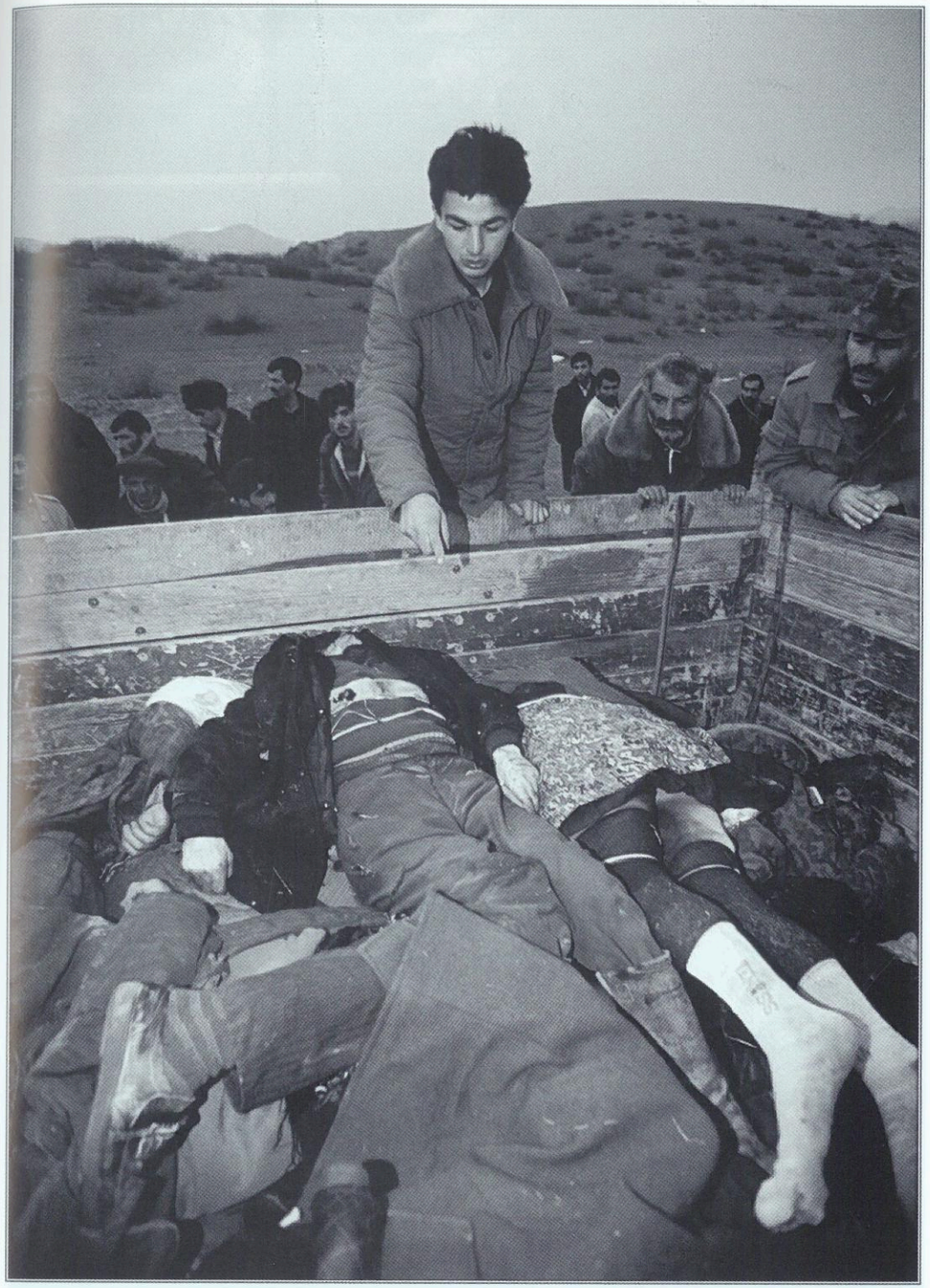
Chagrin sans frontières.
Photo: Klaus Reisinger

Une tragédie qui frappe tout le monde.
Photo: Klaus Reisinger

Prière pour les disparus.
Photo: Klaus Reisinger



Les « larmes de sang ».
Photo: Klaus Reisinger



Macabre décompte.
Photo: Klaus Reisinger

Le cimetière d'Agdam.
Photo: Klaus Reisinger

APPENDICE

UNITED NATIONS

S

Security Council

Distr.
GENERAL

S/RES/822 (1993)
30 April 1993

RESOLUTION 822 (1993)

Adopted by the Security Council at its 3205th meeting, on 30 April 1993

The Security Council,

Recalling the statements of the President of the Security Council of 29 January 1993 (S/25199) and of 6 April 1993 (S/25539) concerning the Nagorny-Karabakh conflict,

Taking note of the report of the Secretary-General dated 14 April 1993 (S/25600),

Expressing its serious concern at the deterioration of the relations between the Republic of Armenia and the Republic of Azerbaijan,

Noting with alarm the escalation in armed hostilities and, in particular, the latest invasion of the Kelbadjar district of the Republic of Azerbaijan by local Armenian forces,

Concerned that this situation endangers peace and security in the region,

Expressing grave concern at the displacement of a large number of civilians and the humanitarian emergency in the region, in particular in the Kelbadjar district,

Reaffirming the respect for sovereignty and territorial integrity of all States in the region,

Reaffirming also the inviolability of international borders and the inadmissibility of the use of force for the acquisition of territory,

Expressing its support for the peace process being pursued within the framework of the Conference on Security and Cooperation in Europe and deeply concerned at the disruptive effect that the escalation in armed hostilities can have on that process,

1. Demands the immediate cessation of all hostilities and hostile acts with a view to establishing a durable cease-fire, as well as immediate

withdrawal of all occupying forces from the Kelbadjar district and other recently occupied areas of Azerbaijan;

2. Urges the parties concerned immediately to resume negotiations for the resolution of the conflict within the framework of the peace process of the Minsk Group of the Conference on Security and Cooperation in Europe and refrain from any action that will obstruct a peaceful solution of the problem;

3. Calls for unimpeded access for international humanitarian relief efforts in the region, in particular in all areas affected by the conflict in order to alleviate the suffering of the civilian population and reaffirms that all parties are bound to comply with the principles and rules of international humanitarian law;

4. Requests the Secretary-General, in consultation with the Chairman-in-Office of the Conference on Security and Cooperation in Europe as well as the Chairman of the Minsk Group of the Conference to assess the situation in the region, in particular in the Kelbadjar district of Azerbaijan, and to submit a further report to the Council;

5. Decides to remain actively seized of the matter.

UNITED NATIONS **S**

Security Council

Distr.
GENERAL

S/RES/853 (1993)
29 July 1993

RESOLUTION 853 (1993)

Adopted by the Security Council at its 3259th meeting, on 29 July 1993

The Security Council,

Reaffirming its resolution 822 (1993) of 30 April 1993,

Having considered the report issued on 27 July 1993 by the Chairman of the Minsk Group of the Conference on Security and Cooperation in Europe (CSCE) (S/26184),

Expressing its serious concern at the deterioration of relations between the Republic of Armenia and the Azerbaijani Republic and at the tensions between them,

Welcoming acceptance by the parties concerned of the timetable of urgent steps to implement its resolution 822 (1993),

Noting with alarm the escalation in armed hostilities and, in particular, the seizure of the district of Agdam in the Azerbaijani Republic,

Concerned that this situation continues to endanger peace and security in the region,

Expressing once again its grave concern at the displacement of large numbers of civilians in the Azerbaijani Republic and at the serious humanitarian emergency in the region,

Reaffirming the sovereignty and territorial integrity of the Azerbaijani Republic and of all other States in the region,

Reaffirming also the inviolability of international borders and the inadmissibility of the use of force for the acquisition of territory,

1. Condemns the seizure of the district of Agdam and of all other recently occupied areas of the Azerbaijani Republic;

2. Further condemns all hostile actions in the region, in particular attacks on civilians and bombardments of inhabited areas;

93-42834 (E) 290793 290793 /...

3. Demands the immediate cessation of all hostilities and the immediate, complete and unconditional withdrawal of the occupying forces involved from the district of Agdam and all other recently occupied areas of the Azerbaijani Republic;

4. Calls on the parties concerned to reach and maintain durable cease-fire arrangements;

5. Reiterates in the context of paragraphs 3 and 4 above its earlier calls for the restoration of economic, transport and energy links in the region;

6. Endorses the continuing efforts by the Minsk Group of the CSCE to achieve a peaceful solution to the conflict, including efforts to implement resolution 822 (1993), and expresses its grave concern at the disruptive effect that the escalation of armed hostilities has had on these efforts;

7. Welcomes the preparations for a CSCE monitor mission with a timetable for its deployment, as well as consideration within the CSCE of the proposal for a CSCE presence in the region;

8. Urges the parties concerned to refrain from any action that will obstruct a peaceful solution to the conflict, and to pursue negotiations within the Minsk Group of the CSCE, as well as through direct contacts between them, towards a final settlement;

9. Urges the Government of the Republic of Armenia to continue to exert its influence to achieve compliance by the Armenians of the Nagorny-Karabakh region of the Azerbaijani Republic with its resolution 822 (1993) and the present resolution, and the acceptance by this party of the proposals of the Minsk Group of the CSCE;

10. Urges States to refrain from the supply of any weapons and munitions which might lead to an intensification of the conflict or the continued occupation of territory;

11. Calls once again for unimpeded access for international humanitarian relief efforts in the region, in particular in all areas affected by the conflict, in order to alleviate the increased suffering of the civilian population and reaffirms that all parties are bound to comply with the principles and rules of international humanitarian law;

12. Requests the Secretary-General and relevant international agencies to provide urgent humanitarian assistance to the affected civilian population and to assist displaced persons to return to their homes;

13. Requests the Secretary-General, in consultation with the Chairman-in-Office of the CSCE as well as the Chairman of the Minsk Group, to continue to report to the Council on the situation;

14. Decides to remain actively seized of the matter.

UNITED NATIONS **S**

Security Council

Distr.
GENERAL

S/RES/874 (1993)
14 October 1993

RESOLUTION 874 (1993)

Adopted by the Security Council at its 3292nd meeting, on 14 October 1993

The Security Council,

Reaffirming its resolutions 822 (1993) of 30 April 1993 and 853 (1993) of 29 July 1993, and recalling the statement read by the President of the Council, on behalf of the Council, on 18 August 1993 (S/26326),

Having considered the letter dated 1 October 1993 from the Chairman of the Conference on Security and Cooperation in Europe (CSCE) Minsk Conference on Nagorny Karabakh addressed to the President of the Security Council (S/26522),

Expressing its serious concern that a continuation of the conflict in and around the Nagorny Karabakh region of the Azerbaijani Republic, and of the tensions between the Republic of Armenia and the Azerbaijani Republic, would endanger peace and security in the region,

Taking note of the high-level meetings which took place in Moscow on 8 October 1993 and expressing the hope that they will contribute to the improvement of the situation and the peaceful settlement of the conflict,

Reaffirming the sovereignty and territorial integrity of the Azerbaijani Republic and of all other States in the region,

Reaffirming also the inviolability of international borders and the inadmissibility of the use of force for the acquisition of territory,

Expressing once again its grave concern at the human suffering the conflict has caused and at the serious humanitarian emergency in the region and expressing in particular its grave concern at the displacement of large numbers of civilians in the Azerbaijani Republic,

1. Calls upon the parties concerned to make effective and permanent the cease-fire established as a result of the direct contacts undertaken with the assistance of the Government of the Russian Federation in support of the CSCE Minsk Group;

/...

2. Reiterates again its full support for the peace process being pursued within the framework of the CSCE, and for the tireless efforts of the CSCE Minsk Group;

3. Welcomes and commends to the parties the "Adjusted timetable of urgent steps to implement Security Council resolutions 822 (1993) and 853 (1993)" set out on 28 September 1993 at the meeting of the CSCE Minsk Group and submitted to the parties concerned by the Chairman of the Group with the full support of nine other members of the Group, and calls on the parties to accept it;

4. Expresses the conviction that all other pending questions arising from the conflict and not directly addressed in the "Adjusted timetable" should be settled expeditiously through peaceful negotiations in the context of the CSCE Minsk process;

5. Calls for the immediate implementation of the reciprocal and urgent steps provided for in the CSCE Minsk Group's "Adjusted timetable", including the withdrawal of forces from recently occupied territories and the removal of all obstacles to communications and transportation;

6. Calls also for an early convening of the CSCE Minsk Conference for the purpose of arriving at a negotiated settlement to the conflict as provided for in the timetable, in conformity with the 24 March 1992 mandate of the CSCE Council of Ministers;

7. Requests the Secretary-General to respond favourably to an invitation to send a representative to attend the CSCE Minsk Conference and to provide all possible assistance for the substantive negotiations that will follow the opening of the Conference;

8. Supports the monitoring mission developed by the CSCE;

9. Calls on all parties to refrain from all violations of international humanitarian law and renews its call in resolutions 822 (1993) and 853 (1993) for unimpeded access for international humanitarian relief efforts in all areas affected by the conflict;

10. Urges all States in the region to refrain from any hostile acts and from any interference or intervention which would lead to the widening of the conflict and undermine peace and security in the region;

11. Requests the Secretary-General and relevant international agencies to provide urgent humanitarian assistance to the affected civilian population and to assist refugees and displaced persons to return to their homes in security and dignity;

12. Requests also the Secretary-General, the Chairman-in-Office of the CSCE and the Chairman of the CSCE Minsk Conference to continue to report to the Council on the progress of the Minsk process and on all aspects of the situation on the ground, and on present and future cooperation between the CSCE and the United Nations in this regard;

13. Decides to remain actively seized of the matter.

UNITED NATIONS **S**

Security Council

Distr.
GENERAL

S/RES/884 (1993)
12 November 1993

RESOLUTION 884 (1993)

Adopted by the Security Council at its 3313th meeting, on 12 November 1993

The Security Council,

Reaffirming its resolutions 822 (1993) of 30 April 1993, 853 (1993) of 29 July 1993 and 874 (1993) of 14 October 1993,

Reaffirming its full support for the peace process being pursued within the framework of the Conference on Security and Cooperation in Europe (CSCE), and for the tireless efforts of the CSCE Minsk Group,

Taking note of the letter dated 9 November 1993 from the Chairman-in-Office of the Minsk Conference on Nagorny Karabakh addressed to the President of the Security Council and its enclosures (S/26718, annex),

Expressing its serious concern that a continuation of the conflict in and around the Nagorny Karabakh region of the Azerbaijani Republic, and of the tensions between the Republic of Armenia and the Azerbaijani Republic, would endanger peace and security in the region,

Noting with alarm the escalation in armed hostilities as consequence of the violations of the cease-fire and excesses in the use of force in response to those violations, in particular the occupation of the Zangelan district and the city of Goradiz in the Azerbaijani Republic,

Reaffirming the sovereignty and territorial integrity of the Azerbaijani Republic and of all other States in the region,

Reaffirming also the inviolability of international borders and the inadmissibility of the use of force for the acquisition of territory,

Expressing grave concern at the latest displacement of a large number of civilians and the humanitarian emergency in the Zangelan district and the city of Goradiz and on Azerbaijan's southern frontier,

1. Condemns the recent violations of the cease-fire established between the parties, which resulted in a resumption of hostilities, and particularly condemns the occupation of the Zangelan district and the city of Goradiz,

attacks on civilians and bombardments of the territory of the Azerbaijani Republic;

2. Calls upon the Government of Armenia to use its influence to achieve compliance by the Armenians of the Nagorny Karabakh region of the Azerbaijani Republic with resolutions 822 (1993), 853 (1993) and 874 (1993), and to ensure that the forces involved are not provided with the means to extend their military campaign further;

3. Welcomes the Declaration of 4 November 1993 of the nine members of the CSCE Minsk Group (S/26718) and commends the proposals contained therein for unilateral cease-fire declarations;

4. Demands from the parties concerned the immediate cessation of armed hostilities and hostile acts, the unilateral withdrawal of occupying forces from the Zangelan district and the city of Goradiz, and the withdrawal of occupying forces from other recently occupied areas of the Azerbaijani Republic in accordance with the "Adjusted timetable of urgent steps to implement Security Council resolutions 822 (1993) and 853 (1993)" (S/26522, appendix) as amended by the CSCE Minsk Group meeting in Vienna of 2 to 8 November 1993;

5. Strongly urges the parties concerned to resume promptly and to make effective and permanent the cease-fire established as a result of the direct contacts undertaken with the assistance of the Government of the Russian Federation in support of the CSCE Minsk Group, and to continue to seek a negotiated settlement of the conflict within the context of the CSCE Minsk process and the "Adjusted timetable" as amended by the CSCE Minsk Group meeting in Vienna of 2 to 8 November 1993;

6. Urges again all States in the region to refrain from any hostile acts and from any interference or intervention, which would lead to the widening of the conflict and undermine peace and security in the region;

7. Requests the Secretary-General and relevant international agencies to provide urgent humanitarian assistance to the affected civilian population, including that in the Zangelan district and the city of Goradiz and on Azerbaijan's southern frontier, and to assist refugees and displaced persons to return to their homes in security and dignity;

8. Reiterates its request that the Secretary-General, the Chairman-in-Office of the CSCE and the Chairman of the CSCE Minsk Conference continue to report to the Council on the progress of the Minsk process and on all aspects of the situation on the ground, in particular on the implementation of its relevant resolutions, and on present and future cooperation between the CSCE and the United Nations in this regard;

9. Decides to remain actively seized of the matter.

"LETTER BY HOLLY CARTNER, EXECUTIVE DIRECTOR OF HUMAN RIGHTS WATCH/HELSINKI, ADDRESSED TO MR. ALEXANDER ARZOUMANYAN, MINISTER OF FOREIGN AFFAIRS OF THE REPUBLIC OF ARMENIA"

Human Rights Watch/Helsinki, 24 March 1997

Dear Mr. Arzoumanyan,

As Executive Director of Human Rights Watch/Helsinki (formerly Helsinki Watch), I wish to respond to the March 3 Ministry of Foreign Affairs statement regarding the 1992 slaughter of Azeri civilians in the town of Khojaly in Nagorno Karabakh. In it, the Ministry argues that the Popular Front of Azerbaijan was responsible for the civilian deaths, supporting this argument by referring to an interview with former President Ayaz Moutalibov and, incredibly, to a 1992 report by our organization. The report, *Bloodshed in the Caucasus: Escalation of the Armed Conflict in Nagorno Karabakh*, documents violations of humanitarian law in the conflict committed by both Azerbaijani and Karabakh Armenian forces. Neither our overview and version of the events, nor the individual interviews with Azeri refugees from Khojaly and other villages in Nagorno Karabakh published in the report could possibly support the notion that Azerbaijani forces wilfully prevented the evacuation of civilians or that they shot their own citizens. We are deeply distressed that the Ministry has, wittingly or unwittingly, linked our report to views which we reject and which our report does not reflect. The Ministry statement reads: "... the militia of the Azerbaijani National Front actively obstructed and actually prevented the exodus of the local population through the mountain passages specifically left open by Karabakh Armenians to facilitate the flight of the civilian population. On this matter, the September 1992 Helsinki Watch non-governmental organization report quotes an Azerbaijani woman who says that Armenians had notified the Azerbaijani civilian population to leave the town with white flags raised, in fact the Azerbaijani militia shot those who at tempted to flee."

Our report indeed found that many residents of Khojaly may have had advance warning of the impending military operation, since Armenian forces had given an ultimatum to Alif Gajiyev, then head of the Khojaly militia, who in turn warned civilians. Our research and that of the Memorial Human Rights Centre found that the retreating militia

fled Khojaly along with some of the large groups of fleeing civilians. Our report noted that by remaining armed and in uniform, the Azerbaijani militia may be considered as combatants and thus endangered fleeing civilians, even if their intent had been to protect them. Yet we place direct responsibility for the civilian deaths with Karabakh Armenian forces. Indeed, neither our report nor that of Memorial includes any evidence to support the argument that Azerbaijani forces obstructed the flight of, or fired on Azeri civilians. For clarity's sake I cite our 1992 re port (page 24):

" ... Thus, a party that intersperses combatants with fleeing civilians puts those civilians at risk and violates its obligation to protect its own civilians... [T]he attacking party [i.e., Karabakh Armenian forces] is still obliged to take precautionary measures to avoid or minimize civilian casualties. In particular, the party must suspend an attack if it becomes apparent that the attack may be expected to cause civilian casualties that are excessive in relation to the concrete and direct military advantage anticipated." "The circumstances surrounding the attack ... on those fleeing Khojaly indicate that [Karabakh] Armenian forces and the troops of the 366th CIS Regiment ... deliberately disregarded this customary law restraint on attacks. Nagorno Karabakh officials and fighters clearly expected the inhabitants of Khojaly to flee since they claim to have informed the town that a corridor would be left open to allow for their safe passage... Under these circumstances, the killing of fleeing combatants could not justify the forseeably large number of civilian casualties." Please allow me to clarify another reference to our 1992 report, regarding the 1988 Sumgait pogrom. Our report reads: "The most brutal of these events was the anti-Armenian pogrom in Sumgait, Azerbaijan, which took the lives of thirty-two Armenians, wounded hundreds more, and intensified the fears of ethnic Armenians living in other parts of Azerbaijan," which differs from the citation used in the Ministry statement. We further cited the estimate of 300,000 - 350,000 ethnic Armenians who fled Azerbaijan, not 600,000 as the Ministry statement seemed to attribute to our report.

We welcome the use of our reports by governments and intergovernmental organizations, and we sincerely hope that there will be no further misrepresentation regarding the contents of our 1992 report.

I thank you for your attention.

Yours sincerely,

Holly Cartner
Executive Director
Human Rights Watch/Helsinki

cc: Mr. Hassan Hassanov, Minister of Foreign Affairs of the Republic of Azerbaijan
Mr. Rouben Shugarian, Ambassador of the Republic of Armenia to the U.S
Mr. Hafiz Pashayev, Ambassador of the Republic of Azerbaijan to the U.S
Ambassador Peter Tomsen, United States Ambassador to Armenia
Ambassador Richard Kauzlarich, United States Ambassador to Azerbaijan.

Parliamentary Assembly
Assemblée parlementaire

Parliamentary Assembly
Assemblée parlementaire

COUNCIL OF EUROPE CONSEIL DE L'EUROPE

Doc. 9066 2nd edition
14 May 2001

Recognition of the genocide perpetrated against the Azeri population by the Armenians

Written Declaration No. 324

2nd edition, originally tabled on 26 April 2001

This written declaration commits only the members who have signed it

Genocide became an integral part of the Azeri history starting from the partition of the Azeri lands with the treaties of Gulustan in 1813 and Turkmenchay in 1828.

The Armenians carried out massacres against the Azeris in 1905-1907 in order to achieve "the Greater Armenia".

In March 1918 the Armenians purged the Azeris from Baku, Shamakhy, Guba, Garabakh, Zangezur, Nakhchivan, Lankaran and other regions of Azerbaijan.

With the help of the Soviet regime, Armenia annexed Zangezur and other Azeri lands in 1920.

The Communist regime deported the Azeri population from their historical lands in Armenia to Azerbaijan from 1948-1953.

From the beginning of the Nagorno-Karabakh conflict in 1988 hundreds of thousands of Azeris were deported from their historical lands.

On 26 February 1992, Armenians massacred the whole population of Khodjaly and fully destroyed the city.

Armenian separatism in Nagorno-Karabakh and the ongoing Armenian occupation of 20 per cent of the Azeri territory has resulted in thousands of deaths and more than a million refugees.

The undersigned, members of the Assembly, appeal to all the members of the Parliamentary Assembly to take the necessary steps to recognise the genocide perpetrated by the Armenians against the Azeri population from the beginning of the 19th Century.

Signed [1] *:*

Aliyev İ, Azerbaijan, EDG

Akçalı, Turkey, EDG

Akgönenç, Turkey, EDG

Aliyev G., Azerbaijan, EDG

Begaj, Albania, SOC

Cerrahoğlu, Turkey, EDG

Davis, United Kingdom, SOC

Dokle, Albania, SOC

Glesener, Luxembourg, EPP/CD

Gül, Turkey, EDG

Gülek, Turkey, SOC

Gürkan, Turkey, SOC

Hajiyeva, Azerbaijan, EPP/CD

Huseynov R., Azerbaijan, EPP/CD

İbrahimov, Azerbaijan, UEL

İrtemçelik, Turkey, EDG

Iwinski, Poland, SOC

Kalkan, Turkey, EDG

Loutfi, Bulgaria, LDR

Mutman, Turkey, SOC

Položhani, "the former Yugoslav Republic of Macedonia", EDG

Saele, Norway, EPP/CD

Sağlam, Turkey, EPP/CD

Seyidov, Azerbaijan, EDG

Shakhtakhtinskaya, Azerbaijan, EDG

Tanık, Turkey, EDG

Taylor, United Kingdom, EPP/CD

Telek, Turkey, EDG

Vakilov, Azerbaijan, EDG

Jones, United Kingdom, SOC

Total = 30

1 SOC: Socialist Group

EPP/CD: Group of the European People's Party

EDG:European Democratic Group

LDR : Liberal, Democratic and Reformers' Group

UEL : Group of the Unified European Left

NR : Not registered in a group

UNITED NATIONS **E**

Economic and Social Council

Distr.
GENERAL

E/CN.4/2002/186
23 April 2002

Original: ENGLISH

COMMISSION ON HUMAN RIGHTS
Fifty-eighth session
Agenda item 9

QUESTION OF THE VIOLATION OF HUMAN RIGHTS AND FUNDAMENTAL FREEDOMS IN ANY PART OF THE WORLD

Letter dated 23 April 2002 from the Chargé d'affaires a.i. of the Permanent Mission of Azerbaijan to the United Nations Office at Geneva addressed to the Chairperson of the Commission on Human Rights

With reference to documents E/CN.4/2002/164, E/CN.4/2002/165, E/CN.4/2002/166 and E/CN.4/2002/167 of 2 April 2002, circulated by the delegation of Armenia under item 9 of the agenda of the fifty-eighth session of the United Nations Commission on Human Rights, I am compelled once again to note with regret that the delegation of Armenia continues to submit grossly distorted information which does not correspond to the facts.

In connection with the documents circulated by the delegation of Armenia, I wish to state that they contain the usual barefaced propagandistic lies which are characteristic of the representatives of Armenia.

I would like to point out that the myth of Armenia's non-participation in the occupation of my country is used by that country with one single purpose - to justify its own crimes perpetrated during the aggression against Azerbaijan. Furthermore, what can be the true worth of the circulated documents and all the statements made by representatives of Armenia, in view of the fact that, in 1989, the Parliament of Armenia, in violation of all the principles and norms of international law, adopted a decision to annex part of the territory of another State - the Nagorny-Karabakh region of Azerbaijan?

By depicting Armenia's claims over the territory of another independent State Member of the United Nations as the struggle of the Armenian population of the Nagorny-Karabakh region of Azerbaijan for self-determination, the representatives of Armenia are attempting to consign to oblivion the well-known facts concerning participation by the armed forces of their country in military operations on Azerbaijani territory, the holding of a significant number of citizens of Azerbaijan in Armenia as hostages and prisoners of war, and many cases of murder and aggression against them. Nor must we forget the terrorist acts committed by Armenia against citizens of my country both in Azerbaijan and in other States.

12.12.12 Letter from the Chargé d'affaires a.i. of the Permanent

In this connection I wish to point out that the Republic of Armenia supports terrorism at the State level. Much could be said about the fond friendship between the authorities and ideologues of independent Armenia and Armenian international-style terrorists. I will dwell on only one example: as early as the mid-1990s a campaign was conducted to collect signatures in support of the terrorist Varuzhan Karapetyan, who had been convicted by a French court to life imprisonment for an explosion at a Turkish Airlines luggage counter at Orly Airport in Paris in 1983. The terrorists had calculated that the bomb would explode in the air, but by happy accident the flight was delayed and the deadly device went off on the ground. Eight people died as a result, including six French nationals. There should have been many more victims, according to the terrorists' calculations. As the Armenian mass media boasted, 1,227,473 signatures were collected from Armenian citizens in support of the terrorist. Moreover, in Armenia a school was named after this terrorist, and in Echmiadzin, the "Vatican of Armenia", an exhibition of his works of art was held. These efforts were crowned with success, and in May 2001 the French authorities released the terrorist from prison. Varuzhan Karapetyan then set off for Armenia, where he was welcomed as a national hero. Comments are superfluous, I think.

Concerning the expression "no people - no problem", which representatives of Armenia have added to their armoury and often make use of, I would like to remind you that in 1918 more than half a million Azerbaijanis lived in what is now Armenia. I would like to enquire of the representatives of Armenia as to the fate of these people. I hope the representatives of Armenia are not going to claim that they willingly left the places where they had always lived. Is this not eloquent testimony of the fact that the so-called principle of "no people - no problem" has long since been used in a planned way by the official authorities of Armenia itself?

One of the most monstrous crimes committed by the Armenian occupiers during what we call the Armenian-Azerbaijani conflict was the savage killing of the Azerbaijani population of the town of Khojaly. In a single night from 25 to 26 February 1992, 613 peaceful inhabitants were slaughtered, including 106 women and 83 children; 487 citizens suffered injuries of various kinds (including 76 minors); and 1,275 people were taken hostage. Although most of them managed to return to their motherland, the fate of 150 individuals is still unknown. Ten years have already passed since the day of that terrible tragedy, the scale and nature of which are fully in keeping with the definition of genocide which was reflected in the Convention on the Prevention and Punishment of the Crime of Genocide, approved by the United Nations General Assembly on 9 December 1948.

The events in the town of Khojaly were witnessed and recorded by independent international sources, who confirmed that Armenia had committed genocide against the Azerbaijani population of the town. The testimony of the independent sources has been circulated by the delegation of Azerbaijan at the current session of the Commission under item 9 of the agenda in document E/CN.4/2002/151 of 22 March 2002. I hoped that the representatives of the Armenian delegation would not deny this fact, which was confirmed by documentary evidence from witnesses from independent international sources.

However, Armenia continues to deny its responsibility for the act of genocide committed against the inhabitants of the town of Khojaly, attempting to falsify the facts and supply its own interpretation of them.

Proof may be found in this excerpt from a letter sent to Alexander Arzoumanian, the Minister for Foreign Affairs of Armenia, on 24 March 1997, by Holly Cartner, the Executive Director of Human Rights Watch/Helsinki:

> "As Executive Director of Human Rights Watch/Helsinki (formerly Helsinki Watch), I wish to respond to the March 3 Ministry of Foreign Affairs statement regarding the … slaughter

12.12.12 Letter from the Chargé d'affaires a.i. of the Permanent

> of Azeri civilians in the town of Khojaly in Nagorno Karabakh. In it, the Ministry argues that the Popular Front of Azerbaijan was responsible for the civilian deaths, supporting this argument by referring to an interview with [the] former President [of Azerbaijan Mr.] Ayaz Mutalibov and, incredibly, to a 1992 report by our organization. The report, *Bloodshed in the Caucasus: Escalation of the Armed Conflict in Nagorno Karabakh*, documents violations of humanitarian law in the conflict committed by both Azerbaijani and … Armenian forces. Neither our overview and version of the events, nor the individual interviews with Azeri refugees from Khojaly and other villages in Nagorno Karabakh published in the report could … support the notion that Azerbaijani forces wilfully prevented the evacuation of civilians or that they shot their own citizens. We are deeply distressed that the Ministry has, wittingly or unwittingly, linked our report to views which we reject and which our report does not reflect.
>
> "Yet we place direct responsibility for the civilian deaths with … Armenian forces. Indeed, neither our report nor that of Memorial includes any evidence to support the argument that Azerbaijani forces obstructed the flight of, or fired on Azeri civilians.
>
> "We welcome the use of our reports by governments and intergovernmental organizations, and we sincerely hope that there will be no further misrepresentation regarding the contents of our 1992 report."

I would also like to refer to the same authoritative independent source, concerning whose impartiality the representatives of Armenia can hardly harbour any doubts. In its publication *Seven Years of Conflict in Nagorno-Karabakh*, Human Rights Watch states that from the legal viewpoint, the participation of Armenian armed forces in military actions on the territory of Azerbaijan makes Armenia a party to an international armed conflict, specifically that between the Governments of Armenia and Azerbaijan.

I should also like to draw your attention to the fact that the delegation of Armenia is circulating for a second time, without modification, the information contained in document E/CN.4/2002/164 of 2 April 2002. I wish to emphasize that this is at variance with the established procedure concerning the submission of material to the secretariat and its distribution.

Concerning the issue of the events in Sumgait, which was raised by the Armenian delegation, I wish to remind you that the leading figure in the pogroms in Sumgait was a certain Edvard Grigoryan, an Armenian born in the town of Sumgait, who took an active and direct part in the killings and attacks on Armenians during the pogroms in the Armenian neighbourhoods.

On 22 December 1989 the Supreme Court of the Azerbaijani Republic sentenced Grigoryan to 12 years' imprisonment. The court found him to be one of the organizers of the disorder and large-scale slaughter. Written evidence from witnesses and victims showed that Grigoryan had a list of flats in which Armenians lived. All his Armenian victims agreed that Grigoryan was one of the organizers of and active participants in the pogroms and violence which occurred in Sumgait.

Concerning the issue of peace talks under the auspices of the CSCE Minsk group, which was raised by the representatives of Armenia, it must be recognized with regret that as a result of Armenia's destructive position, the negotiating process is currently deadlocked.

I wish to underline once again that, despite the extremely uncompromising and aggressive stance adopted by Armenia, Azerbaijan remains committed to the peaceful settlement of the armed conflict. The relevant resolutions of the United Nations Security Council and the decisions of CSCE and other international

12.12.12 Letter from the Chargé d'affaires a.i. of the Permanent

organizations on the conflict continue to form the basis for the settlement of this tragic conflict.

Armenia must acknowledge that it can guarantee its own security only by establishing relations of good neighbourliness and cooperation with all the States in the region.

We call on Armenia to take a civilized approach to the settlement of the conflict on the basis of respect for the sovereignty, territorial integrity and inviolability of the internationally recognized frontiers of States, and also for human rights and fundamental freedoms.

In conclusion, I wish to point out that Armenia's membership of the Commission on Human Rights runs counter to common sense. I have no doubt that the time will come when Armenia will receive its due at the hands of the international community.

I request you to circulate this letter as an official document of the fifty-eighth session of the Commission on Human Rights under agenda item 9.

(Signed) Murad NAJAFOV
Chargé d'affaires a.i.

CONGRESSMAN DAN BURTON'S SPEECH IN THE US HOUSE OF REPRESENTATIVES

17 February 2005

Mr. Burton of Indiana. Mr. Speaker, for years a number of distinguished Members of this House have come to the Floor of this Chamber every April to commemorate the so-called Armenian Genocide - the exact details of which are still very much under debate today almost 90 years after the events. Ironically and tragically, none of these Members has ever once mentioned the ethnic cleansing carried out by the Armenians during the Armenia-Azerbaijan war which ended a mere decade ago.

Khojaly was a little known small town in Azerbaijan until February 1992. Today it no longer exists, and for people of Azerbaijan and the region, the word "Khojaly" has become synonymous with pain, sorrow and cruelty. On February 26, 1992, the world ended for the people of Khojaly when Armenian troops supported by a Russian infantry regiment did not just attack the town but they razed it to the ground. In the process the Armenians brutally murdered 613 people, annihilated whole families, captured 1275 people, left 1,000 civilians maimed or crippled, and another 150 people unaccounted for in their wake. Memorial, a Russian human rights group, reported that "scores of the corpses bore traces of profanation. Doctors on a hospital train in Agdam noted no less than four corpses that had been scalped and one that had been beheaded... and one case of live scalping:" Various other witnesses reported horrifying details of the massacre. The late Azerbaijani journalist Chingiz Mustafayev, who was the first to film the aftermath of the massacre, wrote an account of what he saw. He said, "Some children were found with severed ears; the skin had been cut from the left side of an elderly woman's face; and men had been scalped."

Human Rights Watch called the tragedy at the time "the largest massacre to date in the conflict." The New York Times wrote about "truckloads of bodies" and described acts of "scalping." This savage cruelty against innocent women, children and the elderly is unfathomable in and of itself but the senseless brutality did not stop with Khojaly. Khojaly was simply the first. In fact, the level of brutality and the unprecedented atrocities committed at Khojaly set a pattern of destruction and ethnic cleansing that Armenian troops would adhere to for the remainder of the war. On November 29, 1993, Newsweek quoted a senior US Government official as saying "What we see now is a systematic destruction of every village in their (the Armenians) way. It's vandalism."

This year, as they have every year since the massacre, the leaders of Azerbaijan's

Christian, Jewish, and Muslim communities issue appeals on the eve of commemoration of the massacre of Khojaly urging the international community to condemn the February 26, 1992 blood shed, facilitate liberation of the occupied territories and repatriation of the displaced communities. And every year, those residents of Khojaly, who survived the massacre - many still scattered among one million refugees and displaced persons in camps around Azerbaijan - appeal with pain and hope to the international community to hold Armenia responsible for this crime. I am pleased to say that on January 25, 2005 the Parliamentary Assembly of the Council of Europe overwhelmingly adopted a resolution highlighting that "considerable parts of Azerbaijan's territory are still occupied by the Armenian forces and separatist forces are still in control of the Haut-Karabakh region." It also expressed concern that the military action between 1988 and 1994 and the wide-spread ethnic hostilities which preceded it, "led to large-scale ethnic expulsion and the creation of mono-ethnic areas which resemble the terrible concept of ethnic cleansing."

Mr. Speaker, this is not the ringing condemnation that the survivors of Khojaly deserve but it is an important first step by an international community that has too long been silent on this issue. Congress should take the next step and I hope my colleagues will join me in standing with Azerbaijanis as they commemorate the tragedy of Khojaly. The world should know and remember.

www.parliament.uk

Early day motion 893

ANNIVERSARY OF THE KHOJALY MASSACRE

Session: 2008-09

Date tabled: 25.02.2009

Primary sponsor: Hancock, Mike

Sponsors: Bottomley, Peter | Flynn, Paul| Russell, Bob| Taylor, Dari| Wareing, Robert N

Total number of signatures: **32**

Bottomley, Peter	Caton, Martin	Corbyn, Jeremy	Cryer, Ann
Curtis-Thomas, Claire	Devine, Jim	Dobson, Frank	Donaldson, Jeffrey
Dorrell, Stephen	Drew, David	Durkan, Mark	Etherington, Bill
Flynn, Paul	Gibson, Ian	Godsiff, Roger	Hancock, Mike
Hemming, John	Jenkins, Brian	Lamb, Norman	Leech, John
MacNeil, Angus	McCafferty, Chris	McDonnell, Alasdair	McDonnell, John
Prosser, Gwyn	Russell, Bob	Simpson, Alan	Taylor, Dari
Vis, Rudi	Wareing, Robert N	Williams, Mark	Williams, Roger

That this House calls on the Government to recognise the 17th anniversary of the Khojaly massacre and use it as an opportunity to launch a new international peace effort to resolve the Armenian-Azerbaijani Nagorno-Karabakh conflict; notes that the non-resolution of the conflict is a threat to the whole Caucasus region, as well as to UK investment in Azerbaijan; believes that the failure in reaching a peaceful resolution is largely due to the non-implementation by Armenia of UN Security Council Resolutions 822, 853, 874 and 884 which call for the withdrawal of Armenian troops from the occupied territories of Azerbaijan and for the return of the one million Azerbaijani refugees back to their homes; supports the resolution of the conflict while assuring the territorial integrity of Azerbaijan, with high autonomy for the people of Nagorno-Karabakh; and highlights the fact that the UK is the largest foreign investor in Azerbaijan, with 5,000 expatriates and a 20 per cent. share in Azerbaijani oil.

JOHN ZERWAS, M.D.

P.O. Box 2910
Austin, Texas 78768-2910
(512)463-0657
(512) 236-0713 Fax

Committees:
Appropriations
Land & Resource Management, CBO
House Administration

District 28
TEXAS HOUSE OF REPRESENTATIVES

Dear Mr. Babanly,

My thoughts and prayers will be with you and your family as well as all Azerbaijanis on this upcoming 18th Commemoration of the Khojaly Massacre.

My office has contacted our local and national media networks in regards to this unfortunate day in the town of Khojaly, and for the continuing struggles throughout the regions of Azerbaijan. This day in history deserves to be properly recognized and I'm here to assist in seeing that it does.

Thank you for writing me and I wish you best.

Sincerely,

John Zerwas, M.D.

Source: U.S. Azeris Network

The State of Texas

RESOLUTION

WHEREAS, February 26, 2010, marks the 18th anniversary of the Khojaly Massacre in Azerbaijan, and Azerbaijanis around the world are commemorating this tragic day in their history; and

WHEREAS, On that date in 1992, Armenian forces seized the town of Khojaly in the Nagorno-Karabakh region of Azerbaijan and opened fire on civilians; more than 2,000 people were wounded or taken hostage, and some 613 were killed; and

WHEREAS, The attack was condemned by the U.S. government and numerous others and broadly covered by major media outlets; the fighting continued between Armenia and Azerbaijan until Russia brokered a cease-fire in 1994, and today the U.S. helps mediate the peace process; Azerbaijan is a U.S. ally in the Global War on Terror, and Azerbaijani peacekeepers serve side by side with Americans in Kosovo, Afghanistan, and Iraq; and

WHEREAS, It is indeed appropriate, on this somber occasion, to remember the Azerbaijanis who died and their loved ones whose lives were forever changed and to reflect on those admirable citizens who have worked to maintain peace in the Nagorno-Karabakh region in the years since; now, therefore, be it

RESOLVED, That the 18th anniversary of the Khojaly Massacre be commemorated.

John Zerwas
State Representative
District 28

Source: U.S. Azeris Network

The State of Texas
House of Representatives

H.R. No. 535

RESOLUTION

WHEREAS, February 26, 2011, marks the 19th anniversary of the Khojaly Massacre in Azerbaijan, and the observance of this somber date inspires reflection by individuals across the globe; and

WHEREAS, On February 25 and 26, 1992, Armenian armed forces, accompanied by Russian military troops, occupied the town of Khojaly as part of the bitter warfare that had been taking place in the Nagorno-Karabakh region since 1988; and

WHEREAS, When a large group of Azerbaijani civilians attempted to evacuate the area, they were fired on by the Armenian and Russian soldiers, resulting in the largest massacre of that bloody conflict; estimates of the exact number of people killed vary from 160 to as many as 1,000, with many women and children among the dead; and

WHEREAS, The massacre was reported by major news organizations and has been viewed by the Human Rights Watch/Helsinki organization as a violation of customary law regarding the treatment of civilians in war zones; moreover, numerous governments around the world have condemned the attack; and

WHEREAS, This tragic event is a sobering reminder of the terrible carnage that can be inflicted in wartime and the enduring need for greater understanding, communication, and tolerance among people the world over; now, therefore, be it

RESOLVED, That the House of Representatives of the 82nd Texas Legislature hereby commemorate the 19th anniversary of the Khojaly Massacre in Azerbaijan.

Murphy

H.R. No. 535

Joe Straus
Speaker of the House

I certify that H.R. No. 535 was adopted by the House on March 3, 2011, by a non-record vote.

Robert Haney
Chief Clerk of the House

Jim Murphy
State Representative
District 133

Source: U.S. Azeris Network

Mr. Speaker, I am honored to have had the time to recognize the dedication, accomplishments, and commitment of the late Major Robert Camina.

RECOGNIZING THE 19TH ANNIVERSARY OF THE KHOJALY TRAGEDY

HON. TIM HOLDEN

OF PENNSYLVANIA

IN THE HOUSE OF REPRESENTATIVES

Wednesday, March 16, 2011

Mr. HOLDEN. Mr. Speaker, I rise today to recognize the Khojaly tragedy that occurred 19 years ago in Azerbaijan. Over the night from February 25th to February 26th, an unprecedented massacre was committed against the Azerbaijani people in the town of Khojaly.

Azerbaijan has been a longtime ally and friend of the United States. On Christmas Day in 1991, President George H.W. Bush announced the recognition of Azerbaijan independence along with other former Soviet Republics. Azerbaijan has been involved in NATO's Partnership for Peace program and has participated in U.S.-led military missions in Kosovo, Afghanistan, and Iraq. During this time of unrest in the Middle East, the peaceful alliance with Azerbaijan is more important than ever.

Mr. Speaker, the tragedy of Khojaly was a grim and horrific event and I ask my colleagues to join me in remembering the people of Azerbaijan on this tragic anniversary.

HONORING NEW LIFE CHURCH

HON. HENRY C. "HANK" JOHNSON, JR.

OF GEORGIA

IN THE HOUSE OF REPRESENTATIVES

Wednesday, March 16, 2011

Mr. JOHNSON of Georgia. Mr. Speaker, I submit the following:

Whereas, New Life Church has been and continues to be a beacon of light to our county for well over fifteen (15) years; and

Whereas, Pastor Marlin D. Harris and the members of the New Life Church family today continue to uplift and inspire those in our county and beyond; and

Whereas, New Life Church has been and continues to be a place where citizens are touched spiritually, mentally and physically through outreach ministries and community partnership to aid in building up the community; and

Whereas, this remarkable and tenacious Church of God has given hope to the hopeless, fed the needy and empowered our community by preaching the gospel, singing the gospel and living the gospel; and

Whereas, New Life Church has produced many spiritual warriors, people of compassion, people of great courage, fearless leaders and servants to all, but most of all visionaries who have shared not only with their Church, but with DeKalb County and the world their passion to spread the gospel of Jesus Christ; and

Whereas, the U.S. Representative of the Fourth District of Georgia has set aside this day to honor and recognize the New Life Church family as they dedicate their new Church Sanctuary and for continued leadership and service to our District;

Now therefore, I, HENRY C. "HANK" JOHNSON, Jr. do hereby proclaim March 13, 2011 as New Life Church Day in the 4th Congressional District.

Proclaimed, this 13th day of March, 2011.

TRIBUTE TO ADRIENNE THOMAS

HON. STENY H. HOYER

OF MARYLAND

IN THE HOUSE OF REPRESENTATIVES

Wednesday, March 16, 2011

Mr. HOYER. Mr. Speaker, I rise today to pay tribute to Adrienne Thomas, the Deputy Archivist of the United States who is retiring after 41 years of distinguished service with the National Archives and Records Administration (NARA). Ms. Thomas began her career of federal service straight out of Iowa State University as an archivist trainee in the Office of Presidential Libraries. Since then, she has held a number of important policy and administrative positions. Early in her career, she was instrumental in transforming the Archives into an institution at the forefront of a revolution in public access to records, following the enactment of the Freedom of Information Act and the Privacy Act. During the 1980s, she served as the Director of Planning and Analysis and, in 1985, she was instrumental in putting in place the structure that allowed the Archives to operate as a newly created independent agency, no longer under the direction of the General Services Administration.

Perhaps her most celebrated contributions to this nation are the magnificent public spaces where she was intimately involved in overseeing construction and renovation during her time as NARA's head of Administration and Chief Financial Officer. Her vision has shown the world that archives don't have to be dark dusty repositories. This year alone, one million people will see her attention to detail and love of history when they visit the historic National Archives Building in Washington, DC to view the Charters of Freedom and other American milestone documents, respectfully and accessibly displayed following a building renovation in 2003. Another place where her dedication to excellence for the American people can be seen is just up the road in College Park, Maryland, home to NARA's state-of-the-art facility known as "Archives II," which opened in 1994. Ms. Thomas oversaw Archives II from concept to ribbon cutting. It stands today as the premier archival research center in the world—the gold standard—and a great source of pride in my congressional district.

From archivist trainee to Deputy Archivist of the United States, Ms. Thomas has mentored hundreds of employees and inspired millions of people who visit our National Archives buildings across the country. It is truly my honor to pay tribute today to Ms. Adrienne Thomas, a real "National Treasure" who worked for the American people for 41 years.

SAN DIEGO COUNTY REGIONAL AIRPORT AUTHORITY AND AIRPORT WORKERS: SOL PRICE SPIRIT OF COOPERATION OF THE YEAR AWARD

HON. BOB FILNER

OF CALIFORNIA

IN THE HOUSE OF REPRESENTATIVES

Wednesday, March 16, 2011

Mr. FILNER. Mr. Speaker, I rise today to proclaim that organized labor is often the sole force fighting for the rights of not just union members, but all workers.

This was seen this past fall when union workers at the airport stood up for the rights of all concession, parking and restaurant workers by bringing forward a worker retention policy at the San Diego Regional Airport Authority.

Up until then, workers had no job protections in the event of new contractors taking over business at the airport. If a shop or restaurant lost its lease, every employee working there could lose their job.

Led by Airport Authority chairman Robert Gleason, the agency brought workers into the search for a solution. Workers were not only given a voice in the process, but their opinions and concerns were valued as expert testimony on the importance of the Airport Authority providing a sense of job security for workers with as many as 35 years of experience.

Even when delays in the process occurred, it was due to Airport Authority commissioners believing that they could accomplish even more through their policy.

By a final vote of 7-to-1, the Airport Authority eventually passed a worker retention policy that will protect airport workers. The vote proved that all parties can win when the voices of workers are taken into consideration.

It gives me a great honor Mr. Speaker, that in light of their passage of a worker retention policy, I join with the Executive Board of the San Diego-Imperial Counties Labor Council in honoring the San Diego Regional Airport Authority and Airport Workers with the 2010–2011, "Sol Price Spirit of Cooperation Award."

A TRIBUTE TO YOLANDE NICHOLSON

HON. EDOLPHUS TOWNS

OF NEW YORK

IN THE HOUSE OF REPRESENTATIVES

Wednesday, March 16, 2011

Mr. TOWNS. Mr. Speaker, I rise today to recognize the achievements of Yolande Nicholson.

Ms. Nicholson has been a member of the New York State Bar for more than 20 years. She earned her J.D. from Columbia University School of Law in 1989. She began her legal career practicing as a corporate finance attorney in the capital markets group at Cleary, Gottlieb, Steen & Hamilton, the preeminent international law firm.

As a young lawyer, Ms. Nicholson had the opportunity to work with multinational corporations, international financial institutions, sovereign governments and their agencies, as well as domestic corporations and financial institutions. At Cleary, she developed her craft as a securities lawyer. From 1997 to 2003,

Source: U.S. Azeris Network

LXI LEGISLATURA
CÁMARA DE DIPUTADOS

FOREIGN RELATIONS COMMITTEE

POINTS OF AGREEMENT ON THE ARMENIA-AZERBAIJAN NAGORNO KARABAKH CONFLICT

ADOPTED ON DECEMBER 8, 2011

FROM THE FOREIGN RELATIONS COMMITTEE WITH POINT OF AGREEMENT ON THE ARMENIA-AZERBAIJAN CONFLICT OVER NAGORNO KARABAKH

Honorable Assembly:

A resolution with point of agreement on the conflict between Armenia and Azerbaijan was referred for study and subsequent development of opinion to the Foreign Relations Committee which was introduced by Depute Marcos Pérez Esquer, member of the Parliamentary Group of the National Action Party on September 6 2011.

The Foreign Affairs Committee of the Chamber of Deputies of the Congress, LXI Legislature, based on the provisions of Articles 39 and 45, paragraph 6, subparagraphs e), n and g) of the Organic Law of the General Congress of the United Mexican States, as well as 80, 85, 176 and 182, paragraph 3, of the Rules of the House of Representatives, subjects to consideration of this assembly this determination.

OPINION

Background

1. In late 1987 began the so-called "recent period" of the Armenia-Azerbaijan conflict, which is identified with attacks by Armenians towards Azerbaijani in Khankandí, also known as Stepanakert.

   Between 1988 and 1989, constant attacks were raised in which at least 216 thousand Azerbaijanis were killed and 154 suffered serious injuries, also a mass deportation process originated of approximately 200 000 people.

Source: U.S. Azeris Network

LXI LEGISLATURA
CÁMARA DE DIPUTADOS

FOREIGN RELATIONS COMMITTEE

POINTS OF AGREEMENT ON THE ARMENIA-AZERBAIJAN NAGORNO KARABAKH CONFLICT

ADOPTED ON DECEMBER 8, 2011

2. In late 1991 and early 1992, taking advantage of the political instability caused by the dissolution of the Soviet Union the conflict between Armenia and Azerbaijan intensified shifting to a military phase which began with combat operations by Armenian forces in Nagorno Karabakh.

3. During the night of 25 to 26 of February, 1992, there was an unprecedented massacre by the Armenian armed forces against the population of Azerbaijan in Khojaly, 613 Azerbaijanis were killed, including 106 women, 63 children and 70 elderly , 275 thousand people were taken hostage, while the fate of 150 people remains unknown. In addition, 487 residents of Khojaly were maimed, including 76 minors. 26 children were orphaned and 130 lost at least one parent. The attack was fully documented by various agencies of the Republic of Azerbaijan, and numerous independent sources.

   After the genocide, the Armenian forces occupied the 7 districts surrounding the Nagorno-Karabakh region, Shusha (administrative center of Azerbaijan); Kalbajar, Aghdam, Fuzuli, Yabraíl, and Zangilán Gubadlí.

4. On April 30 and July 29, 1993, the Security Council of the United Nations (UN) adopted resolutions numbers 822 and 853, through which:

   a) It demanded the immediate cessation of all hostilities, with a view to establishing a lasting ceasefire and the immediate withdrawal of all forces from Aghdam and Kalbajar, and other occupied territories of Azerbaijan;

   b) Urged the parties concerned to resume negotiations to resolve the conflict and refrain from any action to obstruct the achievement of a peaceful solution;

   c) Requested that free access for international humanitarian relief efforts in the region were allowed to alleviate the suffering of the civilian population, reaffirming

LXI LEGISLATURA
CÁMARA DE DIPUTADOS

FOREIGN RELATIONS COMMITTEE

POINTS OF AGREEMENT ON THE ARMENIA-AZERBAIJAN NAGORNO KARABAKH CONFLICT

ADOPTED ON DECEMBER 8, 2011

that all parties are bound by the principles and norms of international humanitarian law; and

d) Requested the Secretary-General, in consultation with the Acting President of the Conference on Security and Cooperation in Europe (CSCE) and the Chairman of the Minsk Group of the Conference, assess the situation in the region and present a further report to Council.

On 14 October the same year, the Security Council adopted UN resolution number 874, by which, inter alia:

a) Called on the parties to make effective and permanent ceasefire;

b) Reiterated their full support to the peace process claimed in the framework of the OSCE;

c) Requested the immediate implementation of reciprocal and urgent steps provided by the Minsk Group of the CSCE, including the withdrawal of forces from the occupied territories;

d) Requested the early convening of the Minsk Conference of the OSCE to achieve a negotiated settlement;

e) Called on all parties to refrain from committing any violation of international humanitarian law, reiterating the call to allow access for international humanitarian relief services in the affected areas; and

f) Urged all states in the region to refrain from any hostile acts and from any interference or intervention which would lead to the escalation of the conflict and undermine peace and security in the region.

LXI LEGISLATURA
CÁMARA DE DIPUTADOS

FOREIGN RELATIONS COMMITTEE

POINTS OF AGREEMENT ON THE ARMENIA-AZERBAIJAN NAGORNO KARABAKH CONFLICT

ADOPTED ON DECEMBER 8, 2011

On November 11, 1993, through Resolution No. 884, the Security Council of the UN, among other things:

a) Condemned the violation of the cease-fire established between the parties, which resulted in the resumption of hostilities and occupation of new territories of the Republic of Azerbaijan;

b) Urged the government of Armenia to ensure that its nationals established in the region of Nagorno-Karabakh comply with resolutions 822, 853 and 874 of the Security Council;

c) Demanded the interested parties to immediately cease hostilities and the unilateral withdrawal of armed forces from occupied territories in Azerbaijan;

d) Urged the parties concerned to resume and permanently enforce the cease fire and continue to seek a negotiated settlement;

e) Called back to the states in the region to refrain from any hostile acts and from any interference or intervention this would lead to the escalation of the conflict and undermine peace and security in the region;

f) Requested the Secretary-General and relevant international organizations, to provide urgent humanitarian assistance to civilians affected and to assist refugees and displaced persons to return home safely and with dignity.

With these resolutions, the Security Council of the UN reaffirmed the respect of the principles of sovereignty, territorial integrity and inviolability of international borders.

5. The armed conflict in the territories of the Azerbaijan Republic, led to the illegal occupation of almost one fifth of the territory of that state and at least one of every eight people became IDPs or refugees. 20 000 people were killed, 50 000 more

LXI LEGISLATURA
CÁMARA DE DIPUTADOS

FOREIGN RELATIONS COMMITTEE

POINTS OF AGREEMENT ON THE ARMENIA-AZERBAIJAN NAGORNO KARABAKH CONFLICT

ADOPTED ON DECEMBER 8, 2011

were injured or became invalid, and it is estimated that approximately 5 000 are missing.

Economic areas of the country were severely affected; hospitals, homes, apartments, office buildings, auditoriums, schools, factories, irrigation systems, bridges, roads, water pipes and gas, and supply stations were destroyed. The damage inflicted on the Republic of Azerbaijan has been estimated at tens of billions of dollars.

6. Although on May 12, 1994, by decision taken at the OSCE summit in Budapest, a ceasefire was determined, Armenian forces have repeatedly violated the truce, most often beginning in 2003.

Considerations

The conflict between Armenia and Azerbaijan is based on the territorial dispute over the Nagorno Karabakh region of Azerbaijan. The result of this dispute has been 30 000 deaths, 20 percent of Azeri territory occupied by Armenia, and one million refugees and IDPs.

Since 1992, both countries hold negotiations on the negotiated settlement within the framework of the Minsk Group of OSCE (Organization for Security and Cooperation in Europe). The Security Council of the UN in 1993 adopted four resolutions demanding the immediate withdrawal of Armenian troops from occupied territories and supported the territorial integrity, sovereignty and internationally recognized borders of Azerbaijan. These resolutions have not been fulfilled.

The "roadmap" provides that to resolve the conflict peacefully, the Armenian forces must be withdrawn, according to the timetable set, the entire occupied territories around Nagorno-Karabakh and displaced persons within the territory should be

LXI LEGISLATURA
CÁMARA DE DIPUTADOS

FOREIGN RELATIONS COMMITTEE

POINTS OF AGREEMENT ON THE ARMENIA-AZERBAIJAN NAGORNO KARABAKH CONFLICT

ADOPTED ON DECEMBER 8, 2011

able to return to their land. This plan refers to the deployment of international peacekeeping forces and the implementation of confidence-building measures between the parties.

Mexico has been characterized by championing progressive causes and fight for a fairer international order. The defense of self-determination of peoples, the refuge and asylum, international condemnation of militarism and expansionism, solidarity with developing nations, the active pursuit of peace and the adoption of nuclear weapon-free zones are examples of this. It has argued that respect for international law is a prerequisite for the establishment of aid and cooperation to be effective and fair for the solution of common problems mentioned above.

It must therefore reaffirm its adherence to international law, as formally consecrated in 1988 by incorporating the principles and purposes of the United Nations to our Constitution.

Article 89. The duties and obligations of the President are as follows:

I. ...

X. To direct the foreign policy and international treaties, as well as end, denounce, suspend, modify, amend, and withdraw reservations and formulate interpretative declarations thereon, subject to the approval of the Senate. In conducting such a policy, the Executive Power shall observe the following guiding principles: self-determination of peoples, nonintervention, and the peaceful settlement of disputes, the prohibition of the threat or use of force in international relations; legal equality of states, international cooperation for development, respect, protection and promotion of human rights and the struggle for peace and international security;

LXI LEGISLATURA
CÁMARA DE DIPUTADOS

FOREIGN RELATIONS COMMITTEE

POINTS OF AGREEMENT ON THE ARMENIA-AZERBAIJAN NAGORNO KARABAKH CONFLICT

ADOPTED ON DECEMBER 8, 2011

These foreign policy principles are regulated by international law and are prior to its annexation to our Constitution in 1988 and should be interpreted in the light of the UN Charter, without exception, these constitutional principles derived from first principles regulated by international law and its legal system is linked to other international standards. Thus the principle of non-intervention is enshrined in the UN Charter, which provides in article 2., Paragraph 7, that: "Nothing in this Charter shall authorize the United Nations to intervene in matters which are essentially within the domestic jurisdiction of states, or shall require the Members to submit such matters to settlement under the present charter, but this principle shall not prejudice the application of enforcement measures under Chapter VII ".

Our country has always had a full awareness of the validity of law in the international arena and the need for the relations between states to be governed by a legal order, the source of an atmosphere of peace and security. Has been and is also aware that in all relations of coexistence which by their nature are likely to be regulated by legal principles, the conduct of states should be regulated by law and not guided by circumstantial concepts of a political order.

For the abovementioned reasons and sound arguments the Committee on Foreign Affairs, submits to the floor of the House of Representatives the following:

POINT OF AGREEMENT

First. The Chamber of Deputies of the Congress of the Union condemns the occupation of the Nagorno Karabakh territory of the Republic of Azerbaijan and the deaths, injuries and humiliation caused to residents of the Republic of Azerbaijan, particularly those that took place in the "Genocide of Khojaly "as well as those

LXI LEGISLATURA
CÁMARA DE DIPUTADOS

FOREIGN RELATIONS COMMITTEE

POINTS OF AGREEMENT ON THE ARMENIA-AZERBAIJAN NAGORNO KARABAKH CONFLICT

ADOPTED ON DECEMBER 8, 2011

verified that follow from the violation of the ceasefire pact established between the parties, which resumed hostilities.

Second. Regrets that the conflict between Azerbaijan and Armenia remain, has not found the solution through the different mechanisms implemented by the parties involved and international organizations, so we call to the various involved parties to strengthen the dialogue to solve the conflict, considering it as the adequate mechanism for the exchange of views and proposals that contribute to the strengthening of international relations, and at all time safeguarding the fundamental principles of peaceful coexistence among nations, such as self-determination of peoples, non-intervention, peaceful settlement of disputes, prohibition of the use of force in international relations, the legal equality of states, international cooperation for development and the struggle for peace and international security.

Third. The Chamber of Deputies of the Congress, calls on the holder of the Federal Executive Power so that through our representation in the UN, within their respective competencies, to file a report on the humanitarian crisis prevailing in the Republic of Azerbaijan, also, that based on their powers, allowing effectively protect the human rights of civilians in that country.

Fourth. The Chamber of Deputies of the Congress, within their respective jurisdictions, respectfully requests that the holder of the Federal Executive Power, to instruct the representative of Mexico to the United Nations Organization, to promote the activities it deems appropriate in order to urge the government of the Republic of Armenia to comply with resolutions 822, 853, 874 and 884 of the Security Council and issued by the Council of Europe.

Fifth. It urges the holder of the Federal Executive Power, to the extent of his competence, to present on behalf of the Mexican state to international bodies, an

LXI LEGISLATURA
CÁMARA DE DIPUTADOS

FOREIGN RELATIONS COMMITTEE

POINTS OF AGREEMENT ON THE ARMENIA-AZERBAIJAN NAGORNO KARABAKH CONFLICT

ADOPTED ON DECEMBER 8, 2011

exhortation to the Republic of Armenia to conduct an immediate cessation of hostilities and violence against Azerbaijani civilians, and the immediate withdrawal of their armed forces from the territories of the Republic of Azerbaijan, and to the interested parties to refrain from any hostile act and interference or intervention that may cause a wider conflict and undermine peace and security in the region.

Presented in the Chamber of the House of Representatives on 30-th of November 2011.

Proponent: **Pérez Esquer Marcos (PAN) , Foreign Relations Committee**

EXECUTIVE BOARD

Dep. Porfirio Muñoz Ledo, Dep. Ma. del Carmen Izaguirre Francos, Dep. Francisco Herrera Jiménez, Dep. Leonardo Arturo Guillén Medina, Dep. José Luis Jaime Correa, Dep. Caritina Sáenz Vargas, Dep. Jaime Álvarez Cisneros,

MEMBERS

Dep. Eduardo Bailey Elizondo, Dep. Augusta Díaz de Rivera Hernández, Dep. Carlos Flores Rico, Dep. Martín García Avilés, Dep. Arturo García Portillo, Dep. Olivia Guillén Padilla, Dep. Ma. Dina Herrera Soto, Dep. Tereso Medina Ramírez, Dep. Beatriz Paredes Rangel, Dep. Miguel Ernesto Pompa Corella, Dep. Jesús Ramírez Rangel, Dep. Omar Rodríguez Cisneros, Dep. Wendy Rodríguez Galarza, Dep. Eric Rubio Barthell, Dep. Ricardo Sánchez Guevara, Dep. Norma Sánchez Romero, Dep. Ma. del Pilar Torre Canales, Dep. Ana Georgina Zapata Lucero.

State of Maine

Be it known to all that
We, the Members of the Senate and
House of Representatives,
join in recognizing
the 20th Anniversary of the
Khojaly Massacre in Azerbaijan,

February 26, 2012. It was 20 years ago when Armenian armed forces, with the support of the armored vehicles of the Russian 366th motorized rifle regiment, attacked and occupied the besieged town of Khojaly, as part of the armed aggression and ethnic cleansing that had been taking place in that region of Azerbaijan. When residents of Khojaly attempted to flee the conflict, they were ambushed and fired on by the Armenian and Russian troops, resulting in the massacre of 613 civilians and permanent injuries to a thousand others. We join the United States Department of State in supporting the sovereignty and territorial integrity of the Republic of Azerbaijan and we commemorate this important date to honor the lives and memories of those who died and suffered;

And be it ordered that this official expression of sentiment be sent forthwith on behalf of the 125th Legislature and the people of the State of Maine.

HLS 1049

Given this thirteenth day of March, 2012
at the State Capitol
Augusta, Maine

Kevin L. Raye
President of the Senate

Robert W. Nutting
Speaker of the House

Joseph G. Carleton, Jr.
Secretary of the Senate

Heather J.R. Priest
Clerk of the House

Introduced by: Rep. Anne M. Haskell
Cosponsored by: Sen. Justin L. Alfond

From: Portland
From: Cumberland

Source: U.S. Azeris Network

www.parliament.uk

Early day motion 2690

20th ANNIVERSARY OF THE KHOJALY TRAGEDY

Session: 2010-12

Date tabled: 06.02.2012

Primary sponsor: Henderson, Gordon

Sponsors: Blackman, Bob | Bottomley, Peter| Leech, John| McCartney, Karl| Russell, Bob

Total number of signatures: **22**

Begg, Anne	Blackman, Bob	Bottomley, Peter	Brake, Tom
Dobbin, Jim	Doran, Frank	Field, Mark	Gilbert, Stephen
Goggins, Paul	Hancock, Mike	Hemming, John	Henderson, Gordon
Kaufman, Gerald	Leech, John	Llwyd, Elfyn	McCartney, Karl
Mordaunt, Penny	Ruddock, Joan	Russell, Bob	Sharma, Virendra
Stephenson, Andrew	Sutcliffe, Gerry		

That this House notes that 26 February 2012 represents the 20th anniversary of the Khojaly tragedy when 613 men, women and children were killed by invading Armenian forces; further notes that Armenia still illegally occupies 18 per cent. of Azerbaijani territory in defiance of four UN Security Council resolutions; and hopes that the Government can facilitate progress towards a peaceful resolution of this long-running conflict.

STATE OF NEW JERSEY
OFFICE OF THE GOVERNOR
P.O. BOX 001
TRENTON
08625
(609) 292-6000

CHRIS CHRISTIE
GOVERNOR

KIM GUADAGNO
LT. GOVERNOR

February 26, 2012

Dear Friends:

On behalf of the State of New Jersey, we extend greetings to the U.S. Azeris Network and everyone commemorating the 20th anniversary of the Khojaly Massacre, a terrible tragedy of the Nagorno-Karabakh War in which Armenian and Russian soldiers killed hundreds of ethnic Azerbaijani civilians who were attempting to flee the town of Khojaly.

The U.S. Azeris Network deserves recognition for its pivotal role in preserving the memory of this terrible event that occurred during the dissolution of the Soviet Union. Since its inception, the organization has coordinated with Azerbaijani-American communities to educate our citizens about this tragedy and other events that are crucial to the history of Azerbaijan. Through its efforts, the legacy of those who died in the name of Azerbaijani freedom will never be forgotten. The Network has also been a valuable source of support for people of Azerbaijani descent by representing their interests on both the state and federal levels. We are pleased to commend the organization for its ongoing work on behalf of the Garden State's Azerbaijani-American residents.

We join with all of you in honoring the victims of the Khojaly Massacre. Best wishes for a solemn observance and successful commemoration.

Sincerely,

Chris Christie
Governor

Kim Guadagno
Lt. Governor

Source: U.S. Azeris Network

DECISION OF THE FOREIGN RELATIONS COMMITTEE OF THE CHAMBER OF DEPUTIES (PARLIAMENT) OF THE CZECH REPUBLIC ON KHOJALY MASSACRE.

7 February 2013

Parliament of the Czech Republic
CHAMBER OF DEPUTIES
2013
6th call

219

DECISION
Foreign Relations Committee
25th extraordinary meeting, 7th of February 2013

With regard to the 21st anniversary of the massacre in Azerbaijan town of Khojaly and offering sympathy to the people of Azerbaijan.

February 26, 2013, marks the 21st anniversary of the massacre in Azerbaijan town of Khojaly, when Armenian military units occupied the town and brutally killed 613 defenseless civilians.

The massacre was reported by numerous news organizations and has been declared by Human Rights Watch/Helsinki to be a violation by Armenian military units of customary law regarding the treatment of civilians in war zones. It was a crime against humanity condemned by numerous governments around the world.

This tragic event is a reminder of what terrible bloodshed wars can bring and of the enduring need for understanding, mutual communication and tolerance among people all over the world.

However, the UN Security Council resolutions 822 (1993), 853 (1993), 874 (1993) and 884 (1993), which call on Armenian military units to cease the occupation of the territory of Azerbaijan, remain unfulfilled. The UN General Assembly, the European Parliament, Council of Europe and the OSCE Parliamentary Assemblies by their respective resolutions supported the sovereignty and territorial integrity of the Republic of Azerbaijan, including Nagorno Karabakh.

The Foreign Relations Committee of the Chamber of Deputies of the Parliament of the Czech Republic condemns all instances of ethnic cleansing, massacre and genocide against defenseless civilians, regardless of their place and time of their perpetration. We appeal for the fulfilment of agreed resolutions which condemn all such acts. In this context we still recognize the Khojaly massacre as a crime against humanity, which we condemn and repudiate. Hereby, we commemorate the 21st anniversary of this tragic event and offer our sincere sympathy to the people of Azerbaijan.

Kveta Matusovska, v.r.
Secretary

David Vodrazka, v.r.
Chairman of the Committee

Parlament České republiky
POSLANECKÁ SNĚMOVNA
2013
6. volební období

219

USNESENÍ
zahraničního výboru
z 25-A. mimořádné schůze dne 7. února 2013

k 21. výročí masakru v ázerbajdžánském městě Chodžaly a vyjádření soustrasti ázerbajdžánskému lidu

---

26. února 2013 tomu bude 21 let od masakru v ázerbajdžánském městě Chodžaly, kdy arménské jednotky v tomto okupovaném městě brutálním způsobem usmrtily 613 bezbranných civilistů..

O tomto masakru informovalo mnoho světových médií a tento čin byl organizací Human Rights Watch/Helsinki prohlášen za porušení obvyklých norem týkajících se nakládání s civilisty ve válečných zónách ze strany arménských jednotek. Jednalo se o zločin proti lidskosti, který mnohé vlády zemí světa odsoudily.

Tento tragický případ je připomenutím toho, k jak hrozným krveprolitím může docházet ve válkách, a poukazuje na neustálou potřebu porozumění, vzájemné komunikace a tolerance mezi lidmi na světě.

Stále však nedošlo k naplnění rezolucí RB OSN 822 (1993), 853 (1993), 874 (1993) a 884 (1993), které vyzývají arménské jednotky k ukončení okupace ázerbajdžánského území. Valné shromáždění OSN, Evropský parlament, Parlamentní shromáždění Rady Evropy a OBSE svými rezolucemi podpořili suverenitu a teritoriální integritu Ázerbajdžánské republiky včetně Náhorního Karabachu.

Zahraniční výbor Poslanecké sněmovny Parlamentu ČR odsuzuje veškeré případy etnických čistek, masakrů a genocidy na bezbranných civilistech, a to bez ohledu na to, kdy a kde byly spáchány. Apeluje na důsledné vymáhání rezolucí přijatých a odsuzujících veškeré podobné činy. V tomto kontextu stále pokládá masakr v Chodžalech za zločin proti lidskosti, který odsuzuje a odmítá. Tímto si připomíná 21. výročí této tragédie a vyjadřuje soustrast ázerbajdžánskému lidu.

Květa M a t u š o v s k á, v. r.
ověřovatelka výboru

David V o d r á ž k a, v. r.
předseda výboru

711 X
000000018027

KHODJALY: Témoin d'un crime de guerre

L'Arménie au banc des accusés

Cet épisode est l'un des plus tragiques de la guerre du Haut-Karabakh. Chaque nuit, pendant des mois, les villes de la région de Khodjaly (Azerbaïdjan) avaient subi les bombardements des forces arméniennes, encerclant progressivement la ville. Dès le 25 février 1992, toutes les issues avaient été coupées. L'armée arménienne, avec ses tanks, son artillerie et ses troupes, commença à avancer. Ce fut l'apothéose de ce crime contre l'humanité.

Les habitants de Khodjaly fuirent à travers le fleuve glacial du Qarqar et les montagnes boisées. Puis, quand ils émergèrent enfin dans les champs près du village de Nakhtchivanik, ils constatèrent qu'au lieu de la sécurité qu'ils espéraient y trouver, ils étaient des cibles faciles pour les fusils arméniens qui les attendaient.

Le crime des villageois ? Les Azerbaïdjanais représentaient malgré eux un obstacle au rêve d'une « Grande Arménie ».

De retour chez-eux, les journalistes occidentaux furent confrontés aux doutes de leurs rédactions : n'avaient-ils pas confondu les agresseurs et les victimes ? Pas du tout ! Pour aider à combattre ces fausses interprétations cet ouvrage se présente sous la forme d'un recueil de témoignages du massacre et des jours qui suivirent. Les témoignages sont ceux de survivants, de journalistes et de photographes du monde entier, et d'organisations humanitaires internationales. On y retrouve même les réflexions d'un commandant arménien se frayant un chemin à travers les champs de la mort.

Des résolutions condamnant ces atrocités ont été adoptées par les Nations Unies, l'Union européenne et le Conseil de l'Europe, mais n'ont jamais été suivies d'effet. Les coupables restent impunis. Ils ont pu rester à leur poste, certains occupent des fonctions élevées en Arménie.

Depuis plus de vingt ans, les survivants de Khodjaly s'accrochent au souvenir de leurs maisons et proches perdus en rêvant d'une justice qu'ils n'ont pas obtenue.

9 789952 510089

L'Histoire

www.teaspress.az

TEAS PRESS